REVUE
ARCHEOLOGIQUE

JUILLET-DÉCEMBRE 1936

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/revue-archeologique_july-december-1936_8

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER
Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

Charles PICARD
Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne,
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME VIII

JUILLET-DÉCEMBRE 1936

PARIS (6e)
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—

1936

Tous droits réservés

COMITÉ DE RÉDACTION

DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

I. *Préhistoire et Antiquités nationales.* — R. LANTIER, conservateur du Musée des Antiquités nationales, professeur à l'École du Louvre.

II. *Orient asiatique.* — R. DUSSAUD, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre.

III. *Préhellénisme et Religions antiques, Art grec et romain.* — Ch. PICARD, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

IV. *Sculpture grecque et romaine.* — E. MICHON, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre.

V. *Céramiques antiques.* — CH. DUGAS, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon.

VI. *Histoire et Institutions grecques.* — P. ROUSSEL, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

VII. *Épigraphie grecque.* — L. ROBERT, directeur d'études à l'École des Hautes-Études.

VIII. *Épigraphie latine.* — R. CAGNAT, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, professeur honoraire au Collège de France.

— A. MERLIN, membre de l'Institut, conservateur adjoint au Musée du Louvre.

IX. *Histoire et Antiquités romaines.* — J. CARCOPINO, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

X. *Épigraphie et Antiquités gallo-romaines.* — E. ESPÉRANDIEU, membre de l'Institut, conservateur des Musées archéologiques de Nîmes.

XI. *Art gallo-romain et Numismatique.* — A. BLANCHET, membre de l'Institut, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale.

XII. *Religions orientales.* — F. CUMONT, membre de l'Institut.

XIII. *Antiquités chrétiennes.* — P. MONCEAUX, membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France.

XIV. *Histoire et Art byzantins.* — Ch. DIEHL, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Paris.

XV. *Histoire et Art du Moyen âge et de la Renaissance.* — M. AUBERT, membre de l'Institut, conservateur adjoint au Musée du Louvre, professeur à l'École des Beaux-Arts.

XVI. *Histoire générale de la Peinture.* — P. JAMOT, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre.

XVII. *Musées et Collections.* — SEYMOUR DE RICCI.

L'APOLLON Μαγείριος DE CHYPRE

En 1928, la découverte par la Mission suédoise au pied d'Aipeïa-Vouni, entre les ports de Soli et de Marion, du *téménos* de Mersinaki, dédié à un Apollon Λύκειος associé à Athéna, a remis en lumière la liaison religieuse étroite qui existe entre la partie septentrionale de Chypre et la Lycie. Elle suggère en outre quelques remarques à propos d'un autre *téménos* d'Apollon, celui de Pyla, situé dans la région S.-E., à une vingtaine de kilomètres Nord de Larnaka.

A la suite de fouilles exécutées en 1868, dans un bois (ἄλσος ?) près du gros bourg de Pyla, le consul anglais A. Lang recueillit quelques inscriptions et des sculptures intéressantes[1] parmi les ruines d'un sanctuaire dédié à Apollon Μαγείριος et à Artémis ; il devait y avoir là un édifice de type chypriote, bâti en briques crues posées sur une substructure de moellons ; à 0 m. 50 de la surface du sol se trouvait un premier dallage, et à 1 m. 70 un second. La présence de statues de type archaïque (?) rangées en ligne, face à face, sur le dallage supérieur[2], a amené Colonna-Ceccaldi à penser que la reconstruction du sanctuaire daterait des environs de 450.

Lang a trouvé six inscriptions, quatre en grec, deux en chypriote.

---

1. A. Lang, *Cyprus*, s. d., p. 339 ; — G. Colonna-Ceccaldi, *Mon. antiques de Chypre et de Syrie*, 1882, p. 20-22.

2. C'est le même dispositif qu'au sanctuaire d'Hagia-Irini, découvert par la Mission suédoise.

1° *Inscriptions en grec*

a) Sur un piédestal de calcaire[1] ; le quatrième côté était adossé à la muraille. Haut. : 0 m. 69.

M]νασίας Πνυτίλου | Φιλαιμένης Πνυτίλου
'A]πόλλωνι Μαγιρίωι |

L'inscription de gauche date du second quart[2] du IIIe siècle av. J.-C. ; celle de droite, qui lui est quelque peu postérieure, est peut-être du petit-fils de Mnasias. Μαγίριος est la forme dorique du mot μάγειρος ;

b) Sur un bloc de calcaire[3] ; première moitié du IIIe siècle av. J.-C. Haut. : 0 m. 30.

. . . . . ιι .α. . . . .
'Απόλλωνι
Μαγειρίωι τὐχήν

c) Sur un bloc de calcaire[4] ; caractères profondément gravés, très soignés. Haut. : 0 m. 54.

'Ανακρέων
'Απόλλωνι
ἀνέθηκεν.

d) Sur un bloc de calcaire[5] ; inscription en caractères négligés de basse époque. Haut. : 0 m. 195.

'Απόλλωνι Λακεύτηι 'Αρίσστους
μαντίαρχος ὑπὲρ Κλέονος
τοῦ υἱοῦ
ἀνέθ(η)κεν· ἐν τύχηι

Les mots τοῦ υἱοῦ semblent avoir été insérés postérieurement.

---

1. Colonna-Ceccaldi, p. 198, n° 20.
2. On a comparé les caractères avec ceux de l'inscription n° 1 de Dali, datée des environs de 265 av. J.-C.
3. Colonna-Ceccaldi, p. 199, n° 3.
4. Colonna-Ceccaldi, p. 199, n° 2.
5. Colonna-Ceccaldi, p. 199, n° 4 (la première ligne est mal lue) ; J. Myres, *Handbook of the Cesnola Coll.*, 1914, p. 549, n° 1903.

Une inscription de *Kouklia*[1] en l'honneur d'Aphrodite, de Zeus Polieus et d'Héra, est dédiée par un μαντιάρχης, qui se qualifie de συνάδελφος de ces divinités, et devait donc être un Kinyrade. Ce titre de μαντιάρχος nous avertit que le sanctuaire de Pyla était un *manteion*, de même que ceux de Paphos et de Hylè-Curium ; il se pourrait ici que la singulière épithète du dieu : « hurleur », « à la voix qui porte au loin », — ait été en liaison avec la manière dont les oracles étaient rendus.

2° *Inscriptions en caractères chypriotes*

a) Sur un bloc de calcaire[2] :

Γιλ(λ)ίκα 'Ονασι-
μάω τῶ 'Απόλ(λ)ωνι
τῶ Μαγιρίω
ἀνέθηκε, σὺ(ν) τύχα.

b) Sur le côté convexe d'un fragment de grand vase en calcaire[3], analogue à la vasque d'Amathonte ; en deux lignes superposées autour du col :

Τιμοκρέτης τῶ Μαγιρίω(ι) ἀνέ[θηκε...
...]σης τέσσαρα.

Dans cette inscription, l'épithète Mageirios est employée absolument comme l'est celle d'Hylatès à Drymou.

Le sanctuaire de Pyla est le seul où Apollon porte le titre de μαγείριος : boucher, cuisinier. Colonna-Ceccaldi, qui trouvait le qualificatif extraordinaire, proposait d'y voir celui d'un dieu cuiseur, maturateur de fruits ; S. Reinach et Clermont-Ganneau ont cherché une explication par l'étymologie sémitique. Clermont-Ganneau[4], s'appuyant sur des exemples

1. *Trans. of the R. Society of Literature*, VII, 2e série, 1863, p. 385.
2. O. Hoffmann, *Die griech. Dialekte*, 1891, I, p. 65, n° 128.
3. Myres, *l. l.*, p. 306, n° 1854.
4. Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéol. orientale*, IV, p. 224 sqq.

chypriotes comme celui d'Apollon-Amyklaios, assimilé à Reshef-Mikal, rattachait le mot à la racine hébraïque מגר, *être favorable.*

Il est plus simple et très possible d'accepter l'épithète grecque telle quelle, ainsi que l'a indiqué K. Latte dans l'article μάγειρος du PAULY-WISSOWA, puisque les mageiroi n'étaient pas de simples cuisiniers, attachés à un temple ou à une association, mais avaient rang de sacrificateurs. Primitivement, ce furent les chefs de famille qui tuèrent les victimes et les préparèrent pour le festin qui suivait le sacrifice[1] ; plus tard, ces fonctions religieuses devinrent l'apanage des κήρυκες, d'abord, des μάγειροι ensuite, et jusqu'à une époque tardive, elles ne purent être exercées que par des hommes libres et honorables.

On trouve des *mageiroi* mentionnés dans les régions les plus diverses, sur les listes de fonctionnaires et de desservants des temples et des thiases : en Grande-Grèce, à Elea[2] et Rhégion[3] ; dans l'île de Corcyre[4] ; en Épire, à Ambrakia[5] ; en Acarnanie, à Tyrrhéion[6] et Palaïros[7] ; à Delphes[8] ; en Béotie, à Thèbes[9] et à Tanagra[10] ; en Attique[11] ; dans le Péloponnèse, à Trézène[12], Épidaure[13], Magoula près Sparte[14],

---

1. F. POLAND, *Gesch. d. gr. Vereinsw.* : p. 71, 391, 393 (bibliographie), 421 ; H. VAN HERWERDEN, *Lexicon...*, pars II, *s. v.*
PAULY-WISSOWA, *Realencyclopädie, s. v.*
E. M. RANKIN, *The role of the* Μάγειροι *in the life of the ancient Greeks*, 1907 ; p. 55 sqq. : emploi du μάγειρος dans les sacrifices ; cf. p. 57-58, en particulier.
2. H. VAN HERWERDEN : *s. v.*
3. *I. G.*, XIV, 617, l. 9.
4. *I. G.*, IX, 1, 976.
5. *Hermes*, LII, 1917, p. 146.
6. *I. G.*, XI, 1, 486, l. 17. *I. G.*, XI, 1, 487, l. 14.
7. *A. M.*, XXVII, 1902, p. 334 (A. PREUNER : bibliogr.).
8. E. BOURGUET, *Fouilles de Delphes*, III, 5, p. 351.
9. CAUER, *Delectus*, 2, 336.
10. *I. G.*, VII, 1562.
11. *I. G.*, II, 618 et 163.
12. *I. G.*, IV, 774.
13. *I. G.*, IV, 2, 1204.
14. *I. G.*, V, 1, 97, 26 (cf. POLAND : *l. l.*, p. 393).

Olympie[1]; dans les îles, à Délos[2], Mykonos[3], Naxos[4]. La restitution du nom *archimageireus* sur une inscription de Thessalonique reste discutée[5]; on trouve un *mageiros* à Magnésie du Méandre[6], et en Syrie, à Palmyre[7] et à Damas[8], au temple de Jupiter, cependant qu'une inscription latine de Varkely[9] en Dacie rappelle que le Palmyrénien Thémis a élevé pour ses dieux syriens un temple et une cuisine[10]. Mais alors que dans toutes ces régions, les *mageiroi* apparaissent comme des desservants de second rang, et isolés, les inscriptions de Pyla révèlent qu'à Chypre, ils ont été des fonctionnaires importants; leur corporation était suffisamment riche pour élever un temple à leur patron, l'Apollon Mageirios, et l'entretenir pendant quatre à cinq siècles. La personnalité même du dieu n'a rien pour nous surprendre, Apollon, et en particulier l'Apollon delphique, présidant aux sacrifices expiatoires ou purificateurs. La ressemblance du sanctuaire chypriote avec le grand *manteion* de Phocide était accentuée par la présence à Pyla d'un oracle, assez important pour entretenir un collège de devins présidés par un *mantiarchos*.

---

1. Rankin, *l. l.*, p. 60.
2. *B. C. H.*, XXXIV, 1910, p. 143, l. 64.
3. *Syll.*[3], 1024, 13.
4. *I. G.*, XII, 5, 54, l. 7.
5. *B. C. H.*, XXXVII, 1913, p. 97 sqq.; *Mél. Bidez*, 1933-1934, p. 795 sqq.; cf. 805. — [En se reportant à ce dernier article, on voit que la querelle faite par M. L. Robert à ceux qui ont les premiers publié l'inscription de Thessalonique, en lisant le nom d'un ἀρχιμαγ[ει ?]|ρεύς, dérive de la contestation sur le sens — droite ou oblique ? — d'une simple haste à la fin de la première ligne. Or, la photographie prise en juin 1932 par M. L. Robert, et qu'il publie, donne la preuve évidente que les lettres, dans l'intervalle de 1911 à 1932, ont été outrageusement « reprises » *à la pointe*, et charbonnées. On estimera qu'il eût valu la peine d'en avertir le lecteur — *quandoque bonus dormitat Homerus* —; on estimera aussi que cela rend l'observation de M. L. Robert et son copieux commentaire également imprudents; cf., sur la valeur des « restitutions (?) », *R. E. G.*, XLVIII, 1935, p. 480, n. 4. — La Réd.]
6. G. Thieme, *I. von Magnesia am Mæander*, n° 109.
7. *C. R. A. I.*, 1925, p. 355-361.
8. *Syria*, III, 1922, p. 224, n° 3.
9. *C. R. A. I.*, 1925, p. 361.
10. Ajouter un décret gravé à Delphes, en faveur de Nicomède III de Bithynie et Laodicé, son épouse; cf. *B. C. H.*, XVIII, 1894, p. 254.

D'autre part, il est probable que nous pouvons connaître le costume de ces *mageiroi*, grâce à divers documents trouvés par Lang : deux statues masculines acéphales, en calcaire, du Ier s. av. J.-C.

La première (fig. 1) haute de 1 m. 67[1], est vêtue d'un *chiton* court, à manches, serré à la taille par une double ceinture à longs pans, à laquelle est suspendu, du côté droit, un poignard à manche courbe dans une gaine ouvragée. Sur les épaules est posée une longue « chasuble », attachée par une chaîne fixée à une plaque ; les pointes de chaque côté du cou représentent, semble-t-il, les attaches d'un bonnet phrygien. Le collier[2] n'est pas le détail le moins curieux de cette figure : il est constitué par quatre grosses torsades en forme de S couchés, placées deux à deux de chaque côté d'une boule centrale ; l'ensemble est soutenu par une simple tresse. La ceinture à longs pans et le bonnet sont remarquables, car on les retrouve sur des statues vêtues exactement à la mode phrygienne, et qui ont été recueillies surtout dans le sanctuaire d'Hylè-Curium[3]. La seconde statue (fig. 2)[4], plus petite, porte le même costume, simplifié. *Chiton* court, sans

Fig. 1
Statue provenant de Pyla.

1. A. P. di Cesnola, *Atlas of the C. collection*, 1889, 1-2, n° 915.

2. Ornement rare sur les statues masculines chypriotes ; à Haghia-Irini, le n° 1724 portait un collier auquel était fixé un pendant dont on a retrouvé un prototype, en bronze, à Marion-Arsinoé.

3. A. P. di Cesnola, *l. l.*, n° 675.

4. Cesnola, *l. l.*, n° 916.

manches, à gros plis plats ; les extrémités de la ceinture retombent sur une pièce d'étoffe indépendante, bonnet phrygien, bracelet double à chaque poignet ; ni « chasuble », ni collier. Le poignard, de moindres dimensions, est suspendu à gauche.

Le costume que portent les deux personnages est tellement particulier que je serais tentée de voir dans la plus haute de ces statues l'effigie du μαγείριος μαντιάρχος[1], dans l'autre celle d'un simple sacrificateur. En dehors de la richesse et des particularités de la tenue, la pose du premier sacrificateur rappelle un Apollon colossal de Pyla[2], tandis que le second se présente avec l'allure classique du fidèle chypriote, la boîte à encens (?) dans la main droite abaissée, une fleur de lotus (?), à gauche, levée à la hauteur de la poitrine. Par ailleurs, l'identification des statues comme celles de *mageiroi* est justifiée par la présence du poignard attaché à la ceinture, poignard qui n'est autre que la μάχαιρα grecque, le couteau de sacrifice, insigne de fonction.

Fig. 2
Statue provenant de Pyla.

La *machaira* — ce couteau[3] à lame courbe, au manche décoré d'une tête d'oiseau ou de boutons (fig. 3) — est mentionnée à plusieurs reprises dans l'*Iliade*[4], comme servant plus spécialement à tuer les victimes et à les découper, destination

1. Qui se trouverait, peut-être bien, être en même temps un ἀρχιμαγείρος, comme à Olympie, Damas, etc.

2. Probablement la statue de culte ; actuellement au Kunst-Museum de Vienne : premier quart du v[e] siècle.

3. M. Ebert, *Lexicon*, XI, pl. 143 *a*.

4. *Iliade*, III, 271 ; X 844 ; XVIII, 597 ; XIX, 252.

qu'elle conservera toujours. Elle semble originaire de la Thrace, d'où elle se serait répandue vers le S.-O.[1] et vers le S.-E. — En Grèce, elle apparaît rarement sur les vases à figures noires, fréquemment sur ceux à figures rouges. Vers l'Est, au contraire, on la trouve représentée sur des reliefs dès l'époque archaïque ; à Xanthos[2], sur la plaque Nord B. 287, on aperçoit sous le bras gauche du guerrier qui reçoit un casque, le pommeau recourbé (simplification de la tête d'oiseau) d'une *machaira ;* à Gjölhaschi-Trysa[3], elle est brandie à la fois par les Grecs et les Amazones ; le dynaste du tombeau de Payava[4] en Lycie la porte attachée à la ceinture comme le *mantiarchos* de Pyla. Enfin, Max Collignon avait dessiné en 1879, à Korykos, un bas-relief (fig. 4) sur lequel un personnage, vêtu d'un chiton court, posait la main gauche sur la poignée d'une épée au pommeau recourbé[5].

Fig. 3
Type
de machaira.

A Chypre, il semble bien que les couteaux à lame élargie et incurvée, à un seul tranchant, recueillis par les archéologues suédois[6] dans les couches 5 et 6 du sanctuaire d'Idalion (Chypro-archaïque I et II, 650-550) soient des *machairai* de fabrication indigène. Et comme il n'y a jusqu'ici aucune autre statue, en dehors de celles de Pyla, avec ce type de poignard, celui-ci pouvait être réservé pour un usage sacré, voire servir d'insigne aux sacrificateurs.

Par quelle voie la *machaira* a-t-elle pénétré dans l'île ?

---

1. La découverte faite par Carapanos, dans une tombe de l'Athamanie, d'une *machaira* dont la poignée se termine par une tête de cigogne, confirmerait l'hypothèse de l'origine nordique : Carapanos, *Dodone*, p. 238.

2. F. Pryce, *Catalogue... of the British Museum*, I, 1, 1928, pl. XXI.

3. O. Benndorf, *Das Heroon von Gjölbaschi-Trysa*, 1889, pl. XIX et XXIII.

4. A. Smith, *Catalogue of Sculpt.*, II, 1900, n° 950, pl. XI.

5. Ce bas-relief ne paraît pas avoir été publié ; cf. *Monumenta Asiæ Minoris antiqua*, III, 1931, p. 98, n° 111, pl. 41, fig. 127 : le relief, bien qu'assez semblable, n'est pas celui qu'avait relevé Collignon.

6. *Swedish Cyprus Expedition*, II-1 : N° 303, type 4, n° 189, n° 462, type 7.

Le fait qu'on en a trouvé plusieurs exemples sculptés en Lycie ne prouve pas qu'elle soit arrivée par la route anatolienne, puisqu'on rencontre la *machaira* à Chypre antérieurement à la création de ces reliefs. Au contraire, la découverte au début de la période archaïque, des couteaux d'Idalion, est un argument en faveur de l'importation grecque *directe;* car c'est à ce moment que les relations commerciales, pratiquement interrompues depuis les invasions doriennes, reprennent entre la Grèce et l'île. Cependant, en raison de l'existence de détails phrygiens dans le costume sacerdotal, il faut reconnaître une certaine influence anatolienne sous les coutumes religieuses de Pyla. Le fait à remarquer, c'est la présence dans cette région S.-E., fief du Reshef syrien, du sanctuaire d'un Apollon dont les caractères, de dieu purificateur et prophète, sont essentiellement ceux de l'Apollon grec.

Fig. 4. — Bas-relief de Korykos.

Le *téménos* de Pyla est en somme un excellent exemple de l'originalité, du traditionalisme, et de la complexité de la religion chypriote, dans laquelle ont fusionné des éléments indigènes, grecs (souvent préhelléniques), anatoliens et syriens.

Simone Besques.

SUR L'IDENTIFICATION DES TEMPLES DE SÉLINONTE : PLATEAU DE MARINELLA (I PILERI)[1]

Depuis qu'ils sont connus des modernes, les temples de Sélinonte qui n'appartiennent pas à l'enclos de Gaggera[2] ont dû se résigner à l'anonymat, plus ou moins. Sauf l'Apollonion, dûment attribué[3], ils restent désignés généralement par des lettres. Mais en *double* série, car il y eut aussi une nomenclature, très provisoire, d'Hittorf, distincte pour les temples du plateau de Marinella ; l'autre, ensuite, s'est imposée de préférence ; complète[4], homogène, mais devenue, au vrai, déjà moins claire, depuis la découverte et l'identification pro-

1. Étude communiquée en partie à l'Association des Études grecques, le 7 mai 1936.

2. Sur ce *témenos*, sanctuaire πρὸ πόλεως de la Malophoros, d'Hécate, de Zeus Meilichios, cf., en dernier lieu, E. Gabrici, *Monum. antichi*, XXXII, 1928. C'est le seul des sanctuaires sélinontins qui ait été fouillé à peu près exhaustivement ; j'aurai l'occasion de revenir, ailleurs, sur l'explication de certains ex-voto ; autres temples sélinontins, *id.*, *ibid.*, XXXV, p. 138-262.

3. L'Apollonion de la colline de Marinella — temple T d'Hittorf — a été désigné depuis Serradifalco, Koldewey et Puchstein, soit comme Apollonion, soit comme temple G. Il y a accord presque général, notons-le, pour l'identification du dieu bénéficiaire, et c'est sur cette *certitude* — révoquée seulement en doute par Ziegler, bien à tort (cf. Pauly-Wissowa, *s. v. Selinus*, 1923, p. 1292 sqq. (p. 1300) — Ziegler n'a donné là qu'une compilation sans critique — que je prendrai à mon tour appui. Il arrive pourtant aussi qu'on nomme parfois le temple F « d'Athéna », le temple E « d'Héra » : prétendues identifications (?) qui ne reposent sur rien, on va le constater ici.

4. Voici les concordances des listes, là où il est possible de les rappeler :

bable de l'édifice dit « *aux petits métopes*[1] ». Les désignations alphabétiques, depuis Koldewey et Puchstein, ont été adoptées, sans discussion par Fougères et Hulot, par Ziegler ; on les trouverait partout dans les plus récents ouvrages, traités d'histoire de l'art ou histoires générales.

Faut-il se contenter des neuf lettres encore en usage ainsi ? D'aucuns avoueront peut-être — en raison de l'état incomplet des fouilles — préférer une sagesse si négative à tout effort d'identification qui mettrait en jeu l'hypothèse. C'est parce que je crois la part de l'incertitude *assez réduite* dans les considérations qui vont suivre que je voudrais, en ce qui touche au moins les temples du plateau de Marinella[2], montrer ici comment nous n'avons nulle raison définitive de persister à maintenir, sans plus de précision, une nomenclature chiffrée incommode, qui peut paraître scientifique, mais n'a peut-être été jusqu'ici que l'aveu d'une insuffisance de l'observation archéologique. En utilisant et en combinant les données concordantes de l'histoire, de l'épigraphie, de la numismatique, avec l'étude des sculptures conservées, on peut, je crois, établir que sur le plateau de Marinella, où il y avait seulement *trois* temples *associés*, les trois dieux titulaires étaient Apollon (en G), Artémis (en F), et Dionysos (en E).

Acropole : B (depuis Koldewey et Puchstein, *Die griech. Tempel in Unteritalien u. Sicilien*, Berlin, 1899 ; ainsi que pour tous les temples suivants) ;
C ; *id.*
D ; *id.*
A ; *id.*
O ; *id.*
f : « *tempio delle piccole metope* », de E. Gabrici, *Monum. antichi*, XXXIII, 1930, I, p. 60-111 (pl. V).

Plateau de Marinella : E = R. de Hittorf-Zanth, *Architecture antique de la Sicile : Recueil des monuments de Ségeste et de Sélinonte*, Paris, 1870.
F = S de Hittorf, *l. l.*
G = T de Hittorf, *l. l.*

1. Ci-dessus : temple f.
2. Pour ceux de l'Acropole, cf. en conclusion, ci-après, p. 43-45.

*
* *

Le point de départ de cette recherche a été le sentiment qu'on pouvait acquérir, désormais, de l'importance à laisser, à Sélinonte, aux souvenirs religieux de la colonisation ; elle était, comme l'on sait, venue de Mégare *directement*, donc de Grèce, aux ordres de l'œkiste Pamillos, et dès 628[1] ; celui-ci était peut-être porteur d'un oracle. Lors des fondations de colonies, il était traditionnel de transférer, en tout cas, certains cultes de θεοὶ πατριοι, au besoin avec leurs *xoana*, ou les copies de ces *xoana*. Il paraîtra ainsi légitime — et raisonnable — de penser à certaines correspondances — d'ailleurs vérifiées pour la Malophoros, par exemple — et aussi d'admettre, entre Mégare et Sélinonte, la conservation volontaire d'une hiérarchie sacrée analogue. Précisément, si nous n'avons plus, sur Mégare même et ses temples, tous les renseignements qu'on eût souhaités, nous pouvons remarquer du moins qu'à Mégare, comme à Sélinonte, il y a eu *deux collines* occupées par les dieux : le peuplement des sanctuaires, à Marinella, répondait en quelque sorte à un dédoublement, comme celui qui, à Mégare, par ailleurs, avait partagé les Olympiens en deux troupes, sur les acropoles d'Alcathoa et de Caria[2].

Sur le plateau de Marinella, à Sélinonte, il n'a pas encore été fait, malheureusement, autant qu'à Gaggera, de fouilles exhaustives ; mais déjà l'examen direct de l'état des lieux, des récits de fouilles, et des photographies, permet une très simple constatation, assez claire : c'est qu'il faut s'en tenir, sous peine d'erreur grave, à raisonner sur l'*état actuel*, tel qu'il se laisse deviner d'après le terrain : la carte des *Rovine di Selinunte*, au 1/16.000e, qui a été insérée ainsi dans la der-

1. Thucydide, VI, 4, 2 : Πάμιλλον πέμψαντες Σελινοῦντα κτίζουσι, καὶ ἐκ Μεγάρων τῆς μητροπόλεως οὔσης αὐτοῖς ἐπελθὼν ξυγκατῴκισε. On corrigera, selon Thucydide, le nom « Pammylos » donné par M. J. Bayet, *La Sicile grecque*, 1930, p. 11.

2. Cf. le croquis établi par E. L. Highbarger, *The history and civilization of ancient Megara*, I, 1927, à la p. 1, d'après les renseignements topographiques de Pausanias.

nière édition de l'ouvrage de E. Pais, *Storia dell'Italia antica e della Sicilia*[1], ou celle, plus réduite, qui accompagne, dans la *Real-Encyclopaedie* de Pauly-Wissowa, l'article de Ziegler, *Selinus*[2], risquent beaucoup moins d'égarer, par exemple, que la planche « à l'effet » de J. Hulot, illustrant l'ouvrage de G. Fougères, *Sélinonte*[3] : planche qui donne si imprudemment à Marinella tout le détail fictif d'un « Faubourg », autels, temples, maisons, dont *rien*, en vérité, n'est visible sur le terrain (fig. 1).

Il n'est guère d'exemple qu'on puisse mieux choisir d'un travail arbitraire, n'accompagnant pas d'ailleurs un plan à l'état actuel où l'on eût pu mesurer, corriger au besoin la fantaisie. Cette « restitution » a supposé aussi, sans nulle raison, deux périboles distincts sur le plateau : l'un au Nord, celui du temple d'Apollon (G) ; et l'autre au Sud pour les deux autres édifices (E, F) ; avec Propylées à l'Ouest, à l'entrée du chemin moderne qui, en réalité, mène de la Casa Florio à la route de Marinella-Castelvetrano, route longée par la voie ferrée après la station de Sélinonte ; or, c'est le « chemin de terre » qui a été converti en voie antique entre les deux enceintes supposées distinctes ! Répétons-le : il n'y a guère de ruines, en dehors des trois temples, qui aient été dûment reconnues jusqu'ici, sur tout l'emplacement de Marinella ; rien que le désordre et l'éboulement des trois vastes édifices sacrés E, F, G, qui, si on les regarde, — soit tels qu'ils demeurent, soit sur un plan d'ensemble, — révèlent d'emblée, en quelque sorte, leur « symbiose ».

Ils sont parallèles sensiblement, tous les trois, *car ils formaient un ensemble*. Si l'Apollonion, distant de cinquante mètres au Nord est le plus grand, on est frappé de voir que la triade monumentale répondait à une conception synthétique,

---

1. 2e éd., 1933 ; vol. II, p. 444.

2. Col. 1285-1286, d'après le « plan d'ensemble des ruines », de FOUGÈRES-HULOT.

3. C'est la planche intitulée « *Faubourg (?) et sanctuaire des grands temples : essai de restauration* », p. 245. Seul, serait à utiliser, plutôt, le « plan d'ensemble des ruines » du frontispice.

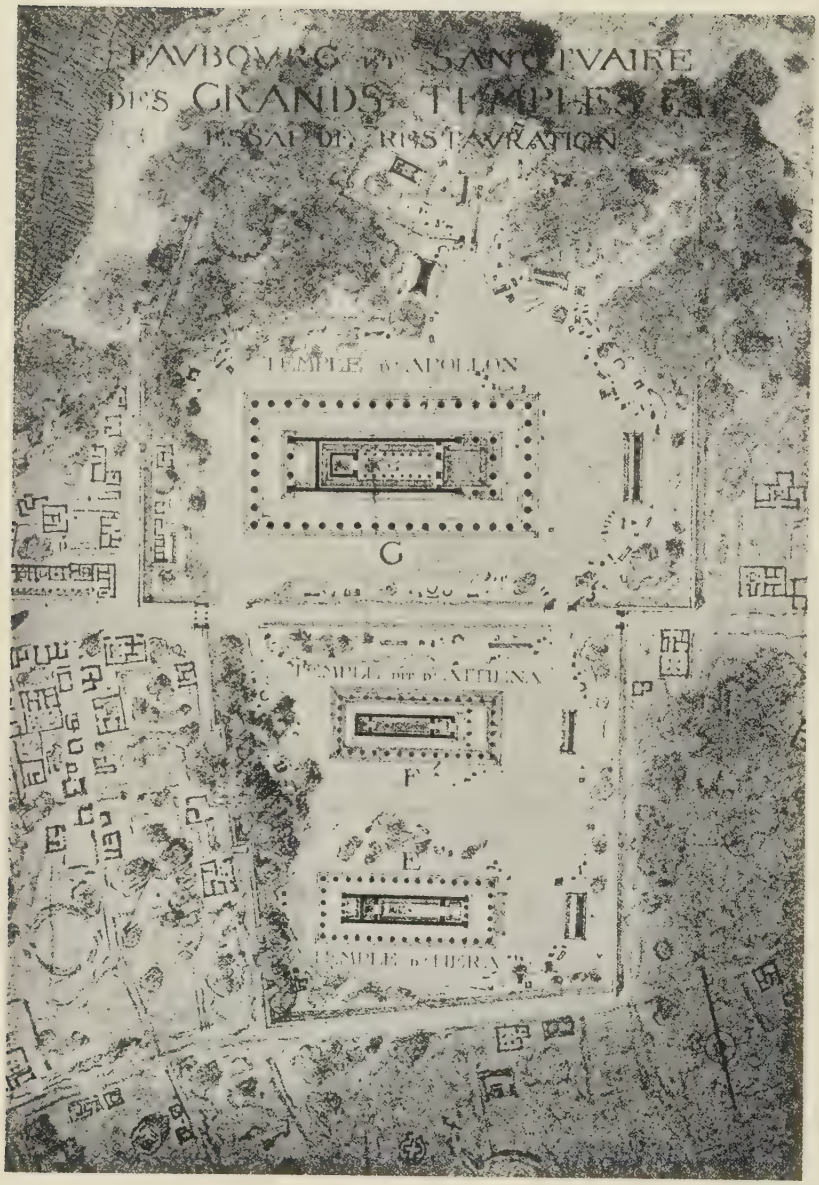


Fig. 1. — *Restauration* (?) du plateau de Marinella, d'après Hulot-Fougères.

qui a non seulement déterminé pour l'ensemble les mêmes orientations, mais l'alignement relatif des façades vers l'Est[1], encadrant un temple « féminin » avec deux autres.

Oublions d'abord les périboles (?) fictifs, « restitués » pour ne retenir que ce qui se lit sur le terrain.

Déjà l'Apollonion G, au Nord, qui est grand comme deux fois et demi le Parthénon, a été mis hors de cause — en ce qui touche l'identification à proposer — par une inscription ; elle lui appartient constitutionnellement, puisqu'elle était gravée sur l'ante même de son *adyton*[2]. C'est une dédicace, on le sait, commémorative d'une victoire où les dieux de la guerre étaient surtout en cause[3]. Mais M. Krister Hanell, dans ses *Megarische Studien*[4], a eu le mérite d'appeler l'attention, et sur des documents similaires trouvés ailleurs, et sur l'influence delphique, *oraculaire*, que le texte laisse deviner. Nous avons, en effet, une liste de dieux comparable à Ténos[5], mais plus tardive cependant (vers 170 av. J.-C.), qui se termine par la mention explicite : κατὰ τὸν ἐκ Δελφῶν χρησμόν. C'est donc la Pythie qui avait fourni la liste de dieux rendue officielle. Telles désignations étaient faites en règle par oracle, comme l'a relevé déjà Wilamowitz[6], et conservées par les prêtres ; de là l'inscription gravée à l'Apollonion G, qui donne précisément une place prépondérante, en sa seconde partie, *à Apollon ;* son nom est en tête ; on fait la consé-

1. On corrigera sur ce point l'erreur de M. J. Bayet, *La Sicile grecque*, p. 21, qui parle des temples de Marinella comme parallèles, groupés, mais *face à l'Ouest*. Tous les temples de Sélinonte, au vrai, sur l'Acropole comme à Marinella, faisaient face, canoniquement, vers l'Est.

2. Quatrième assise en tuf, à gauche de l'entrée : en dialecte dorien, belles lettres de 450 environ (Musée de Palerme). On a proposé la date de 454-453, en pensant au deuxième conflit avec Segeste et Halykai. Cf. *IG*, XIV, 268 = *Syll.*[3], 1122. Les réserves de Ziegler, sur la localisation *dans l'Apollonion*, ne sont pas fondées.

3. Ziegler, *R. E.*, II, A., col. 1305 f ; Pareti, *Studi siciliani ed italioti*, p. 229.

4. 1934, p. 173.

5. *I. G.*, XII, 5, 913 : Ῥόδιοι (les Rhodiens dirigeaient alors le Κοινὸν τῶν Νησιητῶν)... Διὶ Σωτῆρι, Ἀθάναι Ἀρείαι, Ἐνυ̃ωι, Ἐνυ[α]λίω[ι], Νίκαι, κατὰ τὸν ἐκ Δελφῶν χρησμόν.

6. *Glaube d. Hellenen*, I, p. 105, n. 2.

cration, dans son temple, de la liste sacrée et d'un ex-voto représentant, en relief sur or, les divinités favorables à la victoire : « Il y en aura pour soixante talents d'or[1]. » Un autre rapprochement du même ordre nous serait offert par le texte de la *Midienne* de Démosthène[2], qui a mentionné un oracle donné aux Athéniens περὶ ὑγιείας, περὶ τύχας ἀγαθᾶς et qui, à cette occasion, énumère les dieux auxquels il était prescrit de sacrifier, d'adresser des prières.

Les deux inscriptions de Sélinonte et de Ténos viennent-elles, comme le dit M. Krister Hanell, de la commune officine delphique ? C'est possible, en principe, et l'on devrait rappeler, à ce sujet, les relations de Sélinonte avec Delphes, leur ancienneté[3]. Mais notons aussi qu'Apollon était un dieu très important, sinon le premier, à Mégare, où son type, ses emblèmes, dominent sur les monnaies[4]. A Sélinonte, si c'est à lui qu'on apporte les dépouilles des guerres, c'est qu'on pensait évidemment que *sa divination avait favorisé la victoire ;* ainsi fit-on, plus ou moins sincèrement, à Delphes après les guerres médiques ; ainsi fit-on, par ailleurs, dans le Didymeion de Milet. Mais les Sélinontins allaient-ils toujours chercher des oracles à Delphes même, vers le milieu du v^e^ siècle, quand l'Apollonion G, chez eux, était en service ? Je ne le croirais pas ; car le temple G, — son aspect architectural le prouve, — avait été construit comme *manteion*, comme temple oraculaire. On y consultait, en règle, un Apollon à la fois prophète et purificateur.

L'Apollonion G de Sélinonte a été terminé — ou du moins interrompu — vers 470 ; or, il avait été commencé vers 540, étant un énorme édifice — le Parthénon ne fait que les 2/5 de sa surface — avec lequel seul l'Olympieion d'Agri-

1. Cf. ci-dessus, p. 17, pour le commentaire de Ziegler.

2. XXI, 52.

3. Krister Hanell, *l. l.*, p. 172-174 ; l'inscription assez ancienne de *Syll.*[3], 11, marquait la sépulture d'un Sélinontin, Archedamos, dont le père s'appelait Pythéas ; un des plus anciens décrets de proxénie de Delphes, *Syll.*[3], 155, vise d'autre part un habitant de Sélinonte.

4. P. ex., V. B. Head, *Hist. num., s. v. Megara.*

gente eût pu rivaliser en Sicile[1]. Le détail de son arrangement révèle l'utilisation, qui pourtant n'a guère été reconnue jusqu'ici. On entrait par un vaste *pronaos* prostyle, avec colonnade en saillie sur les antes. Passé ce large vestibule, on rencontrait un *sékos* à triple nef, hypèthre sur toute la longueur de la zone centrale, et où la parole de Zeus, interprétée par Apollon, pouvait, selon la norme, descendre du ciel, ainsi qu'à Delphes même. Les larges accès attestent, eux aussi, le dispositif d'un *manteion ;* car on entrait dans la *cella* par trois portes, correspondant aux trois nefs, aux trois « déambulatoires » ; il a fallu supposer, ce qui paraît légitime, des escaliers latéraux en bois pour élever au besoin les visiteurs vers les parties hautes, les ordres intérieurs étant superposés jusqu'aux combles[2]. Donc tout était prévu pour de grandes affluences. Au fond, un *adyton* qui, lui, était couvert (on a retrouvé les tuiles) et *fermé :* par une *petite* porte, large seulement de 1 m. 40. A quoi eût-elle servi, sans l'oracle ? On a dit que ce temple évoquait « un domaine grandiose de panégyries populaires »[3]. Il eût fallu préciser. On peut penser, en comparant le Didymeion de Milet où les mêmes usages, plus tard, exigèrent le même faste constructif (fig. 2-3), à la place réservée surtout pour des théories officielles, étrangères, et pour l'évolution de puissantes délégations constituées *avec chœurs*, comme nous en connaissons aussi, d'après les proscynèmes de Claros, autre *manteion*[4]. Et il n'est pas peu émouvant, peut-être, de réfléchir aussi que nous avons là désormais, en Sicile, l'endroit même où ont été chantés sans doute certains poèmes de Stésichore ; et, en tout cas, — j'y reviendrai ci-après, — les Καθαρμοί d'Empédocle ; ce poète-

1. Long. 113 m. 34, larg. 54 m. 05. Pseudo-diptère *octastyle* (*id.*, le Parthénon, le temple d'Alæos à Crimisa) : 8 × 17 colonnes.

2. Cf. les restitutions, plus ou moins acceptables dans l'ensemble, de Hulot : Hulot-Fougères, *Sélinonte*, p. 244 sqq.

3. *Sic*, Fougères-Hulot, *Sélinonte*, p. 250, et J. Bayet, *La Sicile grecque*, p. 21. Notons que G. Fougères avait pensé à la comparaison avec Didymes, sans préciser qu'il s'agît, à Sélinonte, d'un *manteion* aussi.

4. Ch. Picard, *Éphèse et Claros*, 1922.

magicien trouvait ici un monument à la mesure de son orgueil ; un jour, il mêla sans doute, j'y reviendrai aussi, son histoire personnelle à celle de l'Apollonion.

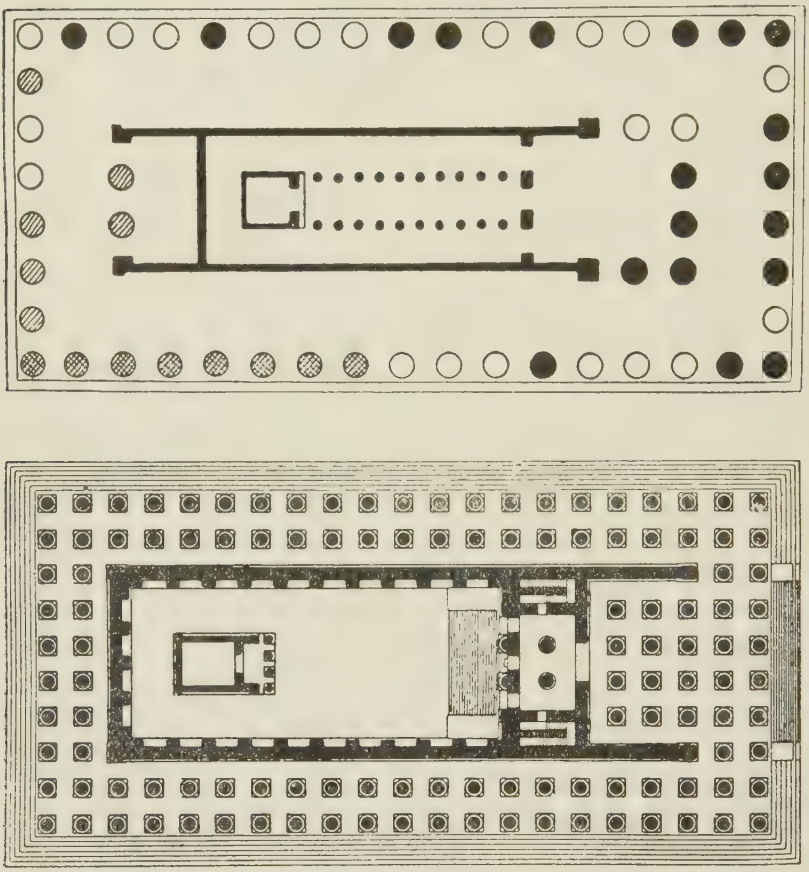


Fig. 2-3. — Plans comparés de l'Apollonion G de Sélinonte *(en haut)* et du temple hellénistique de Didymes *(en bas)*
Types de *manteion* dorien (Sélinonte) et ionien (Milet).

Le dieu sélinontin était, on l'a noté ci-dessus, à la fois prophète et purificateur. De son investiture divinatoire, entérinée peut-être à Delphes, la feuille « sélinontienne » en or σύμβολον ἢ πκράσημον τῆς πόλεως » qui avait été, un jour,

offerte précisément *à Delphes*, selon Plutarque, marque la trace. Or, la plante sacrée est figurée sur les monnaies locales vers 466 av. J.-C.[1], temps qui a suivi juste la fin — ou l'interruption — du travail mené au temple G. On pourrait songer assez légitimement à un rapport : l'offrande delphique marquant cessation d'une dépendance, et, peu après, l'inscription *I. G.*, XIV, 268 ayant apparu à la porte de l'*adyton*, siège de l'oracle devenu autonome[2].

L'installation de l'oracle ne vint point limiter ou détourner, en tout cas, le pouvoir purificateur d'Apollon, qui était aussi à Sélinonte, selon M. Krister Hanell, un 'Αλεξίκακος[3]. Ces « vertus » s'associaient aisément. Vainqueur de la pestilence paludéenne de l'Hypsas, du Sélinous, l'Apollon sélinontin n'était-il pas à sa manière un Pythoctone, assainissant le marais où naissaient les monstres des Terres-Mères ? Nous avons précisément, du milieu du v^e^ siècle, une inscription sélinontine à Apollon Παιάν, et à Athéna[4] ; et l'on verrait le dieu représenté *en archer visant le but*, seul ou *avec Artémis*, sur un quadrige, dans une série de tétradrachmes qui date précisément de la période 466-455[5] ; au revers, les dieux-fleuves, Hypsas, Sélinous, font un sacrifice d'actions de grâces : retenons dès maintenant, pour l'explication des autres temples

---

1. V. B. Head, *Hist. num.*, p. 146-147 ; E. Pais, *Storia, l. l.*, p. 377, fig. en *a* (monnaie incuse).

2. Pour le texte de Plutarque, cf. *De Pyth. orac.*, XII. — Pour les monnaies incuses à la feuille, p. ex., *Syll. num. gr.*, II, *The Lloyd Coll.*, 1935, pl. 42. — Notons que *vers* 475 *encore*, les colons cnidiens des îles Lipari, gens issus de la colonisation de l'Héraclide Pentathlos, que Sélinonte patronna contre Ségeste, avaient fait vœu à Delphes — promesse observée — de consacrer autant *d'Apollons* que de vaisseaux pris par eux aux Tyrsènes : les vingt Apollons dressés sur le mur polygonal de la Terrasse du *manteion*, visibles au loin (E. Bourguet, *Ruines de Delphes*, p. 213) furent le souvenir de cette offrande de victoire, envoyée directement au plus grand centre qui fût alors connu comme émetteur de prophéties sur l'issue des guerres.

3. *Megarische Studien*, p. 165.

4. *IG*, XIV, 269.

5. V. B. Head, *l. l.*, p. 167 sqq. ; Schwabacher, *Tetradrachmenprägung von Selinus*, dans *Mitt. d. bayerischen numism. Gesellschaft*, 1925 ; E. Pais, *Storia*, p. 377, fig. en *b.* ; *Syll. num. gr.*, II, *The Lloyd Coll.*, pl. 42-43, 1935 ; G. F. Hill *L'Art dans les monnaies grecques*, 1927 : 39,3 (monnaie de l'Hypsas, didrachme d'argent : 466-455) ; 40,1 (monnaie du Sélinous, même période).

de Marinella, ces pièces où l'on voit *ensemble* Apollon, Artémis, *Dionysos* (je le montrerai), et parfois avec eux le dieu-fleuve

Fig. 4. — Tétradrachmes de Sélinonte, commémorant (après 466) la purification des fleuves.

dont le plateau de Marinella domine le cours marécageux : le Gorgo di Cottone, ou Galici (fig. 4).

Ces monnaies permettent, ici, je crois, d'expliquer et de dater, en passant, la mission qui attira l'Agrigentin Empédocle, maître de Gorgias, à Sélinonte. Il était né vers la fin du

VI^e siècle, et passait en sa ville pour devin et médecin devant les hommes, voire pour dieu, à son gré, car on le voyait parfois traverser tout Agrigente en char, ainsi que les Létoïdes sur les monnaies de Sélinonte, vêtu de pourpre et couronné d'un bandeau d'or. Il avait refusé la royauté et s'occupait surtout, pendant ses loisirs, des maladies de l'âme, ayant composé, en vrai mystique, des Καθαρμοί, poèmes hexamétriques. Or, Diogène Laerce a raconté[1] au III^e siècle de notre ère, qu'une épidémie sévissant sur Sélinonte, causée par les miasmes du fleuve *longeant la ville*, Empédocle avait été appelé d'Agrigente. Le paludisme faisait périr les hommes, et « aggravait », nous dit-on, « les couches des femmes » : retenons ce détail et l'image monétaire, ci-dessus signalée, des dieux « qui frappent au loin » debout sur leur quadrige, visant de l'arc, se réjouissant de leurs flèches. Il y a, au revers, soit l'Hypsas, soit le Sélinous[2], ce qui situe la « pestilence » marécageuse, dont, près de l'Apollonion, le Gorgo di Cottone n'est que trop le témoin persistant, aujourd'hui encore ; et d'ailleurs, l'autel des monnaies, parfois enflammé[3], — devant lequel paraît tantôt

1. VIII, 70 ; cf. FOUGÈRES, *Sélinonte*, p. 103 sqq.

2. Les pièces 1219-1220 de la Collection Lloyd ici reproduites (fig. 4) nomment le Sélinous ; mais, sur d'autres médailles, on rencontre l'inscription Ὑψας ; cf. *Syll. num. gr., l. l.*, 1238-1248. L'Hypsas est associé là tantôt aux Létoïdes (1238-1239), tantôt au quadrige de la victoire, souligné par l'épi, tantôt à l'Héraclès arrêtant le taureau, qui évoquerait la série des « petites métopes » (temple *f*) : cf. *Numism. Chron.*, 1925, pl. XII, 26, p. 284-285. Dans la catégorie où apparaît l'Héraclès, la palme de l'Hypsas est abaissée ; partout ailleurs, elle est tenue levée sur la saignée du bras. Outre les tétradrachmes de la Coll. Lloyd, n° 1219-1220, d'autres (1221-1227, 1229-31 : cf. *Num. Chron., l. l.*) donnent à l'avers le nom Σελινος ; obv. Σελινοντιος, renversé. Sur l'interprétation des tétradrachmes et des dédrachmes de la série, cf. aussi SCHWABACHER, *Num. Chron.*, 1935, p. 73 sqq., où le rapport avec la mission d'Empédocle est signalé justement. — G. F. HILL, *L'Art dans les monnaies, l. l.*, voit à tort une petite *corne* sur le front des dieux-fleuves (cf. le dieu-fleuve, symbole monétaire de Géla, qui ressemble à l'Aurige). Je ne puis comprendre E. BABELON, *Les monnaies grecques*, p. 92 : « Il faut croire que toute la science d'Empédocle... n'avait pas réussi à débarrasser les Sélinontins du fléau. *Ils recoururent (?)* aux dieux sauveurs, en l'honneur desquels ces médailles furent frappées. »

3. C'est ici l'autel même d'Apollon, et non pas, comme on a dit parfois (G. F. HILL, *l. l.*), d'Asclépios.

un coq, tantôt un serpent enroulé, symboles « sanitaires »! — ajoute une indication concordante. Le Sélinous, l'Hypsas sont représentés versant de la dextre une libation sur l'autel (d'Apollon), à l'aide d'une coupe à omphalos. De son bras gauche, tantôt le dieu-fleuve dresse, *tantôt il abaisse*, le rameau purificateur, palme apollinienne. Un oiseau d'eau, parfois, détale dans le champ, derrière le sacrificateur, héron symbolique du delta fluvial, aux maremnes empestées.

G. Fougères a supposé après d'autres, qu'Empédocle était venu seulement vers 444 à Sélinonte ; date que la série monétaire ici étudiée invite à remonter : car l'allusion faite dès 466 à la mission de l'Agrigentin est fort sensible[1]. On peut penser qu'Empédocle s'avisa de faire drainer tout bonnement les eaux dormantes des estuaires, et de déverser dans les fleuves assainis, par des canalisations, l'eau pure des *oueds* secondaires du plateau côtier ; l'Hypsas reçoit encore, comme on sait, quelques petits affluents. Le succès de cette entreprise de « bonification », qu'on voit encore répéter en Italie aujourd'hui, para Empédocle, en Sicile, d'un divin prestige ; Diogène Laerce a raconté comment, — l'épidémie ayant cessé, — un jour que les Sélinontins se réjouissaient sur le bord du fleuve (l'Hypsas !), tous se levèrent à la fois devant le devin apparu ; « ils se prosternèrent devant lui, et lui adressèrent des hommages *tels qu'à un dieu* ». C'est pour confirmer cette supposition, ajoute Diogène, qu'Empédocle « se serait jeté dans le feu de l'Etna[2] ».

Nous pourrions presque reconstituer la scène, vue soit de l'Apollonion G, soit du temple tout voisin, F, où l'Artémis Eileithyia de Sélinonte, protectrice attitrée de la vie des femmes et des accouchées, recevait, *près de son frère*, un culte « parallèle ». Sur les monnaies du v^e^ siècle, les Létoïdes sont *associés* à l'avers, et les symboles des revers, près du Sélinous, ou près de l'Hypsas, attestent aussi, on le verra, la présence occulte, mais certaine, de Dionysos, l'ἄξιος ταῦρος

1. *Num. Chron.*, 1935, p. 73 ; ci-dessus, p. 23, n. 2, pour l'erreur de E. Babelon.
2. Ci-dessus, p. 23, n. 1.

des hymnes chantés par les femmes d'Élide. Dans un des passages conservés d'Empédocle, l'Agrigentin relève lui-même que les Siciliens le suivaient comme un dieu, et en foule : « certains, dit-il, pour me demander le chemin de la fortune, les autres pour solliciter *une prophétie ;* bien d'autres encore, ajoutait-il : tous ceux que mille maladies torturent...».

Aucun temple n'est plus lié à l'activité d'Empédocle que l'Apollonion G : si bien que l'on pourrait croire que l'Agrigentin pensait à cet édifice — comme Nicias vantant aux Athéniens, avec convoitise, les richesses des temples de Sicile[1] ! — lorsqu'il décrivait les peintures représentant là « des dieux à la longue existence, comblés d'honneurs ». L'hypèthre colossal de Marinella, — de la lignée de ces temples destinés à passer pour « inachevés » parce qu'ils étaient à ciel ouvert, — est dit n'avoir pas été terminé en 409, quand vinrent les Carthaginois[2]. La construction aurait traîné sur tout un siècle, et voilà pourquoi, apparenté pour le plan et la morphologie des parties les plus anciennes à C D, de l'Acropole — à F (Artémision) surtout — l'Apollonion G appartient d'autre part, au v^e^ siècle par ses cimes les plus hautes, par sa face Ouest, décorée la dernière, quand on installait le Dionysion E, pour compléter l'unité de la triade monumentale.

Ni la voix prophétique du dieu qui avait prédit là les anciennes victoires[3], — ni les conseils inspirés d'Empédocle, — rien n'empêcha plus tard, en 409, après la guerre de Sicile et le troisième conflit avec Ségeste, la ruine totale[4]. On a trouvé seulement devant l'entrée de l'*adyton* un torse de géant mutilé (de la décoration extérieure ?), qui symbolise le siège d'Hannibal, l'enceinte rasée à l'Acropole, les atrocités et le pillage, les pieds et les mains des habitants coupés, les têtes promenées au bout des piques, et les paquets

1. Thucydide, VI, 20.
2. Des blocs des carrières de Campo Bello (Rocca di Cusa) auraient été destinés à l'Apollonion.
3. Mais aussi, peut-être, l'échec de Dorieus à Eryx (après oracle !).
4. Diodore, XIII, 43 ; cf. G. Fougères, *Sélinonte,* p. 114.

de dextres portés en ceintures : toute cette férocité punique ou sidonienne, dont la ville de Didon savait accabler d'anciens alliés en révolte.

*
* *

Comment ne s'est-on jamais avisé jusqu'ici que le temple F, mis en chantier en même temps, sinon un peu avant G — M. D. S. Robertson a proposé la date de 560, qui est peut-être un peu haute — était tout simplement, comme ailleurs, un temple d'Artémis, sœur d'Apollon ? On parle encore au hasard d'un temple d'Athéna (à cause de la présence — d'ailleurs inexactement interprétée, en vérité — de la déesse (?) *sur une mélope ;* mais Athéna n'eût-elle pas été partout chez elle dans un décor plastique, et combien de fois, par exemple, à Olympie chez *Zeus ;* à Delphes, comme *Vierge-blanche ?* Ceux qui voudront bien oublier les fausses limites des « périboles » du plan d'Hulot, ceux qui regarderont plutôt les réalités architecturales, et le dispositif si spécial de l'édifice F, arriveront sur ce point, sans hypothèse, aux mêmes conclusions sûres que pour l'Apollonion G.

Il n'est d'ailleurs besoin que de rappeler, en d'autres cas, l'association des Létoïdes pour d'autres sanctuaires πρὸ πόλεως. Le fait est net pour le Laphrion de Calydon, par exemple[1], où la terrasse d'Apollon et d'Artémis, hors les murs, était précisément assez voisine *d'un Dionysion.* On ajouterait aisément d'autres exemples d'association d'Apollon-Artémis-Dionysos ; ils ont été quasi canoniques du côté de l'Asie Mineure, notamment, où la triade claro-éphésienne (Artémis, Apollon, Dionysos) apporte, entre autres, la preuve d'un groupement traditionnel[2].

---

1. Cf. E. Dyggve, Fr. Poulsen, K. Rhomaios, *Das Heröon von Kalydon,* 1934, p. 300, fig. 6 (plan dressé en 1932). On voit là une voie sacrée se détacher de la porte Ouest vers la terrasse *extérieure* du Laphrion ; de ce même côté, et avant les deux temples des Létoïdes, le Dionysion, lui aussi πρὸ πόλεως.

2. Ch. Picard, *Éphèse et Claros,* p. 405 sqq. On évoquerait aussi le cas de Delphes où Artémis est Vierge-Blanche, et Dionysos « enterré » chez Apollon,

Dionysos était, rappelons-le, un grand dieu à Mégare, où on l'appelait *Patrôos* et où Mélampous fut son prophète : on s'explique que sur le plateau de Marinella, son temple E, bâti le dernier, « encadre », avec celui d'Apollon, le temple F, caractérisé par sa morphologie comme essentiellement *féminin :* fermé aux vues, délicat d'ornementation, et le plus petit des trois (fig. 5-7). C'est Apollon qui a pris le pas, à Sélinonte, et sur son « frère » resté le plus près de la Terre,

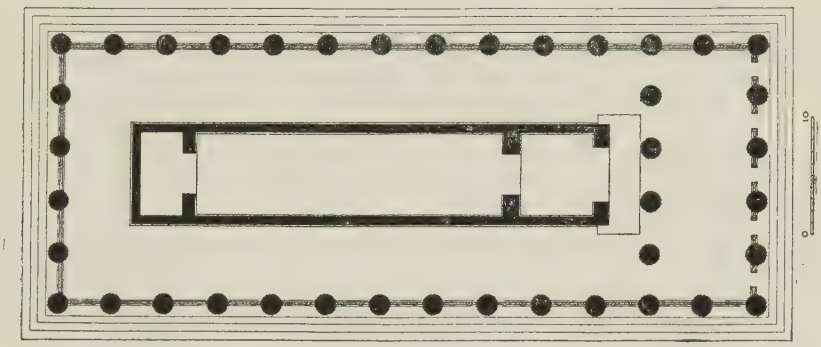


Fig. 5. — Plan restauré du temple F (Fougères-Hulot, *l. l.* p. 246).

et sur sa sœur aussi (au contraire de ce que nous voyons à Calydon, par exemple). Il fut le plus grandement logé et un peu plus à l'écart à Marinella, tandis que voisinaient, plus à l'étroit, les dieux « mystérieux ».

Il est un peu surprenant qu'on ait pensé pour F à un temple d'Athéna, et surtout qu'on ait maintenu, — repris jusqu'à Ziegler ! — une telle erreur, là où nous voyons dès l'abord, par le dispositif, apparaître, si nettes, les barrières propres à cacher un culte *secret*. Or, qui pourrait parler jusqu'ici *de mystères d'Athéna ?* Mais au moins à Éphèse, en Asie, nous

sous le temple. A Délos, où Apollon est le dieu principal, Dionysos et Artémis échangent leurs vêtements sacrés au bout de l'an, comme R. Vallois l'a justement signalé, *BCH*, XLV, 1921, p. 262 sqq.

avons, par contre, la preuve attestée de mystères d'Artémis, bien développés, et qui ne devaient pas être tout à fait spéciaux, les Artémis-Hécate de Carie ayant organisé aussi leurs cérémonies à l'abri des vues profanes.

Ici, l'architecture suffirait à nous guider. Le temple F, dorique périptère, commencé vers 550-540, n'était pas, certes,

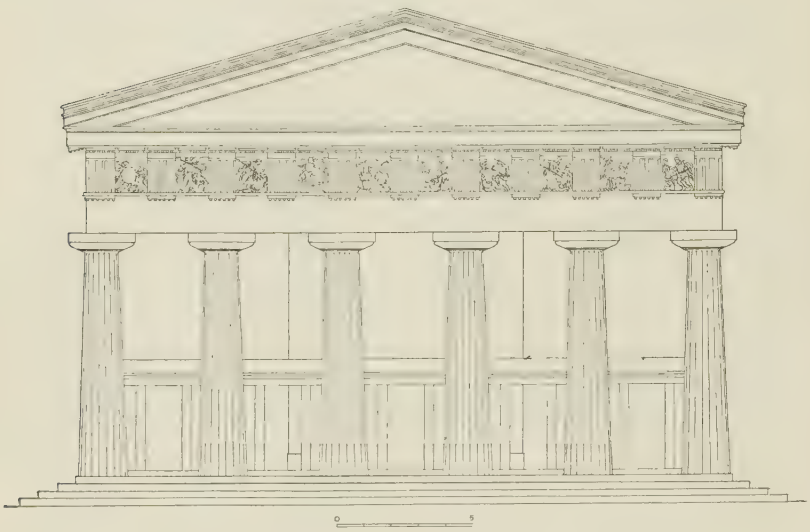


Fig. 6. — Façade *restituée* de l'Artémision de Sélinonte (Fougères-Hulot, *l. l.*)

un petit temple[1]. Ce qui permet de l'identifier, en assurant aussi son originalité, c'est d'abord, répétons-le, qu'il était clos aux vues. A mi-hauteur des colonnes, des panneaux de maçonnerie à fausses portes entouraient toute la *péristasis*,

1. Cf. le résumé de Ziegler : long. 61 m. 83, larg. 24 m. 43 ; soubassement à trois assises ; 6 colonnes de façade sur 14 (longs côtés). Le plan dérive de celui du temple C, dévolu, selon moi, à Démeter (D, à Poseidon) ; rappelons qu'à Éleusis, et sans doute air si à Mégare, l'enseignement secret des mystères faisait d'Artémis la fille de Déméter, ce que, paraît-il, dévoila Eschyle, impudemment.

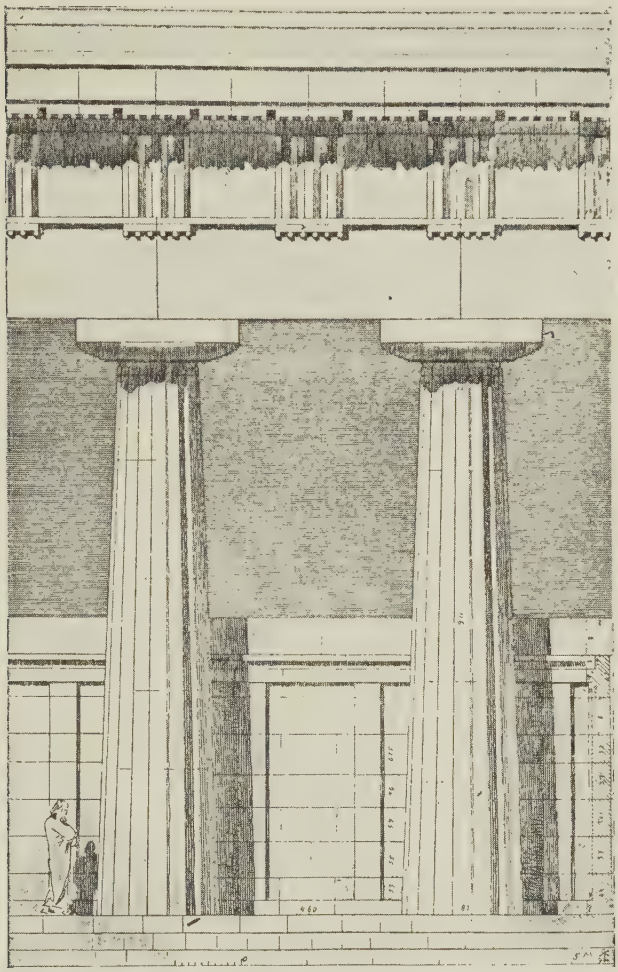


Fig. 7. — Elévation restituée du temple F, avec les clôtures (D. S. Robertson, *Handbook*, p. 74.)

hauts de 4 m. 70[1]. Il y a eu aussi un *adylon* intérieur, comme en G, en E. Le *Thesmophorion* d'Athènes comportait, lui-

1. D. S. Robertson, *Handbook*, p. 74, fig. 29 ; Fougères-Hulot, *Sélinonte*, p. 246.

aussi, ce double dispositif de la colonnade fermée, et de l'*adylon* isolé : or, on sait qu'il abritait précisément des mystères. Le cas pourra être jugé partout le même, d'ailleurs, lorsqu'on retrouvera de telles précautions[1].

Artémis était Eileithyia à Sélinonte, ou σωωδίνα[2] ; et cela éclaire mieux encore ce qu'il y avait à tirer du texte allégué ci-dessus (p. 23), sur la pestilence sélinontienne, pour l'intervention des Létoïdes en une telle épidémie née, un jour, au pied de leurs temples. Si l'on avait donné à Apollon le privilège de l'espace sur le plateau de Marinella, on réserva le confort à sa sœur. Ceci n'est pas dit parce que la façade Est de son temple — seule, d'ailleurs — avait des métopes sculptées ; l'étude des parties hautes de l'édifice révèle surtout une grâce constructive, attentive, légère ; ainsi, par exemple, une cimaise en tuf fin remplaçait là les chéneaux archaïques de terre cuite ; et la décoration y était polychrome, posée sur faible relief ; les tuiles mêmes avaient été peintes, *sur leurs deux faces*, pour que la vue en vînt réjouir, au besoin, de l'intérieur, la déesse recluse, lui donnant l'illusion, on l'a dit, d'habiter sous une riche tente orientale[3]. Le lieu-saint d'Artémis Éphésia n'était-il pas aussi intérieurement « tout d'or » ? Athéna, vierge sage, eût peut-être dédaigné davantage un tel luxe.

Sur dix métopes de F, les moitiés de deux nous restent seulement, trouvées par Harris et Angell[4]. C'est peu pour connaître leur art, comparable, semble-t-il, à celui de l'Éphèbe de Sélinonte, dans une présentation datée vers 500. Mais c'est assez pour appuyer l'identification ici proposée, car le sujet général de la frise était une Gigantomachie, propice aux

---

1. Nous manquons d'une étude sur ces édifices *fermés ;* J. N. Svoronos leur comparait le pseudo- « temple » du Sarcophage des Pleureuses. La *tholos* du monument de Lysicrate imite aussi un bâtiment rond fermé.

2. V. B. Head, *Hist. num.*, p. 148.

3. J. Bayet, *La Sicile grecque*, p. 21.

4. S. Angell et Th. Harris, *Sculptured metopes discovered amongst the ruins of the temples of the ancient city of S. in Sicily*, London, 1826 ; O. Benndorf, *Die Metopen von S.*, Berlin, 1873 ; la restauration de Hulot-Fougères (cf. fig. 6) ne donne pour les vignettes des métopes qu'un arrangement fantaisiste.

exploits de la déesse sagittaire des monnaies de Sélinonte. C'est bien elle-même qu'on doit reconnaître terrassant un géant à la tête renversée[1]. Si l'on avait eu d'ailleurs à retrouver plutôt là une Athéna en bataille, comme on avait cru, y eût-il eu à conclure autrement ? Athéna était elle-même Vierge blanche, à Delphes, où, dans le *manteion* d'Apollon, Anténor, de 513 à 505, allait opposer une Gigantomachie tympanale (Ouest) à l'Épiphanie orientale des Létoïdes en char (cf. les tétradrachmes de Sélinonte, les chars du temple C). Les bons rapports avec Delphes ne sont pas, certes, inutiles pour expliquer ici de tels rappels, et ces évocations.

Selon G. Fougères, ce sont peut-être (?) les métopes 8 et 9 à partir de l'angle Nord qui nous resteraient. On y voit progresser, en tout cas, *vers la droite* les dieux vainqueurs, comme aussi sur la frise Nord du Trésor de Siphnos. Et, outre Artémis, *nous reconnaissons Dionysos*, en son long vêtement oriental, attaquant un des fils de la Terre[2]. Notons encore, en passant, ce rapport de bon voisinage !

Pour la date, qui est discutée, les deux demi-métopes de l'Artémision ne peuvent fournir, naturellement, que des indications... limitées ! Elles ne seraient pas antérieures à 540, si l'on accepte la chronologie initiale de D. S. Robertson (560), pour les travaux du temple ; mais l'on peut même légitimement les abaisser, de façon plus sensible, dans le temps, sans aller toutefois jusqu'au premier tiers du v^e^ siècle[3]. Aurait-on tellement attendu, en fait, pour terminer la couverture de l'édifice ? Le torse de géant de l'Apollonion G est comparable, et il y a eu, semble-t-il, ainsi, au plateau de Marinella, pour F et G, un commun programme de décoration. On retiendra d'autre part les ressemblances avec les frises du

1. Il ne reste que la moitié *inférieure* de chaque métope ; cf. Fougères-Hulot, *Sélinonte*, p. 290, où l'on voit qu'on a hésité entre Artémis et Athéna (aucune trace d'égide).

2. Fougères-Hulot, *l. l.*, p. 291. Métope 10 (première) : Apollon ?

3. Comme fait p. ex. M. J. Bayet, *La Sicile grecque*, p. 22.

Trésor de Siphnos, plus que le rapport, évoqué trop traditionnellement avec le cratère d'Euphronios au Louvre, qui apparaît d'un art plus évolué[1].

***

Reste le temple E, le plus « récent », au Sud, pour lequel on avait proposé et retenu — bien au hasard aussi, selon moi, *mais presque partout !* la dénomination de temple d'Héra.

Les deux arguments fournis — singulièrement fragiles, hélas ! — sont : *a)* la découverte d'une inscription, nommant la déesse ; *b)* l'interprétation de la fameuse métope dite de l'*Hiérogamie du Gargaros*. Je voudrais montrer ici la caducité de ces deux « preuves », pour établir qu'il s'agit bien d'un temple *de Dionysos*. Tout d'abord, que viendrait faire Héra toute seule, au plateau de Marinella, loin de Zeus, dans un édifice qui rappelle en plus petit l'Apollonion G : édifice « mâle », dirait-on, selon sa morphologie, où l'on va voir qu'une présence féminine essentielle n'est guère attestée. L'épouse de Zeus, à mon sens, habitait à Sélinonte sur l'Acropole même, et l'Héræon sélinontin fut un des deux temples jumeaux A ou O, qui s'alignèrent parallèlement, au temps des guerres médiques, là où Zeus avait sa place maîtresse, *dans le Sud de la citadelle*, par lui protégée.

Tout ce qu'on a cru alléguer pour placer Héra ailleurs, reste, on va le voir, inconsistant.

Et tout d'abord, le prétendu argument de l'inscription retrouvée. Il est piquant, alors que Ziegler discute encore sur l'identification de l'Apollonion G, — où a été découverte *in situ* la mention détaillée de la présence d'Apollon, avec la consécration faite *pour lui* (sur une pierre d'assise de son *adyton !*) — nul n'ait dénoncé jusqu'ici les conditions trop insuffisantes d'après lesquelles a été proposée la reconnaissance du pseudo-Héræon (?) sélinontin, à Marinella.

---

1. Lutte d'Héraclès et d'Antée : premier quart du v[e] siècle. La comparaison a été risquée par G. Fougères, *l. l.*

C'est sur la foi d'une inscription *toute petite* — « lapis calcarius perexiguus », dit le *lemma* du *Corpus*[1], retrouvée vers l'*adyton* du temple E ; pierre essentiellement errante, dédicace qui n'est sans doute que du Ier siècle, « très postérieure à 249 », nous dit-on. De combien postérieure, par conséquent, au désastre de 409, qui bouleversa tout le plateau de Marinella, si ce n'est lui qui prépara l'ébranlement des hautes colonnes déchues en séries, celles que Maupassant, déjà, a comparées à des « soldats morts » !

Nul ne saura par quel hasard le « lapis perexiguus » a été déposé dans un coin du temple E, et à quelle date, peut-être moderne. Ce qui est sûr, c'est qu'en bonne méthode, l'emploi de cette « preuve » trop mobile aurait dû être abandonné depuis longtemps, surtout devant d'autres évidences contradictoires. On constatera que la prétendue identification établie (?) d'après la scène du Gargaros ne mène pas plus loin, si ce n'est dans l'erreur.

Il vaut mieux ici encore partir des enseignements de l'architecture et de la numismatique, plutôt que de conjectures dont la fragilité essentielle a quelque chose de décourageant. Le temple E, médiocrement éloigné vers le Sud du temple F, est le plus récent des trois géants de Marinella. Son caractère somptueux ne répond pas mal à celui d'un dieu, qui, à Mégare[2], était non seulement Dasyllios, mais *Patrôos*, et à qui la numismatique sicilienne, à Naxos, par exemple, a assuré elle-même si souvent la primauté. Je montrerai qu'on voyait aussi Dionysos sur les pièces de Sélinonte. Il est évident d'abord, à Marinella, qu'on avait *encadré* l'édifice féminin F de deux temples de divinités mâles apparentées. On réalisait ainsi une triade du genre de celles qui ont été mentionnées en Asie-Mineure, par exemple ; le « beau dieu » praxitélien, qui fut si souvent voisin — à Delphes même, par exemple ! — de l'Apollon prophète, n'était pas inattendu en ce groupement, au vrai fraternel.

1. *IG*, XIV, n° 271 : dédicace d'ΑΡΚΕΣΩΝ Αἰσχύλου, à Héra.
2. Krister Hanell, *Megarische Studien*, p. 181.

Le temple E a été construit vers 480 ; il n'a laissé que des débris[1] ; c'était jadis un dorique périptère à 6 + 15 colonnes, avec *pronaos* (on y accédait par une rampe, semble-t-il), et opisthodome *in antis ;* le *sékos* était sans galerie de colonnes intérieures ; le temple comportait naturellement un *adyton*. C'est tout de même, à Sélinonte, le plus vaste lieu-saint après l'Apollonion, puisqu'il mesurait 67 m. 82 sur 25 m. 32, n'ayant guère, sur le Parthénon d'Athènes, qu'une infériorité de largeur[2]. Dès lors, ceux qui y ont logé Héra si à l'aise ont-ils réfléchi qu'ils lui donneraient ainsi plus de place et d'importance qu'à Zeus, son époux, certainement installé ailleurs ? A Marinella, pour la triade πρὸ πόλεως, les grandes dimensions se sont commandées comme « en série » d'un temple à l'autre : les nécessités du *manteion* ayant forcé à « voir plus grand » partout[3].

C'est du décor sculpté que viendront ici, en ce qui touche l'identification, les preuves complémentaires. Mais les monnaies locales déjà étudiées sont peut-être plus décisives encore, pour ce problème du temple E. J'ai mentionné les tétradrachmes (ci-dessus, fig. 4) où, pour ainsi dire, — sous la garantie des Létoïdes — en char à l'avers, — est traité le motif qu'on appellerait de la *Purification des fleuves*. Où est Dionysos, demandera-t-on ? *Latet, sed patet*. Car il est impossible de ne pas remarquer spécialement sur les pièces ici en cause, et qui datent de la période 466-415 principalement (V. B. Head, *l. l.*, p. 146 sqq.), l'énorme taureau, immobile ou cornupète, qui « assiste » l'Hypsas ou le Sélinous, face à l'autel d'Apollon, et « sous le signe », dirait-on, de la plante sacrée sélinontine, représentée partout au-dessus. Son autel-piédestal a parfois

1. Fougères-Hulot, p. 258 et pl., p. 259 ; cf. le résumé donné par Ziegler, *l. l.*

2. Dimensions du temple C, le plus grand de ceux de l'Acropole : 63,765 × 23,63 On n'objectera pas ici que les temples A, O (pour Zeus et Héra, selon moi) sont plus petits. Car ces temples de dieux des cimes étaient à l'Acropole ἐν τῷ ἐπιφανεστάτῳ τόπῳ, par compensation.

3. Les Sélinontins traitaient bien, et volon tiers, leur Dionysos. Dans le Trésor archaïque de Sélinonte à Olympie, il y avait déjà un Dionysos richement vêtu, statue acrolithe (visage, pieds et mains en ivoire).

les mêmes guirlandes que celui d'Apollon purificateur (G. F. Hill, *l. l.*, 40,1 ; 41,5).

Il est remarquable que ce taureau disparaisse tout juste du monnayage, là où disparaissent aussi... les Létoïdes ! Et *en même temps*. C'est le cas pour les didrachmes 1241-1248 de la Collection Lloyd[1] où l'Hypsas des revers est associé à Héraclès arrêtant le taureau. Là, le héron détalant sous la feuille sélinontine figure seul. On ne pensera pas un seul instant, malgré G. F. Hill, qu'il puisse s'agir d'une déification primitive du dieu-fleuve. Les taureaux-fleuves, dans le monnayage sicilien, sont en règle androcéphales.

Eût-on pu faire mieux, et plus discrètement, pour marquer l'association *du Dionysos-taureau et des Létoïdes?* Le taureau *sur base* — partout sur une base, dont les formes seules peuvent différer, et la décoration ! —, serait-il, sur ces pièces, un simple ex-voto sans nul symbolisme ? Eckhel, déjà, ne l'a pas cru[2], et je ne le supposerai jamais pour ma part. C'est ici un dieu caché qui se révèle, l'Ἄξιος ταῦρος des hymnes des femmes d'Élide, mis ainsi à l'honneur. Il a été symbole, au *Céramique* d'Athènes, d'un *Dionysios* (de Collytos). Et le coq présent devant l'autel évoque aussi, avec la stèle de Chrysapha, un sarcophage de Clazomènes au British Museum (éphèbe aux coqs et aux chiens), voire les plaquettes de Locres, où il est le symbole usuel du couple infernal Dionysos-Coré[3]. Le polysymbolisme préhellénique a partout survécu dans la numismatique, ne l'oublions jamais : en Sicile peut-être plus encore qu'ailleurs.

---

1. Ci-dessus, p. 23, n. 2. Publiés dans *Num. Chron.*, 1925, pl. XII, 26 = pl. XLIII de la *Syll. num.*, *l. l.* Sur le tétradrachme de la Coll. Lloyd, n° 1240, on pourrait reconnaître à l'avers un Enlèvement de Coré, à cause du symbole *de l'épi* en exergue ; et cela aurait quelque intérêt pour l'hiérogamie du temple E (ci-après).

2. Eckhel, *Doct. num.*, II, p. 240, cité par V. B. Head, *H. num.*, p. 146 sqq. ; l'association avec Coré est mentionnée là. Pour l'hymne d'Élide, cf. Plutarque, *Quaest. gr.*, 36, avec le commentaire de W. R. Halliday, éd. des *Quaest. gr.*, *s. v.* ; M. Brückner, rendant compte de l'étude de H. Möbius sur les ornements des stèles funéraires à l'époque classique, a admis que le Taureau du Céramique était bien l'Ἄξιος Ταῦρος.

3. Ainsi que je le montrerai ailleurs, ces plaquettes étaient *répétées* à Sélinonte même, au sanctuaire chthonien de Gaggera.

Aussi bien, les sculptures conservées du temple E[1] apportent-elles la preuve complémentaire, je l'ai dit, pour l'identification *dionysiaque*. Si on a pensé un jour à Héra, c'est qu'on avait mal compris, jusqu'ici, la plus importante des métopes retrouvées. Le décor du temple E était, remarquons-le, réservé au *sékos*, réserve d' « intimité » — selon le canon péloponnésien — qui, ici comme ailleurs, *doit compter*. Les métopes de la *péristasis* étaient lisses ; celles des murs du *sékos*, sur lequel posait un entablement dorique, étaient décorées — au *pronaos*, à l'opisthodome seulement, — selon l'usage, qu'on retrouve à Olympie, à Tégée, à Stratos d'Acarnanie, etc.

Il y avait ainsi deux *suites* de six métopes. *Suites*, ai-je dit intentionnellement, car nous sommes, avec le temple E de Sélinonte dans la période incluse entre le temple de Zeus d'Olympie — décoré de deux « séries » des Travaux d'Héraclès ! — et le Parthénon, édifice où partout, la frise des métopes devra se lire comme une frise continue, je l'ai montré[2].

Qui donc voudra penser que les panneaux sculptés du *sékos* du temple sélinontin E, à l'entablement, se présentaient à leur date *sans lien logique*, épisodes jetés au hasard ? Ce serait nier tout le progrès *vers la cohérence* que l'étude mieux conduite de la sculpture monumentale grecque peut révéler, dès qu'on y sait retrouver l'expression d'une foi, et non simplement celle d'une virtuosité technique.

Si ce principe que je défends en général est admis, il faudra bien désormais *classer* les quatre métopes connues de E, et — puisqu'on n'est pas très sûr du lieu où elles ont été trouvées par Harris et Angell — les grouper logiquement : en *suites !* On ne s'est guère avisé que cela était si simple. Pourtant, il y a ici *deux* métopes de luttes (rappel, notons-le, de celles

1. Nous avons quatre magnifiques métopes hautes de 1 m. 62. Pour les dates, discutées (de 460... jusqu'après le Parthénon, selon certains !), cf. J. Fröber, *Die Komposition d. Met.*, p. 76 sqq. La date de 460 + —, qui est celle de M. Jacobsthal, me paraît aussi la plus sûre.

2. Notamment pour la face Nord : *REG*, XLVIII, 1935, p. LV-LVI. Et cela est vrai, d'ailleurs, sur les autres côtés aussi.

du temple voisin, de la Gigantomachie de l'Artémision F). Les deux métopes de luttes, certainement groupées (car Héraclès à Sélinonte compte avec les dieux) allaient ici à l'opisthodome, les décorateurs nouveaux-venus — au Ve siècle ! — du temple E, ayant utilisé la loi de « la hiérarchie des sujets ». Voilà attribués relativement les deux panneaux sculptés les plus faciles à lotir : ceux où Athéna triomphe d'Encelade, Héraclès, à peine plus humainement, de l'Amazone.

Pour les deux autres, y a-t-il eu « unité » de sujet ? On en douterait d'abord, surtout tant que reste si indûment conservée l'identification traditionnelle pour la métope dite du Gargaros. Nul doute, au vrai, que l'exégèse traditionnelle soit fausse ! J'accepte bien qu'il s'agisse d'une *Hiérogamie*, mais *de Dionysos ;* d'autre part, sur la métope d'Artémis et Actéon, la présence bachique, *cachée*, n'est guère moins sensible que sur le tétradrachme au taureau sacré (fig. 4). Ainsi se ferait l'accord, à travers une « suite » *de façade*, que, pour ma part, je n'hésite pas à qualifier de *dionysiaque*, comme il convient.

Les sculptures du temple E exaltaient, à l'entrée, la vie et l'action du maître du lieu-saint ; elles « montraient » notamment les conditions du rite de renaissance : ce fut l'acte essentiel du culte sicilien dionysiaque, où les hiérogamies prédominèrent. A Athènes même, l'union du dieu et de la Basilinna, dans le Lénaion, n'était-elle pas au centre des « mystères bachiques »[1] ? Peut-être faut-il donc ramener vers le centre la *Hiérogamie*. Mais réfléchissons-y : comment y retrouver[2], même en supposant tous les renoncements, tous les « dépouil-

1. Albert Klinz, Ἱερὸς γάμος, Halle, 1935. Notons que c'est là une des causes d'affinité de Dionysos et *d'Artémis* (cf. la métope d'Actéon). La Chasseresse est elle-même une déesse d'hiérogamies *mystiques*, comme Coré, comme Déméter ; et c'est la forme de son culte qu'elle a gardé le plus volontiers en Asie (Éphèse) ; cf. A. Klinz, *l. l.*, p. 76. En Élide, à Létrinai, Artémis repousse nettement les poursuites de l'Alphée, qui a pourchassé Aréthuse jusque dans Ortygie de Sicile. Déesse de la fertilisation, Artémis est à Sparte *Orthia* et *Lygodesma*.

2. Cf. l'explication de H. Lechat, *Sculpt. gr.*, pl. XVI, p. 38, qui ne convainc guère. M. A.-M. Desrousseaux a bien voulu me signaler un sarcophage du Campo-Santo de Pise (S. Reinach, *Rép. reliefs*, III, p. 105, n° 3) où l'on retrouve pour Hadès et Coré des attitudes analogues, mais inversées.

lements de l'art classique », l'épisode homérique du chant XIV de l'*Iliade*, qui déterminait l'exégèse : *Hiérogamie du Gargaros ?* Qu'on mette côte à côte le récit et la métope ; le

Fig. 8. — Hiérogamie de Dionysos et de Coré.

divorce éclate. Où chercher ici le moindre résidu des circonstances si spéciales, et des décors homériques, si picturaux ? Où reconnaître la ruse d'Héra, aussi bien que le pittoresque de la prairie *en fleurs*, le réalisme frais et caustique du *marché d'amour*, aussi bien que la sensualité de la Nuit de l'Ida ?

Analysons le tableau, en oubliant les erreurs de l'enseignement traditionnel :

Deux personnages (fig. 8) ; ce sont les dieux des plaquettes de Locres ou de Gaggera même : ici, une déesse s'approche, debout, d'un maître assis sur un rocher. Avec le rocher nu, le vêtement lourd de la visiteuse (qui la dirait apprêtée, selon Homère, pour une nuit de ruse et d'amour ?), quel contraste, partout, du texte au tableau ! Celle qui aborde ici n'est pas une épouse en service, reine-mère experte satisfaisant par complot au devoir conjugal, et à qui Aphrodite aurait donné pour un soir le ceste de la volupté invincible. L'arrivante fait le geste de l'*anakalypsis*, premier dans le mariage, dernier pour les funérailles, geste qui ouvre et ferme la carrière de l'amour féminin, du θάλαμος au θάνατος. Le costume de cette missionnaire allant chez les morts est resté celui des *Corés* du VI^e^ siècle ; mais, détail typique, avec l'ample *himation* à *épibléma* qui est un vêtement de voyage, précaution de ceux qui vont loin et sans retour[1] ! La voici devant son Seigneur, tremblante et seule : elle écarte *gravement* des deux mains le voile noué au long des routes de la *Katabasis*. Quelle lenteur majestueuse, quelle ambiance de mystère ! Comme nous nous étions fourvoyés en pensant aux rapides libertinages rusés du Gargaros, où Zeus est « endormi » si perfidement.

Il y a, sur la métope de Sélinonte, combinaison voulue de la silhouette verticale pour celle qui s'approche, et de la présentation assise, pour le dieu *qui demeure* : « Sedet et in æternum sedebit. » C'est le Polydegmôn, celui qui « tous accueille » ; celui qui *siège* parmi les ombres éternelles, là où on hait le

1. Le second manteau est drapé à la manière ionienne et s'abaisse à droite au long de la poitrine. Par-dessous, le *chiton*, dont le repli tombe bas. On comparerait un grand relief de Pirée (Éleusinion du Phalère, Glyptothèque Ny-Carlsberg, 197 : Fr. Poulsen, *Acta archæol.*, III, 3, 1932, p. 231-249, où l'on retrouve Coré voilée (mais Dionysos debout) ; cf. *REG.*, 46, 1933, p. 118). Héra fait aussi parfois, et même volontiers, le geste matrimonial et funéraire de l'*apokalypsis* et par exemple au Parthénon, sur la frise Est des Panathénées ; A. B. Cook, *Zeus*, II, 2, pl. à la p. 1134. Mais elle est là assise, comme Zeus, et sur *un siège*. Cf. pour la comparaison avec la métope de Sélinonte, le relief 1388 du Musée d'Athènes ; et ci-dessus, p. 37, n. 2, pour le sarcophage de Pise.

plus le mouvement qui déplace les lignes. Le supplice infligé dans les *Nekyiai* à Thésée et Pirithoos, ces héros turbulents, ne fut-il pas d'être enchaînés *assis*, dans un renoncement

Fig. 9. — Mort d'Actéon (Dionysion de Sélinonte).

quasi mortuaire ? Ainsi sont-ils encore figurés sur le tombeau de Hiéronymos de Rhodes, je le montrerai.

Le dieu assis de Sélinonte ressemble sans aucun doute, pour la tête, au Zeus d'Histiæa, mais il n'a ici aucun

attribut ; d'autre part, il évoque une tête du Meilichios de Gaggera[1], et *surtout l'Hadès des plaques de Locres*. Il est drapé — un peu maladroitement, d'ailleurs ! — à la partie inférieure de son corps, où l' « éventail » des plis reste artificiel, assez formaliste. L'essentiel était que de lui émanât la majesté de l'*autre rive :* assez froide, ici, pour qu'il ne se lève point (mais le Zeus du Gargaros se couchait !). On le verrait plutôt *attirer* sa proie, « Aidès aux cheveux bleus, dieu qui commande aux ombres ». De profil, sa bouche entr'ouverte montre les dents de loup de l'Orcus.

Coré n'a quitté le monde et sa lumière qu'avec « de grands efforts », dit l'*Hymne à Déméter*, et « de hautes clameurs ». Sacrifice dont naîtra pour les mortels la prime de résurrection, pourtant ! Car c'est aux Enfers que Coré conçoit Ploutos, selon le dogme dionysiaque, éleusinien, sicilien ; bien établi au IVe siècle, dit-on, sur la péliké de Kertch, mais aussi déjà sur les tablettes de Locres, dont il y a *eu des doubles* à Gaggera de Sélinonte[2]. Contemporaines du temple E, elles nous avertissaient assez.

Ceci dit pour l'*Hiérogamie*, mythe qui n'avait besoin, en somme, que de changer d'acteurs et de monde, il n'y a aucun doute, non plus, qu'on doive situer sur la façade du temple E (et non avec les duels de l'arrière : que ferait-elle là ?) la métope d'Actéon et d'Artémis (fig. 9). Actéon n'est pas un géant assaillant l'Olympe, comme on avait eu l'air de le croire. Reste à expliquer, ce qui n'est pas impossible, ce qu'il vient faire dans une *suite* qui fut avant tout une « suite » logique, et comme j'ai dit, *dionysiaque*.

Il faut ici se souvenir de ce qu'Actéon, au Ve siècle av. J.-C., a fait dans les enfers païens, figure d'habitué, dirait-on[3].

---

1. B. Pace, *Atti Lincei*, XV, pl. II.

2. E. Gabrici n'a pas fait le rapprochement, pourtant sûr : *Monum. Lincei*, XXXII, 1928, p. 5 sqq. ; cf. pl. LXXVIII, n° 6 (enlèvement de Coré, sur char à chevaux ailés, pareil à : Locres, *Bollett. d'arte*, 1909, p. 466, fig. 34-35).

3. Cf. P. Jacobsthal, *Marburger Jahrb. f. Kunstwiss.*, V, p. 10 sqq. Le supplice d'Actéon figurait *sur une plaque de Locres : Not. scav.*, 1912, Suppl., p. 10, fig. 8.

Pausanias décrivant les peintures de Polygnote à la Lesché delphique des Cnidiens, le mentionnait (X, 30, 5)[1] : « Après Maira, on voit, dit-il, Actéon, fils d'Aristée, et la mère d'Actéon ; *ils ont dans les mains un faon, et sont assis sur une peau de faon ;* un chien de chasse est couché à leurs pieds pour indiquer le genre de vie d'Actéon et les péripéties de sa mort. » Texte bien instructif! Allons-nous méconnaître ici encore les emblèmes *dionysiaques*, propres à appeler sur la façade du temple E une légende énigmatique, cruelle, sur laquelle nous sommes probablement loin de tout savoir ? Puni d'avoir vu Artémis au bain, Actéon n'était pas un indiscret banal, puisqu'il était le *sectateur de Dionysos*, et que, jusqu'aux Enfers, sa mère Autonoé l'assiste, fille de Cadmos et d'Harmonia, épouse d'Aristée. Le parallélisme, quoiqu'il n'ait pas été vu, n'est-il pas éclatant avec une autre légende de vengeance divine, celle-ci racontée par Callimaque, plus tard, dans l'*Hymne au Bain de Pallas* ? On pensera à l'aveuglement, par Athéna, de Tirésias, autre familier des Enfers antiques ; près de Tirésias, Chariclô sa mère, — qui ne peut éviter à son fils la cécité, source, d'ailleurs, du pouvoir prophétique — a joué le même rôle qu'Autonoé près d'Actéon. Rappelant la loi antique, la « loi de Cronos » cause de telles vengeances, Callimaque[2] évoquera précisément la comparaison Autonoé-Chariclô. C'est Athéna-Pallas qui signale à la mère de Tirésias, éplorée, le sort pire d'Actéon : « Et cependant, il était le compagnon de chasse de la puissante Artémis ; mais *rien* ne pourra le sauver, le jour où il aura, *sans le vouloir*, vu le bain de la gracieuse déesse. De celui même qui fut leur maître, ses chiens feront leur repas : et la mère courra par les bois à rassembler les os de son fils... »

Ne faisons ici d'Actéon, ni un *totem* de tribu[3], ni même un

1. *Recueil Milliet*, p. 123.

2. *Bain de Pallas*, v. 110 sqq. C'est Athéna qui parle, pour consoler Chariclô, sa suivante, dont le fils ne sera... qu'aveugle ! L'éditeur de la coll. Budé a été très étonné de cette histoire de la mère d'Actéon, parce qu'il n'a pas fait le rapprochement avec la Lesché delphique.

3. S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, III.

dieu qui meurt et ressuscite. Mais il faut bien retenir le « *rien* ne pourra le sauver », attesté parallèlement dans les peintures de la *Lesché* delphique, par l'étalage des attributs dionysiaques. Actéon, de famille divine, était (avec sa mère marquée au signe du faon), le porteur déclaré d'une foi qui déchire, mais immortalise. L'Agrionios ne l'a pas garanti du trépas, parce que, lui-même associé avec Artémis, lui-même chevreau en Laconie, passait pour avoir exigé *des hommes* comme victimes[1] ; et les filles de Minyas à Orchomène, Agavé meurtrière de son fils Penthée, les Ménades d'Argos se sont repues, nous le savons, de chairs déchirées ; tels, les chiens féroces d'Actéon sur la métope du temple E, dionysiaque[2].

On pourra renoncer à voir désormais dans le temple E un Héræon qui serait isolé à Marinella. Mieux vaut se résigner à l'évidence. Apollon, Artémis, et Dionysos étaient fraternellement les maîtres associés du plateau sélinontin aux trois temples, πρὸ πόλεως.

*
* *

Cette étude sera limitée aux édifices de Marinella. On doit penser d'ailleurs que, pour l'identification des lieux-saints de l'Acropole, il fallait commencer là. Les déterminations obtenues avec le plus de sécurité limitent le champ des investiga-

---

1. J'ai rappelé dans un cours public, le 12 février 1936, certaines raisons « locales » du plaisir que les Sélinontins avaient à voir déchirer le chasseur aux chiens, emblème par ailleurs des monnaies de Segeste, la cité ennemie (Crimissos). Ségeste avait une légende de jeune fille livrée aux bêtes, et elle élevait des lévriers. Sur Actéon-cerf, W. R. Halliday, éd. des *Quæst. gr.* de Plutarque, p. 169. La métamorphose *en cerf* (à Locres, p. 41, n. 3) a dû naître de la peau de faon, signe dionysiaque que le héros gardera aux Enfers, et qui couvrait sa tête et ses épaules, comme faisait pour Héraclès la « dépouille néméenne ».

2. Il y avait eu au temple E, douze métopes sculptées et non pas *six* (six sur chaque face !) Le dernier auteur d'un livre sur la composition des métopes qui se soit, en Allemagne, occupé du temple E (J. Fröber, *Die Komposition d. archaischen u. frühklass. gr. Metopenbilder, l. l.*) ne « compose » qu'une seule suite de *six*, mêlant les combats sacrés au reste, comme si le décorateur du temple n'avait eu en vue que des combinaisons de droites et d'obliques ! Je crois qu'on pouvait envisager la question tout autrement.

tions sur la citadelle, où il ne serait pas impossible — je l'ai marqué au passage — de localiser aussi d'autres cultes et d'autres dieux. Si Zeus et Héra ont dû occuper, comme il semble, les temples jumeaux A et O, resterait le *téménos* — ici *téménos* véritable[1] ! — des plus anciens suzerains de la colonie mégarienne. C'est le seul qui ait été fouillé exhaustivement jusqu'ici, et il ne réserve plus guère d'imprévu.

En se souvenant qu'à Mégare, métropole de Sélinonte, *Déméter occupait une colline*, — et que nous avons dans toute la région de la Grèce centrale, d'Anthéla à Athènes, à Eleusis, à Sicyone, à Tégée par ailleurs, installation exceptionnelle de cette Terre-mère, gardienne de passages, sur des hauts lieux, — on pourrait lui attribuer le temple C, par exemple, près duquel s'aligne la construction appelée *mégaron*, si propre à évoquer les « recincti » chthoniens d'Agrigente ; nous savons aujourd'hui que le *mégaron* n'était pas un vrai temple. A Mégare comme à Eleusis, ailleurs encore dans le Péloponnèse, Déméter a eu pour premier époux un Poseidon. C'est un temple de Poseidon, probablement, que le temple D de Sélinonte. Le temple f, « aux petites métopes », plus archaïque, a dû être, d'après son décor, dévolu à Héraclès : peut-être faudrait-il chercher encore dans l'entourage primitif de Déméter-Poseidon, le possesseur du temple B, qu'Hittorf attribuait, certes trop au hasard,... à Empédocle.

La part de l'hypothèse reste naturellement plus grande de ce côté ; il est à craindre qu'il faille prendre son parti de maintes incertitudes. En tout cas, pour les déterminations à proposer là où l'on essayerait de décider, doutera-t-on qu'il faille accepter, *en règle*, la méthode ici proposée ? Elle consiste essentiellement à traiter les édifices et leur décor comme des créations humaines, cohérentes, organiques, que la tradition historique, la religion locale expliquent plus encore que les conditions abstraites de l'esthétique et de la technique. Certes, aucune œuvre d'art ne devrait plus être étudiée isolément en

1. E. Gabrici, *Monum. Antichi*, XXXIII, 1930, I, p. 60 sqq. (fouilles 1920-1925) ; *ibid.*, XXXV, p. 138-262.

Grèce, hors des circonstances de toute sorte qui l'ont fait naître, et qui, seules, lui conservent, si on sait les faire retrouver, sa vie éternelle. Il n'est pas, sans doute, partout possible de reconstruire en détail, des cimes aux sous-sols, un art aussi mutilé, aussi dispersé que celui du classicisme, mais ce serait déjà un progrès, avec la meilleure garantie contre trop d'erreurs traditionnelles — l'étude de la métope de l'*Hiérogamie* peut l'attester ! — que de s'entendre sur les règles d'une « herméneutique » plus *historique* que celle qui paraissait devoir suffire au XIX^e^ siècle.

Ch. PICARD.

GOBELET EN ARGENT DE LYON

En 1929, dans les fondations d'une maison que l'on construisait à Lyon, 29, rue Sala, on découvrit, entre 5 et 6 mètres au-dessous du niveau actuel, plusieurs objets d'époque romaine : parmi des fragments de poteries et de lampes, se trouvait un vase en argent. La couche de terre donnait, paraît-il, l'impression d'un remblai ; mais elle n'a pas dû être apportée de loin. En effet, le quartier était occupé à l'époque romaine par des entrepôts et par de riches villas dont les mosaïques jonchaient le sol[1]. Le vase fut généreusement donné en 1934 par l'architecte, M. Pierre Renaud, aux musées de Lyon, et le directeur, M. René Jullian, m'a fait l'amitié de m'en confier la publication. Je tiens à les en remercier tous deux[2].

C'est un bol ovoïde à fond plat et à panse convexe, qui mesure 0 m. 065 de haut et 0 m. 085 de diamètre supérieur[3]. Cette forme apparaît vers la fin du IVe siècle av. J.-C. dans l'orfèvrerie, la glyptique et la céramique à reliefs du monde hellénistique[4]. Elle a été reprise par les potiers d'Arezzo, dont la fabrication a duré environ un siècle, de 40 av. J.-C. à 60 ap. J.-C.[5]. Mais les céramistes de Gaule ne l'ont guère

1. Cf. Fabia, *Recherches sur les mosaïques rom. de Lyon*, Lyon, 1924, p. 53 sqq.

2. Je remercie aussi MM. Picard, Blanchet et Lantier de leurs indications précieuses.

3. Il pesait 40 grammes lors de la découverte, et n'était pas oxydé.

4. Cf. Courby, *Les vases grecs à reliefs*, Paris, 1922, p. 279, fig. 47, 1 ; P. Wuilleumier, *Le trésor de Tarente*, Paris, 1930, p. 30 ; 70 ; *Bull. Corr. Hell.*, 1932, p. 379.

5. Cf. Chase, *The Loeb collection*, New-York, 1908, p. 31, pl. I-VIII.

Fig. 3

Fig. 2

Fig. 1

suivie[1] ; et les nombreux trésors d'argenterie romaine ou gallo-romaine ne contiennent aucun bol semblable ; celui de Berthouville est plus cylindrique, celui de Montcornet et le chaudron de Gundestrup sont plus évasés[2]. La forme est donc ancienne et de tradition classique.

Le vase comprend, selon la technique habituelle[3], deux pièces soudées l'une à l'autre : un gobelet interne, épais et uni, forme seul le fond et le rebord ; une feuille externe, mince et travaillée au repoussé, enveloppe la panse sur une hauteur de 0 m. 06. Elle était séparée et brisée en morceaux ; elle est encore mutilée, malgré l'habile restauration de M. André ; mais l'essentiel du décor subsiste.

De droite à gauche (fig. 1), s'élève d'abord un arbre ; une des branches porte à l'extrémité une masse touffue, trop grosse pour un nid ou une fleur ; ce doit être une boule de gui. Au delà, un sanglier, à la queue en tire-bouchon, se dresse sur une éminence, à mi-hauteur. Il touche l'épaule d'un jeune homme, assis de profil à une table ; la jambe droite est avancée et surélevée ; une draperie descend le long du dos et se relève sur le genou gauche ; il tient dans la main gauche une bourse allongée et, de l'autre, il ramasse des pièces de monnaie sur la table, où est déjà posée une bourse pleine. Au-dessus, deux animaux sont représentés dans le champ face à face, une tortue dont la tête sort de la carapace et un corbeau qui bat des ailes. Vers la gauche (fig. 2), deux autres animaux s'opposent de même, un aigle perché sur une éminence et un serpent enroulé autour d'un arbre. Au delà (fig. 3), un chien, muni d'un collier, lève le museau et une patte antérieure. Il regarde un homme à demi étendu sur un lit à dossier ; la cuisse droite, surélevée, est couverte d'une draperie qui enveloppe aussi le

1. Ni Dragendorff (*Terra sigillata*, Bonn, 1895), ni Déchelette (*Les vases céram. ornés de la Gaule rom.*, Paris, 1904) ne la signalent. Cf. toutefois C. Jullian, *Rev. Ét. Anc.*, 1921, p. 134.

2. Babelon, *Le trésor d'argenterie de Berthouville*, Paris, 1916, p. 99, pl. XIV ; Thédenat-Héron de Villefosse, *Gaz. Arch.*, 1885, p. 77, n° 18 ; Drexel *Arch. Jahrb.*, 1915, p. 1, fig. 1.

3. Cf. Babelon, *l. l.*, p. 99.

coude gauche ; la tête, qui a disparu, était peut-être barbue ; l'homme porte un *torques* au cou et en brandit un autre de la main droite ; sur le bras gauche, appuyé à un coussin, il tient une corne d'abondance. Derrière lui, se profile un cerf.

C'est Mercure qui est assis à la table : il porte son attribut caractéristique, la bourse, et il a près de lui son animal familier, la tortue. Dieu principal de la Gaule romaine[1], dispensateur de la richesse, il figure sur de nombreux monuments et la plupart des vases en argent[2]. Mais aucun ne le représente dans une attitude aussi réaliste. L'homme couché est encore un grand dieu gaulois, et même celtique. M. Lantier[3] vient de réunir et d'étudier une trentaine de monuments qui reproduisent une divinité accroupie, et datent, pour la plupart, du 1er siècle ap. J.-C. C'est tantôt un homme, barbu ou non, tantôt sa parèdre. Il est, en général, vêtu d'un manteau ; il porte souvent un *torques* autour du cou, et en « exalte » un autre à la main[4] ; il a une ramure sur la tête ou s'accompagne d'un cerf[5] ; aussi les indigènes l'appelaient-ils Cernunnos, le cornu[6]. Sur un autel de Reims[7], il répand des graines et des monnaies ; sa parèdre tient habituellement une corne d'abondance [8]. Mais notre vase est le seul monument où le dieu porte lui-même cet attribut. Cela peut s'expliquer par plusieurs raisons. D'abord, l'artiste a voulu souligner la parenté de Cernunnos avec Mercure : celui-ci prête quelquefois à l'autre son pétase ou sa bourse[9] et, sur l'autel de Reims, il l'assiste dans la distribution des richesses ; en les représentant séparément sur les deux faces du même gobelet, le ciseleur a rap-

1. César, *De Bello Gall.*, IV, 17. Deum maxime Mercurium colunt ; Tacite, *Germ.*, 9. Deorum maxime Mercurium colunt. Cf. C. Jullian, *Hist. de la Gaule*, VI, Paris, 1920, p. 31.
2. Cf. Thédenat-Héron de Villefosse, *loc. cit.*, p. 66.
3. R. Lantier, *Monum. Piot*, XXXIV, 1934, p. 35 sqq.
4. *Ibid.*, nos 6 ; 11 ; 18 ; 26 ; 29 ; 31.
5. *Ibid.*, nos 4 ; 8 ; 9 ; 10 ; 11 ; 29.
6. Autel de Paris : *C. I. L.*, XIII, 3026 ; Espérandieu, *Recueil*, no 3133.
7. R. Lantier, *l. l.*, no 29, fig. 16.
8. *Ibid.*, nos 8 ; 9 ; 10 ; 26.
9. *Ibid.*, nos 3 ; 21. Cf. C. Jullian, *l. l.*, p. 31, n. 1.

pelé leur rôle commun par des attributs analogues. D'autre part, le dieu gaulois que caractérise un maillet figure quelquefois assis, avec une corne d'abondance, et sa parèdre tient le même attribut[1] : dieu des morts, il est, lui aussi, dispensateur de la richesse ; ajoutons que le chien lui convient mieux qu'à Cernunnos[2]. Mais notre vase est aussi le seul monument où Cernunnos figure étendu plutôt qu'accroupi, humain plus que bestial, et c'est celui qui s'inspire le plus des traditions classiques : l'artiste semble avoir adapté à un type celtique le thème de l'héroïsation gréco-romaine ; il a pu songer notamment à Héraclès, qui a dompté la biche et conquis l'abondance. Enfin, on peut se demander si cette corne ne ferait pas allusion au nom même de la colonie lyonnaise, *Copia* — d'autant plus qu'un autre élément du décor semble avoir la même valeur.

En effet, à l'inverse de la tortue, le corbeau est très rarement attribué à Mercure[3]. Or, d'après Clitophon et le pseudo-Plutarque, il aurait donné son nom à la ville de Lyon : *Lugudunum* signifierait la citadelle des corbeaux, λοῦγον-δοῦνον[4]. Quelle que soit la valeur de cette étymologie, elle a été admise par les habitants : en effet, des plombs sont ornés d'un corbeau ; l'oiseau est associé au Génie de la ville sur un médaillon de terre cuite ; enfin, un *aureus*, frappé en 43 av. J.-C. pour la fondation de la cité, représente ce Génie avec le caducée, la corne d'abondance et le corbeau[5].

Les deux autres animaux qui encadrent Mercure ne lui appartiennent pas non plus en propre. L'aigle ne l'accompagne guère que sur la coupe des Fins d'Annecy, où il déploie ses ailes à la manière de notre corbeau[6]. Le sanglier n'est rap-

---

1. Espérandieu, *l. l.*, n° 7639. Cf. Hubert, *Rev. Arch.*, 1915, I, p. 35-6.

2. Espérandieu, *l. l.*, n^{os} 53 ; 276 ; 434-7 ; 1733 ; 4804 ; 4848 ; 7113.

3. Je ne connais qu'un monument de ce genre : Espérandieu, *op. cit., Suppl.*, n° 146.

4. Ps.-Plut., *De Fluv.*, VI, 4. Cf. en dernier lieu Bidez, *Mél. Navarre*, Toulouse, 1935, p. 29.

5. Cf. Vercoutre, *Rev. Num.*, 1890, p. 1 ; C. Jullian, *op. cit.*, II, p. 251-2.

6. Deonna, *Rev. Arch.*, 1920, I, p. 161. Je livre ce rapprochement à mon ami M. Gagé qui étudie en ce moment l'authenticité de la coupe.

proché du dieu que par une inscription des Lingons où *Mercurius Moccus* désigne peut-être un Mercure-porc[1]. Sur le chaudron de Gundestrup, il occupe la même place auprès de Cernunnos[2], mais il ne reste pas davantage associé à ce dieu sur d'autres monuments. Il figure plutôt seul, souvent comme enseigne, sculpté en statuette ou frappé sur des monnaies gauloises[3]. De son côté, Cernunnos n'est inséparable que du cerf ; le chien, nous l'avons vu, suit plutôt le dieu au maillet ; enfin, si le serpent accompagne Cernunnos sur le chaudron de Gundestrup et le relief de Vandœuvres[4], il est, sur notre vase, éloigné de lui et il paraît en lutte avec l'aigle. Or, le combat de ces deux animaux est un thème commun à toutes les mythologies. Il inspire déjà une légende babylonienne : l'aigle dévore les petits du serpent, mais il tombe sous ses coups ; délivré par le héros Etana, il emporte son sauveur au ciel[5]. L'oiseau de Zeus triomphe du serpent sur les monnaies d'Olympie ; à Pergame, il combat les Géants anguipèdes. En Gaule même, plusieurs monuments montrent les deux bêtes en présence[6] ou en lutte[7], et l'un d'eux porte une dédicace à Jupiter. Enfin, le symbole est repris dans l'art chrétien d'Afrique[8]. A travers les siècles et les religions, l'aigle et le serpent évoquent toujours deux mondes hostiles, le ciel et la terre. Cette interprétation me paraît d'autant plus vraisemblable qu'elle peut s'appliquer encore au corbeau et à la tortue : les deux bêtes s'affrontent aussi ; or, elles suggèrent les mêmes idées : comme l'aigle, le corbeau vole dans le ciel ; comme le serpent, la tortue rampe à terre ; Pline[9] dit même qu'elle respire et dort sous la terre, et la superstition gréco-romaine

1. *C. I. L.*, XIII, 5676. Cf. Dottin, *La langue gauloise*, p. 95, et les réserves de C. Jullian, *l. l.*, II, p. 139, n. 6.
2. R. Lantier, *l. l.*, n° 11, fig. 10.
3. Cf. S. Reinach, *Bronzes figurés de la Gaule romaine*, Paris, p. 255.
4. R. Lantier, *l. l.*, n° 30, fig. 17.
5. Cf. Delaporte, *La Mésopotamie*, Paris, 1923, p. 191 ; 211 ; 231.
6. Espérandieu, *l. l.*, n^{os} 491 ; 6962.
7. *Ibid.*, n^{os} 4921 ; 6995.
8. Wuilleumier, *Musée d'Alger, Suppl.*, Paris, 1928, p. 101, pl. XV, 1.
9. Pline, *Hist. Nat.*, IX, 19.

craignait son pouvoir malfaisant[1]. Ainsi, les animaux représentés sur le vase restent en partie indépendants des dieux ; c'est un souvenir de l'époque où ils étaient adorés pour eux-mêmes avant de passer à l'état d'attributs[2].

Enfin, la flore sacrée de la Gaule paraît être représentée par une boule de gui, la plante sainte par excellence[3]. On a cru la reconnaître déjà sur quelques monnaies, mais elle ne semble pas figurer ailleurs.

Ce vase offre donc un tableau original de la religion gallo-romaine.

Il ne manque pas non plus de valeur artistique. L'orfèvre a divisé la scène en trois parties égales : les deux divinités, suivies chacune d'un animal, se répondent exactement ; elles sont séparées par un autre groupe, où l'aigle fait pendant au serpent ; enfin, les deux arbres sont diamétralement opposés. Ce décor sobre et symétrique est plus grec que romain. Le relief peu accusé et très fouillé donne la même impression[4]. Enfin, l'exécution est soignée. Si plusieurs animaux, le chien surtout, sont assez mal dessinés, si certains gestes paraissent un peu lourds, l'agilité du cerf est rendue avec délicatesse, et le Mercure est un petit chef-d'œuvre : il a la tête fine et le corps bien musclé. On sait par Pline[5] que, vers le milieu du Ier siècle ap. J.-C., Zénodoros avait sculpté pour les Arvernes un colosse en bronze de Mercure, et copié pour le gouverneur d'Aquitaine Dubius Avitus deux coupes ciselées par Calamis. Aussi rattache-t-on déjà à son école le Trésor de Berthouville[6], qui était consacré à Mercure. Or, un des canthares[7] représente un jeune homme assis de profil dans une attitude assez proche de notre dieu. Ajoutons que Zénodoros paraît

1. Cf. Keller, *Die Tiere des Altertums*, II, p. 250.
2. Cf. C. Jullian, *l. l.*, II, p. 137 sqq.
3. Pline, *Hist. Nat.*, XVI, 249 ; cf. C. Jullian, *op. cit.*, II, p. 167-9.
4. Cf. E. Babelon, *l. l.*, p. 105.
5. Pline, *Hist. Nat.*, XXXIV, 45-7.
6. E. Babelon, *l. l.*, p. 65 ; 119.
7. *Ibid.*, pl. XIX.

originaire d'Égypte ou de Syrie où l'on retrouve son nom[1], et que le décor du vase rappelle certains reliefs hellénistiques de ces régions.

Mais il a dû être ciselé sur place. Trois inscriptions lyonnaises[2] mentionnent des orfèvres, et l'un d'eux est spécialement désigné comme fabricant de vases. D'autre part, Mercure était adoré dans la ville[3] et les représentations de Cernunnos proviennent, pour la plupart, de la Gaule orientale[4]. Enfin, nous avons cru pouvoir relever deux allusions toponymiques : le corbeau évoque le nom celtique de *Lugudunum*, et la corne d'abondance le surnom romain de *Copia*.

Ce gobelet semble donc avoir été fabriqué à Lyon, dans la seconde moitié du 1er siècle ap. J.-C., par un ciseleur qui a traité des thèmes de la religion indigène et locale selon les traditions de l'art gréco-romain[5].

P. Wuilleumier.

---

1. Cf. S. Reinach, *Bronzes figurés*, p. 12.

2. Allmer-Dissard, *Inscript. ant.*, Lyon, 1890, II, p. 413, n° 161 ; III, p. 57 n° 212 ; p. 86 (vascularius).

3. *Ibid.*, III, p. 87, Mercurius hic lucrum promittit.

4. R. Lantier, *l. l.*, p. 55.

5. Cette étude a été communiquée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 21 février 1936.

RECHERCHES SUR LES MANUSCRITS IRLANDAIS DÉCORÉS DE SAINT-GALL ET DE REICHENAU

(Suite)

II. LE RAYONNEMENT IRLANDAIS ET ANGLO-SAXON EN RHÉTIE ET EN ALÉMANIE

a) Copie locale de modèles insulaires. Extension à d'autres techniques.

b) Interprétation du style irlandais et anglo-saxon dans des œuvres continentales.

Cette admirable floraison d'un art insulaire à Saint-Gall et à Reichenau[1] devait trouver un écho dans la production artistique contemporaine, non seulement dans la miniature, mais aussi dans l'orfèvrerie et dans les décors monumentaux. Les calligraphes qui copiaient les textes sacrés dans les manuscrits apportés par les « peregrini scotti » ne pouvaient rester insensibles à l'effet de ces bêtes étranges parcourant les pages, à ces jeux d'entrelacs, de spirales, à cette humanité soumise à la puissance de l'ornement.

Certains artistes se sont directement inspirés de ces œuvres, les ont copiées attentivement, sans saisir leur signification ; d'autres au contraire, moins directement pénétrés

1. Cf. *Rev. archéol.*, 1936, I, p. 189 sqq. (fig. 1-5 : suite, ici).

par des formes ornementales qui leur demeuraient étrangères, ont mêlé des éléments empruntés au répertoire insulaire, avec d'autres venus d'ailleurs. Dès le IXe siècle il se crée une sorte de « fonds commun » dans lequel puisent les artistes : ce fonds se compose de formes germaniques, scandinaves, irlandaises ou anglo-saxonnes, de formes classiques et byzantines. Ce sont les formes irlandaises et anglo-saxonnes que nous avons recherchées dans des œuvres appartenant à une région toute pénétrée d'influences insulaires. Un tel groupement n'est pas complet et peut paraître arbitraire : tant d'œuvres nous échappent aujourd'hui ! Mais il suscite certains problèmes qui se rattachent à l'étude des manuscrits irlandais importés dans les grands monastères de la région.

I. — Les manuscrits copies de modèles irlandais

Évangéliaire 60 *de Saint-Gall*

Ce manuscrit, d'après Scherrer[1], est mentionné dans le catalogue du IXe siècle parmi les « libri scottice scripti » et figure dans le monastère dès cette époque.

Il ne comprend que deux pages décorées : au fo 4, l'évangéliste saint Jean se présente de face, encadré d'une étroite bande formée d'entrelacs. Au fo 5, les mots ouvrant l'évangile « *In principio erat verbum* » sont rehaussés de motifs décoratifs et encadrés d'une bande ornementale. La répartition du décor dans les initiales géantes des en-têtes de chapitres, dans les encadrements des figures, est conforme aux œuvres irlandaises, mais le style de l'exécution s'en éloigne et trahit la main maladroite d'un copiste.

La gamme des motifs décoratifs est restreinte. L'entrelacs se répète dans les bordures (fos 4, 5) au long des jambages de l'initiale. Il est formé de larges brins, tantôt d'un tracé régulier, tantôt s'interrompant pour dessiner des boucles.

1. Scherrer, *Verzeichniss, op. cit.*, p. 27 ; Zimmermann, *op. cit.*, p. 243 ; Kenney, *op. cit.*, p. 640.

Des motifs de « lignes à crochets » décorent les jambages de l'initiale au f° 5. Le calligraphe, semble-t-il, n'a pu achever le décor de chacune des pages et les bordures restées vides ont été hâtivement terminées d'une main inhabile. En effet, au f° 5, une partie de l'encadrement a été grossièrement ornée d'une série de carrés traversés par des diagonales, avec, au centre, des motifs circulaires ou polygonaux. Un motif de « marche d'escalier » est de la même main.

Les spirales, soulignant les extrémités de l'initiale, sont d'un traitement particulier. Tantôt le centre est hélicoïdal, tantôt il est formé de trois têtes d'oiseaux. Salin[1] voit dans ces spirales la preuve de l'origine continentale du manuscrit. Cette spirale zoomorphique est très fréquente pourtant dans le répertoire insulaire. Elle se retrouve sur les croix écossaises de saint Vigeans, de Birnie[2], dans de nombreux manuscrits anglais, dans l'Évangéliaire de Durham (A. 11 17) (f° 1), dans l'Évangéliaire de la Vaticane (aux f^os^ 18, 125)[3], dans l'Évangéliaire de Leningrade (au f° 12)[4], dans le Codex aureus de Stockholm (f° 8)[5].

Les motifs zoomorphiques sont traités avec maladresse ; on note une incompréhension de la valeur décorative des têtes animales terminant les encadrements. Deux têtes d'oiseaux au bec denté, largement ouvert, se font face, entre les jambages de l'initiale. Elles semblent ajoutées à la hâte, comme si le calligraphe avait oublié de transcrire certaines parties de son modèle. Cette même composition de deux têtes d'oiseaux orne le f° 94 verso de l'Évangéliaire de Lindisfarne, mais dans le Codex de Saint-Gall les formes se sont appauvries et amaigries, la crête de l'oiseau est absente, la langue, au lieu de se prolonger en un savant entrelacement de lignes, est courte. Le principe de la continuité des lignes, de l'enchevêtrement des

1. Salin, *op. cit.*, p. 348.
2. Stuarts, *op. cit.*, t. I, pl. LXX. XLII.
3. Barb. lat. 570. Zimmermann, *op. cit.*, pl. 315.
4. Lat. F. V. I. N. 8. Id., *op. cit.*, pl. 321.
5. Id., *op. cit.*, pl. 281.

formes qui est à la base du décor irlandais est ici absent, le motif d'entrelacs n'est pas rattaché aux têtes d'oiseaux. Cette rupture dans les lignes du décor trahit l'incompréhension du copiste qui transcrit des formes qui lui sont étrangères. La même pauvreté décorative est sensible dans la tête d'oiseau grossièrement esquissée, terminant le P, et dans la tête humaine prolongeant le cadre.

Le traitement de l'évangéliste montre de semblables maladresses ; saint Jean se présente de face, encadré par un haut siège stylisé, terminé par deux têtes d'oiseaux ; il est surmonté de son symbole. C'est l'attitude classique des évangélistes dans les manuscrits irlandais, mais l'artiste n'a pas saisi les tendances purement ornementales de son modèle. Il a traduit des lignes sans en comprendre la valeur décorative : le visage est hâtivement dessiné ; l'artiste n'a pas répété les fines spirales de l'aile du nez, des commissures des lèvres, des oreilles ; il a négligé le traitement ornemental de la chevelure. Les bras ne sont indiqués que par deux lignes arrondies, les mains sont omises, la draperie est faite d'une série de raies alternativement colorées de jaune et d'ocre, les plis ne sont plus un prétexte à un jeu de lignes ou de surfaces, elles sont réduites à un schéma. Cette même décomposition de la draperie-ornementale irlandaise et ce traitement schématique se retrouvent dans le Codex Cervinianus (bibliothèque Vaticane, Ottobonianus Lat. 66) (au f° 196), écrit en Italie du Nord, mais, comme l'indique Lowe[1], dans un centre pénétré d'influences insulaires.

Le calligraphe a employé la gamme de couleurs habituelle aux artistes insulaires : les tons ocres et jaunes.

Ce manuscrit, privé de tout attrait artistique, ne semble à première vue qu'une grossière caricature. Il nous a retenu pourtant, car, son étude nous paraissait significative de l'incompréhension d'un scribe continental, de Saint-Gall peut-être, devant un modèle insulaire. L'appauvrissement des

1. E. A. Lowe, *Codices latini antiquores*, part. I, Oxford, 1934, p. 20, n° 66.

formes ornementales, la schématisation de la figure humaine sont les preuves d'une date tardive, probablement de la première moitié du IXe siècle.

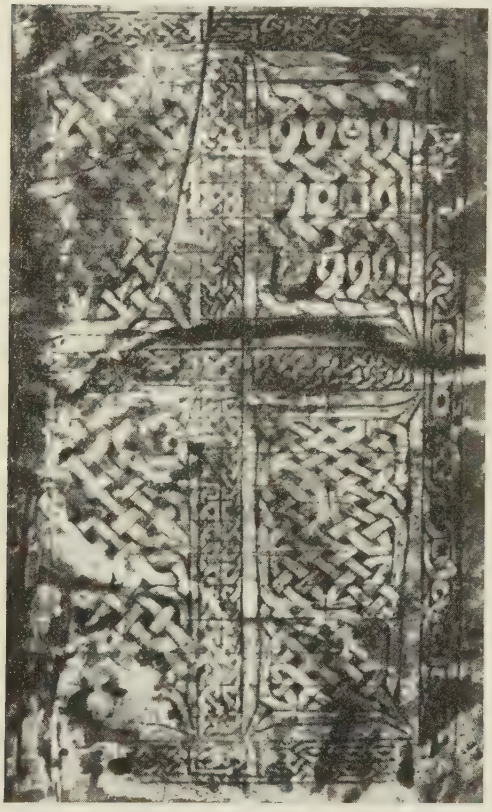


Fig. 6. — St-Gall, codex 221 (page de garde).

Page de garde du Codex 221

Au revers de la reliure du Codex 221[1] est fixée une page provenant sans doute de quelque évangéliaire ; plus encore que le détail de l'exécution hâtive, l'ordonnance de la page nous importe : une croix en pleine page aux bras étroits décorés d'entrelacs, entre lesquels s'inscrivent quatre panneaux d'entrelacs de combinaisons variées, aux brins blancs sur fond noir (fig. 6).

Comme nous l'avons vu, la croix précédant les évangiles est fréquente dans les manuscrits irlandais, que ce soit dans les Évangéliaires de Lindisfarne, de Kells, de Saint-Gall (nº 51). Le décor n'est pas en général purement géométrique, les panneaux entre les bras de la croix sont souvent remplis de motifs zoomorphiques ; ici le copiste, moins habile peut-être, a multiplié

1. Scherrer, *Verzeichniss, l. l.*, p. 79.

les combinaisons d'entrelacs. Cette composition décorative, si elle est rare dans les manuscrits continentaux du VIII^e^ et du début du IX^e^ siècle, est très fréquente dans les manuscrits coptes où elle précède presque toujours les évangiles. Peut-être faut-il voir là un de ces échanges entre l'Égypte chrétienne et l'Irlande mis en valeur par Hovey[1].

Le manuscrit lui-même comporte trois initiales décorées (f^os^ 18, 274, 346) ; les jambages formés d'entrelacs, les terminaisons zoomorphiques, l'adaptation d'un motif de spirale (f^o^ 274) prouvent ici encore la copie de quelque manuscrit insulaire.

II. — La sculpture

Fragments de sculpture du monastère de Münster

Les moines voyageurs, les « perigrini scotti », ne transportaient pas seulement des Évangéliaires, mais des pièces d'orfèvrerie, des reliquaires, documents qu'il ne faut pas négliger en recherchant le rayonnement artistique des fondations monastiques irlandaises. Le monastère de Saint-Gall a gardé pieusement la cloche de Saint-Colomban, pareille à ces hautes cloches carrées conservées encore en Irlande[2] ; le monastère de Rheinau possède le gobelet de saint Findan[3].

La plupart de ces reliques ont disparu, mais certaines œuvres contemporaines ou plus tardives, exécutées dans des centres continentaux nous en donnent peut-être le reflet.

Des fragments de sculpture de marbre, conservés aujourd'hui dans le petit musée du monastère Saint-Jean de Münster, sont intéressants à cet égard, M. Zemp les a publiés[4] lors de fouilles qu'il a lui-même dirigées.

---

1. W. R. Hovey, *Sources of the irish illuminative art,* dans *Art Studies,* 1928, p. 105 sqq.

2. M. Stokes, *Early christian art in Ireland,* Dublin, 1928, p. 50.

3. Zeller, Werdmüller, *Der Findanbecher von Rheinau,* dans *Anzeiger für schweizerische Alterlumskunde,* t. V, 1884, p. 6 ; E. Rothenhaüsler, *Zur Baugeschichte des Klosters Rheinau,* dans *Zeitschrift für Gesellschaft für Beförderung der Geschichte Altertums und Volkskunde,* t. 19, 1903.

4. J. Zemp, *Das Kloster Sankt Johann zu Münster,* dans *Kunstdenkmäler der*

Ces morceaux se divisent en deux groupes. Une première série de fragments décorés de rinceaux, de grappes et d'entrelacs, sont de style purement lombard. Ces motifs ornementaux se rencontrent fréquemment dans la Suisse orientale dès le IXe siècle, à Coire[1], à Pfäffers[2]. A ce même groupe appar-

Fig. 7. — *a*, *b*, *c*, *d*, Fragments de Münster (d'après le moulage du Mus. Nat. de Zurich).

tiennent les restes d'un lion et d'un ange qui décoraient probablement une plaque de chancel ou d'autel, comme à Cividale.

Une seconde série comprend cinq fragments décorés de longs quadrupèdes enveloppés d'entrelacs (fig. 7).

Schweiz, Neue Folge, V. VI. VII; BRÜCKNER, *Scriptoria Medii Aevi Helvetica*, 1935, pp. 47-49, donne la bibliographie complète concernant l'histoire du monastère.

1. E. A. STÜCKELBERG, *Longobardische Plastik*, Zürich, 1896, p. 94 ; A. HASELOFF, *Pre-romanesque sculpture in Italy*, Florence, 1930, p. 52.

2. BRÜCKNER, *op. cit.*, pp. 50-53.

Un animal *(a)* au dos arqué, bordé d'un double trait, marqué de fines stries parallèles, à la gueule ouverte et dentée, est à rapprocher des quadrupèdes courants des pages de l'Évangéliaire de Lindisfarne et de l'Évangéliaire 1395 de Saint-Gall.

Si le type de l'animal rappelle celui de certaines pages de manuscrits, l'exécution semble plutôt inspirée de quelque modèle d'orfèvrerie. Un joug conservé au musée de Copenhague est décoré de petits quadrupèdes de style irlandais au corps finement strié[1]. Le sculpteur ne suit pas très étroitement son modèle : la crête qui généralement surmonte la tête de l'animal irlandais est absente, les pattes sont prolongées en une bande étroite qui se noue et s'entrecroise autour du corps. Ce procédé de liaison est contraire à l'esprit irlandais qui conserve aux membres des quadrupèdes leur intégrité. Il est la preuve d'une date tardive, alors qu'en Irlande se manifeste déjà l'influence scandinave. Ainsi un fragment conservé au Musée de Dublin, influencé selon M. Mahr par des œuvres scandinaves, est décoré d'animaux aux pattes prolongées par les mêmes bandes étroites[2].

Les quadrupèdes des débris *b*, *c*, *d*, sont d'un type différent ; ils se replient sur eux-mêmes, la tête est surmontée d'une crête qui se prolonge et enveloppe le corps de l'animal d'un réseau d'entrelacs. Les articulations des pattes sont marquées de spirales. Ce procédé décoratif est appliqué aux quadrupèdes de l'Évangéliaire de Lindisfarne, de la broche de Tara[3], de pièces d'orfèvrerie irlandaises trouvées en Scandinavie[4]. Mais les pattes ici semblent se multiplier sans cause logique ; faut-il voir là l'incompréhension du copiste en face d'un modèle qui lui est étranger ? La main du copiste est encore sensible dans le tracé de l'entrelacs *(c)* qui, au lieu de passer régulièrement au-dessous et au-dessus de la patte du quadrupède, ne passe qu'en dessus.

1. Fr. Henry, *l. l.*, fig. 34, p. 72.
2. A. Mahr, *Christian Art in Ancient Ireland*, Dublin, 1932, pl. 50.
3. Mahr, *l. l.*, pl. 15.
4. Rygh, *Norske Oldsager*, 1885, n° 629.

L'étude attentive de ces fragments permet de conclure à l'existence de quelques modèles irlandais[1] (probablement des pièces d'orfèvrerie). Ils furent sans doute copiés par un sculpteur local qui transcrivit jusqu'à ces fines stries si caractéristiques de l'art du métal. Mais s'il respecte l'ensemble de la composition, il n'en traduit pas tous les détails.

Il est difficile de reconstituer aujourd'hui, à l'aide de ces débris incomplets, l'ensemble primitif d'une clôture de chœur et peut-être d'un ambon ou d'un panneau d'autel. Le manque d'unité dans le décor peut s'expliquer, soit par la diversité des artistes employés, soit par la diversité des modèles transcrits par un même sculpteur.

Münster ne se rattache pas historiquement à une fondation irlandaise[2] ; mais des rapports fréquents existaient entre les abbayes voisines. Münster est à l'entrée du passage conduisant en Italie par delà les Alpes, emprunté par des pèlerins irlandais, qui transportaient avec eux des manuscrits ou des pièces d'orfèvrerie dont le sculpteur a pu s'inspirer.

INTERPRÉTATION DU STYLE IRLANDAIS ET ANGLO-SAXON DANS DES ŒUVRES CONTINENTALES

I. — *Les manuscrits*

Nous aimerions poursuivre, dans la série d'admirables manuscrits qui illustrèrent les écoles de calligraphie de Saint-Gall et de Reichenau pendant l'époque carolingienne, les traces d'une influence insulaire[3]. Le recueil de Merton[4]

1. M. Zemp avait également rattaché ces morceaux à des prototypes germaniques ou insulaires.

2. W. Sidler, *Münster-Tuberis, eine karolingishe Stiftung*, dans *Jahrbuch für schweizerische Geschichte*, 31, 1906, pp. 207-348; F. Ducrest, *Le couvent de Münster*, dans *Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte*, I, 1907, pp. 52-55.

3. La très belle publication de A. Brückner, *Scriptoria Medii Aevi Helvetica, Denkmäler schweizerischen Schreibkunst des Mittelalters*, 1935, qui nous est parvenue alors que cet article était déjà achevé donne une étude complète de la production des « écoles de calligraphes du diocèse de Coire ».

4. A. Merton, *Die Buchmalerei in St Galler vom neunten bis zum elften Jahrhundert*, Leipzig, 1912.

n'en donne que fort peu d'exemples ; l'adoption d'un style décoratif nouveau où l'élément végétal domine, est presque instantanée.

Ce n'est qu'exceptionnellement, qu'apparaissent dans certains manuscrits des initiales où se continuent encore des formes décoratives héritières du répertoire insulaire. Ces formes pourtant se répètent très tardivement, jusqu'au XI^e siècle même, dans des régions marquées, elles aussi, par le passage des moines irlandais et anglo-saxons, comme le Nord de la France, la région de Cologne, et forment un style nettement défini, d'une forte unité, le style franco-saxon ou plutôt « franco-insulaire »[1]. Les hautes initiales, parfois encadrées, d'une structure rigoureusement symétrique, avec des jambages formés de panneaux d'entrelacs maintenus dans une armature, terminés par des têtes d'animaux ou des entrelacs sont empruntées plus ou moins directement à des modèles insulaires.

Quelques manuscrits des bibliothèques de Saint-Gall et de Reichenau montrent qu'à côté d'un style nouveau formé dans les ateliers de calligraphes de Saint-Gall, persistent des formes décoratives inspirées peut-être par quelques modèles insulaires.

A Saint-Gall, dans le Codex 15[2], le début des Psaumes (f° 1) est souligné par une haute initiale dont les terminaisons zoomorphiques, — oiseaux aux becs crochus, animal à la bouche ouverte d'où s'échappe une langue s'étirant en un long fil replié sur lui-même, — autant que les panneaux d'entrelacs formant les jambages, sont proches du décor des initiales des manuscrits franco-saxons[3].

Dans le Codex 116[4], les jambages des majuscules sont

1. *Documents paléographiques, typographiques, iconographiques*, publiés sous la direction de H. Joly, fasc. VII, Lyon, 1928, p. 18.

2. Scherrer, *Verzeichniss, l. l.*, p. 5.

3. L. Delisle, *L'évangéliaire St Vaast d'Arras et la calligraphie franco-saxonne du IX^e siècle*, Paris, 1888 ; C. Nordenfalk, *Ein karolingisches Sakramentar aus Echternach und seine Vorläufer*, dans *Acta Archeologica*, t. II, fasc. 3, 1931 pp. 207-244.

4. Scherrer, *Verzeichniss*, p. 42 ; Hieronymus in Jereiam.

formés d'entrelacs aux brins très fins, noirs sur fond diversement coloré, orange, jaune, vert ; aux extrémités, des motifs d'entrelacs développés se terminent par des folioles : le motif n'est donc plus de caractère purement linéaire et géométrique. Au x^e siècle, dans quelques manuscrits comme dans le Codex 114[1], se répètent encore les mêmes formules décoratives.

Dans les manuscrits de la bibliothèque de Reichenau, aujourd'hui à Karlsruhe, on peut également déterminer un petit groupe d'œuvres où se poursuivent encore certaines influences insulaires : ainsi dans le Codex Aug. CLXIV[2] (aux f^os 38 v. et 89 v.). Les initiales qui marquent les en-têtes de chapitre sont terminées par des têtes d'animaux dont la langue se prolonge en un long motif d'entrelacs, les jambages soulignés parfois d'un pointillé sont formés de torsades et d'entrelacs ; les tonalités adoptées ne sont pas les or et les argent, mais des bleus soutenus, des oranges, des bruns et des jaunes.

Dans le Codex CCLXI[3], qui, selon Holder, se trouvait déjà porté au catalogue de 822 (f° 1) un des en-têtes de chapitre comporte une initiale en pleine page, terminée par une tête d'animal. Dans le Codex CXCVI[4], les initiales des têtes de chapitres sont formées d'entrelacs, les jambages sont parfois soulignés de pointillés.

Dans le Codex CV[5], qui, selon M. Bishop, se rattache au groupe de Lorsch et a été apporté très tôt à Reichenau, l'influence insulaire est plus sensible encore : les débuts de chapitres ont des initiales aux terminaisons zoomorphiques (f^os 4, 15, 146), aux jambages décorés d'entrelacs (f^os 15, 50).

A côté de ce groupe très restreint dérivé peut-être de modèles insulaires, un manuscrit occupe une place à part, déjà signalée par Berger[6], dans la production de Saint-Gall

1. Scherrer, *Verzeichniss*, p. 42 ; Hieronymus in Jesaiam.
2. Holder, *l. l.*, p. 390 ; Cassianus de Institutis cœnobiorum.
3. Holder, *l. l.*, p. 595 ; Hieronymi comment. in. ev. Matth.
4. Holder, *l. l.*, p. 444 ; Excerpta Varia.
5. Holder, *l. l.*, p. 267. Nous remercions particulièrement M. Bishop de ses indications.
6. Berger, *op. cit.*, pp. 57-8.

au IXe siècle, et montre dans son décor une certaine adaptation de motifs d'origine insulaire ; c'est le *Liber Viventium* de Pfäffers[1], conservé aujourd'hui dans les archives du monastère de Saint-Gall. Ce manuscrit a une importance historique considérable : il contient le relevé des « confraternités » et les noms de cent quatre moines de Saint-Gall s'y trouvent inscrits ; le monastère de Pfäffers était en effet sous la juridiction de Saint-Gall dès 891.

L'Évangéliaire date de la première moitié du IXe siècle et est abondamment décoré[2] : au début de chaque évangile, les symboles des évangélistes dans un quadrilobe sont inscrits sous une arcature (fos 4, 52, 94, 195) ; les en-têtes de chapitre sont soulignés par des initiales hâtivement dessinées, aux jambages formés d'entrelacs, enfin les nombreuses tables des confraternités sont inscrites sous de doubles arcatures.

On peut distinguer, semble-t-il, deux mains dans le décor des arcatures ; l'une d'elles, peut-être sous l'influence plus ou moins directe de modèles insulaires, multiplie les combinaisons d'entrelacs aux brins très fins, parfois doubles (fo 111), généralement simples, en blanc ou jaune sur fond noir ; l'autre, travaillant plus hâtivement, emploie les feuilles d'acanthe, les rinceaux, les cornes d'abondance, plus rarement des bandes diversement colorées. D'autres réminiscences insulaires se retrouvent dans le décor de certains chapiteaux formés de têtes d'animaux au cou s'enroulant plusieurs fois sur lui-même (fos 26, 27, 36, 37, 46, 47, 48, 49, 50, 74, 75, 76, 77, 78, 79), à la langue prolongée en entrelacs. Ces réminiscences ne sont pourtant que passagères, comme la survie de formules décoratives incorporées à un style nouveau ; ce même phénomène se retrouvera dans le décor d'une série de manuscrits carolingiens, dont la caractéristique est le mélange d'éléments décoratifs empruntés à des sources diverses.

1. Kenney, *op. cit.*, p. 654 (bibliographie complète) ; Brückner, *op. cit.*, pp. 50-58, p. 86.

2. Brückner, rattache ce manuscrit à une des écoles de calligraphes de la région de Coire, peut-être a-t-il été écrit à Pfäffers même ; le décor des tables de canons serait de date un peu plus récente.

Si nous étudions, maintenant, les produits de l'école de calligraphie de Saint-Gall aux IXe et Xe siècles, d'un caractère nettement défini et d'une forte unité, pouvons-nous suivre à côté de la prédominance de l'élément végétal la pénétration de certains motifs empruntés à des modèles insulaires, ou influencés par cet art franco-saxon, voisin, tout imprégné de modèles irlandais ou anglo-saxons ? Il est curieux de saisir, à côté de motifs décoratifs d'un caractère tout différent comme le rinceau, l'entrelacs à fleurons et à folioles, la persistance de motifs d'origine nettement irlandaise comme les « lignes à crochets », les terminaisons d'« acrotères » et les spirales.

Les « lignes à crochets » forment de larges panneaux au long des jambages des initiales dans le codex 77[1] (f° 9 r), dans le Psautier de Folchard (f° 30)[2], dans le Lectionnaire qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de Genève (f° 7 v)[3]; mais elles ne sont employées qu'incidemment dans ces manuscrits groupés par Merton sous l'abbatiat de Grimalt (841-872) ; elles ne se rencontrent plus dans des manuscrits postérieurs. Outre cet emprunt direct, on peut suivre l'adaptation à un style nouveau de certaines formes fréquentes dans l'art insulaire, et leur transposition. Les jambages formés d'entrelacs sont parfois terminés par des motifs d'« acrotères »[4] d'un dessin tout géométrique, mais ces initiales ne sont aussi qu'une exception ; dans un même manuscrit elles voisinent avec des initiales où les formes végétales dominent, comme dans le Lectionnaire de Genève ; l'opposition entre des initiales de style différent est plus sensible encore dans le Codex aureus[5]. Le motif de la spirale se retrouve sur un chapiteau soutenant les arcatures des tables des canons du psautier Folchard[6].

1. Merton, *l. l.*, pl. XVII.
2. Merton, *l. l.*, pl. XXIII. Saint Gall, n° 23.
3. Merton, *l. l.*, pl. XVIII. Bibl. de Genève, Lat. 37 *a*.
4. Nous appelons ici « acrotères », le motif d'entrelacs terminé par deux crochets à l'extrémité du jambage de l'initiale.
5. J. R. Rahn, *Psalterium aureum*, St Gall, 1878; Merton, *l. l.*, pl. XXXII.
6. F. Landsberger, *Der St Galler Folchart-Psalter, eine Initialen-Studie*, St Gall, 1912; Merton, *l. l.*, pl. XXII; Boeckler, *l. l.*, p. 40; Goldschmidt, *l. l.*, p. 22.

Les terminaisons zoomorphiques sont nombreuses, mais elles n'ont pas été transposées directement des modèles insulaires comme dans les manuscrits franco-saxons, elles ont perdu leur rigueur linéaire, leur symétrie ; elles ne forment pas un motif distinct mais prolongent seulement avec souplesse le brin d'un entrelacs ou le jambage d'une initiale, souvent la langue allongée se termine par une foliole.

Ainsi l'art de Saint-Gall au IXe siècle n'a pas été influencé fortement par les œuvres importées, il n'y plonge pas ses racines ; si certains éléments ont passé de manuscrits à manuscrits, ce n'est qu'incidemment, sans conséquences véritables pour la formation d'un style nouveau dont les éléments constitutifs sont empruntés à une tout autre source.

II. — *Les pièces d'orfèvrerie*

Des échanges se font alors dans divers domaines techniques. Le sculpteur de Münster copie certaines pièces d'orfèvrerie, et l'orfèvre s'inspire de quelques manuscrits. La filiation n'est pas toujours directe ; nous chercherons donc seulement, à propos de certaines formes ornementales, décorant des œuvres nées dans des milieux continentaux, à indiquer les rapports possibles avec des modèles d'Irlande.

Le reliquaire de la Cathédrale de Coire

Un petit reliquaire[1], conservé dans le trésor de la cathédrale, présente une décoration complexe dont certains éléments sont empruntés au répertoire ornemental lombard, d'autres à un art insulaire (fig. 8). La face antérieure est décorée d'entrelacs aux combinaisons variées d'un dessin lâche. Les réseaux d'entrelacs sont fréquemment employés en Irlande pour décorer les faces des reliquaires : celui d'An-

1. E. Molinier, *Le trésor de la cathédrale de Coire*, Paris, 1895 ; O. Falke, *Illustrierte Geschichte des Kunstgewerbes*, t. I, p. 212 ; J. Baume, *Die Malerei und Plastik des Mittelalters*, t. II, *Deutschland, Frankreich, Britannien*, 1930, p. 46 ; W. Volbach, A. Jenny *Germanischer Schmuck des frühen Mittelalters* 1933.

denne[1], celui que conserve le Musée de Copenhague[2]; ou les couvertures d'évangéliaires comme celles de Bréac Maodhog au Musée de Dublin[3]. Sur la face postérieure, une large bande d'entrelacs encadre un motif central. D'un tracé régulier, cet entrelacs diffère de celui qui décore la face antérieure. Les brins repliés, entrecroisés, dessinent une série de boucles ; c'est une combinaison fréquemment employée dans des manuscrits irlandais[4]. Au centre, des bandes plates, striées, s'entrecroisent; elles sont terminées par de petites têtes d'animaux, indiquées seulement par une mâchoire ouverte, un œil allongé. Ce type d'entrelacs-animal est fréquent dans le répertoire ornemental barbare, c'est une transition entre l'entrelacs pur et l'animal. Il se retrouve dans l'ornementation scandinave du style II[5], dans la décoration alémanique[6], lombarde[7] et franque[8]. Le même motif se répète également dans des manuscrits mérovingiens[9].

Les petites faces du reliquaire ont une décoration plus complexe. Dans la partie supérieure, deux oiseaux saisissent dans leur bec des fruits suspendus à des branches stylisées (fig. 8) ; dans la partie inférieure, deux animaux étranges, à deux pattes, au corps terminé en entrelacs, se font face. Le thème des oiseaux encadrant un arbre stylisé est fréquent dans l'art lombard du VIII^e^ et du IX^e^ siècle. Nombreuses aussi sont

---

1. MAHR, *l. l.*, pl. X.
2. MAHR, *l. l.*, pl. XVI.
3. MAHR, *l. l.*, pl. LXIII.
4. SAINT-GALL, Évangéliaire 1395 (f° 26) ; Évangéliaires de Lindisfarne, de Kells, de Mac Durnam ; G. ROMILLY-ALLEN, *l. l.*, motif n° 658.
5. SALIN, *op. cit.*, p. 252 ; Fr. HENRY, *l. l.*, fig. 21.
6. Sur les fibules de Fetigny, de Bülach, et autres du même type.
7. Croix lombarde du musée de Brescia, cf. N. ÁBERG, *Die Goten und Langobarden in Italien*, Upsala, 1923 ; A. HAUPT, *Die älteste Kunst insbesondere die Baukunst der Germanen*, Leipzig, 1909 ; H. KÜHN, *Die Kunst der Primitiven*, Berlin, 1923.
8. Fragments de l'abbaye Saint-Pierre de Metz, cf. KNITTERSCHEID, dans *Jahrbuch der Gesellschaft für lotdringische Geschichte der Altertumskunde*, t. 9, p. 97.
9. Manuscrits du groupe de Luxeuil : Würzbourg, Mp. Theol. fol. 68 ; Londres, Brit. Mus. Addit. ms 11878 ; Ivrée, bibl. capitulaire, Gregorii regula pastoralis.

les compositions où figurent deux animaux affrontés séparés par des branches, dont la tête seule est représentée surgissant des tiges[1].

La composition du reliquaire de Coire est peut-être inspirée dans son ensemble d'œuvres lombardes, mais dans le détail, les animaux hybrides, à la tête de profil, aux pattes étalées, en diffèrent et sont un souvenir ou un héritage d'œuvres insulaires.

Ici, comme à Münster, il s'agit d'un motif décoratif dont les éléments sont empruntés à divers répertoires ornementaux. Un animal étrange, muni de deux pattes, le corps terminé, soit en rinceaux, soit en entrelacs, proche parent du « bipède » du reliquaire de Coire se retrouve, en effet, presque à chaque page des manuscrits de l'Angleterre du Sud[2]. Par une même loi de stylisation décorative qui tend à décomposer le corps de l'animal, l'arrière-train s'atrophie et se transforme en entrelacs. Mlle Fr. Henry observe la même évolution sur des animaux décorant les croix de Kells, de Monasterboice et de Durrow, au début du IXe siècle[3].

Fig. 8. — Reliquaire de Coire (Photo Lang).

L'animal du reliquaire de Coire présente la particularité des pattes vues de face et du corps vu de profil. L'animal de face, aux pattes étalées, est

1. Fragment d'autel du patriarche Sigwald de Cividale.

2. Londres, British Museum, Royal I E VI, Cotton Tib. C II ; Rome, Bibl. vat., Barb. Lat. 570.

3. Fr. Henry, *l. l.*, p. 66.

plus rare dans les manuscrits anglais. Il se rencontre dans l'Évangéliaire de Leningrad[1] (f^os 12 r., 16 r.). Une sorte de serpent à deux pattes, d'un caractère différent, mais également représenté de face, décore la plaque de reliure de l'Évangéliaire de Lindau.[2] Dans des œuvres plus tardives, comme le reliquaire du Musée de Brunswick[3], cet étrange animal a évolué : il devient lézard.

La composition particulière du reliquaire de Coire peut s'expliquer, semble-t-il, par une double source d'inspiration. L'artiste se souvient de certaines décorations lombardes, comme le panneau de Cividale, et adapte un type d'animal hérité d'œuvres insulaires. C'est un travail dû, probablement, à un atelier local, datant du début du IX^e siècle, d'une époque où l'art ne s'est pas encore stabilisé au lendemain des Invasions.

Reliure de l'Évangéliaire de Lindau

L'origine d'un des plats de la reliure de l'Évangéliaire de Lindau, conservé dans la collection Pierpont Morgan a été très discutée : est-ce un travail exécuté dans la région de Saint-Gall[4], dans l'Allemagne du Sud[5] sous une influence insulaire, en Angleterre du Sud[6] ou en Irlande[7] ? (fig. 9).

La reliure n'est pas intacte ; deux bandes de l'encadrement ont été ajoutées postérieurement, ainsi que les médaillons d'angle représentant les évangélistes. La composition est proche de celle qui est familière aux calligraphes irlandais[8] : c'est la

1. Zimmermann, *l. l.*, pl. 321-3.
2. Voir plus loin.
3. Brønsted, *l. l.*, fig. 115, p. 139.
4. M. Rosenberg, *Erster Zellenschmelz nördlich der Alpen*, dans *Jahrbuch der königlich-preussischen Kunstsammlung*, 1918, p. 19-28, conclut à une œuvre burgondo-alémanique ; Falke, *Illustrierte Geschichte des Kunstgewerbes*, t. I, 1907, p. 215, à une œuvre de style irlandais exécutée peut-être à Saint-Gall.
5. *Vetusta Monumenta*, Societas Antiquorum londini, t. VI, 1885.
6. Brønsted, *l. l.*, p. 154.
7. Volbach, *Germanischer Schmuck*, *l. l.*, p. 63.
8. Mahr, *l. l.*, pl. 50, reliure trouvée dans l'abbaye de Holycross (Co Tipperary).

Fig. 9. — Reliure de l'Evangéliaire de Lindau
(Collection Pierpont Morgan.)

croix en pleine page, telle qu'elle figure dans les Évangéliaires de Lindisfarne, de Lichfield, telle qu'elle orne des plats de reliure. Le décor est ordonné sur deux plans : les bras de la croix ornés de quatre évangélistes à mi-corps et de médaillons

avec des animaux, se détachent sur une surface où s'entremêlent reptiles, quadrupèdes et oiseaux.

Ces serpents vus de face ou de profil, ces lézards dont les pattes semblent des feuilles, ces oiseaux dont les ailes et le bec se transforment en folioles, sont sortis d'un bestiaire étrange, mi-végétal, mi-animal. Ces formes sont éloignées du répertoire irlandais où règne l'entrelacs pur, tandis qu'elles abondent dans des œuvres de l'Angleterre du Sud : Brønsted a noté cette transformation végétale des oiseaux et des animaux dans la miniature et l'orfèvrerie anglaises. Une particularité commune à la reliure de Lindau et à des manuscrits anglo-saxons, est le tracé des entrelacs qui, au lieu de s'enrouler autour du corps des animaux, les traverse. Brown[1] insiste sur ce système de « pénétration »[2] de l'entrelacs, absent des œuvres irlandaises, et qu'il fait remonter à une origine scandinave. Le même système se retrouve dans des manuscrits de l'Angleterre du Sud, dans l'Évangéliaire 570 de la Vaticane, dans l'Évangéliaire de Leningrade. La décoration du calice de Kremsmünster[3] présente des caractères analogues : en bordure, entre les médaillons des évangélistes, de petits quadrupèdes aux terminaisons végétales sont traversés par les entrelacs qui les lient entre eux. Ce calice appartient à un milieu pénétré d'influences anglo-saxonnes[4] où s'explique aisément la présence de formes ornementales particulières au répertoire anglo-saxon. D'autres œuvres appartiennent au même courant : le Codex Millenarius fut copié directement à Kremsmünster sur un évangéliaire décoré d'après quelque modèle importé de l'Angleterre du Sud, comme le Codex de Cutbercht. C'est à la fin du VIII^e^ siècle que le calice fut

1. G. Baldwin Brown, *The arts in early England*, t. VI, Londres, 1930, p. 85.

2. C'est sur les broches scandinaves qu'il remarque pour la première fois des bandes qui au lieu de se croiser se pénètrent.

3. H. Schmitz, *Die Kunst des frühen und hohen Mittelalters*, Münich, 1924 ; Brønsted, *op. cit.*, p. 157 ; A. Riegel, *Die Spätromanische Kunst Industrie*, t. II, Vienne, 1923, pp. 53-8. La bibliographie complète figure dans le catalogue de Volbach, *Kataloge des röm. germ. Central Mus.*, n° 9.

4. G. Swarzenski, *Die Salzburger Malerei*, *op. cit.*, pp. 4-8 ; J. H. Hermann, *op. cit.*, p. 50.

exécuté pour Tassilo, mari de Liutpire, la fille du roi lombard Desiderius. Dès cette époque la présence de nombreux abbés anglais et irlandais est signalée en Bavière.

Il semble bien que la reliure de Lindau se rattache à un de ces centres continentaux où s'est imprimé avec tant de force l'art anglo-saxon ; en effet, le caractère complexe de sa décoration est dû plutôt à un atelier travaillant d'après des modèles anglo-saxons, qu'à un artiste anglais.

L'influence irlandaise n'est ici qu'indirecte, elle est sensible dans l'ordonnance de la composition, mais non dans le style de l'exécution[1].

III. — Les décorations monumentales

Les stucs de Disentis

Quelques-uns des stucs réunis aujourd'hui dans un petit musée attenant au monastère de Disentis se rattachent au problème qui nous occupe. Ils sont au nombre des rares témoins d'une décoration monumentale en stuc, ce qui rend toute étude comparative hasardeuse. Stückelberg[2] a divisé ces fragments en deux séries : un groupe de style carolingien comprenant des visages allongés, traités avec une recherche de modelé qui se retrouve dans les peintures murales, et des débris de draperie aux plis réguliers. Un autre groupe d'une quinzaine de petites têtes, des fragments de mains, de pieds, de draperie, de décoration architecturale[3] sont les restes de l'ancienne église Saint-Pierre dont il est fait mention dans le

---

1. Aucun texte ne permet de déterminer à quelle époque cette reliure arriva à l'abbaye de Lindau, voisine de Saint-Gall ; elle y figura jusqu'en 1803. En 1880, elle fut apportée à Londres et acquise par Pierpont Morgan.

2. E. A. Stückelberg, *Les stucs de Disentis*, dans *Mém. de la Soc. nat. des Antiquaires de France*, t. 72, 1912, pp. 226-243 ; *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde*, t. 6, 1907, p. 489 ; du même, *Die frühmittelalterlichen Stukkaturen von Disentis*, dans *Bündner Monatsblatt*, 1923 ; I. Müller, *Die Anfänge des Klosters Disentis*, 1931 ; *Zeitschrift für schweizerische Geschichte*, t. XII, 1932, p. 497 ; Brückner, *op. cit.*, p. 43-46, donne la bibliographie complète du sujet.

3. *Bulletin monumental*, 1925, p. 95.

testament de l'évêque Tello en 765. Rares sont les têtes intactes. Elles se présentent de profil ou de trois quarts. Six seulement

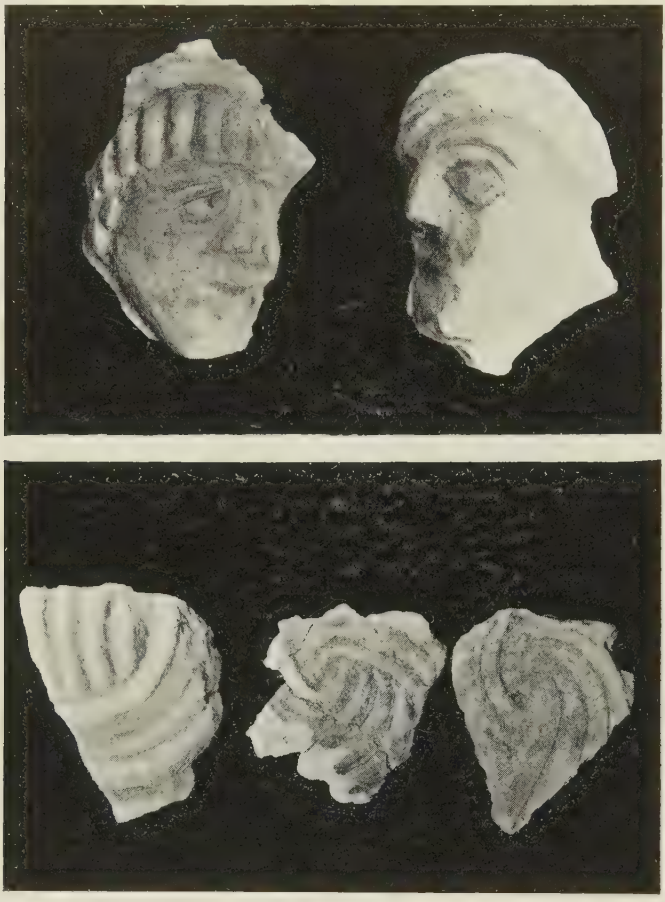


Fig. 10. — Fragments de stuc de Disentis.

sont de face. Le visage est large, le nez pointu, les orbites, en forme de triangle ou de losange, sont vigoureusement accusés par un trait parfois rehaussé d'ocre, la pupille agrandie emplit la moitié de l'œil, la chevelure est divisée en mèches soulignées d'ocre et rejetées sur le front. Une teinte uniforme

ocre pâle est répandue sur le visage, les pommettes sont parfois rehaussées d'une tache orange. Aucune décoration analogue ne peut nous guider sur l'origine et la signification de ces fragments. Des stucs intacts comme ceux de Cividale sont d'une inspiration toute différente. Stückelberg avait déjà cherché à établir des rapprochements entre les fragments de Disentis et des manuscrits irlandais. Nous avons observé dans les miniatures irlandaises du VIII^e^ siècle un traitement analogue des visages : proportions larges, profil aigu, pupille agrandie occupant la moitié de l'orbite, chevelure traitée par mèches dressées sur le front (aux f^os^ 266 et 267 de l'Évangéliaire 51 de Saint-Gall).

L'étude des fragments de draperie conservés à Disentis suggère de semblables rapprochements. Ces débris, très petits, présentent une série de plis de même tracé, formés de plusieurs bandes parallèles suivant une courbe très marquée, s'entrecroisant, et rappelant les plis si caractéristiques figurés dans certains manuscrits irlandais. Le même entrecroisement de plis se forme lorsqu'un pan du manteau revient sur le bras qui le retient, et la draperie est pareillement formée d'une série de bandes parallèles.

Les fragments de pieds et de mains sont difficiles à identifier, la différence pourtant est très sensible entre le groupe I et le groupe II ; les mains qui se rattachent au groupe le plus ancien sont grossièrement exécutées, elles sont ouvertes ou se referment sur une sorte de rouleau, les ongles ne sont pas indiqués, tandis qu'ils sont soigneusement dessinés sur les fragments postérieurs. La fragmentation des débris rend toute reconstitution impossible ; sans vouloir proposer d'hypothétiques solutions, nous remarquons pourtant la prédominance des personnages de profil. L'un d'eux semble porter la main à la bouche : serait-ce pour soutenir la trompette du Jugement Dernier comme dans l'Évangéliaire 51 de Saint-Gall, f^o^ 267 ? Une scène semblable expliquerait peut-être cette série de profils aux yeux fixes semblant contempler quelque surprenante vision.

La dimension réduite des visages fait supposer, plutôt

qu'une grande décoration monumentale, celle de quelque ciborium.

Les fragments de décoration architecturale, par leur courbe, permettent de reconstituer des arcs de petite portée, les uns sont décorés de grecques, les autres de dents de scie, d'oves, d'acanthe de faible relief. De nombreux débris sont ornés d'entrelacs, les uns de trois brins, les autres de brins plus larges et nombreux s'entrecroisant en un nattage régulier. Les baies des fenêtres devaient être soulignées de bandeaux décoratifs.

Cette série de fragments, comme l'indique Stückelberg, semble appartenir à l'église Saint-Martin. Les débris de style carolingien dateraient de la restauration de l'édifice au cours du IXe siècle. La date et l'iconographie de ces fragments demeurent encore hypothétiques, mais il nous a paru intéressant de les grouper avec d'autres œuvres de même époque, provenant de régions très voisines, autour de quelques-uns des manuscrits irlandais de Saint-Gall. L'atelier travaillant à Disentis n'a peut-être pas subi directement l'influence irlandaise, mais il paraît connaître certains procédés de stylisation ornementale qui ne sont pas le propre de l'art du continent. Où peut-on rechercher ces enroulements de plis, ces visages schématiques, ailleurs que dans la miniature irlandaise ?

Les fresques de Naturne

Les fresques mises au jour dans la petite église située sur l'antique passage du Vintschgau posent des problèmes analogues sur les rapports possibles entre certaines pages de manuscrits irlandais et une composition monumentale, problèmes discutés par M. Garber[1] et M. Gerola[2]. Pour M. Garber, les

1. J. Garber, *Neugefundene Wandgemälde in Deutschtyrol*, dans *Mitteilungen der K. K. Zentral-Kommission für Denkmalpflege*, serie III, vol. XIV, Vienne, 1915, p. 155 ; *Vorkarolingische Wandgemälde*, dans *Belvedere*, Vienne, 1923, pp. 76-83.

2. A. Kleeberg, *Die Prokuluskirche in Naturns im Vinschgau*, Brixen, 1924. G. Gerola, *Gli affreschi di Naturno*, dans *Dedalo*, VI, fasc. VII, 1925, p. 415 (bibliographie). Nous ne recommencerons pas l'analyse de la décoration de l'église ; nous ne ferons qu'insister sur les rapports possibles avec des œuvres insulaires.

Fig. 11. — Fresque de Naturne.
(Ecoinçon de l'arc de triomphe.)

figures peintes sur les murs de l'église de Naturne sont proches de celles qui décorent les pages des manuscrits irlandais, particulièrement dans l'Évangéliaire 51 de Saint-Gall ; il insiste sur le système des draperies s'enroulant et s'entre-croisant,

sur le traitement des visages aux pupilles énormes et sur celui des mains.

Il importe d'abord de distinguer dans ces fresques deux groupes très différents. Un premier groupe, comprenant les scènes des parois méridionales, occidentales et orientales de l'église, nous montre saint Paul fuyant la ville de Damas, et les miracles de la vie de sainte Lucie, exécutés dans un style éloigné des recherches ornementales caractéristiques de l'art irlandais. Ces longs visages au nez fortement dessiné, aux yeux agrandis, sont plus proches de modèles continentaux. Les draperies enveloppant le corps des femmes ont des retombées logiques. Même le manteau de saint Paul, dessinant des spirales aux genoux, n'est pas inspiré, comme le pense M. Graber, de quelque modèle irlandais. Le calligraphe du Codex 51 de Saint-Gall décompose la draperie du Christ crucifié en une série de bandes s'enroulant autour du corps, alors que le peintre du premier groupe, à Naturne, cherche à rendre par un tracé graphique la saillie naturelle du genou.

Le groupe, comprenant les deux figures des écoinçons de l'arc triomphal, est d'un autre caractère. Deux anges (fig. 11) volant, aux ailes étendues, tenant une croix, se font face ; leur tunique ne souligne pas les membres, mais semble indépendante du corps qu'elle recouvre. Elle se décompose en une série de bandes incurvées, séparées par une ligne médiane. Cette draperie « en feston » se retrouve sur le corps du Christ, dans la crucifixion des Épîtres de saint Paul de Würzbourg. Elle traduit des recherches ornementales dérivant d'un modèle irlandais, mais ce modèle est interprété. Comme l'indique M. Gerola, l'imitation n'est pas directe. Le visage n'est pas traité d'après « le canon irlandais », mais plutôt d'après un type fréquent dans des œuvres de l'Angleterre du Sud, comme l'Évangéliaire de Cutbercht (Vienne). Ici encore l'inspiration de l'artiste est complexe. S'inspire-t-il d'œuvres continentales reflétant dans une certaine mesure des modèles anglo-saxons et irlandais ? Emprunte-t-il à quelque codex irlandais l'ordonnance des draperies et le large bandeau fait d'entrelacs qui souligne la composition ?

Aucun texte ne permet de dater ces fresques avec certitude. M. Garber les attribue au VIII^e siècle, M. Gerola les croit antérieures à l'an 1000. Elles ont un caractère exceptionnel, comme les seuls restes de décorations monumentales précarolingiennes soumises à certaines influences irlandaises. Naturne se trouvait en effet sur une des routes empruntées par les « perigrini scotti » dans leur voyage vers Rome, et n'était pas éloigné des monastères de Saint-Gall et de Reichenau.

***

Dans ces quelques œuvres, groupées autour des manuscrits irlandais apportés par des moines pèlerins dans les monastères de Saint-Gall ou de Reichenau, on peut saisir un reflet de l'art insulaire. Ces fragments de marbre, ces plaques d'évangéliaire, ces stucs, ces fresques montrent comment des artistes locaux avaient regardé des modèles qui leur étaient étrangers. Ils en avaient transcrit des éléments, les mêlant à d'autres qui leur étaient plus familiers. Ainsi se trouvent côte à côte des quadrupèdes enveloppés d'entrelacs — frères des animaux qui peuplent les manuscrits irlandais — et des rinceaux, des rosaces, empruntés à l'art lombard ; des visages aux traits stylisés, des draperies au tracé illogique où se continuent encore des recherches ornementales, et des visages modelés, des tuniques aux plis droits annonçant l'art carolingien et le retour à des modèles classiques. Mais le copiste, lorsqu'il s'inspire de quelque œuvre irlandaise ou anglo-saxonne, semble avoir perdu la clef d'un système. Il répète des formules sans en saisir la valeur. C'est ainsi qu'il ignore le fil conducteur des compositions enchevêtrées, la continuité dans le décor, loi à laquelle se soumettent tous les artistes irlandais. Ces réminiscences ne sont en somme que passagères. Dans les manuscrits de Saint-Gall et de Reichenau se crée dès le IX^e siècle un art nouveau.

G.-L. Micheli.

VARIÉTÉ

Crète et Orient au temps d'Hammourabi.

Sir Arthur Evans vient de faire paraître le tome quatrième de son *Palace of Minos :* au moment où s'achève cette œuvre monumentale, nous voudrions souligner l'importance des rapports de la Crète avec l'Asie, à la fin du Minoen ancien et au début du Minoen moyen, autour de l'an 2000 si l'on veut. Sir Arthur, en son premier volume, il y a quinze ans, attribuait bien à une lointaine communauté d'origine les traits qui apparentent la civilisation crétoise à celles de l'Asie Mineure et de l'antique Chaldée[1], mais, *historiquement*, la montrait toute dépendante de l'Égypte, retardant jusqu'au début du Minoen récent l'établissement de relations directes avec Chypre et la côte syrienne[2] ; même le rôle d'Hissarlik, au débouché des routes d'Anatolie, n'apparaissait pas encore bien clairement[3]. Et puis, d'un tome à l'autre, il s'est plu à noter, toujours plus précisément, la valeur du facteur asiatique, dès les débuts du Minoen moyen[4] ; en ce quatrième volume enfin, il met volontiers l'accent sur tel ou tel antécédent mésopotamien, ou anatolien, de l'art crétois[5], sans cesser toutefois de rappeler les liens qui unissent, selon lui, la Crète à l'Égypte dès avant l'Ancien Empire, aux temps prédynastiques et protodynastiques[6]. Voilà qui satisfera ceux qui, comme Ch. Picard, rendant compte des premiers volumes, n'avaient pas manqué de rappeler que la route orientale ne devait pas être oubliée, au profit de la seule route méridionale[7].

Et cependant nous irons plus loin que sir Arthur ; il nous semble que certaines perspectives nouvelles sont, par lui encore, méconnues, qui s'imposeront toujours davantage aux études égéennes, éclipsant, je crois, la perspective égyptienne. Les recherches archéologiques qui, depuis la guerre, ont pris un développement tel qu'un non spécialiste a peine à les suivre, ces recherches ont fait de la légende

---

1. *P. of M.*, I, p. 3 sqq.
2. *Ibid.*, I, p. 15-6, et surtout II, p. 22 sqq. ; cf. toutefois I, p. 197-8.
3. *Ibid.*, I, p. 191-2.
4. *Ibid.*, II, p. 264-6, 654-5 ; III, p. 261.
5. *Ibid.*, IV, p. 93, 124-5, 422-5, 496-7.
6. *Ibid.*, IV, p. 98, 171-3, 464, 520, 525-6, 983-7. Les influences égyptiennes sont, dit-il (p. 986), au moins aussi anciennes et beaucoup plus fortes que celles de l'Orient.
7. Ch. Picard, *J. S.*, 1929, p. 101, 106-110, 170 ; 1932, p. 22, 29. Cf. aussi H. Frankfort, *Studies in early pottery of the Near East*, II, p. 86 sq., 114 sq.

une réalité : nous pouvons affirmer aujourd'hui que les conquêtes de Sargon d'Agadé ont réellement, ont *historiquement* donné naissance, autour de 2650, à un grand empire mésopotamien[1], qui, selon Édouard Meyer, se reconstitua sous Hammourabi[2], pour ne se briser que sous les coups des Hittites, au début du second millénaire : voilà désormais une réalité historique, au même titre que celle de l'Égypte de l'Ancien Empire et du Moyen Empire. Contentons-nous de mentionner quelques découvertes récentes : elles prouvent que l'influence politique peut-être, en tout cas l'influence commerciale et artistique de la Mésopotamie, a atteint de proche en proche les rivages méditerranéens, face à l'Ouest. En Anatolie, la découverte des tablettes cappadociennes a attesté l'établissement de commerçants sémites, à la fin du troisième millénaire, au cœur de ce qui sera l'empire hittite[3] ; dans la même région, les fouilles de Kül Tépé, celles d'Alishar[4], ont permis de rattacher l'Anatolie pré-hittite non seulement à la civilisation mésopotamienne, mais, par delà, à ces régions de l'Iran et du Caucase qui furent le berceau des arts du métal[5] : nous aurons à revenir sur cette céramique cappadocienne, inspirée de modèles métalliques. Bien qu'on saisisse mal encore, faute d'explorations suffisantes, les rapports entre Anatolie orientale et Anatolie occidentale, nous pouvons considérer, je crois, qu'Hissarlik fut le débouché sur l'Égée de cette longue voie, voie « royale » déjà, sur laquelle cheminaient les caravanes issues de l'Asie centrale : la prospérité d'Hissarlik II ne s'explique pas autrement[6]. Nous ne voulons point dire qu'elle fut seule à tirer avantage de cette situation ; si la Lydie, comme le suggère R. Dussaud, fut pénétrée de bonne heure d'éléments sumériens[7], les Pré-Lydiens, aux bouches de l'Hermos et du Méandre, purent jouer le même rôle, comme aussi les populations asianiques du Sud-Ouest de l'Asie Mineure[8] ; mais, en dehors d'Hissarlik, tout n'est encore que conjecture.

---

1. Evans signale l'importance de cette conquête, *P. of M.*, II, p. 264.
2. *Gesch. des Altertums*[2], II, 1, p. 18-9. La chronologie est encore mal fixée : entre 2100 et 1900.
3. *Ibid.*, p. 13-4 ; G. Contenau, *Civilisation des Hittites et des Mitanniens*, p. 56-63.
4. Sur ces fouilles, cf. Contenau, *ibid.*, p. 63-76, mais surtout les ouvrages de Götze, *Kleinasien* (*Handbücher I.* V. Müller), p. 37-48, et de Bittel, *Prähistorische Forschung in Kleinasien*. Un compte rendu des fouilles de Kül Tépé a paru dans *Syria* 1927, p. 1-12 ; pour celles d'Alishar, voir les rapports préliminaires et les publications de l'institut de Chicago.
5. Nous n'avons pas à prendre parti ici sur ces délicats problèmes ; retenons seulement que par l'Anatolie, mêlées aux influences proprement anatoliennes — asianiques —, parviennent à l'Egée des influences plus lointaines, mésopotamiennes, et probablement aussi iraniennes et caucasiennes.
6. Sur ce rôle d'Hissarlik II, cf. par exemple Frankfort, *l. l.*, II, p. 147 ; St. Przeworski, *Klio*, 1932, p. 25 sq. et fig. 2, et la remarque du même savant, *R. E. A.*, 1935, p. 484.
7. R. Dussaud, *La Lydie et ses voisins*, p. 19, p. 109-110 ; cf. aussi Ch. Picard, *Origines du polythéisme*, II, p. 49.
8. Les Cariens par exemple. Sur leur rôle possible, Frankfort, *l. l.*, II, p. 99 et 119.

Sur cette côte, qui sera plus tard celle de l'Ionie, des influences asiatiques de toutes natures vinrent donc affluer de bonne heure ; une autre côte, celle de la Syrie et de la Palestine, en connut du même ordre, qui s'introduisaient par d'autres routes. On sait aujourd'hui qu'une céramique au décor peint, issue probablement du plateau iranien, rayonna dès le quatrième millénaire et encore au troisième sur les sites de l'Élam, de la Mésopotamie, de l'Assyrie, et de proche en proche jusqu'en Syrie et Palestine[1], comme le pressentait déjà le P. Vincent, il y a une dizaine d'années[2]. On peut dire qu'autour de l'an 2000 — l'époque d'Hammourabi — l'influence mésopotamienne[3] est partout dominante, dans l'art et la religion et les divers aspects de la civilisation, aux bords de la Méditerranée, face à l'Ouest encore une fois : elle n'y vient pas mourir, elle est prête à se propager par mer, vers Chypre, la côte méridionale de l'Asie Mineure, Rhodes, la Crète. Quelques exemples seulement, empruntés à de récentes recherches : la grand'route qui borde le désert, par Tell Halaf, Karkémish, Alep, comme aussi les pistes du désert, par Mari sur le Moyen Euphrate[4], aboutissent toutes aux villes de la Syrie intérieure et de la Syrie côtière ; nous nous expliquons dès lors qu'à Ras Shamra les céramiques des niveaux III et IV s'apparentent à la grande famille iranienne[5] ; qu'à Byblos les relations avec l'Euphrate soient aussi anciennes qu'avec l'Égypte, et remontent aux vieilles dynasties d'Ur[6] ; que dans la vallée de l'Oronte, l'influence sumérienne soit parfaitement établie à Mishrifé-Qatna, pour la fin du troisième millénaire et le début du second[7] et qu'on la puisse deviner à Hama pour la même époque[8] ; qu'à Jéricho enfin de nouvelles recherches attestent, à l'Ancien bronze II (2700-2100), l'importance des influences babyloniennes[9], que l'on soupçonnait en Palestine sans les bien connaître encore.

---

1. Cf., en dernier lieu, sur cette question, R. Dussaud, *Syria*, 1935, p. 375.
2. *Syria*, 1924, par exemple, p. 300-3.
3. Nous laissons de côté naturellement les questions délicates, comme celle de l'importance relative des éléments sumériens et sémitiques dans la civilisation mésopotamienne.
4. Les fouilles de M. A. Parrot viennent de révéler à Mari un milieu sémito-sumérien, entre l'époque présargonique et l'âge d'Hammourabi, *Syria*, 1935, p. 1 sq. ; 117 sq.
5. Ces niveaux ne sont encore connus que par de rapides sondages, *Syria*, 1935, p. 160-168 ; l'influence sumérienne ne peut manquer de s'y affirmer par la suite.
6. Par ex. *Syria*, 1928, p. 183 (cylindre de lapis-lazuli, comme en Crète, cf. *infra*).
7. Du Mesnil du Buisson, *Le Site archéologique de Mishrifé-Qatna*, Paris, 1935, p. 14-16 (temple de la déesse Nin-Egal). L'influence sumérienne remonte au moins à Hammourabi. Pour cette même époque, M. du Mesnil signale une influence probable de l'Égée ; il faudrait étudier la possibilité de ce choc en retour, ici comme à Byblos (cf. Chapouthier, *R. E. A.*, 1930, p. 209 sq.).
8. H. Ingholt, *Rapport préliminaire sur la première campagne des fouilles de Hama*, Copenhague, 1934, p. 12-13 et pl. II, 1 (cylindre sumérien archaïque ou imitation locale) ; p. 17-8 (céramique peinte).
9. J. Garstang, *Syria*, 1935, p. 353 sq. : le Néolithique a ses affinités à l'Ouest, le Bronze ancien vers l'Est. C. Watzinger, *Denkmäler Palästinas*, I, p. 30-1, signale ces influences sans pouvoir encore donner d'exemple.

D'autres routes encore venaient aboutir en ces terres de passage que furent toujours et la Syrie et la Palestine ; on a décelé à Byblos l'influence caucasienne[1], comme en Anatolie, et sans doute, entre l'Anatolie elle-même et les pays de Haute Syrie, les relations, si intimes plus tard au temps des Hittites, durent s'établir de fort bonne heure[2]. N'ayons garde enfin de méconnaître l'importance des influences égyptiennes : soit par le port de Byblos, soit d'un bourg à l'autre du pays de Canaan, elles s'exercèrent de très bonne heure, dès les premières dynasties. M. Montet en a fait la preuve pour Byblos, au risque de méconnaître d'autres éléments ; les recherches de ses successeurs sur le même site ont confirmé sa thèse : toutes les dynasties de l'Ancien Empire et du Moyen Empire ont laissé à Byblos des marques de leur action[3]. Mais la pénétration égyptienne est attestée aussi et à Ras Shamra[4] et dans l'intérieur, à Mishrifé, à Hama, à Damas[5], çà et là aussi en Palestine[6], tantôt pour le Moyen Empire seulement, tantôt pour l'Ancien Empire. Nous avons tenu à mettre en lumière cette diversité extraordinaire des influences qui se croisent en ce carrefour des routes Nord-Sud et Est-Ouest, dès les temps les plus anciens : plus encore que vers Hissarlik, c'est vers la côte syrienne que nos regards devront se porter, quand nous aurons à rendre compte de tel ou tel détail étranger au monde égéen, que ce soit vers l'an 2000, au temps d'Hammourabi ; que ce soit vers 1350, au temps de Suppiluliuma ; que ce soit au début du premier millénaire, au temps des grands ports phéniciens.

Nous ne voulons considérer ici que la première de ces grandes époques, celle d'Hammourabi, qui correspond, en Crète, à la fin du Minoen ancien, au commencement du Minoen moyen. Nous n'irons pas aussi loin que Fr. von Bissing qui pense que les relations directes entre Crète et Égypte ne s'établirent que sous la XVIII[e] dynastie et que, jusqu'à cette date, le trafic entre les deux pays passa par les ports syriens[7] : hypothèse diamétralement opposée à celle d'Evans qui ferait volontiers voyager tel produit mésopotamien par la Syrie

---

1. Montet, *Byblos et l'Egypte*, p. 274; mais voir surtout des articles de H. Hubert, *Syria*, 1925, p. 16 sq. et Dunand, *Syria*, 1930, p. 172-3 et fig. 3, et les indications de Frankfort, *o. l.*, II, p. 149-150.

2. Et toutefois Frankfort, *o. l.*, II, p. 186, note qu'elles ont des civilisations différentes : la Syrie du Nord se rattache beaucoup plus directement à la civilisation mésopotamienne.

3. Montet, *o. l.*, p. 270-4 (Ancien Empire); 274-9 (Moyen Empire); Dunand, *Syria*, 1928, p. 181-2 ; 1929, p. 15.

4. Pour le Moyen Empire seulement, jusqu'ici : *Syria*, 1933, p. 120 ; 1934, p. 113-114 ; 1935, p. 167, n. 1.

5. Du Mesnil du Buisson, *o. l.*, p. 17 (Mishrifé, Damas : Moyen Empire), Ingholt, *o. l.*, p. 12 (fragments de vases de pierre, d'époque prédynastique).

6. Watzinger, *o. l.*, I, p. 30; *Syria*, 1935, p. 333 (répliques de vases d'albâtre des 2[e] et 3[e] dyn. égyptiennes sur le site de Ay).

7. Fr. von Bissing, *Berl. Phil. Wochenschrift*, 1935, col. 200; je n'ai pu consulter sur cette question ni le *Mycerinus* de Reisner, ni la récente *Ägyptische Kunstgeschichte* de Fr. von Bissing. Nils Åberg, *Bronzezeitliche und früheisenzeitliche Chro-*

et l'Égypte avant de le faire parvenir en Crète[1]. Si nous devions choisir entre ces deux hypothèses, nous préférerions assurément la première ; n'étant pas tenu à ce choix, nous admettrons la possibilité de rapports directs entre la Crète et l'Égypte, quand l'influence asiatique, transmise par l'Anatolie ou la Syrie, ne suffira pas à tout expliquer, tandis que Sir Arthur tourne ses regards vers l'Égypte avant de les porter sur l'Asie. C'est là, nous semble-t-il, pour les époques anciennes de la civilisation crétoise — il ne s'agit naturellement pas des temps d'Amarna ou même de Camarès — une erreur de perspective : la Crète de l'an 2000 m'apparaît toute dépendante encore du monde anatolien et syrien, par ses origines et par son commerce ; l'Égypte est encore bien lointaine.

En veut-on une preuve, la meilleure, je crois ? Quand un rapprochement ou une analogie avec les choses d'Égypte semblent convaincants, c'est, presque toujours, que Sir Arthur s'est adressé à l'Égypte prédynastique ou protodynastique, ou à l'Égypte des dynasties VII-VIII ; deux périodes pendant lesquelles on s'accorde à reconnaître que l'Égypte fut pénétrée d'influences asiatiques[2]. Soit cette céramique aux formes inspirées des techniques métalliques, anse plate, arêtes vives, longs becs : elle est particulièrement florissante dans la Crète du M. M. I. et des époques postérieures. Logiquement devra-t-on la rapprocher de fabrications prédynastiques, de mille ans plus anciennes au bas mot, inspirées sans doute de modèles asiatiques[3] ? Ne vaudra-t-il pas mieux en chercher directement l'origine, dans cette Asie où naquirent les arts du métal, où ces formes se sont perpétuées sans interruption, quand elles disparaissaient ailleurs — alors surtout que Byblos et Hissarlik, autour de 2000, offrent les intermédiaires qu'on attendait? L'exemple est un peu brutal; il éclaire bien, croyons-nous, l'erreur de perspective qui, hâtons-nous de le dire, tend à s'atténuer d'un tome à l'autre du *Palace of Minos* : erreur qui n'était possible que parce qu'on ne mesurait pas encore la puissance de rayonnement artistique — politique aussi — de la Mésopotamie.

Or, nous connaissions déjà deux cylindres, de facture asiatique, importés en Crète au M. M. I., appartenant tous deux aux séries de l'âge d'Hammourabi ; l'un fut trouvé à Platanos, en cette Messarà qui, plus que toute autre région, devait être ouverte à l'influence

---

nologie, IV, p. 280, retarde lui aussi, jusqu'à l'époque des seconds palais, l'établissement de contacts directs avec l'Égypte. Frankfort, *o. l.*, II, p. 94 sq., de façon plus nuancée, considère seulement l'influence asiatique comme prépondérante.

1. Par ex., *P. of M.*, II, p. 28; III, p. 261, « through circuitous Nilotic channels ».

2. Cf. par ex. de Morgan, *Préhistoire orientale*, II, p. 248 sq.; Contenau, *Manuel...*, p. 1582 sq. Evans reconnaît du reste cette dépendance, *l. l.*, II, p. 26-7 ; IV, p. 505-6, 520.

3. *P. of M.*, I, p. 80-3 et fig. 47-50 ; II, p. 824-5 ; encore IV, p. 98. Je serais étonné du reste que les vases de Sphoungaras, cités par Evans, remontent au M. A. II.

égyptienne, l'autre aux environs de Candie[1]. Le tome IV du *Palace* nous en révèle un autre, en lapis-lazuli, aux motifs nettement sumériens, qui remonterait à 2400 environ, s'il est parvenu en Crète un peu plus tard[2]. La preuve est faite, il me semble, que par Chypre[3], ces cylindres et d'autres objets sans doute[4], circulaient dans le monde égéen, de façon assez courante, dès avant la fin du troisième millénaire : seconde route, avec celle venue d'Hissarlik par les Cyclades, qui va transmettre au monde égéen les influences issues du fond de l'Asie ou des régions intermédiaires, syriennes et anatoliennes.

Nous ne voulons point reprendre le problème en son ensemble ; il vaudrait la peine de réétudier les faits crétois de cette époque à la lumière des civilisations d'Asie, avec l'aide de spécialistes. Quelques exemples suffiront. La céramique d'abord, ou du moins certaines catégories céramiques : Evans et Frankfort après lui ont bien montré comment certaines formes et certaines techniques, par exemple ces calices en terre noircie à la fumée, simplement polis, se rattachaient, tout au long du M. A. et jusqu'au M. M. I., à l'ensemble des fabrications cycladiques et, par delà, à la grande famille céramique anatolienne[5]. La survivance au M. M. I. d'un mode de décoration primitive comme l'incision, s'explique de la même façon : notons qu'un tesson d'Hissarlik II, mis au jour dans les récentes fouilles américaines, fournit un bon parallèle, avec une curieuse représentation incisée de guerrier, à certain décor incisé du M. M. I. crétois[6]. Mais surtout j'ai été frappé des rapprochements suggérés par Åberg[7] entre les séries céramiques de l'Anatolie pré-hittite et celles du M. M. I. : les mêmes techniques du métal inspirent visiblement les mêmes formes. Nous le disions tout à l'heure : inutile de recourir à de lointains antécédents égyptiens, quand l'Asie ne cesse de fabriquer ces formes étranges, ces « théières » par exemple, à long déversoir, si caractéristiques en Crète du M. A. III et du M. M. I, mais qui, dans une fouille récente,

---

1. Xanthoudides, *Vaulted tombs*, p. 117; Evans, *P. of M.*, I, p. 198, fig. 146 (Platanos) ; II, p. 265, fig. 158 (environs de Candie) ; cf. aussi un cylindre d'argent, Seager, *Mochlos*, fig. 36, I, n.

2. *P. of M.*, IV, p. 423-5, fig. 349-350 ; p. 497, n. 1.

3. Où un cylindre de l'époque d'Hammourabi a été trouvé à Haghia Paraskévi, Ohnefalsch-Richter, *Kypros...*, fig. 35.

4. Il ne semble pas que les céramiques peintes d'Asie aient exercé d'influence sur la céramique crétoise. Frankfort (*l. l.*, II, p. 92, n. 3) ne signale guère qu'une analogie isolée entre un bol de Mochlos et des fabrications syriennes.

5. Evans, *P. of M.*, I, p. 60-2, 166, 191 sq.; IV, p. 79-81 ; mais surtout Frankfort, *o. l.*, II, p. 86 sq. Nous aurons un jour à reprendre cette question, en étudiant certaines séries des nécropoles de Mallia : la côte Nord de la Crète est particulièrement soumise aux influences cyclado-anatoliennes.

6. *A. J. A.*, 1935, p. 30-1 et fig. 24 ; sur le renouveau de l'incision au M. M. I., cf. Evans, *o. l.*, I, p. 166 et fig. 118 *b* ; IV, p. 89-90, fig. 56-7 ; et la curieuse scène de Mallia, P. Demargne, *Mélanges Glotz*, p. 312, pl. III et fig. 1.

7. *L. l.*, IV, p. 96-101 et fig. 189-192 ; p. 212-3, et fig. 389-392. Nous n'entendons pas de ce fait approuver la chronologie de Åberg. Le problème sera à reprendre, quand nous publierons les trouvailles des nécropoles de Mallia.

à Tépé Sialk, entre Téhéran et Ispahan, se retrouvent encore dans une nécropole des XII^e-XI^e siècles[1]. La région caucasienne, le plateau iranien, le Turkestan peut-être, voilà les régions où sont nés les arts du métal, et d'où les formes métalliques se sont propagées — pour un temps — dans la Mésopotamie présargonique[2], en Anatolie, en Syrie, et par delà, dans le monde égéen. Evans a justement noté les rapprochements qui s'imposaient avec des vases d'argent d'Hissarlik II, marquant l'importance de ce centre dans la distribution de l'argent métal, que les mines d'argent aient été exploitées en Troade même ou dans l'intérieur de l'Asie Mineure[3]. Mais nous ne pouvons plus maintenant ignorer l'hinterland lointain de Troie : les fouilles de Kültépé[4], celles d'Alishar[5], des trouvailles, encore isolées[6], dans la même région, fournissent avec le M. M. I crétois des rapprochements frappants. Et l'on sait que de la Cappadoce, une route divergente descend vers la Cilicie[7] et la Syrie, où, à Byblos, dans un tombeau du Moyen Empire, est apparue une théière à bec, d'argent elle aussi[8]. Je ne crois guère à une influence égéenne sur la forme de ce vase, tout au plus sur le motif de spirales qui décore un autre vase d'argent du même tombeau[9]. Evans lui-même insiste sur le caractère nettement anatolien et Nord syrien de ces types ; il note très justement que ces vases à bec persistent en Syrie, alors qu'en Crète ils n'apparaissent qu'à intervalles éloignés, apportés par des vagues successives d'influences orientales[10]. Hissarlik, Byblos, les deux débouchés sur la mer des routes d'Asie, alternative qui nous sera souvent proposée : le choix entre ces deux intermédiaires est et sera souvent difficile ; l'origine asiatique des types métalliques nous paraît en tout cas assurée.

---

1. Sur cette fouille, cf. *Syria*, 1935, p. 229 sqq., et particulièrement planches XLI, 1 et 2 ; XLII et XLIII. D'autres recherches, sur d'autres points de la même région, ont donné des résultats analogues.

2. Cf. par exemple H. DE GENOUILLAC, *Fouilles de Telloh*, I, p. 28 sq.

3. EVANS, *l. l.*, I, p. 191-3. Cf. sur ce sujet l'article de CARY, *Mélanges Glotz*, surtout p. 135-6, *The sources of silver for the greek world :* l'origine micrasiatique de l'argent est bien plus vraisemblable que l'origine espagnole. Quant à la chronologie des cités successives à Hissarlik, les fouilles américaines vont renouveler les données du problème, cf. VON BISSING, *B. Phil. W.*, 1935, col. 198.

4. *Syria*, 1927, par ex. pl. IV, 2-5 ; cf. POTTIER, *L'art hittite*, II, p. 12-3, 59-60.

5. SCHMIDT, *Anatolia through the ages* (*Oriental Inst. communications*, n° 11). p. 77 sq., fig. 109-110 ; VON DER OSTEN, *Discoveries in Anatolia*, 1930-1 (*Or. Inst. comm.*, n° 14), p. 50, fig. 48. La chronologie des niveaux de Alishar n'est pas encore parfaitement établie : Alishar II qui nous intéresse ici, commencerait vers 2200-2100 et se prolongerait peut-être après l'invasion hittite.

6. Cf. par ex. GÖTZE, *Kleinasien*, p. 42 et fig. 5, vases de Tyana (Nigde), au musée de Berlin. GÖTZE (p. XI de l'introduction), rapproche ces vases des vases crétois du M. M. I.

7. Tyana est justement sur cette route ; M. E. GJERSTAD (*Rev. arch.*, 1934, I, p. 192) suggère divers rapprochements céramiques, par l'intermédiaire de la Cilicie, entre Anatolie et Syrie, à l'âge du bronze.

8. P. MONTET, *Byblos et l'Egypte*, p. 189-191, pl. CXI et CXII.

9. E. POTTIER, *Syria*, 1922, p. 300-1, tout en soulignant le caractère oriental du long bec, rattachait la théière à la fabrication « mycénienne de haute époque ». Cf. les observations de F. CHAPOUTHIER, *R. E. A.*, 1935, p. 213-5.

10. *P. of M.*, II, p. 655-6 et 824-6.

Passons à un second problème, étroitement lié au précédent, celui des origines de la bijouterie minoenne. Nous avons montré, à propos de quelques trouvailles de Mallia, que celle-ci, au M. M. I, atteignit une rare perfection, sous l'influence des techniques asiatiques[1] ; nous constatons avec plaisir que Sir Arthur souligne les antécédents mésopotamiens de la bijouterie minoenne : les parures d'Ur lui paraissent annoncer celles de Mochlos et de Mallia[2]. Reprenons seulement l'étude, que nous avions tentée, de la décoration au grènetis : nous en trouvions l'origine à Ur même, au quatrième millénaire, puis, plus près de nous, en Babylonie, au temps d'Hammourabi[3].

Or, le cylindre de lapis-lazuli, découvert en Crète, que nous avons mentionné tout à l'heure, est couronné d'un cercle de grains d'or[4] : nous tenons, il me semble, la preuve matérielle que ce mode de décoration vient au monde égéen de la Babylonie, sinon de plus loin encore[5]. Là encore deux voies de transmission sont possibles, toujours les mêmes : dans le prétendu trésor de Priam, qui appartient à Hissarlik II, des bijoux sont décorés au grènetis[6] (à ma connaissance, cette technique n'est pas encore signalée dans l'Anatolie centrale) ; et d'autre part, à Byblos, un médaillon d'or présente une série d'images astrales, cernées d'un fin grènetis ; il doit remonter à la même époque à peu près que les bijoux d'Hissarlik[7] : toujours cette date de 2100-2000 environ, si importante, semble-t-il, dans l'histoire des relations commerciales et artistiques. L'Égypte aussi connaît vers la même époque cette technique de la granulation, dans le trésor de Dahchour[8] ; il est évident qu'elle lui vient d'ailleurs, car elle ne s'y développe qu'à certaines périodes, sous des influences étrangères[9]. Nous pensions que l'Égypte pouvait l'avoir empruntée à l'art minoen ; il est bien plus vraisemblable que c'est Byblos qui lui

---

1. *B. C. H.*, 1930, p. 418-421 ; rappelons que des bijoux du M. M. I. ont été trouvés à Mallia, à Cnossos, à Koumasa.

2. Les bijoux de Mallia sont reproduits, *P. of M.*, IV, p. 75-6 et fig. 47-8. Sur l'influence sumérienne, *ibid.*, p. 124-6.

3. Le bijou auquel je faisais allusion, *B. C. H.*, 1930, p. 421, d'après Meissner, *Alter Orient*, XV, p. 64 (reproduit fig. 15), vient de Dilbat, au pays d'Akkad ; il appartient à une collection privée de Berlin ; il remonte, selon Meissner, à l'époque d'Hammurabi.

4. *P. of M.*, IV, p. 423, fig. 349.

5. M. Dussaud rapproche du médaillon de Byblos dont nous allons parler des disques de Suse et une pendeloque de la Perse occidentale, *Syria*, 1923, p. 311 ; 1930, p. 172-3 et fig. 3. C'est de ce côté qu'il faudrait chercher. Åberg, *o. l.*, III, p. 155-8, IV, p. 265, attribue en dernier lieu à cette technique une origine anatolienne, alors que l'Anatolie n'est, à notre avis, qu'un intermédiaire. Quant aux dates qu'il donne aux objets crétois, elles restent vagues ou erronées.

6. W. Dörpfeld, *Troja und Ilion*, I, p. 358 et *Beilage*, 43, VI.

7. Non pas à la VI[e] dynastie (Montet, *Byblos et l'Egypte*, p. 128-9 et p. 138), mais à la XII[e], et à une réfection du sanctuaire (cf. Vincent, *R. biblique*, 1925, p. 173 ; R. Dussaud, *Syria*, 1930, p. 171-3).

8. Références données, *B. C. H.*, 1930, p. 419, n. 1 ; ajouter *Bull. Metrop. Museum* (New-York), 1928, p. 249 sq.

9. Nouvel Empire, époque ptolémaïque.

fournit des modèles : un bijou filigrané, découvert par M. Dunand, à Byblos, ressemble, nous dit-on, « à s'y méprendre » à un étui à kohl de Dahchour[1]. Une fois de plus nous devons admettre que les ressemblances entre Crète et Égypte s'expliquent par la communauté des modèles d'Asie.

L'enquête assurément ne doit pas s'en tenir là ; indiquons seulement quelques problèmes qui seraient à reprendre, selon ces perspectives. L'étude de la glyptique a été renouvelée par Fr. Matz ; or, si celui-ci explique par des influences européennes — balkaniques — les caractères du style crétois, il affirme l'origine asiatique des formes de cachets, comme de la plupart des motifs décoratifs[2]. Evans, au contraire, tout en reconnaissant que l'origine première de telle forme ou de tel motif est asiatique[3], tient toujours beaucoup à l'intermédiaire égyptien des premières dynasties ou des dynasties VII-VIII[4], alors même que l'Anatolie ou la Syrie offrent des analogies beaucoup plus acceptables pour les raisons que nous avons dites. Ainsi les cachets en forme d'animaux, — animal couché, lion allongé, singe accroupi, — se retrouvent, reconnaît Evans[5], dans une vaste zone allant de la Syrie du Nord à la Babylonie et jusqu'à Suse ; pourquoi en chercher plutôt les prototypes dans l'Égypte protodynastique ? Le cas du sceau en forme d'oiseau est plus frappant encore : Åberg a signalé qu'une terre-cuite d'Alishar et un sceau-figurine du Hauran (toujours les deux intermédiaires : Anatolie, Syrie) offraient les analogies les plus frappantes avec les cachets bien connus de Koumasa et de Hagios Onouphrios[6]. Qu'est-il besoin dès lors d'un oiseau d'Abydos, remontant à la Ire dynastie[7] ? Étendue des formes au décor, l'enquête aboutirait vraisemblablement aux mêmes conclusions : le thème de la procession d'animaux se rencontre dans l'Égypte protodynastique, mais surtout en Asie, à toutes les époques ; la fabrication des vases par le potier, l'adoration du soleil, autant de sujets qu'on retrouve en Asie[8]. Nous ne pouvons prolonger la recherche ; on aurait beau jeu, je crois, à montrer que la glyptique crétoise, à ses débuts, dépend toute des modèles asiatiques, comme en dépendent les tablettes inscrites de la Crète des premiers palais[9].

---

1. *Syria*, 1929, p. 210.
2. Matz, *Die frühkretischen Siegel*, surtout p. 28-9, 269-270.
3. *P. of M.*, I, p. 69, 118-9 : IV, p. 505.
4. *P. of M.*, IV, p. 486-7, 503-6 ; sur les rapports possibles entre ces séries égyptiennes et celles d'Asie, cf. Matz, *l. l.*, p. 50-1.
5. *P. of M.*, I, p. 15, 119. L'opinion de Matz, sur ce point, est très affirmative : toutes les formes, zoomorphiques ou non, remontent à des prototypes asiatiques, *o. l.*, p. 95-103.
6. Åberg, *o. l.*, IV, p. 270 ; rapprocher les sceaux crétois des fig. 511-2, de l'oiseau d'Alishar, fig. 193 (= Schmidt, *o. l.*, fig. 131) et du sceau du Hauran, fig. 194.
7. *P. of M.*, IV, fig. 408.
8. Pour le travail du potier, Contenau, *Manuel...*, fig. 299, est à rapprocher de *P. of M.*, I, fig. 93 a 1 et b 2, 3 et de *Mél. Glotz*, p. 194, fig. 9 (Mallia) ; pour l'adoration du disque solaire, cf. H. de Genouillac, *Telloh*, I, p. 39.
9. Mlle Banti vient de donner une bonne publication des sceaux de la grande

L'iconographie minoenne qui se constitue à cette même époque, ne dérive-t-elle pas du reste, pour une bonne part, de la grande imagerie asiatique : le bouquetin, et le lion, et le sphinx et le griffon, les hommes et les bêtes fantastiques, n'est-ce point de la Mésopotamie que la Crète les reçoit par l'intermédiaire syrien ou anatolien[1] ? Plus tard, elle les renverra et à l'Égypte et à la Syrie elle-même, marqués de son génie propre : le va-et-vient, le jeu des influences et des chocs en retour, voilà la grande loi des rapports de la Crète avec l'Orient. Passons rapidement sur d'autres aspects de l'art crétois : vases-statuettes et *rhyta*, tout le monde le reconnaît, sont apparentés aux produits similaires de la Mésopotamie et de l'Anatolie ; les trouvailles d'Alishar n'ont fait qu'accroître le matériel de comparaison[2]. L'architecture elle-même, si peu étudiée encore, de la Crète du M. M., est toute tournée vers l'Asie : aux premiers palais on devra comparer, en termes moins vagues qu'on ne l'a fait jusqu'ici, les ensembles correspondants — et de même date — d'Anatolie, de Syrie, de Mésopotamie, quand il s'en trouvera. Nous avons essayé de montrer que, jusqu'au M. M. I, la maison crétoise conservait le foyer de type anatolien[3]. Quant à la *tholos* funéraire, si attaché qu'il fût à la théorie de l'origine libyenne[4], Evans a cru pouvoir la rapprocher de prototypes sumériens[5] ; et l'on sait que les tholoi ne sont plus confinées en Messarà, mais que des tombes de type analogue ont été trouvées à Krasi-Pediados, et puis, tout récemment, à Kalergi, dans la Pediada aussi, face au Nord et non plus face au Sud : là encore les perspectives se modifient[6]. N'est-ce point en Asie qu'on trouvera l'explication du curieux ensemble funéraire de Chrysolakko, à Mallia ?

Et nous ne sommes pas au bout : si l'on suppose — à juste titre — que les croyances religieuses des Égéens s'apparentent à celles des

---

tholos de Haghia Triada, mais sans commentaire historique (*Annuario...*, XIII-XIV, p. 198-216).

1. De combien de motifs (personnage humain, bêtes réelles ou fantastiques) les Crétois ne trouvèrent-ils pas les modèles sur le seul cylindre déjà mentionné (*P. of M.*, IV, fig. 349-350) ? Evans a esquissé, *ibid.*, IV, p. 528 sq., l'histoire d'un thème (lion attaquant sa proie) : origine mésopotamienne, élaboration minoenne, réaction minoenne sur l'art syro-phénicien, influence phénicienne sur l'art grec archaïque. Pour tous les thèmes ou simples motifs, une étude *historique* serait à faire ou à reprendre.

2. *P. of M.*, II, p. 258 sq. Pour le type de la femme pressant ses seins, à Mochlos (et maintenant à Mallia, *Mél. Glotz*, I, p. 305-7, pl. I-II), Evans invoque — toujours selon la même tendance — une analogie avec un objet égyptien de la XI[e] dynastie, mais le type est assurément asiatique (cf. Frankfort, *l. l.*, II, p. 115, n. 7). A Alishar, cf. von der Osten, *o. l.*, p. 48, fig. 46.

3. *B. C. H.*, 1932, p. 84-8.

4. Cf. surtout *P. of M.*, II, p. 35 sq. ; cette théorie est combattue par Mlle Banti, *l. c.*, p. 250-1.

5. *P. of M.*, III, p. 259-261. Mais les intermédiaires sont à trouver.

6. La découverte d'une *tholos* à Kalergi est signalée, *P. of M.*, IV, p. 982, n. 4. Ch. Picard (*J. S.*, 1929, p. 101) indiquait déjà qu'à son avis la question n'était pas résolue.

Asianiques, en raison d'une primitive communauté de race, s'étonnera-t-on que l'expression sensible de ces croyances, types divins, symboles religieux, instruments du culte, soit, dans les deux pays, sensiblement analogue : la même grande déesse — ou à peu près — règne en Anatolie et en Crète, déesse nue[1], déesse à la colombe[2], plus tard maîtresse des fauves. Le dieu à la double hache, subordonné à la Grande Mère, c'est le dieu anatolien de la lumière[3]. Le *kernos*, instrument du culte de la Mère, n'est-ce point en Anatolie qu'on a cru en pouvoir chercher l'origine, comme aussi celle du palanquin qui, dans les processions, transportait la déesse[4] ? La course des taureaux, la lutte de l'homme et du taureau, en Cappadoce et en Crète, faisaient figure de cérémonies rituelles[5]. Passons vite, car ici tout le monde est d'accord.

Pourquoi dès lors supposer que, dépendante des *cultes* anatoliens — car ici c'est la religion anatolienne qui semble avoir agi sur les religions sémitiques — la Crète ait dépendu d'abord de *l'art* égyptien ? F. Chapouthier accordait encore — en 1928, il est vrai — que la vague d'influence orientale du M. M. I succédait à une période où aurait prédominé l'influence égyptienne[6]. C'est celle-ci que je n'aperçois plus guère, sinon sous la forme de ces magnifiques vases de pierre qu'on retrouve du reste en Palestine et en Syrie, et qui peut-être, nous l'avons dit, sont passés par cette voie détournée[7]. Et quand même quelques objets isolés seraient parvenus directement d'Égypte en Crète, il n'en serait pas moins acquis que, partie intégrante du monde anatolien, la Crète ne s'en détacha que lentement, que par l'Anatolie et aussi par la Syrie, avec qui elle dut entrer en contact plus tôt qu'on ne le croit généralement, elle accueillit aisément des influences mésopotamiennes qui, au temps d'Hammourabi, s'étaient largement diffusées. Ces empires de Sargon et d'Hammourabi, voilà les milieux à la marge immédiate desquels il faut replacer la civilisation crétoise des origines ; l'invasion indo-européenne, Grecs et Hittites, brisa, au début du second millénaire, cette relative unité[9]. Ne serait-ce pas alors, mais alors seulement, qu'Hissarlik ruinée, Byblos coupée pour un temps de son arrière-

---

1. Cf. en dernier lieu, *P. of M.*, IV, p. 427-9. Si le type de la déesse nue reparaît à Mallia, au M. M. I. (*Mél. Glotz*, p. 307 sq.), n'est-ce pas sous l'influence anatolienne, transmise par les Cyclades ?
2. *P. of M.*, IV, p. 405 sq.
3. *Ibid.*, p. 23, 478-9.
4. *B. C. H.*, 1928, p. 313-6.
5. *P. of M.*, I, p. 15, 190 ; IV, p. 23.
6. *B. C. H.*, 1928, p. 314.
7. *P. of M.*, I, p. 646, 85-93 ; II, p. 30-1, 56-9. Cf. les rapprochements de F. Chapouthier, *R. É. A.*, 1930, p. 210-1, fig. 1. Mais il n'y a pas qu'à Byblos que paraissent ces formes égyptiennes.
9. Il semble bien, en effet, qu'on puisse lier les deux invasions. Sur ce sujet, cf. les pages de E. Pottier, *L'art hittite*, II, p. 57 sqq. En tout cas la rupture est nette dans le monde égéen (passage de l'Helladique ancien à l'Helladique moyen), comme en Asie, vers la même date.

pays, la Crète se tourna enfin vers l'Égypte florissante et rayonnante de la XII^e dynastie ? C'est le moment en tout cas où parvinrent, en Égypte, les premiers vases crétois[1].

- Grenoble, février 1936.

Pierre DEMARGNE.

---

1. Hâtons-nous de dire que les relations avec l'Égypte allèrent se développant, mais que les relations avec l'Asie reprirent très vite : une nouvelle vague d'influence orientale, issue surtout de l'empire hittite, est sensible et à Mycènes et en Crète, dès le M. M. III-M. R. I. Dès lors aussi, le choc en retour de la civilisation égéenne est sensible à Chypre et en Syrie, comme en Égypte.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

Le Dr LÉON H. HENRI-MARTIN (1864-1936).

La brusque disparition du Dr Henri-Martin, mort subitement le 9 juin 1936, en son logis du Peyrat (Charente), est une perte particulièrement cruelle pour les études de préhistoire. Succédant à la phalange des premiers pionniers qui furent les créateurs de cette nouvelle discipline, dont les racines sont fortement implantées dans le sol français, Henri-Martin, par l'importance de ses découvertes archéologiques, l'ampleur de son savoir, a puissamment contribué à élargir l'horizon des recherches préhistoriques.

Né à Paris, le 5 mars 1864, il prit ses grades de licencié ès-sciences et de docteur en médecine. L'étude des sciences naturelles exerça de bonne heure, sur son esprit, un invincible attrait. De 1889 à 1901, il publie une série de notes sur l'appareil venimeux des vipères. Puis, entré au laboratoire de Mathias-Duval, il se tourne vers l'embryologie. Sa thèse de médecine, sur *Les artères coronaires du cœur des vertébrés*, lui valut une des médailles d'or de la Faculté.

Henri-Martin devait rester toujours fidèle aux sciences naturelles. Ce sont elles qui le conduisirent à entreprendre, avec son père, des recherches au Caucase, puis en Algérie. Ce sont elles encore qui l'amenèrent à la préhistoire. Vers 1898, il fait ses écoles de fouilleur dans les brèches de la grotte de Pujieux (Ain). Puis, en 1904, on le trouve secrétaire de la jeune Société préhistorique française, à la fondation de laquelle il avait pris une part très active aux côtés de Paul Reymond, du Dr Guébhardt et d'Émile Rivière. En 1910, il était appelé à la présider.

L'achat du grand gisement paléolithique de La Quina (Charente) et la création, au Peyrat, d'un laboratoire de préhistoire et d'anatomie comparée allaient faire du Dr Henri-Martin un de nos préhistoriens les plus agissants. De 1905 à 1914, les vacances que lui laissait l'exercice de sa profession médicale vont être consacrées toutes entières à l'exploration de la station, avec une prudence et une méthode particulièrement remarquables. De brillantes découvertes ne devaient pas tarder à venir récompenser cette infatigable ténacité. Ce fut, en 1911, la découverte du squelette de femme néanderthalien qu'avaient précédé celle d'un outillage lithique et osseux d'une importance capitale pour l'étude du Moustérien. La guerre seule devait interrompre ces recherches. Dégagé de toute obligation militaire, le Dr Henri-Martin s'engage ; blessé deux fois, il est attaché à l'Etat-Major de la IIIe armée. C'est alors qu'il entreprend une remarquable série de travaux sur les effets des blessures de guerre à travers le corps humain. La collection de pièces anatomiques, réunies par lui, occupe aujourd'hui une place importante au Musée du Val-de-Grâce, et l'ouvrage qu'il publia sur les blessures de guerre du poumon lui valut un grand prix de l'Académie des Sciences.

Les hostilités terminées, Henri-Martin va entièrement se consacrer à la préhistoire, et pendant quinze années poursuivre ses recherches dans les brèches moustériennes et aurignaciennes de La Quina et dans le grand sanctuaire-atelier du Roc, près de Sers (Charente). Une fois encore le succès va couronner ses efforts. Ce furent, au Roc, la découverte d'une tombe collective renfermant des squelettes du type de Chancelade, puis d'un ensemble de sculptures solutréennes d'un extraordinaire intérêt. Les morceaux de la frise mis au jour livraient les témoignages éclatants d'un art alors presque inconnu pour cette période du Paléolithique supérieur.

Ces découvertes ont été décrites et publiées par le Dr Henri-Martin dans une suite de volumes ou de mémoires, dans lesquels il s'appliqua à retracer les conditions de vie des hommes primitifs : *Recherches sur l'évolution du Moustérien dans le gisement de La Quina (Charente)*. T. I, *Industrie osseuse ;* Paris, Schleicher, 1907-1910. T. II, *Industrie lithique ;* Angoulême, Imprimerie ouvrière, 1932. T. III, *L'Homme-Fossile ;* Paris, A. Doin, 1923. T. IV, *L'Enfant fossile de La Quina ;* Angoulême, Imprimerie ouvrière, 1926. — *La station aurignacienne de La Quina ;* Angoulême, Imprimerie ouvrière, 1931. — *Nouvelles constatations faites dans la station aurignacienne de La Quina*, dans *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXXIII, 1936, p. 177-202. — *La frise sculptée et l'atelier solutréen du Roc*, Archives de l'Institut de paléontologie humaine, mémoire n° 5 ; Paris, Masson, 1928. — *Études sur le solutréen de la vallée du Roc (Charente)*. I, *Les troglodytes quaternaires de la vallée du Roc ;* II, *Caractère des squelettes humains quaternaires de la vallée du Roc ;* III, *L'atelier solutréen du Roc. Sa frise sculptée ;* Angoulême, Imprimerie ouvrière, 1928. — *Les sculptures du Roc*, dans *Préhistoire*, t. I, 1932, p. 1-8.

De tous ces trésors archéologiques qu'il avait découverts, le

Dr Henri-Martin n'a rien gardé pour lui. La salle qui porte son nom au Musée des Antiquités nationales garde le souvenir de son inépuisable générosité. D'autres établissements scientifiques bénéficièrent de ses libéralités. C'est qu'en effet ce savant n'avait d'autre ambition que de servir. La création du laboratoire du Peyrat en est une preuve nouvelle. Henri-Martin avait voulu, près du gisement de La Quina, réunir un ensemble de squelettes d'animaux et d'outillages paléolithiques, largement accessible, afin de faciliter à tous les études d'anatomie comparée et de préhistoire. Le titre et les fonctions de directeur à l'École pratique des Hautes-Études, puis la croix d'officier de la Légion d'honneur vinrent, un peu tardivement, récompenser trente années de labeur et un désintéressement absolu. R. L.

PIERRE DUBALEN (1851-1936).

Agronome et botaniste éminent, Pierre Dubalen, mort le 27 avril 1936, dans sa propriété de Montsoué (Landes), fut également un excellent archéologue. Son extrême modestie n'a pas toujours permis de rendre justice à ses travaux qui ont fait connaître d'importants vestiges des civilisations pré- et protohistoriques du Sud-Ouest de la Gaule. On lui doit, en particulier, l'exploration des grottes de Brassempouy, de Montaut, de Rivière. En Chalosse, dans les gisements de surface, il découvre un facies nouveau du Paléolithique ancien, le Chalossien. Les fouilles qu'il entreprît sur le territoire des communes d'Arboucave et d'Aubagnan (*Les Tertres tumuliformes de Lacajunte, d'Arboucave et des communes voisines*, Bulletin de la Société de Borda, 1913, p. 348-360) ont ramené au jour un ensemble de sépultures appartenant à un Hallstattien évolué, à fortes tendances ibériques.

La municipalité de Mont-de-Marsan avait tenu à reconnaître les services qu'il avait rendus à sa petite patrie en donnant son nom au Musée qu'il avait fondé, il y a cinquante ans. R. L.

PAUL DARCHE.

Venu tard à l'archéologie, Paul Darche, mort le 21 février 1936, avait su se faire une place méritée parmi ses collègues de la Commission du Musée de Bavay. Quand la revue *Pro Nervia* eut été fondée, en 1923, il commença dans ce recueil, en collaboration avec M. Hénault, l'inventaire des marques de potiers du Musée de Bavay, qu'il continua seul ensuite, travail assez développé et d'autant plus utile que chaque marque est accompagnée d'une figure. L'étude de la céramique romaine était restée préférée de Paul Darche ; mais je n'oublie pas qu'il avait accepté de contribuer, pour une large part, aux recherches destinées au texte de la Carte archéologique de la Gaule romaine *(Forma orbis romani)*, pour le département de la Somme où il résidait une grande partie de l'année (carte qui sera publiée dans quelques années). De grandes souffrances pendant la guerre, un

deuil très douloureux depuis, avaient miné la santé de Paul Darche, qui disparaît à un âge peu avancé, alors que nous pouvions attendre encore beaucoup de lui. Adrien Blanchet.

JAMES HENRY BREASTED (1865-1936).

La mort de James Henry Breasted, survenue à New-York le 2 décembre 1935, sera vivement déplorée aussi bien des spécialistes de l'orientalisme que des historiens. On ne saurait oublier que c'est à ce savant que les États-Unis doivent d'occuper actuellement une place si éminente parmi les nations qui se sont attachées à l'étude de l'ancient Orient.

Né à Rockford (Illinois), Breasted se destina d'abord à la pharmacie. Élève de The Chicago theological Seminary, puis de l'Université de Yale, il vint à Berlin suivre les cours d'égyptologie d'Erman. Docteur en philologie, avec une thèse sur les hymnes solaires d'Aknaton, il était la même année (1894) nommé à l'Université de Chicago, où il devait enseigner jusqu'en 1930.

Ses premières publications se rattachent au projet qu'il avait formé de bonne heure de donner la traduction anglaise des textes historiques et des documents administratifs égyptiens. En 1903, cinq volumes étaient publiés de ses *Ancient Records of Egypt : Historicals Documents*. L'année précédente, Breasted donnait son premier ouvrage historique, *History of Egypt*, dont le succès s'affirma par de nombreuses traductions en allemand, français, russe et arabe. Au retour d'une expédition en Nubie (1905-1907), il entreprend d'éditer les textes des Pyramides, et, en 1912, paraît son importante étude, *Development of Religion and Thought in ancient Egypt*. Son dernier livre, *The Dawn of Conscience* (1933), clôt une série qui a renouvelé l'étude de la religion et de la pensée de l'Égypte ancienne. Breasted joignait encore à la connaissance qu'il avait des peuples de l'Orient classique un tempérament d'historien qui ne dédaignait pas les essais de synthèse (*The Conquest of Civilization*).

Le XII[e] et dernier volume, consacré par l'Université de Chicago, à définir l'œuvre qu'elle s'est efforcée d'accomplir, traite de l'Oriental Institute (voir *Revue archéologique*, 1933, I, p. 264-266). Dans ce livre, Breasted, qui avait su intéresser J. D. Rockfeller aux recherches archéologiques en Orient, fait l'historique de cette institution dont il fut le créateur (1925) et l'animateur. Ce fut comme le testament de toute sa vie scientifique. R. L.

ALBERT NAEF (1862-1936).

Victime d'un drame familial, Albert Naëf est mort le 8 janvier 1936. Né à Lausanne en 1862, il fit ses études à l'École polytechnique de Stuttgart et à l'École des Beaux-Arts de Paris. Chef du service des monuments historiques du canton de Vaud (1899), professeur d'archéologie aux universités de Neuchâtel (1905), puis de Lausanne (1914), il était docteur *honoris causa* des Universités de Zurich et de Genève.

C'est à lui que l'on doit l'exploration et la restauration du château de Chillon, aux bords du Léman. En France, il avait fouillé les ruines du temple gallo-romain de Graville-Sainte-Honorine (Seine-Inférieure). R. L.

ROBERT SEYMOUR CONWAY (1864-1933).

Professeur aux Universités de Cardiff (1893-1903) et de Manchester (1903-1929), R. S. Conway fut un des bons connaisseurs de l'histoire et de l'ethnographie des peuples hittites, étrusques, italiotes. Parmi ses nombreux travaux[1], on signalera sa collaboration à la *Cambridge ancient History*, pour laquelle il avait rédigé les chapitres consacrés aux Étrusques et aux tribus indo-européennes (t. IV, c. XII et XIII), à l'*Hasting's Encyclopedia of Religion and Ethica* (II, s. v. *Italy, ancient Religion ;* VIII, s. v. *Ligurian Religion*). R. L.

EMILIO BONCI CASUCCINI († 1934).

Descendant de Pietro Bonci Casuccini, l'un des collectionneurs de l'âge d'or des fouilles de Chiusi, Emilio Bonci Casuccini avait, à son tour, réuni, dans sa villa de Marcianella, un ensemble de pièces de tout premier ordre, mises au jour par les travaux agricoles entrepris dans ses vastes domaines. Un inventaire sommaire de ces découvertes a été publié dans les *Monumenti antichi dei Lincei* (t. XXX, 1925, c. 521-522). A Sienne, où il est mort le 20 août 1934, Casuccini avait pris part à la formation du Musée archéologique. R. L.

Les pétroglyphes des Alpes italiennes.

Dans *Studi etruschi* (t. VIII, 1934, p. 11-48 et pl. I-XXII), M. R. Battaglia a dressé un inventaire, fort bien illustré, des pétroglyphes du nouveau groupe de Valcamonica, le plus important de la Péninsule, par la variété autant que par la continuité dans le temps de ses manifestations, depuis l'âge du Bronze jusqu'au Moyen-âge. Les représentations humaines sont nombreuses, isolées ou en groupe ; le motif le plus fréquent est celui des guerriers combattant, armés de la lance et du bouclier. Il y a peu de scènes de chasse, encore moins de figurations se rapportant à l'agriculture (scène de labourage à Pian delle Greppe). Contrairement aux observations faites sur les pétroglyphes des Alpes Maritimes italiennes, la faune présente peu d'images de bovidés ; par contre on y trouve des chevaux, des chèvres, des chiens et, parmi les animaux sauvages, le cerf.

Un ensemble de figures, particulièrement intéressant, est celui des cabanes, parfois sur pilotis, des greniers et, à Giadhie, celui d'une sorte de cadastre des terres cultivées, représentations inconnues dans

1. Voir la bibliographie de R. S. Conway, dans *Studi etruschi*, t. VIII, 1934, p. 481-491.

les séries du Monte Bego. Enfin, on signalera l'absence presque complète des reproductions d'armes isolées.

Tous ces pétroglyphes font connaître des habitudes de vie différentes de celles des autres centres alpins. Les populations de Valcamonica sont guerrières et chasseresses. Cependant certaines scènes se rapportant à l'agriculture et à l'élevage du bétail permettent de supposer que ces diverses représentations ne sont pas l'œuvre d'un groupe unique, mais bien plutôt d'occupants successifs. La date même de ces pétroglyphes, depuis les débuts de l'âge du Bronze jusque y compris le premier âge du Fer, vient encore à l'appui de cette hypothèse. R. L.

Les bijoux de Toud.

En continuant les fouilles, au temple du dieu Montou, de Toud[1], l'Institut français du Caire a fait une découverte précieuse. Sous l'édifice d'époque ptolémaïque qui reste seul conservé en superstructure, on avait retrouvé les vestiges de fondations plus anciennes, à dater du règne de Sésostris Ier. Certains blocs de ce temple initial avaient même été employés antérieurement : quelques-uns sont décorés de reliefs remontant à Montouhotep V (XIe dyn.). C'est au niveau du temple de Sésostris Ier qu'ont été découverts sous le dallage, pleins d'objets de prix, quatre coffrets de bronze — deux plus grands, deux plus petits — portant des dédicaces avec le nom et les titres d'Amenemhat II (vers 1937 av. J.-C.). On avait fait encastrer là ce dépôt-trésor, soit du vivant même de Sésostris, quand Amenemhat était co-régent, soit pendant le règne d'Amenemhat même, troisième pharaon de la XIIe dynastie. — Le contenu des quatre coffres, signalé et reproduit partiellement dans les *Illustrated London News*, dès avril dernier (18 av. 1936, p. 682-683), n'est pas seulement intéressant par sa valeur matérielle. Il atteste, à l'époque de la XIIe dynastie (cf. ci-dessus, P. Demargne, *Variétés*, p. 80 sqq.) les relations de l'Égypte et de l'Asie, et la dépendance où étaient, à l'occasion, les Pharaons, par rapport à l'industrie de leurs voisins orientaux. Maints objets entassés dans les coffres — or, argent, lapis-lazuli — sont de facture et de style étrangers. Certains types hybrides sont caractéristiques de l'Anatolie : aigle à tête humaine, lion ailé en argent, griffon. Il y a aussi des cylindres babyloniens datés de la période de 2100-1900, avant même Hammourabi et la première dynastie de Babylone. On comparera les découvertes d'objets de même provenance faites en Crète (P. Demargne, ci-dessus, *l. l.*).

Amenemhat II avait-il réussi une expédition heureuse à l'Est de l'isthme de Suez et rapporté ainsi ce butin ? Nous n'avons là-dessus aucune donnée historique, et il est plus probable qu'il s'agit, soit d'une

1. 25 km. de Louksor, sur la rive droite du Nil. Le dieu de la guerre, Montou, avait divers sanctuaires : à Thèbes, Hermonthis, Medamoud et Toud. L'exploration en cours fait suite à celle, si fructueuse, du temple situé à Medamoud.

importation, soit d'un tribut (?). Les coupes, les anneaux d'argent attestent, semble-t-il, les techniques de l'Asie occidentale influencée par l'Égée. C'est ce qu'une publication détaillée permettra de voir bientôt sans doute.

Félicitons, dès maintenant, les auteurs de la découverte.

Ch. P.

Mantiques d'Orient.

M. A. Boissier nous a dotés récemment d'une série d'études fort intéressantes sur *La Mantique babylonienne et la mantique hittite* (Paris, Geuthner, 1935). Les spécialistes de l'extispicine antique, y trouveront, même s'ils ne sont pas orientalistes de profession, de quoi compléter leur documentation ; et, p. ex., pour la Grèce, certaines indications d'Halliday *(Greek divination)*. M. A. Boissier n'a pas manqué de faire divers rapprochements avec la divination étrusque ; ainsi, le livre synthétique de B. Nogara, même dans sa médiocre traduction française (*La Civilisation étrusque*, Payot, 1936) permettra des observations instructives (cf. : B. Nogara, p. 58 sqq., p. 111, et A. Boissier, p. 17 sqq.). — Il y a, en fin du volume sur la mantique babylonienne, une série d'appendices, concernant la divination arabe, africaine, mongole, chinoise, et celle de l'Insulinde. Un document curieux figure à la pl. V ; c'est un miroir *étrusque* du Musée grégorien, qui n'est pas inédit (*Etrusk. Spiegel*, pl. 223), mais qui méritait d'être regardé de près (*Dict. Ant.*, art. *Divinatio*, fig. 2471 *bis :* aussi inexacte qu'incomplète). Κάλχας (transcription étrusco-asianique : *Xalxas*) — génie de la mantique anatolienne, avec Mopsos, dès les temps préhelléniques, et de Mysie en Cilicie (cf. *Ephèse et Claros*, 1922, *s. v.*) — était représenté *ailé* sur le miroir étrusque ; on le voit, courbé attentivement, examiner un foie qu'il vient de prendre sur la table sacrée (là même, autre « pièce » anatomique, on hure ?) Il est difficile de dire comment le devin est assis ; mais il a le pied gauche posé sur une éminence conique, omphaloïde. Près du pied droit, une sorte d'*œnochoé* sur le sol, rendue méconnaissable par la figure du *Dict. Ant.*

Signalons ici un article de M. J. Černý, *Bull. Inst. franç. d'Archéol. orientale*, XXXV, 1935, p. 41-58, où, sous le titre : *Questions adressées aux oracles*, sont réétudiées les conditions de la consultation des statues, dans l'Égypte pharaonique. — Sur l'ornithomancie, et sur l'oionoscopie chez les Phéniciens, dans une mythologie indépendante des Mésopotamiens, on trouvera d'intéressantes indications, à travers le livre de M. Ch. Virolleaud, *La Légende de Danel*, 1936 ; cf. p. 117-118, sur les vases magiques entre-choqués (comme à Dodone) ; et, là même, sur les aigles divins que l'on consulte[1], ou que des prêtresses spécialisées appellent et font planer sur les maisons, notamment. On évoquera les prodiges de la *Telémachie* homérique, voire le *Miracle des*

1. On abattait les aigles à l'occasion, pour examiner leur foie. Sur le « lancer de l'oiseau » (picus) chez les Etrusques, et la fresque de la Tombe François, cf., par ailleurs P. G. Goidanich, *Studi etruschi*, IX, 1935, p. 107-118, p. 28-30.

aigles, d'une peinture pariétale campanienne, récemment réétudiée dans le magnifique *Corpus* de G. E. Rizzo. P. Ch.

Les fouilles de la Société archéologique d'Athènes.

La Société archéologique d'Athènes fêtera l'an prochain son centenaire, ainsi que M. G. P. Oikonomos, secrétaire du Conseil et directeur des Antiquités en Grèce, vient de l'annoncer à la séance solennelle du 1er mars 1936. Dans cette réunion, ont été signalés les travaux en cours :

Sur la presqu'île de Castella (Phalère), MM. Œconomou et Threpsiadès ont constaté que le site était fortifié depuis l'époque géométrique. Les inscriptions sont maintenant suffisantes pour résoudre la question du nom du lieu, et de la divinité adorée là : c'est un temple d'Artémis *Mounichia* qui se trouvait sur la pointe rocheuse, et le nom du port reste définitivement vérifié ainsi (cf. *Rev. archéol.*, 1935, II, p. 174-175).

M. G. Sotiriadis a continué ses recherches à Marathon, en 1935 (cf. *Rev. archéol.*, 1936, I, p. 116 : *tholos*) ; au Nord de la nécropole, il croit pouvoir identifier un petit temple classique d'Athéna, et, dans l'enceinte présumée d'Héraclès, un sanctuaire du VIIe siècle, long et étroit. Les travaux vont s'étendre, on l'espère, du côté de Katô Souli, l'ancienne Trikorynthos.

A Éleusis, M. K. Kourouniotis a continué d'obtenir des résultats historiques importants ; de même M. G. Sotiriou à Nea-Anchialos (dégagement continué de la quatrième basilique chrétienne et des chambres funéraires trouvées au voisinage, des thermes paléochrétiens reliés à la basilique).

A Kalamitsa (7 km. de Cavalla), l'École française d'Athènes avait reconnu, dès 1912, dans le golfe de la Périée Thasienne (Thucydide, II, 99, 3), un site que Welch identifiait avec *Antisara*. Le lieu a été fouillé par M. Bakalakis ; un fortin couvre un emplacement occupé dès l'époque pré-persique. On a trouvé des tessons à figures rouges, des skyphoi mégariens, des anses d'amphores thasiennes.

A Sicyone, M. A. C. Orlandos a reconnu le dispositif du gymnase, (probablement celui dit de Cleinias, père d'Aratos) : de nombreuses sculptures ont été recueillies (époques hellénistique et romaine) : une tête de Tyché serait une copie du Génie de la ville, œuvre de Thoinias de Sicyone, élève d'Eutychidès[1]. Ch. P.

Sur les frontons d'Olympie.

Tandis que M. G. Rodenwaldt nous donne un *Olympie*[2], illustré

1. Pour les travaux de Crète (Drèros), cf. le compte rendu de M. Marinatos, ns les *CRAI*, 1935, déc. ; pour Archalochori, le *Rapport* de M. G. P. Oikodamos, p. 23 sqq.

no 2. Une traduction française, faite par les soins de F. Chapouthier, vient de paraître chez Hartmann, Paris, avec préface du traducteur.

d'admirables photographies de Walter Hege, et d'un texte brillant, mais fort conservateur — au point qu'il n'y est pas même question de la Dispute concernant l'Hermès portant Dionysos, et des *symposia* érudits *(sic !)* qu'elle a provoqué en Amérique —, M. W. Dörpfeld ajoute à son *Alt-Olympia*, impatiemment attendu, une révision du dispositif des frontons, qu'il a combinée avec A. Weege (fig. 1).

On ferait un recueil, déjà, avec les divers croquis reconstructifs, successivement publiés pour les deux ensembles des sculptures tympanales qui couronnèrent le temple de Zeus à Olympie : en 1897, l'*Arch. Jahrbuch* de Berlin rappelait déjà, en les assemblant, les hypothèses

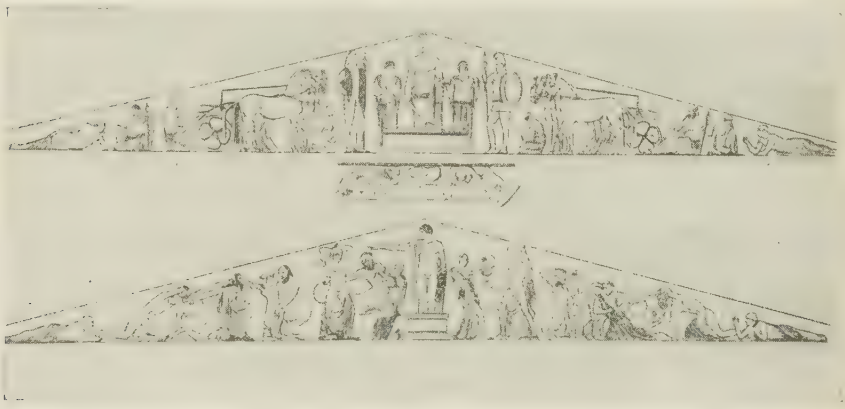


Fig. 1. — Les frontons du temple de Zeus à Olympie (rest. W. Dörpfeld).

touchant le fronton Est seulement, qui furent dues, par ex., à Hirschfeld, et F. Adler (1877), à H. Brunn (1878), à G. Treu et à E. Curtius (1882), à Kékulé von Stradonitz (1884), puis à Laloux-Monceaux, à G. Treu et Fr. Studniczka, à J. Six (1889) ; on en citerait d'autres encore, de B. Sauer, de A. Furtwaengler (1891), de G. Treu et de E. Curtius (1896), de K. Wernicke (1897), etc.

L'ardeur des exégètes ne s'est pas éteinte, tant s'en faut, depuis la fin du XIX^e^ siècle ; E. Norman Gardiner, en 1925, s'en tenait, pour les deux côtés, à la restitution de G. Treu, deuxième manière (avec Fr. Studniczka, *Arch. Jahrb.*, 1888-1889). Le placement de G. Rodenwaldt, cette année même, ne diffère guère que pour quelques figures secondaires. Mais W. Dörpfeld a été bien plus novateur.

Selon lui, il y aurait eu, au centre du fronton Est, *derrière un grand autel bas*, une *statue* (ἄγαλμα) de Zeus, et non Zeus lui-même, « apparaissant » en gloire au cours d'une épiphanie[1]. Ce Zeus statufié serait

[1]. On ne comprend pas que la prétendue statue n'ait pas été, en ce cas, plus différenciée. Elle ne pose que sur une petite plinthe, comme tous les vivants.

d'ailleurs un dieu *orientalisant*, casqué, mais demi-nu (!), et tenant la *labrys*, non le sceptre, à la main gauche *(sic !)*. C'est la première fois qu'on propose un assemblage si bizarre dont on n'a pas retrouvé, disons-le bien, les essentiels éléments[1]. De chaque côté de l'axe central, les antagonistes, déplacés, touchant le rampant là où on les fait reculer, il a fallu, semble-t-il, aussi casquer Zeus, bien qu'il fût demi-nu, pour le grandir. Était-ce légitime ? Il faudrait reconnaître d'autre part, dans le dieu à la double hache (Pausanias, V, 14) l'Areios olympien. Il serait entouré *en demi-cercle* par les officiants d'un sacrifice, célébré avant le duel à la course engagé entre Œnomaos et Pélops. Mais viendraient d'abord, de chaque côté de la *statue*, les deux femmes[2] (Stéropé à gauche de la statue, étendant la dextre pour verser, à l'aide d'une coupe, une libation sur l'autel). On reviendrait ainsi à l'arrangement de H. Brunn, en 1876 (cf. G. Treu, *Arch. Jahrb.*, IV, p. 296) ; arrangement qui fut adopté (en principe : quelques modalités différentes) par J. Six, en 1889 (*Arch. Jahrb.*, IV, p. 304, d'après *JHS.*, X, pl. 6), puis par Bruno Sauer, en 1891 (*Arch. Jahrb.*, IV, p. 9). Mais on constatera d'après la fig. 1 qu'il a le désavantage de rompre le principe « de la taille décroissante », principe partout appliqué sur les frontons de l'époque : la présence des femmes aux côtés mêmes du personnage divin central creuse, de part et d'autre, un vide inexplicable, *et inexpliqué.* Pour Œnomaos et Pélops, MM. W. Dörpfeld et A. Weege ont proposé d'autres nouveautés. *Ils échangeraient les votes des deux rivaux.* Si F. Adler, 1877, Laloux-Monceaux, 1889, J. Six, 1889, et K. Wernicke, 1897, intervertissaient les figures, nul n'avait encore tourné les duellistes à demi vers le centre, sur les petits côtés de l'autel.

On observe que le « Pélops » de M. W. Dörpfeld et de son collaborateur a obtenu le torse le plus charpenté, attribué partout ailleurs à *Œnomaos ;* torse sur lequel le mantelet est jeté en châle, retombant des deux épaules ; et c'est « Œnomaos » qu'aurait représenté, *à g. de Zeus,* le guerrier *cuirassé et casqué, juvénile.* Avouons, malgré les arguments donnés, qu'on ne voit pas facilement ce beau-père si svelte, et si armé, malgré la sécurité que lui donnait son attelage réputé. Il y a un autre étonnement à remarquer que « Pélops », qui porte la lance, ajoute à son châle (seul vêtement dont il s'orne) un bonnet phrygien. De ce bonnet, inattendu dans la sculpture de la première moitié du v^e^ siècle, le modèle a été pris, comme on peut s'en assurer, à un vase de l'Italie méridionale, daté *de* 350 *environ* (British Museum, F. 331 : *Arch. Zeit.*, 1853, pl. 54) ; vase sur lequel furent représentés les apprêts de a course, mais avec un tout autre caractère[3].

Selon M. W. Dörpfeld, Pélops et Œnomaos auraient été *imberbes.*

---

1. La tête casquée était partout ailleurs, jusqu'ici, rapportée à Œnomaos.
2. M. W. Dörpfeld les fait toucher du dos au mur de fond, à cause, dit-il, du traitement plus négligé des revers (?)
3. Diverses têtes coupées, dont celles de Périphas, figurent là dans le champ : Zeus est représenté par un simple pilier (non inscrit). Les présences d'Aphrodite, de Myrtilos, attirent l'attention sur l'intrigue amoureuse.

Ainsi reviendrait à Zeus la tête barbue, casquée, partout ailleurs attribuée à l'époux de Stéropé. Est-ce changement légitime, même si l'on veut interpréter comme un Areios casqué le petit guerrier de bronze, très archaïque, recueilli à l'Héraeon ?

On n'a *rien* retrouvé du grand autel qui couperait disgracieusement aux vues les jambes de trois des personnages. Pausanias, qui, *dans sa description* faite devant le temple (V, 10), nommait Œnomaos et Pélops *aux côtés mêmes de Zeus* (les femmes *après !*) ne nous dit pas qu'il s'agisse d'*un sacrifice ;* il ne parle pas d'*un autel ;* il précise même en signalant des *préparatifs de la course* (ce sur quoi insiste l'aspect différent des chars, dans le fronton), sans négliger de nous avertir aussi, par ailleurs (VI, 21) que Pélops avait sacrifié *à part*, au temple de l'Athéna Cydonia de Phrixa. On verrait mal, ainsi, ce héros assistant impassible, près d'Hippodamie, au versement de la libation sacrée qui doit être propice à celui dont il a médité et souhaite la mort.

Est-ce bien Stéropé, « immobile de corps et d'esprit », selon M. G. Rodenwaldt, qui pouvait verser la libation ? Les femmes étaient exclues des jeux d'Olympie, dont la course Pelops-Œnomaos a été le prototype, et la restitution de la coupe, si elle a été déjà proposée (par G. Treu, B. Sauer, A. Furtwaengler, notamment), n'est qu'une *restitution*. On pourra contester aussi le sens forcé de *statue* donné à ἄγαλμα : d'après Pausanias, dit-on, mais un meilleur examen de l'emploi du mot chez cet auteur (P. Guillon, *Rev. philol.*, 1936, p. 209 sqq. : sur la stèle d'Agamédès, cf. p. 221), amène à un sens différent (personnage de rang divin opposé à ἀνδρίας, statue humaine).

Nul besoin d'insister sur les changements des figures secondaires[1] : mais on ne pouvait guère, au centre, prendre plus de libertés avec les traditions, comme avec les documents retrouvés. Le dispositif en demi-cercle suppose, à lui seul, une profondeur de tympan dont les auteurs de la restitution eussent pu douter, voyant, p. ex., que les chevaux des quadriges latéraux ont été sculptés comme en « trompe-l'œil », *le premier, visible du dehors*, étant seul en vraie ronde-bosse. C'est bien la preuve qu'il n'y avait pas la place pour des figures posées de biais, comme on le voudrait pour Œnomaos et Pélops.

Au fronton Ouest, M. W. Dörpfeld et son collaborateur — invoquant un cratère de Vienne (P. Jacobsthal, *Metr. Mus. Studies*, V, 1934, p. 132), où la poursuite des centaures se fait dans une cour, et près d'un autel, citant par ailleurs les cas où Zeus combattait lui-même des centaures — ont admis que le personnage central serait encore un Zeus *Areios*[2] — mais παῖς, et imberbe, cette fois ! — donc, non plus Apollon,

---

1. Que fait, p. ex., la servante agenouillée aux pieds d' « Œnomaos » ?

2. Il tiendrait aussi la *labrys* (non retrouvée). On sait que Pausanias n'a pas nommé le dieu placé au centre, de ce côté, et qu'il a même plus ou moins l'air de l'avoir confondu avec Pirithoos. Voici que M. Fr. Dornseiff (*Greifswalder Beiträge*, 1936), vient de proposer que Peirithoos lui-même, selon Pausanias, soit reconnu au centre, entre Thésée et Kaineus, celui-ci combattant Eurytion. Mais comment croire, malgré les textes allégués, que Peirithoos ait été, *à Olympie*, égal de Zeus

ancêtre des Lapithes. Et ils installent leur « Zeus » imberbe, à son tour, derrière un petit autel disgracieux : si bien qu'il a l'air de sortir d'un baquet ! La restitution des deux groupes trinaires immédiatement voisins du « Zeus » est des plus douteuses ; il faut remettre le Thésée à la hache, avec son groupe, *à la gauche* du dieu, et Peirithoos (combattant avec l'épée) *à droite*, si l'on ne veut pas que les deux héros aient l'air de brandir leur arme... contre l'Olympe, et que le geste de protection du dieu central, *Hyperdexios*, ait l'air de « couvrir », donc d'absoudre le méfait d'un des ravisseurs.

On est très étonné d'autre part d'apercevoir que, sur la restitution *d'Alt-Olympia*, les auteurs ont fait disparaître deux sur quatre des « spectatrices » des angles[1]. C'est que MM. W. Dörpfeld et Fr. Wege (qui maintiennent après 432, contre toute probabilité, la date du Zeus de Phidias !)[2] ont eu l'idée d'attribuer à ce maître ou à ses collaborateurs d'Attique, en compensation, frontons et métopes ! Ainsi Phidias, après avoir honoré, par ordre, l'Areios des Éléens, barbu ou imberbe, au temps de la construction des deux frontons, l'aurait, ensuite en pleine guerre du Péloponnèse, lui Athénien, remplacé librement dans le *sékos* par un autre Zeus de sa façon, étranger, moins guerrier ? C'est bien difficile à croire.

Encore eût-il fallu discuter ici encore le sens symbolique à donner aux deux ensembles des tympans : expression, selon W. Dörpfeld, du pouvoir de Zeus apaisant les orages ?

Ἀλλὰ τίη μοι ταῦτα περὶ δρῦν ἢ περὶ πέτρην ; Ch. P.

« Thea Lakaina ».

La carte que M. F. Chapouthier a publiée à la p. 100 de sa thèse : *Les Dioscures au service d'une déesse*, mentionnait seulement, en 1935, *Ascalon* parmi les pays de la Syrie du Sud et de la Palestine, où se serait diffusé le culte de la triade formée par Hélène et ses frères. Mais le R. P. L.-H. Vincent a ajouté presque aussitôt *Samarie* (*Rev. biblique*, 45, 1936, p. 221 sqq.), en combinant et complétant habilement les résultats obtenus à Sébastiyeh, depuis 1931, par M. J. W. Crowfoot (*Quart. St.*, 1932, p. 23, pl. VII, 10), et par M. Narkiss (*ibid.*, 1932, p. 210-212). Il est acquis ainsi qu'à Samarie, vers l'an 50 de notre ère, il y eut un culte des Dioscures associés *à une déesse chthonienne*, à qui pouvait être assimilée Hélène, et dont la figuration fut celle d'une Coré à la torche (*Quart. St.*, 1933, pl. II). Castor et Pollux — représentés par leurs *piloi* étoilés en tête, et couronnés —

---

par la stature ? Comment croire qu'il soit représenté *plus grand même que Thésée*, dont il n'est partout que le « brillant second » ? Ce ne sont pas les seules difficultés que l'hypothèse suscite.

1. Est-ce pour rendre plus semblables les deux tympans ? L'ordre adopté au centre creuserait, au vrai, le même vide, ainsi, qu'à l'Est, de part et d'autre de la figure centrale.

2. M. G. Rodenwaldt est bien plus sage : il admet que les métopes et frontons étaient « près de l'achèvement » quand Phidias *commença son œuvre* (p. 32, trad. fr.).

étaient donc aussi à Samarie « en service » près d'une de ces déesses interchangeables que dénombre si utilement la troisième partie de l'étude due à M. F. Chapouthier.

Dès lors, il paraît utile de revenir sur une indication donnée pour Gerasa (Djerash), où les fouilles avaient révélé une *Thea Lakaina* importée, parmi les déesses locales (C. C. Mac Cown, *Annual of the Amer. Schools of Oriental Research*, XIII, 1931-1932 (1933), p. 129 sqq. : cf. p. 149-150). A la suite de I. Lingorth et de C. C. Mac Cown, on eût pu hésiter là entre l'Artémis Orthia et Hélène : à condition de ne pas oublier d'ailleurs, qu'elles avaient pu s'associer, en terre étrangère. Mais si à Ascalon, à Samarie, nous trouvons Hélène de Sparte — et le R. P. L.-H. Vincent a signalé qu'elle a bien pu influencer, au temps de Simon le Magicien et de l'évangélisation de Samarie par l'Apôtre Philippe, la superstition palestinienne (*l. l.*, p. 227 sqq.) — comment ne pas proposer l'assimilation pour la déesse « spartiate », sur le compte de laquelle on hésitait ? Hélène, *Thea Lakaina* de Gerasa, était parfois hypostase d'Artémis, ce qui n'est pas inattendu ; et elle était invoquée comme ἐπήκοος, en 98 de notre ère : [Θ]εᾶ Λακα[ίνη] |ἐπηκόῳ 'Αρτ[έ]-|μιδι· Φλ(άουιος) Κερσί | λοχος ἐυσεβῶν | [ἔτ(ους)] θπρ' 'Απελλ[αίον].

La restitution Λακα[ίνη] avait été mise en doute (cf. déjà Germer Durand, *Rev. bibl.*, 1899, p. 9, n° 5). Mais on ne voit guère quoi que ce soit d'autre et de meilleur à substituer. Ch. P.

Le phare d'Alexandrie.

Il en a été déjà question récemment, ici même (*Rev. archéol.*, I, 1934, p. 258-259), à propos d'une communication présentée par le duc d'Albe à l'Académie britannique. Elle prenait pour texte une description de l'édifice, composée en 1165-1166 par un voyageur musulman de Malaga. S. A. le Prince Omar Toussoun annonce (*Bull. Soc. royale Alexandrie*, n° 30, vol. IX, 1, 1936, p. 49-53) avoir retrouvé à la Bibliothèque municipale d'Alexandrie le précieux document. L'auteur se nommerait, au vrai, Aboul Haggag Youssef Ibn Mohamed El Balawi El Andaloussi. M. Miguel Asin Palacios, qui a publié de son côté, dès 1933[1], une traduction du texte arabe donnait le nom sous la forme courte : Ibn Al Šayj). L'ouvrage s'appelait *Alif Bā*, des deux premières lettres de l'alphabet arabe ; il a été antérieur à 1210, date de la mort de l'auteur.

M. M. Asin Palacios n'avait pas cherché à commenter le texte qu'il apportait ; il a seulement comparé les données des autres descriptions du *Phare*. Mais d'après lui, M. R. Vallois (*l. l.*) a tiré — des observations directes, et des chiffres mesurés sur place dont le manuscrit nous faisait disposer, — certains renseignements métriques avec l'évocation générale des formes de cette *merveille de Sostratos*. Au vrai, la traduction de S. A. Omar Toussoun, accompagnée d'un croquis, p. 51, compte diversement les dimensions ; elle obligera donc à conférer, sinon

1. *Al-Andalus*, I, 1933, p. 241-292 ; cf. R. Vallois, *REG.*, 1936, p. 167 sqq.

à différer, les conclusions présentées de côté et d'autre. La coudée est calculée, par S. A. Omar Toussoun, à 0 m. 54 seulement (et non 0 m. 58), ce qui donnerait pour la chaussée unissant le phare à la terre ferme seulement 324 mètres. La brasse est comptée à 1 m. 83 (plus de trois coudées et moins de 4) ; ce qui donnerait ainsi, pour la plateforme carrée inférieure de l'édifice (au lieu de 45 *pas* = R. Vallois, et, ainsi, de 30 m. 60), 82 *m.* 35 *de côté :* l'aspect pyramidant serait beaucoup plus accentué, et il faut reconnaître qu'on s'expliquerait mieux, de la sorte, le grand nombre de chambres intérieures. Pour la hauteur totale, S. A. Omar Toussoun compte seulement 96 m. 99 (au lieu de 121 m. 90 = R. Vallois ; voire 135 m. 70 avec le massif de fondation).

Dans le total des 96 m. 99, il faudrait décompter :

1er étage tronconique : hauteur, 56 m. 73 (31 kama) ;

Corps octogonal, au-dessus : 27 m. 45 (15 kama) avec des largeurs de 10 brasses (18 m. 30) sur chacune des huit faces de l'octogone.

Partie cylindrique au-dessus (diam. 40 brasses : 73 m. 20) ; hauteur, 7 m. 32 (4 kama)

« Mosquée circulaire » terminale, à coupole : 5 m. 49 (3 kama) ; diam. 36 m. 60 = 20 brasses.

M. M. Asin Palacios a publié, en 1935[1], une autre description du phare, celle d'Al Bakri, dont les chiffres n'inspirent guère confiance (R. Vallois, *l. l.*, p. 169, n. 3). De son côté, S. A. Omar Toussoun a recueilli, d'après le témoignage d'un ancien voyageur, Ibn Batouta, un renseignement sur la destruction du phare : il serait tombé en ruines entre 1326 et 1349. Ch. P.

Le rite du « sulcus primigenius » et la fondation d'Aprilia.

L'Italie d'aujourd'hui, ce n'est point un mystère, est impérialiste et conservatrice. Elle a réadopté, pour ses blasons, le faisceau étrusque (faisceau de licteur, de Vetulonia : cf. B. Nogara, *La civilis. étrusque*, trad. fr., pl. VII, à la p. 64) ; et les entreprises de la Bonifica se font dans l'Agro romano, selon des rites que Romulus employait déjà (cf. le relief d'Aquileja : *N. Scav.*, 1931, p. 474).

Ainsi a été tracé, le 25 avril dernier, le sillon d'enceinte d'Aprilia par M. B. Mussolini lui-même. Le *Duce* monté sur une moto-charrue, a voulu déterminer le périmètre de la ville nouvelle érigée dans la zone des Marais Pontins.

Le 22 avril 1938, doit être « fondée » Pomezia. Les cités de Littoria, Pontinia, Sabaudia, sont déjà sorties du sol, avec un plan où l'on retrouve le *cardo* et le *decumanus*, donc le dispositif des « terramare ».

Ayant assisté à la cérémonie d'Aprilia, M. M. Wilmotte écrivait aux *Débats* (5 mai 1936) :

« Ainsi, nous dit-on, à l'ouverture de la saison laborieuse, les empereurs de Chine et, plus tard, ceux de Byzance, traçaient à leur

1. *Al-Andalus*, III, 1935, p. 185-193.

peuple le devoir du travail des champs. Je pense à cela, mais aussi, malgré moi, à ce vers d'Horace où le poète sceptique nous conte le plaisir qu'il goûtait, loin de Rome, à saisir la bêche, dût-il provoquer l'hilarité de ses voisins (*Epîtres*, I, 14, 39) : *Rident vicini glebas et saxa moventem.*

Mais ici nul ne songe à raillerie, et la cérémonie se clôt dans une acclamation universelle. » Ch. P.

Médaillon prophylactique.

Dans son petit volume sur *L'Alsace romaine* (Paris, E. Leroux, 1935), M. Robert Forrer a reproduit un fragment de médaillon de terre cuite, « produit dans un moule et appliqué sur une urne, trouvée à Koenigshoffen (Brasserie Prieur) : sujet gnostique ou Noé entouré de divers animaux » (p. 122, fig. *f*). La seconde interprétation est évidemment inspirée par la petite figure humaine, qui paraît sortir d'un bassin circulaire (partie inférieure du médaillon). Mais je suis persuadé qu'il s'agit de la figure d'Horus sur le lotus, dont il y a, en effet, de nombreuses représentations sur des pierres gnostiques. Cette figure plaide donc en faveur de l'interprétation « gnostique ».

Toutefois, je remarque que, dans l'ensemble, tous les animaux représentés sur la partie conservée (3/5) du disque, paraissent vouloir se diriger vers un point central, qui manque aujourd'hui. Ces animaux sont : un quadrupède (?) incomplet ; un serpent ; un éléphant ; une panthère ; un lièvre (?) ; un lion ; un autre serpent ; un autre fauve (?), ou un hippopotame ; un animal indistinct. Il est plus que probable que d'autres animaux, en relief sur les 2/5 manquants du médaillon, fermaient le cercle autour du sujet central disparu. Les limites mêmes de la cassure, autant que l'on peut en juger, d'après le dessin (assez médiocre) du livre, paraissent bien indiquer un objet qui pourrait avoir la forme d'une amande.

Je crois qu'il est impossible d'hésiter sur l'interprétation : il s'agit de la scène des animaux qui se préparent à combattre le mauvais œil, scène dont Otto Jahn a, depuis longtemps déjà, donné l'explication (en 1855).

Il n'y a pas lieu d'être surpris de trouver ce tableau sur le flanc d'un vase ; on l'a même signalé sur un flan monétaire dont le droit porte la tête de Maximien, l'associé de Dioclétien.

Adrien Blanchet.

Les fouilles de Clarendon Palace (Grande-Bretagne).

Les fouilles de MM. Tancrède Borelius et John Charlton (*The Antiquaries Journal*, t. XVI, 1936, p. 55-84), au château de Clarendon, situé à l'Ouest de Salisbury, ont fait connaître le plan d'une résidence royale des XII^e^ et XIII^e^ siècles, château de plaisance très différent des demeures royales françaises fortifiées. L'absence de donjon est particulièrement caractéristique. En avant de la grande salle royale, à nef et collatéraux, autour d'un cloître formant galerie de

circulation, se groupent des bâtiments domestiques, cuisines du roi et des serviteurs, saloir, laiteries ; d'autres constructions ont été reconnues à l'intérieur de l'enceinte. Parmi les objets recueillis, on signalera des fragments de sculptures du XII^e^ siècle et des carreaux de faïence historiés du XIII^e^. R. L.

Le Louvre aux chandelles.

Ce fut déjà un événement lorsque la lumière électrique fut installée, après guerre, dans les salles de la Bibliothèque nationale. Et voilà que, rompant avec lampes à huiles et quinquets fumeux, le Musée du Louvre adopte, à son tour, l'éclairage artificiel dans les salles complètement transformées qu'inaugura, le 26 mai dernier, le Président de la République.

Si quelques réserves pourraient être faites quant au caractère un peu trop « spectaculaire » de certains effets lumineux, la réussite est, par ailleurs, complète. Et ce n'est pas non plus sans étonnement que le visiteur verra réapparaître, dans les salles des Antiques, un harmonieux décor de marbres et les somptueuses ordonnances que Percier et Fontaine aménagèrent pour les anciens appartements royaux.

Mais la grande innovation, dans la présentation des départements de l'Égypte et des Antiques, réside dans le désencombrement des salles et dans le regroupement par ordre chronologique des collections. Seules sont exposées les œuvres maîtresses et les pièces présentant un intérêt certain pour l'histoire de l'art. Les monuments moins importants ont été transportés et classés dans des réserves accessibles aux travailleurs.

Les photographies des états ancien et nouveau de ces aménagements que publie le cinquième fascicule (mai 1936) du *Bulletin des Musées de France* sont particulièrement caractéristiques de l'effort accompli, aux prix de maintes difficultés, par les chefs de département et leurs collaborateurs. Le Louvre se trouve ainsi replacé au rang qu'il doit occuper parmi les autres grands musées. R. L.

BIBLIOGRAPHIE

Gerhardt von Bonin, *The Magdalenian skeleton from Cap-Blanc in the Field Museum of Natural History.* University of Illinois Bulletin, vol. XXXII, n° 34, april 23, 1935. *Illinois medical and dental monographs,* vol. I, n° 1. — Le squelette magdalénien du Cap-Blanc, qui a émigré en Amérique, vient de faire l'objet d'une monographie descriptive, limitée à une étude craniométrique et ostéométrique. Il s'agit d'une femme d'une vingtaine d'années, dont la taille était de 1 m. 56. Dans sa conclusion, M. von Bonin admet une continuité directe entre les hommes du Paléolithique supérieur et du Néolithique français. Peut-être serait-il moins assuré que les envahisseurs qui donnèrent naissance aux Néolithiques de Grande-Bretagne et aux Scandinaves de l'âge du Fer, aient été des dolicocéphales.

R. L.

V. C. C. Collum, *The Tressé Iron-Age megalithic monument (Sir Robert Mond's excavation). Its quadruple sculptured breasts and their relation to the Mother-Goddess cosmic cult.* Oxford, University Press, 1935 ; in-4° de XII-123 p. avec XXV pl. et I plan. — Le résultat le plus clair de ces fouilles dans le monument mégalithique de Tressé, en forêt du Mesnil (Ille-et-Vilaine), est d'avoir mis au jour une importante série de poteries de l'âge du Fer. C'est tout autre chose de dater cette *allée-couverte* de l'âge du Fer. Je ne suis nullement convaincu par les arguments de Miss Collum. Un objet aussi petit qu'une monnaie pénètre partout et ce n'est pas un argument suffisant pour une affirmation aussi nouvelle que d'avoir trouvé une pièce de Domitien sous le pavement *undisturbed* de l'allée de Tressé. Il en est de même pour la découverte de céramique gallo-romaine dans et sous le tumulus. Réoccupation d'un monument mégalithique à l'âge du Fer et à l'époque gallo-romaine, telle est la conclusion la plus simple et la plus sensée.

L'auteur a été entraîné par son imagination qui la conduit à entreprendre une interminable discussion, dans la seconde partie de ce livre, à propos du culte cosmique de la Grande-Mère et sa diffusion dans les Gaules. Là encore, je ne puis suivre Miss Collum sur un terrain aussi mouvant.

R. L.

G. E. Rizzo, *Thiasos : Bassorilievi greci di soggetto dionysiaco.* Roma, a cura dell'Autore, 1934, 56 p. — Cette somptueuse plaquette,

où tout, texte et illustration, est d'un goût parfait, est consacrée d'abord à l'étude et à la reconstitution d'un groupe antique formé par huit Ménades orgiastiques, entourant Dionysos. A propos d'un nouveau relief fragmentaire en marbre pentélique, provenant de la campagne romaine, semble-t-il — et qui est maintenant entré au Metropolitan Museum de New-York[1] — M. G. E. Rizzo a repris le problème[2] de cette composition, fameuse dans l'antiquité puisqu'elle est restée si fréquente à travers l'art décoratif de la période romaine. Il démontre combien il serait injuste de continuer à ne voir dans le motif, — déjà traité par Scopas ! — qu'une invention de l'école néo-attique. Aux temps du cratère Torlonia, du rhyton de Pontios, et, plus évidemment encore, de la médiocre amphore de Sosibios, l'art néo-attique, vidé de tout contenu religieux vivifiant, usant d'une technique abatardie, commerciale, ne faisait plus, déjà, que répéter, avec les plus pauvres moyens, l'invention antérieure (p. ex. Hauser, *Die neu-attischen Reliefs*, n° 26).

Le livre abonde en remarques méthodologiques précieuses, d'un maître qui sait toute l'importance des faits religieux et littéraires dans l'étude de l'histoire de l'art ; les résultats sont décisifs pour notre connaissance de l'esthétique classique. Le groupe des Ménades orgiastiques comportait au centre (cf. les vases[3]), une statue hiératique de Dionysos à la pardalide, autour de laquelle les Ménades se faisaient face en deux files, *quatre par quatre*. C'est la composition des assemblées rituelles primitives à Thasos, p. ex.[4]. Le Dionysos, barbu, avec le *chitôn*, l'*epibléma* et la *pardalide*, est celui qui a inspiré les copies archaïsantes de Terracine (Glyptothèque de Munich), de Tivoli, etc. Les Ménades se retrouvent, outre le document nouveau, en grandes proportions, au Musée du Prado (quatre reliefs), voire au Musée des Conservateurs (exemplaire de l'Esquilin).

La base Wittall, de l'ancienne Collection Lansdowne, restituerait au mieux l'assemblage primitif des figures ; on peut utiliser aussi une petite base du Musée du Vatican (W. Amelung, *Kat.* I, pl. 182), qui assemblait les huit Ménades.

L'existence du type des Ménades « orgiastiques » — figures dont l'une se retrouve dans l'apothéose dionysiaque d'une magnifique amphore à rotules de Coglie di Bari (fin du v[e] siècle), voir sur une situle apulienne (P. Wuilleumiez, *Trés. Tarente)*, et dont Scopas, de son côté, a tiré

---

1. *Bullet. Metr. Mus.*, janv. 1936 ; *AJA*, XL, 1936, p. 11-20. Dans ces notes, Miss G. M. A. Richter a proposé un arrangement du *Thiase*, un peu modifié.

2. F. Winter avait supposé une base circulaire, avec les cinq Ménades de l'Esquilin et du Prado ; mais Arndt remarquait déjà les différences de la Ménade de l'Esquilin.

3. Stamnos de Nocera (Naples). A. Frickenhaus, remarquant l'analogie des vases attiques, avait émis l'hypothèse que l'ensemble original décorait le Lénaion d'Athènes.

4. Rappelons ici qu'*à la fin du VI[e] siècle*, une procession de Dionysos et des Ménades, connue seulement aujourd'hui par un misérable croquis de Christidès, décorait le passage intérieur de la porte dite de Dionysos et d'Héraclès, à Thasos.

le chef-d'œuvre que nous rappelle la copie de Dresde, — remontait, M. G. E. Rizzo l'a bien établi, au moins *jusqu'à la seconde moitié du V^e siècle.*

Les Ménades du Prado, du Palais des Conservateurs, etc., ainsi que celle qui fait l'objet du mémoire, dérivent, au plus près, de l'original; par des arguments nouveaux, très attrayants, M. G. E. Rizzo a montré — d'accord, là dessus, avec A. Furtwaengler, P. Arndt et H. Schrader — que le *créateur*, au moins en cette période[1], pourrait avoir été Callimaque. Maintes ressemblances s'établissent avec les reliefs du temple de Bassæ et les frises du Pyrgos de l'Athéna Niké[2].

Au même Callimaque, ainsi que le laissait entrevoir H. Schrader, il faudra rapporter aussi les *Saltantes Lacænæ*, que nous connaissons maintenant par des monnaies du v^e siècle (Abdère), des vases à figures rouges, plus tard des vases d'Arezzo, etc. Pline signalait ces Danseuses au compte de l'artiste, déjà. Nous n'en avons pas de vraies copies en marbre; mais les répliques dérivées sont propres, encore, à évoquer ce que pouvait donner là, à l'état original, l'art d'un artiste appelé le « raffiné » *(Katatexitechnos)* par ses contemporains. Les *Saltantes Lacænæ*, dont la silhouette est évoquée aussi sur le vase de Ceglie di Bari (ci-dessus)[3], s'apparentent aux Ménades orgiastiques par la conception générale, la représentation des draperies, et certaines pointes conservées d'archaïsme « précieux ». Il n'y aurait donc plus à prononcer le nom de Callimaque, ailleurs... et à propos des Danseuses de la Colonne des Acanthes à Delphes : celles-ci resteraient à part.

Le livre qui débute par de très fines analyses d'esthétique, à propos du bas-relief et du groupe auquel appartient la Ménade, est d'un bout à l'autre un chef-d'œuvre; certaines pages laissent entrevoir, sans aigreur et avec esprit, que M. G. E. Rizzo n'a pas toujours été satisfait de la façon dont certaines questions d'art ont pu être dénaturées, récemment, par les exigences d'un nationalisme trop ombrageux; il le dit, prouvant toujours le bien fondé de ses critiques, qu'inspire un vrai souci des intérêts de la science, et dont le ton reste toujours objectif. Puisse-t-il donc obtenir de certains de ses contemporains, et de ses compatriotes, la même impartialité dans l'appréciation des rapports de l'art grec et de l'art latin ! Ch. P.

C. Bradford Welles, *Royal Correspondence in the Hellenistic period : a study in Greek epigraphy.* New Haven, Yale Univers. Press; London, H. Milford, Oxford, Univers. Press; Prague, Kondakov Institute, 1934. 1 vol. in-8°, c + 405 p., XII pl. hors-texte. — Ce recueil

1. Je prouverai que les Bacchantes de la porte de Thasos (ci-dessus, p. 109, n. 4) avaient déjà des attitudes comparables, et que, là aussi, Callimaque, s'il est en cause, a dû puiser dans le répertoire ionien antérieur.

2. M. G. E. Rizzo ne manque pas de faire remarquer que les Ménades orgiastiques se retrouvent, plus tard, déjà sur la décoration des cratères de Madhia, qui doivent provenir du pillage fait à Athènes, par ou pour Sylla, en 86 av. J.-C.

3. Scène des *Karneia;* cf. P. Wuilleumier, *Rev. Arch.*, 1934.

précieux, illustré de douze reproductions d'inscriptions qui donneront des repères très utiles aux déchiffreurs de textes, est assez copieux. Il aurait pu l'être davantage, si l'auteur ne s'était borné à recueillir ici les 75 textes de lettres royales hellénistiques qui ont été trouvés *en Asie ou dans les îles de l'Archipel* (datés de 311 av. J.-C., à 21 après l'ère chrétienne). Le lecteur posera peut-être cette question : pourquoi s'est-on limité si arbitrairement à une telle aire géographique, excluant la « Grèce propre », où il y aurait eu d'autres documents de même ordre, à éditer ? Et pourquoi a-t-on réservé, aussi, l'Égypte, où la correspondance des Lagides a été, nous dit-on, plus administrative que diplomatique (cf. pourtant, P. Collomp, *Recherches sur la... diplomatique des Lagides*, 1926) ? — L'auteur a craint d'avoir à nous offrir un trop gros livre, il l'avoue. Nous pouvons lui savoir grand gré, tout au moins, de ce qu'il a fait. Chaque document est présenté avec soin ; la bibliographie de chaque lettre pourrait passer parfois pour surabondante, encore qu'incomplète, parfois. Les textes ont été établis avec minutie ; ils donneront, pour le détail, assez peu à reprendre, aux plus vétilleux des micrographes. Il n'est pas possible, toutefois, de traiter de tant de questions historiques en étant sûr d'être complet, exact —. Voici donc, ajoutées à d'autres[1], quelques remarques. L'auteur ne paraît pas très familier, par exemple, avec la bibliographie concernant Éphèse, dans son commentaire des lettres de Mithridate (nos 73-74 : 88-87 av. J.-C.), ou ailleurs. Quand, à propos de la lettre d'Antiochus III, relative au sanctuaire de Daphné près Antioche, il a rencontré l'épithète de culte Δαιττῶν pour Apollon et Artémis, il eût été utile de faire savoir que cette *épiclésis* existait aussi ailleurs pour Zeus, et Aphrodite[2], et qu'à Éphèse, nous avons un peu comme le règlement de culte d'une Artémis Daitis, dont M. L. Gernet a marqué le caractère chthonien ; cela bien avant la « confirmation » faite, nous dit-on, à Suse en 1930-1931 (cf. les articles de R. Heberdey, J. Keil ; et déjà *Éphèse et Claros*, *s. v.* Δαιτίς, Δαιτυμόνες.)

La bibliographie concernant Téos est elle-même non moins lacunaire que l'article ἀσυλία du vocabulaire final. Il y aurait beaucoup à dire, par ailleurs, sur le commentaire de la liste des dons envoyés par le roi Seleucus Ier (n° 5) au Sanctuaire de Didymes, si du moins on pensait, comme a voulu l'auteur, que l'éditeur des « lettres royales hellénistiques » fût tenu à fournir lui-même le commentaire *archéologique* des noms divers donnés aux présents d'argenterie du roi. Pour une telle entreprise, il eût fallu en tout cas, comparer les inventaires *déliens*, dont la publication, en cours, fournit des éclaircissements. Les premières phiales de la liste, envoyées par Séleucus Ier sont des γραμματικὰ ἐκπώματα, appartenant à une série dont j'ai traité, ce qu'il n'eût pas été inutile de noter, puisque nous avons ici une preuve, entre autres déjà alléguées, que ces vases de banquets sacrés, à inscriptions gravées en l'honneur des

1. P. ex. : *REA*, 38, 1936, p. 228-229 (P. Roussel).
2. Dionysos est *Isodaitès*, de son côté.

dieux[1], étaient familiers aux Grecs. Je doute qu'il faille chercher des comparaisons dans O. M. Dalton, *The treasure of the Oxus*, 1926, pl. VIII, XXIII, pour la φιάλη καρυωτός (dans les inventaires déliens le mot a pour équivalent βαλανωτὸς : *Timocratès*, *BCH.*, 1886, p. 464 sqq. : 364 av. J.-C.). Sémos, que M. Welles cite, fait déjà entendre que les coupes de ce genre étaient archaïques. Elles sont, en tout cas, recensées les premières dans les plus anciens inventaires déliens. On oppose la phiale lisse (λεία) à Délos ; mais il n'est pas possible de concevoir un décor de fruits (noix ou dattes) en relief, comme au temps des trésors de Pompéi (Maison du Ménandre) ou de Boscoreale ; et il ne faut pas penser non plus aux « radiate pattern » du trésor de l'Oxus. Ces vases *à gros godrons* devaient ressembler plutôt à la coupe des Cypsélides (cf. en dernier lieu, St. Casson, *AJA.*, 39, 1935, p. 514). Dans les inventaires déliens, on rencontre la φιάλη λογχωτή, décorée d'ornements « en fer de lance » ; les cratères cannelés (ῥαβδωτά) étaient à rapprocher de la coupe ἀκτινωτή envoyée à Didymes (décor en « rayons »).

Au vrai, l'entreprise épistolographique de M. C. Bradford Welles eût été jugée suffisamment utile, voire suffisamment compliquée, si l'auteur s'en était tenu à l'analyse historique, à l'édition simple des soixante-quinze textes recueillis ; en réduisant son introduction, et en supprimant le « vocabulaire », où d'ailleurs ne figurent pas tous les mots importants, il se fût donné les moyens de ne pas tant limiter l'aire géographique de son recueil. Il eût pu ainsi établir un bilan plus complet et, accroître la gratitude des « usagers ». Ch. P.

C. Michalowski, *Les portraits hellénistiques et romains*, *Expl. archéol. Délos*, XIII, Paris, De Boccard, 1932 ; in-4° jésus, 69 p., 40 fig. et 44 pl. hors, texte. — La *Revue* est fort en retard pour le compte rendu de cet ouvrage, dont E. Pottier eût pu dire, mieux qu'un autre, toute la valeur. L'auteur, savant polonais, bénéficiaire d'une situation de membre étranger à l'École d'Athènes en 1929, a mis à profit son séjour en Grèce pour réunir dans un court fascicule, accompagné de planches luxueuses, la présentation des portraits hellénistiques et romains trouvés à Délos : un bronze et vingt-huit marbres. C'est une contribution qui a été longtemps réclamée (surtout par les savants allemands) à l'étude des débuts de l'iconographie gréco-romaine. Il s'était formé comme une discrète légende autour de la valeur de ces documents d'étude ; on n'était pas loin de murmurer que la France en surveillait un peu trop jalousement le « trésor ». La publication fera voir au moins, mieux que toute affirmation, qu'on avait peut-être surestimé le dit « trésor ». Hormis deux ou trois pièces de réel intérêt (mais les meilleures étaient déjà publiées en grand détail, comme pl. I-VI, la tête en bronze d'inconnu de la Vieille Palestre : cf. *Mon. Piot*, 1920), les portraits déliens n'aideront pas tant qu'on disait, à résoudre le problème des origines de l'iconographie latine. Car c'est

1. Ici : Agathé Tyché, *Osiris*, Léto, Hécate.

une galerie de grands mutilés de la face, hélas ! qu'on a dû constituer ; et l'art y perd autant que l'histoire.

M. C. Michalowski qui a fait ses études à la fois en Allemagne et en France, a, pour son classement, prêté l'attention non seulement aux questions de structure (charpente osseuse, axe des traits) et de technique, mais aussi aux principes de cette esthétique, déjà périmée, qui voyait il y a peu — outre-Rhin — des possibilités de classement assez nébuleuses, dans le caractère tantôt « centripète », tantôt « centrifuge », disait-on, par exemple, des portraits (?). Le catalogue de M. C. M. eût gagné certainement à s'affranchir davantage d'une phraséologie si peu modeste, si peu claire, et qui ne couvre, le plus souvent, que le néant de la connaissance. Le critère « psychologique » dont on veut user aussi dans l'ouvrage, çà et là, n'est pas sans danger ; enfin, on s'aperçoit vite que M. C. M., sous l'influence de certains maîtres allemands, a peut-être trop cédé à l'attrait de réduire la part grecque aux dépends de la part latine, pour tous ces portraits faits *en Grèce*, et vraisemblablement par des artistes *orientaux*. Chercher dans chacune de ces têtes si massacrées les rapports avec le « type grec » et le « type romain », est une entreprise désespérée ; surtout quand on part d'idées préconçues, telle que celle qui consiste à vouloir que le portrait grec *analyse* toujours, et soit toujours « lié à la terre » (p. 30, n. 2), si bien qu'il nous aurait montré, plutôt que le caractère exact de l'homme portraituré, les éléments de la formation de ce caractère (?). Ce sont là de nuageuses théories devenues dogmes pour un temps, surtout en Allemagne ; elles restent hélas ! fort vaines.

A l'aide d'œuvres qui sont, probablement, presque purement grecques, on nous explique ici (p. 30 et *passim*), que le portrait latin serait seul (?) réaliste, en ce qu'il donne seul (?) une synthèse des caractères de la physionomie saisis à un moment de la vie de l'individu. Je n'en suis guère assuré, mais ce n'est pas au passage, dans un bref compte rendu, qu'il faudrait là-dessus discuter.

Trois groupes ont été reconnus dans l'ensemble (il est aisé de voir que chaque pièce repasserait aisément... de l'un à l'autre ; la première d'abord) : portraits dits « pathétiques », portraits « expressifs », portraits *latins :* il eût certes mieux valu être en mesure de nommer et de dater plutôt les personnages, qui restent presque en règle dans l'anonymat[1]. L'auteur ne modifie pas les conclusions présentées en 1920 à propos du bronze de la vieille Palestre (IIe siècle av. J.-C.). Selon M. C. M., le « Prince hellénistique » du Musée des Thermes, — qui est pour les uns, Alexandre Balas, pour d'autres... Lucullus, — est différent

1. Du début de l'époque hellénistique est datée la petite tête d'hermès du gymnase (pl. 39). — Je n'aurais jamais cru, en tout état de cause, que le dispositif de cheveux tenus éloignés à l'arrière, en dessous d'une oreille, pût donner une date (vers 70 av. J.-C. !), par comparaison avec le *Pompée* de la Glyptothèque Ny-Carlsberg (cf. p. 14). Le coup de ciseau est-il de l'artiste, ou du coiffeur ? En tout cas, il n'existe que *d'un côté* sur la tête de Copenhague (*Rev. archéol.*, 1936, I, p. 38-39 : fig. 18-19, avec les deux profils). Et puis, ne voilà-t-il pas que M. Fr. Poulsen s'avise de dater le Pompée de Ny-Carlsberg *vers l'époque hadrienne* (*l. l.*, p. 45). Quel écroulement pour l'indice chronologique des cheveux mal coupés!

du bronze de la Palestre par les détails et le rendu de l'expression. Oui, mais que conclure, étant donnée, là, l'incertitude initiale de l'identification ? Je croirais à une « suite » lysippique. Une tête trouvée au *hiéron* apollinien (pl. VII) semble, à M. C. M., celle d'un Mithridate VI, idéalisé, reconnaissable (?) d'après les monnaies ; l'influence du type d'Alexandre paraît là la plus sensible ; mais l'incertitude reste trop grande. Le portrait de Délos daterait de 115 av. J.-C. ; il serait antérieur aux « médaillons » de l'Édifice d'Hélianax (Cabirion), médaillons qu'on peut maintenant comparer à ceux de l'*héroon* de Calydon : cf. Diophantos (?) en 101-100 (pl. VIII). — Viennent ensuite deux têtes en marbre parien (pl. IX et X), pour lesquelles ont été cherchées certaines analogies avec un bronze de Naples. Le pseudo-« athlète polyclétéen » (pl. XIV-XIX) serait un magistrat ou commerçant occidental, attribuable au même atelier que la célèbre copie du Diadumène (milieu du Ier siècle av. J.-C.). Pl. XX : la tête colossale pourrait être un portrait d'Auguste. Tout cela est-il donc si « pathétique » ? Les portraits dits « expressifs » commencent avec une tête de vieillard en marbre de Naxos, à distinguer de la *suite* des portraits funéraires hellénistiques (pl. XXI-XXII : fin du IIe siècle). M. C. M. la déclare, p. 25, « une des plus intéressantes ». J'avais des raisons de m'intéresser à elle, car je la fis sortir le 1er octobre 1910 devant André Beaunier, des boues de la citerne de la Palestre (N.-E. de l'étang ovale). Il nous fallait enfin du « baroque » délien, le *baroque*, dont tout les esthéticiens dissertent, étant devenu à la mode. Or, telle tête d'Oriental est, nous dit-on, dans la tradition du baroque hellénistique (?), tout en caractérisant la composition « linéaire » (?) du Ier siècle.

Il eût été intéressant de voir le portrait dit *romain* ouvrir, à Délos, des voies originales ; mais il ne s'écarte que peu de celui qu'on n'a pas voulu appeler *grec*, sauf qu'il est peut-être moins pathétique ou moins expressif ; il prête, il est vrai, à ces combinaisons astucieuses de lignes, que les théoriciens du « nombre d'or » ont si bien accréditées ; elles n'ont que le tort de pouvoir être répétées et variées, à l'infini. Vers 80-90, le masque de la pl. XXVI s'inscrit, paraît-il, dans un triangle, coupé de trois parallèles horizontales ; quoiqu'*idéalisé*, il serait plus réaliste (?) que le reste. Pl. XXXIII-XXXV, un unique portrait féminin, celui d'une femme âgée, curieusement coiffée, comme la prétendue Cléopâtre du British Museum ; cette figure serait aussi construite selon des principes d'abstraction atténuant le « vérisme » occidental. M. C. M. y voit une œuvre à dater vers 30 (av. J.-C.). Il y a quelques spécimens, d'un aspect plus tardif, de ce provincialisme « romain » en Grèce dont M. S. Ferri a récemment traité : du IIe siècle après J.-C., dateraient les deux têtes barbares des pl. XXXVIII, I, et XLI.

En rendant compte des belles études de M. M. Bulard sur la peinture religieuse de la colonie romaine à Délos, j'ai essayé (*Rev. arl*, 1928, II, p. 255 sqq.) de définir la position artistique des Romains dans l'île, magistrats ou trafiquants. On a d'eux quelques épigrammes assez infatuées. Ils ne s'intéressaient pas spécialement aux artistes : *Excudent alii !* Mais les artistes, *Græculi esurientes*, s'intéressaient à eux ; ils les exploitaient de leur mieux ; ils ont, à leurs frais, peint

sur les entrées et les autels liminaires de leurs demeures, d'un pinceau parfois un peu railleur, des sacrifices à la mode latine ; ils ont donné aussi une iconographie teintée d'orientalisme aux dieux d'Occident. M. C. M. s'est-il assez soucié de nous montrer au passage les rapports à établir entre sculpture et peinture ? Ch. P.

E. Dyggve, Fr. Poulsen, K. Rhomaios, *Das Heröon von Kalydon, Mémoires de l'Acad. royale des Sciences et des Lettres de Danemark, section Lettres*, 7e série, t. IV, n° 4, Copenhague, 1934, p. 291-433 (157 fig. et VII pl.). — Les fouilles gréco-danoises de Calydon, subventionnées par la Fondation Rask-Örsted, brillamment dirigées par MM. Fr. Poulsen et C. A. Rhomaios pendant plusieurs années, n'ont pas seulement mis au jour les temples et monuments si précieux de la colline du Laphrion, à Calydon. On leur a dû un édifice presque unique en son genre, *l'hérôon* découvert hors les murs (cf. *Erster Vorlauf. Bericht ; Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab ; hist. filol. Meddel.*, XIV, 3, Copenhague, 1927).

La publication définitive de l'*hérôon*, ici offerte, se divise en trois parties. Une introduction contient des notices sur la troisième campagne (1932), et des observations sur la topographie calydonienne (enceinte, portes). Puis est faite la présentation essentielle de l'édifice : description, particularités architectoniques, lits funéraires, inscriptions, sculptures, etc. La troisième partie, critique, donne une reconstruction du plan et de l'élévation, avec des comparaisons touchant le type du monument. A la fin, un *excursus* sur la céramique trouvée dans les fouilles de Calydon, et un *index* analytique.

Trois campagnes (1926, 1928, 1932) ont peu à peu dégagé tout l'*hérôon*, daté de la seconde moitié du IIe siècle av. J.-C., et qui se reconstitue avec sécurité ; la partie la plus importante est une « salle de culte », ouverte vers le Sud et située dans la partie Nord de l'édifice. Celui-ci avait un plan général rectangulaire, avec cour à péristyle carré (7 × 7 travées) d'ordre dorique, et constructions au N., au S., à l'E., en bordure. La salle de culte est elle-même rectangulaire ; elle se prolonge au fond et dans la direction du Nord par une abside rectangulaire (exèdre). De ce même côté, plus à l'Est, était l'entrée principale, ouverte au Nord, avec un parvis *(prostasis)* aménagé aussi en saillie sur l'extérieur. On y accédait par un escalier.

Au-dessous de l'exèdre, on a trouvé une crypte : chambre funéraire bien conservée, avec deux *lits d'apparat* en calcaire, qui n'ont point servi d'ornements de sarcophages, fictivement. Ce caveau était voûté, semble-t-il (berceau de claveaux agrafés par files)[1] : au-dessus, l'abside devait être elle-même voûtée, si on en juge par l'épaisseur des murs. La salle de culte était garnie de banquettes ; les murs s'ornaient de médaillons sculptés, comme la construction du Cabirion délien dédiée par le prêtre Helianax[2]. Mais ici, les médaillons repré-

1. Une porte en *poros* à deux battants, du type de celle de Langaza, Mus. Istanbul, séparait le caveau du *dromos*.
2. F. Chapouthier, *Explor. arch. Délos, Le Cabirion ;* et, ci-dessus, p. 114.

sentent soit des dieux (Zeus, Aphrodite armée, Eros), soit des héros : Héraclès (nommé dans les inscriptions : cf. ci-après), Méléagre, Atalante même (buste VI, p. 368, fig. 85-87), semble-t-il ; ce qui donne à cette imagerie, où revit l'influence scopasique (Tégée), un caractère *calydonien* marqué.

Dans l'abside du fond, un large piédestal aménagé avec des avant-corps, s'appuyait au mur arrière ; on a trouvé par devant les restes d'une table de sacrifice ; le caractère cultuel n'est pas douteux.

Au côté Ouest de la cour, il n'y a qu'une abside en fer à cheval (exèdre), et, au Nord, dans l'angle voisin à l'O., de la salle de culte[1], ce qui paraît être un *hestiatorion*, avec entrée aménagée sur la cour intérieure par deux pilastres ioniques. On banquetait donc dans l'*hérôon*, à l'occasion du culte héroïque. Le pavement de la salle pour les repas est en *béton ;* au fond, il y a une large banquette à avant-corps.

Sur le côté Est de la cour, trois grandes salles s'ouvraient côte à côte ; I et IV sont symétriques, la salle II étant la plus vaste ; la salle III, restée la plus étroite, pourrait avoir permis l'aménagement d'un escalier, s'il y a eu, de ce côté au moins, un étage.

Au Sud, une longue chambre continue (?).

Les auteurs de la publication ont comparé les plans des palestres à péristyle, des gymnases. On eût pu songer aussi à celui des prytanées (Olympie) ; aux bâtiments des associations cultuelles que nous connaissons plus ou moins à Athènes (Académie, Lycée, etc.), à la fois lieux de culte funéraires et centres de réunion ; peut-être même aux locaux des confréries étrangères, installées à Délos, par exemple, avec leurs θεοὶ πάτριοι (Établissement des Poseidoniastes de Bérytos.)

Dans l'édifice calydonien, certain Pantaléôn avait dédié une statue de Krateia, sa femme, au héros Léôn, et à Héraclès[2]. Avec une autre inscription, ce texte, gravé sur une base (fig. 60), montre que le bâtiment, à dater du IIe siècle av. J.-C., était un *hérôon* de *génos ;* il paraît assez curieux d'en retrouver l'influence architecturale jusque dans certains lieux de culte chrétiens récemment dégagés, comme à Marusinač (R. Egger et E. Dyggve, *Oesterreich. Forsch. in Salona*, t. III), encore que la comparaison des dispositifs des basiliques chrétiennes soit peut-être moins indiquée que ne l'ont cru les auteurs (cf. aussi *Arch. Jahrb., Anz.*, 49, 1934, p. 311-314 ; *Bull. Inst. bulgare*, VIII ; E. Dyggve, *Das Mausoleum in Pécs*, 1935). Ch. P.

F. Chapouthier, *Les Dioscures au service d'une déesse, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 137 ; Paris, E. de

1. De ce même côté, restes extérieurs d'une cour (puits, citerne), entourée d'un péribole, qui fut contrefort *à l'extérieur* (cf. le Dioscoureion délien).

2. Je ne crois pas qu'il y ait place pour la restitution proposée : καὶ νέωι Ἡρακλεῖ ; la dédicace devait être faite *à Héraclès*, ce qui supprimerait l'épineuse explication de la p. 354. Héraclès était un héros *calydonien*, puisque Méléagre, selon Bacchylide, lui avait aux Enfers donné sa sœur en mariage : Déjanire, fille d'Althæa. — P. 351, fig. 67, le prétendu *Reliquienbehalter* doit avoir été plutôt un simple socle d'hermès.

Boccard, 1935 ; un vol. in-8°, VIII + 381 p. ; 67 fig. dans le texte, un frontispice et XV pl. hors texte. — Cette thèse, écrite avec recherche, et documentée avec soin, allie les mérites de la synthèse et de la science exacte du détail. C'est un admirable exemple de ce qu'on peut obtenir... en se limitant ; elle semblerait s'être, pourtant, trop volontairement résignée à un sujet restreint. L'auteur avoue et explique les renoncements qui l'ont conduit à présenter son travail sous cette forme. Ayant fait progresser personnellement l'exploration de Samothrace, depuis la guerre de 1914-1918, il n'a pas trouvé tout de même assez, sur place, pour avoir été tenté de reprendre, dans une nouvelle monographie, la question si difficile des mystères des Cabires : là, « les figures divines, écrit-il, se dérobaient à notre poursuite ». Donc, notant que les Cabires, « grands dieux » de l'île de l'Archipel thrace, avaient été parfois assimilés aux Dioscures par le travail du syncrétisme antique, — qui visa toujours à unifier les vieilles triades apparues dès le pré-hellénisme, — M. F. Ch. est passé, armes et bagages, de Samothrace à Sparte, où il a rencontré « les Dioscures au service d'une déesse ». La principale de ces « déesses » n'avait été au vrai que *déifiée ;* bien qu'il ait changé d'avis depuis 1929 à ce sujet[1], M. F. Chapouthier n'a point trop de peine à nous enseigner qu'elle s'appelait originairement Hélène ; mais la trop jolie *sœur* des Dioscures devînt plus puissante, en ajoutant à sa légende épique un rôle cultuel étendu. D'ailleurs, elle a trouvé plus tard de fréquentes remplaçantes, dans la troupe même de divinités plus anciennes et chevronnées ; c'est un des résultats excellents de l'étude que de nous montrer combien grande fut la souplesse du groupement de la déesse-mère et de ses assesseurs anthropomorphes ; ceux-ci élevaient au plan du monde humain les serviteurs, ailleurs humbles animaux, de la *Potnia.* A l'époque hellénistique et romaine, on assiste un peu partout à la fois au *dessèchement* par stylisation et à *l'immobilisation* de la Triade ; mais aussi à quelle multiplication, compensatrice, des changements tolérés pour la figure principale ! Le « service » des Dioscures s'est alors terriblement compliqué.

S'étant emparé avec maîtrise de cet aspect, qui n'était pas le plus large, de la recherche iconographique, M. F. Chapouthier a décidé — un peu arbitrairement à mon sens — qu'il ne sortirait guère de l'époque hellénistique et romaine (IIe s. avant-IIIe s. après) : p. 122. Il excuse ce parti-pris en annonçant que la Triade des Dioscures et de la déesse n'était pas constituée (?) avant, et qu'elle n'a pas l'antiquité que les « premiers commentateurs » lui prêtaient. Mais où le voit-on ? Rendons hommage au désir de l'auteur d'être plus strict en sa méthode que les lointains devanciers. C'est là, du moins, une affirmation *de fait* contre quoi plus d'un *fait* proteste. A s'en tenir étroitement aux Dioscures et à Hélène, il faut bien reconnaître, par exemple, qu'ils figuraient nommément *associés,* en plein Ve siècle, sur la base des statues d'Agoracrite de Paros, dans le temple de la Némésis

1. *BCH,* 53, 1929, p. 67 (et non : 26 : *Av. propos,* VIII, n. 1).

de Rhamnonte. M. F. Chapouthier n'en parle pas[1] ; or, nous avons les restes de leurs figures pour cet ensemble, avec la description explicite de Pausanias. Cependant, il n'eût pas été difficile de remonter plus haut encore, car certaines figures des sarcophages de Clazomènes — ce ne sont pas, au vrai, celles dont l'auteur a fait seulement état — doivent être nommées aussi Dioscures et Hélène (*Rev. arch.*, 1914, I, p. 223-236 : et non *RHR*, comme il est dit, p. 131, n. 5). Nul ne s'en pourrait étonner. Le culte d'Hélène et des Dioscures — comme celui d'autres vieilles triades, crétoises (*RHR*, XCVIII, 1928, p. 60-77), puis milésiennes, samiennes, cyzicènes (*Rev. archéol.*, 1935, II, p. 94-96), était né sur les débris du préhellénisme ; il a redébuté dans l'art géométrique, *adapté* plutôt qu'inventé par les Indo-Européens ; et c'est pur hasard si les monuments qui le concernent ne sont pas encore plus nombreux pour les périodes archaïque et classique. Au moins n'étaient-ils plus inconnus ; et dès lors, puisque M. Fr. Chapouthier pose en règle que « l'imagerie a sa langue et qu'on peut se servir d'elle comme font les philologues des vocables », on serait en droit de lui rappeler l'intérêt et les exigences de la *sémantique*, qui utilise aussi les traces originelles, comme les évolutions plus tardives : on eût procédé ainsi, par exemple, pour les triades *spartiates*, nettement archaïsantes, et dont l'existence révèlerait de lointains prototypes (cf. encore *AJA*, 38, 1934, p. 545). — Il y a bien, dans le livre, une deuxième partie concernant les « *origines de la triade* » ; et l'on pourra toujours s'étonner un peu qu'elle n'ait point été *la première* : car il ne paraît pas d'une parfaite méthode de commencer par l'hellénistique, temps qui n'est qu'un reflet[2] ! Mais que valent en elles-mêmes les conclusions, quant à ce problème essentiel ? L'auteur a désigné la Phrygie comme berceau du groupe Hélène et Dioscures, ainsi que des « grands dieux » samothraciens. C'est sans doute faire beaucoup d'honneur à cette région, lieu de passage plutôt que centre créateur. On y a adopté communément, au Ier millénaire, l'imagerie des cultes de Crète et de l'Asie intérieure. Les liens de Sparte avec le monde créto-mycénien, avec la Lydie, et même tout ce que nous savons du *pedigree* de la famille des Tyndarides, ne forçaient guère à tant regarder de ce côté ; je crains que M. Fr. Chapouthier n'ait voulu faire un sort trop favorable au support de miroir de Troade (Ve s.), dont il s'est longuement occupé (Dame des Fauves *portée* par deux cavaliers). Quant à l'argument qui rapporterait au panthéon des Hittites les Dioscures, comme démons *cavaliers*, précisément, il paraît fort contestable ; en Grèce, du moins, ce ne sont que *les fils des Dioscures*, Anaxis et Mnasinos, que l'art et les textes ont pris grand soin de nous montrer à cheval : signe de dérivation[3] ! La première triade était faite au vrai, de personnages

1. P. 128 : « *Dès le V^e s.*, la version némésiaque est peu à peu abandonnée » (?)
2. L'auteur suit une marche ascendante vers le passé dans sa seconde partie, puis il redescend le temps (3e partie).
3. Cf. Anakeion d'Athènes (Pausanias, I, 18, 1), Trône d'Amyclæ (Pausanias, III, 18, 13). La statistique de la p. 112 ne donne l'avantage aux cavaliers que parce qu'elle porte exclusivement sur les monuments les plus tardifs ; quand les

debout et sans monture, comme les autres triades créto-asiatiques ci-dessus rappelées. Il n'est pas un document où les Dioscures, rappelant les génies préhelléniques qui assistaient la Grande-Mère dans son travail d'enfantement, aient eu, enfin, près d'Hélène, la posture humiliée, et si dépendante, de ces subalternes asiatiques, qui, à Carchemish ou ailleurs, sont figurés aux pieds, voire *sous les pieds*, d'une divinité dominatrice.

Si cette partie du livre — dont l'intérêt est capital — appelle d'importantes réserves, le catalogue des documents tardifs, la critique interne de ce matériel, toutes les conclusions qu'elle permet d'établir quant aux « variations » de la Triade (surtout dans le bassin oriental de la Méditerranée), constituent des apports intéressants à l'exégèse des religions hellénistiques et romaines. On sait que les Dioscures avaient été étudiés déjà en Italie par Albert *(Le culte de C. et de P. en Italie)*. M. F. Chapouthier a élargi beaucoup cette recherche, en l'étendant à tous les cas où Hélène, tour à tour, fut remplacée par d'autres divinités, dans la symbolique méditerranéenne. On eût voulu du moins que fût bien marqué pourquoi c'est là, en somme, période de dessiccation, où la Triade est traitée sous sa forme la plus *monnayable*, comparable — puisque l'auteur s'est avisé de ce rapport — à l'usure de certains mots. L'art est alors revenu à une ancienne formule de l'*archaïsme ;* ce qui est normal ; mais il n'y a plus là que résidus : c'est pourquoi le contenu change suivant les lieux ; non seulement Cybèle, Déméter, Hécate, vieilles ποτνίαι, se retrouvent encadrées par les divins jumeaux, mais aussi des déesses étrangères à la Grèce, comme Isis, ou certaines entités allégoriques, comme Tyché. Le « polysymbolisme », — reflet hellénistique, retour au passé préhellénique, — accumule dès lors les *sigles* (croissant entouré d'étoiles). Les Dioscures, « idéalisées par la spéculation », en arrivent, dit très bien l'auteur, sous la tutelle de Rome, « à n'être plus que l'expression figurative de l'omnipotence divine » (p. 331-332).

Voici quelques observations de détail :

Le livre est soigné, texte et illustrations (de Me Hartmann, non nommée). Chemin faisant, l'auteur, aussi subtil helléniste que patient archéologue, a profité de sa connaissance des représentations figurées pour amender et interpréter toute une série de textes, de Callimaque (p. 244) à Pline l'Ancien, de Polyæn à Ptolémée (liste à la fin). Dans ces petits problèmes de détail, M. F. Chapouthier se montre toujours à la fois précis et ingénieux. L'introduction retrace magistralement l'évolution des méthodes d'histoire religieuse, de la fin du XVIIIe s. à nos jours. On contestera dans l'Avant-propos, p. II, la forme donnée au subjonctif du verbe *exclure* : « une précision qui *n'excluât* point les hardiesses » : voilà au moins une hardiesse grammaticale de trop[1] !

Dioscures se cachaient dans les arbres, aux temps des premières guerres messéniennes selon Pindare ou Pausanias, quand ils étaient *dokana* (les plus anciennes représentations, disent les textes !) ou *serpents*, étaient-ils donc déjà cavaliers ?

1. On note d'autres taches de langage : p. 111, « on *la* conclurait d'un détail » ; p. 112 : le centre est *repéré* par un autel ; p. 120 : *accourir* de ses ailes rapides.

Le catalogue descriptif, un peu discursif, de 107 pièces qui ouvre la discussion, dénote un observateur scrupuleux et un ordonnateur très habile. Beaucoup de documents étaient sinon inédits (quatre ou cinq : p. 23, n. 2), du moins insuffisamment publiés. Le groupement Hélène-Dioscure a toujours gardé un caractère cultuel, qui attestait sa riche ancienneté légendaire. Mais à l'époque classique les enfants de Léda *vivent* encore dans la légende, se mêlent à d'autres personnages (base de Rhamnonte, oubliée ici) ; puis à nouveau la Triade *s'isole et s'immobilise*, comme aux temps archaïques, quand le thème vieillit à la fois et s'exporte, donc a besoin d'une forme un peu « passe-partout », la moins inapte aux transmissions. On est donc assez surpris de voir ici tout commencer par la fin (Telmessos, pl. I et n. 2 !). L'interprétation du n° 4 (Dorylée) a été contesté par M. J. Carcopino, qui reconnaîtrait là plutôt des personnages humains invoquant le soleil (geste de prière caractérisé). Un des personnages du doc. 9, pl. VII (à g.), paraît *casqué ;* la main de l'autre (à dr.) tenait une palme. La restitution du n° 10 ne semble guère assurée, contrairement à L. Robert : *REG.*, XLVII, 1934, p. 31, n. 3 : δ[οῦλ]ος est très douteux[1] ; et il est plus douteux encore que le monument ne se rapporte pas directement à l'Ephésia, nommée *seule* par la dédicace, honorée dans toute la région, associée ailleurs à des héros cavaliers. Le n° 12 (Anô-Krousova) sera, sans nul doute, à supprimer du catalogue (pl. VIII), la figure centrale étant visiblement celle d'un homme *barbu*, ce qui ne saurait convenir à... Hélène ; et il y a *trois* cavaliers qui vont vers le socle où est la *statue* virile avec l'inscription χαῖρε, propre à d'autres représentations (funéraires) ; un des *héros* (déifié en cavalier thrace) s'appelait, au vrai, Dioscouridès, mais ce nom théophore n'implique nulle autre allusion aux Dioscures. Il eût été intéressant de faire noter que le sarcophage de Képhissia, n° 15, s'inspire de la base de Rhamnonte, à travers la *réplique* (et non : copie, comme on dit trop souvent, de Stockholm : E. Kjellberg, *Studien z. d. att. Reliefs d. V*[en] *Jahrh.*, 1926, pl. VII : belle attestation de la dessication progressive[2], mais M. F. Ch. n'a fait état d'aucun des deux premiers documents. A propos des figurations provenant de Sparte, 20 sqq., on eût attendu mention des riches études de M. E. Bourguet, *Le Dialecte dorien*, p. ex., sur les associations des σιτηθέντες. P. 65, la reconnaissance des Dioscures dans le groupe de San Ildefonso a toujours été très discutée. M. F. Ch. la propose à son tour, en donnant comme « argument essentiel » la petite statuette féminine ; mais elle n'est pas placée comme sur le n° 37 (Avignon) *entre* les deux personnages masculins.

Pour le n° 59, je ne suis pas sûr qu'il faille reconnaître au centre un *trépied*, dont la cuve manquerait. Ne pourrait-on penser à la triple Hécate qui figure, sous un autre aspect, au n° 69, p. 77 ? Sur les *dokana*,

---

1. M. L. Robert semble ignorer les dernières études sur la fonction de l'*oikonomos*.

2. Une autre fois à Thasos (n° 7), les Dioscures participent à un sacrifice avec Hélène.

cf. *RHR.*, CXI, 1934, p. 73-82. Sur le relief de Mosyna, il se peut qu'il faille reconnaître l'Artémis Claria, fréquemment associée avec les Dioscures (*Ephèse et Claros*, p. 391, p. 404, n. 2) ; on compléterait et corrigerait l'inscription, l. 1-2 : καὶ|οἱ ἐκ τῆς συγκλήτου ; à la ligne 4, un nom propre. P. 75, n. 3, ce n'est pas le *xoanon* d'Artémis Ephésia qu'on voit sur les monnaies d'Aphrodisias, mais bien celui, connu, de l'Aphrodite locale. P. 88, il eût été bon de noter qu'on connaît le *hiéron* des Dioscures à Cyrène (*Arch. Jahrb.*, 47, 1932, *Anz.*, col. 586). P. 89, que l'*oscillum* Fouquet avait été plusieurs fois étudié (notamment *RHR.*, 1928, p. 68). P. 91, pour le monument délien n° 99, qui doit provenir, — comme d'autres trouvés vers l'Hypostyle, de la région du Gymnase, — cf. maintenant. L. H. Vincent, *Rev. bibl.*, 45, 1936, p. 221 sqq. (je montre ci-dessus, p. 103-104, que la *Thea Lakaina* de Gerasa est aussi Hélène) ; par ailleurs, sur les Dioscures de Délos, F. Robert, *REA*, XXXVIII, 1936, p. 216 sqq. ; entre les deux *piloi* sommés d'une étoile, c'est le *clipeus* du ciel qu'on doit reconnaître. Sur le n° 101 (p. 93), la présence de la colonne tronconique des Préhellènes entre les deux *piloi* étoilés, a de quoi réjouir ceux qui voient en Hélène le substitut d'une déesse minoenne (monnaie de Tabai). P. 103 : il eût fallu remarquer que si le culte des Dioscures paraît plutôt propre aux hommes, les femmes invoquaient aussi ces héros, « grands initiés » (cf. p. 234, n. 7) à Eleusis. *Ibid.*, la note 3, p. 103, donne une version très inexacte de l'épisode de Cléobis et Biton ; ils n'avaient pas eu, certes, à transporter une mère *infirme* (sic) ! Combien de temps en restera-t-on à ces erreurs ? P. 112, pourquoi répéter que ce sont les *défunts* qui sont assis sur les trônes, au bas-relief de Chrysapha ? P. 116-117, le processus de « transformation » d'Hélène doit être entendu à l'inverse : c'est parce qu'elle a été *colonne* primitivement (époque mycénienne), qu'elle a, sur certains reliefs de Sparte (20, 22), *le chapiteau en tête*. P. 130, lire Aithra, et ne pas tenir compte de la fig. 6, hautement fantaisiste et qui ne serait pas en accord avec le texte. P. 133, fig. 7 et p. 134, n. 2 : le vase de Duvanlii a été étudié plus en détail par B. D. Filow. P. 157, la ville dont il s'agit à la ligne 2 est Ἄσσησος. P. 160, peut-on traiter — de moins en moins, semble-t-il, après les découvertes d'Ougarit ! — Sanchoniathon de « prêtre hypothétique des vieux âges » ? P. 165, le sens donné au mot *hilani* n'est plus admis par les orientalistes. P. 198 sqq. ce ne sont pas « les Victoires entre deux éphèbes » qu'il eût fallu examiner, dans la série des sarcophages clazoméniens ; car il y a eu, dans la dite série, par ailleurs, des scènes de la punition d'Hélène dont l'interprétation n'est guère douteuse et où les Dioscures interviennent (A. Joubin, *De sarcoph.*, n° 21 ; *BCH*, 1913, pl. X (cavaliers ailés). Zahn (*Arch. Jahrb.*, XXIII, 1908, fig. de la p. 170, et p. 180) avait déjà reconnu les sujets « agonistiques ». P. 207, la discussion relative aux acrotères centraux (et non *fronton !*) de Locres, eût gagné à rappeler qu'Eurypylos aussi « marchait sur la mer » ; que les prétendus « Dioscures » (ici sans attributs, ni armes, nus comme des Bienheureux) n'auraient eu aucunement besoin des *Tritons* pour franchir les eaux ; la reconstitution et l'explication de S. Ferri semblent préférables, d'autant que la bataille

de la Sagra n'a pas eu lieu juste au bord de la mer, et que les Dioscures, implantés à Tarente, n'avaient pas à traverser les flots pour y paraître.

Ch. P.

L. Robert, *Villes d'Asie Mineure, Études de géographie antique* (dans les *Etudes orientales*, publiées par l'Inst. français d'archéologie de Stamboul, sous la direction de **M. Albert Gabriel,** II ; Paris, De Boccard, 1935 ; 1 vol. in-8°, 255 p., XIX pl. hors-texte, dont 6 cartes. — Ce « recueil » juxtapose onze études consacrées — avec une même méthode, partout exigeante — à l'étude minutieuse de certaines questions concernant les zones obscures (à tout point de vue) de la géographie de l'Anatolie antique. L'auteur connaît la région en explorateur érudit ; il avertit qu'on ne doit point attendre de lui, provisoirement, une étude synthétique (cela est évident à la lecture); mais seulement divers travaux critiques préliminaires, auxquels il donnera suite. C'est ici, au vrai, poussière d'histoire, et géographie moléculaire : tout est vu à la loupe et même au microscope. — Voici les résultats, selon l'ordre, discursif, des chapitres :

I. *Kame* (p. 17-42). Les monnaies antiques des petites cités n'ont guère été répandues au loin, et là où elles se trouvent plus ou moins fréquemment, on a chance de déterminer le site auquel elles se rapportent. Le philologue, l'épigraphiste en voyage, le géographe même, ne doivent donc plus se passer d'être numismates (p. 19-20, cf. p. 238) ; notons que ceci avait déjà été entrevu par Waddington (*Voy. en Asie Mineure*) et d'autres[1]. M. L. Robert signale (p. 28) des applications: p. ex., si Kame est lydienne et non mysienne, c'est que les monnaies du bourg des Καμηνοί (liste éphébique) viennent de la région de Palamut, l'ancienne Apollonis de Lydie. Le déplacement de Kame de la Mysie vers la Lydie expliquera mieux la présence de l'Ephésia dans le monnayage de cette infime bourgade.

II. *Les Indeipédiates et Stratonicée du Caïque* (p. 43-82). Les monnaies qui portent INΔI ou INΔEI, — mal interprétées, quoique fort diversement, jusqu'ici, — viennent de la cité de l'Indeipédion, unie par *sympolitie* à Stratonicée du Caïque : celle-ci, fondation (comme son homonyme carienne, avec laquelle elle a été si souvent confondue) d'Antiochus 1er en l'honneur de sa femme Stratonicé — et non d'Eumène II. Notations intéressantes, en ce chapitre, sur la diversité des organisations de sympolities.

III. *L'Apollon de Panda* (p. 83-92). Il existait un petit *manteion* des *Pandeenses* (= Panteenses, Pline, V, 126), et ce site appartenait au *conventus* pergaménien. Une dédicace de Djam-Pascha, où Magnésie est mentionnée, invoque l'oracle apollinien, et c'est à lui que s'adres-

1. Aucun voyageur français ayant utilisé les monnaies ne figure dans la liste donnée p. 239-240. M. L. Robert serait donc... le premier ; cf. pourtant, p. ex. *BCH.*, 37, 1913, p. 239, n. 1. Et l'on pourrait multiplier les citations, si l'on souhaitait objecter quoique ce soit au désir qu'a l'auteur de se présenter en novateur.

saient aussi les colons de Magnésie du Sipyle, traitant avec Smyrne ; on pourrait donc localiser cet office divinatoire.

IV. *Satala de Lydie* (p. 93-103). On retrouverait son nom dans Adala, par chute du sigma initial (cf. Sagalassos = Agh. Lasun), et c'est à fort, semble-t-il, qu'on avait pensé plutôt à Sandal.

V. *Keretapa-Diokaisareia de Phrygie* (p. 104-121). Ce site correspondrait aux ruines connues à Kayser, village dont le nom conserverait le souvenir de Diocæsareia, épithète de Keretapa depuis Marc-Aurèle. Les chapitres IV-V, notamment, signalent ce qu'il y a à tirer, pour la géographie antique, des noms turcs modernes, qui ne sont, souvent, que des noms grecs déformés (Izmir = Smyrne) ; cf. p. 96-98. Mais on pourrait, certes, ici objecter la fréquence des noms de Césarée. Hiéroclès et les *Notitiæ* ne parlant que de Keretapa, il paraît douteux que la dénomination bannie même des textes officiels ait été conservée de préférence ; la mention des *Actes* de Saint-Artémon, localisant une Césarée dans la région, ne pourrait-elle se rapporter à une autre ville que Keretapa ?

VI. *Tyriaeon de Carie* (p. 123-126). Aux environs d'Eriza existait une ville de ce nom, distincte de Tyriaeon de Lycaonie où passèrent les Dix-Mille : le site était voisin de Dere-Köy, dans la plaine de Karayük.

VII. *Dionysopolis de Phrygie* (p. 127-149). Les éditeurs des *Monum. Asiæ Minoris antiqua*, en 1933, ont donné les résultats, parfois négatifs, de leur exploration pour la région du sanctuaire d'Apollon Lairbenos (*ibid.*, dédicaces, affranchissements, textes de confession ; cf. un plan sommaire du sanctuaire, p. 98). M. L. Robert veut montrer que ce *hiéron* ne dépendait pas de Dionysopolis de Phrygie, comme on le disait, parce que le site de Dionysopolis était à l'opposé de la direction de Hiérapolis, dans la boucle du Méandre. Sur Pepouza, p. 127 sqq.

VIII. *Eumeneia de Carie ?* On avait tiré l'existence d'une ville portant ce nom, de Pline (V, 108), et d'Étienne de Byzance. Mais c'est par erreur, la ville nommée par Pline se situant en Phrygie à sa juste place, connue ; les *Ethniques* du lexicographe byzantin ne suffisent pas à autoriser la création d'un doublet.

IX. *Kadyanda, Lissa, Melanoscopium* (p. 161-169). La même liste de Pline (V, 101), pour la Lycie, cache et estropie même les noms antiques de ces trois cités, sous une énumération mal ponctuée : Ascandianta|lis-A|melas-Noscopium. Il suffit de mieux séparer les syllabes (mais il fallait le deviner !). Bent avait découvert les ruines de Lissa. Pour Melanoscopium, on songera à la baie de Scopea.

X. *Germé de Mysie* (p. 171-201). C'est la ville à laquelle appartenait le monnayage, très abondant, des Γερμηνῶν ; le site était sacré (Ἱερὰ Γέρμη), et voisin — avec celui des Attaeitai (Attaos), de Balikesir (Hadrianoutherai). On ne peut croire à l'existence d'une Germé du Caïque sur la seule foi des *Itinéraires*.

XI. *Kidrama* (p. 203-238). La ville, si médiocre, de ce nom (car il ne faut plus l'appeler Kidramos) a coûté beaucoup de soin à M. L. Robert, encore qu'elle n'ait pas d'histoire, ni avant lui, ni après. C'est,

dit-il (p. 223) une « oasis ». Kidrama faisait partie des évêchés de Carie *(Notitiæ)* ; elle a dû être là où des trouvailles de monnaies la font pressentir, et non où Ramsay, vertement tancé, l'avait cherchée déjà : donc, dans le voisinage de Kibyra et Tabai, vers Yorga (ruines).

M. L. Robert a consacré son recueil — qui est son premier « livre », dont on se fût volontiers contenté ici de louer les *résultats* — à la mémoire d'Holleaux, son « maître », lui-même voyageur sagace et esprit très critique. Le *disciple* eût gagné à retenir aussi de l'enseignement reçu que l'on pouvait conduire une discussion scientifique jusqu'à la contradiction, tout en restant courtois : art où Holleaux, savant de bonne race, excellait. Je ne suis pas le seul à remarquer chez M. L. Robert un besoin, toujours accru, de chercher à blesser, et en tout cas à déplaire. Ni son « livre », cette fois-ci, ni ses articles, à l'ordinaire, n'y gagnent rien. Ailleurs qu'en France, il s'est vu rappeler déjà au souci d'une urbanité qui n'eût pas déparé ses plus heureuses petites remarques de géographie. Il y aura toujours au pays de Molière des querelles d'érudits ; et même des Alcestes, affichant pour les erreurs des autres leurs « haines vigoureuses ». Mais — pas plus que cela même — n'est, hélas ! aussi nouvelle qu'on voudrait, une méthode d'où l'imagination scientifique des grands esprits semble bannie, et qui dessèche plus qu'elle ne renouvelle. Le cas de l'étude concernant Dionysopolis et le temple d'Apollon Lairbenos est typique ; ayant dissocié d'avec le temple les Larbeni de l'inscription de Magnésie et des monnaies, les ayant mis en relation avec l'évêché byzantin de Larba en Carie, l'auteur s'arrête court. On a déjà remarqué (*JHS.*, LVI, 1936, p. 84) qu'une hypothèse eût pu intervenir sans grand risque, et relancer la recherche. — Ce n'est qu'un exemple : les censeurs les plus impitoyables trouvent un jour, au vrai, des critiques, qui pourraient leur faire normalement désirer d'attirer sur eux, à cause de leurs propres limites, l'indulgence refusée au genre humain. Ici, toute l' « acribie » de M. L. Robert n'a pas suffi à lui éviter complètement, même les fautes d'impression (p. 58, n. 7, p. 89, n. 2) ; ni les erreurs de références ; voire les fautes de français (p. 225, n. 2 : « bien qu'on n'y *voit* pas ». Un plus jeune érudit, un *disciple*, sans chercher beaucoup, pourra dénoncer dans l'avenir avec indignation, d'autres bévues. — On eût aimé dès lors un style moins hargneux lorsqu'il s'agit de distribuer rétrospectivement le blâme international : soit au « triste » Bürchner « saboteur inintelligent »[1], soit à Sundwall, à W. Ruge, à R. Cagnat, à G. Radet, à A. J. Reinach, à Ramsay et à W. Leaf, etc. — Qu'il s'agisse ou non de vétilles, les jugements de M. L. Robert se promènent, à l'ordinaire, du mépris le plus écœuré à l'étonnement le plus dédaigneux — avec çà et là, parmi trop de condamnations, quelques enthousiasmes non moins péremptoires, mais qui ne trouveront peut-être pas plus aisément

1. N. 2 de la p. 142. Je donne ici référence et citation pour qu'on se convainque que le ton de M. L. Robert est inadmissible.

preneurs que les critiques formulées d'un ton insolent. Les arrêts de Dieu le Père ne seront probablement guère plus autoritaires au jour dernier ! Aussi bien, M. L. Robert ne dispose-t-il pas de l'éternité pour les purs : p. 116, n. 6 : « l'immortel » Kiepert ? — Mais l' « immortel » Kiepert s'est beaucoup trompé, presque autant que ceux qui ont travaillé... pour que l'auteur des *Villes d'Asie Mineure*, nouveau venu dans la cité des livres, les morigène avec superbe. — L'avenir fera aisément la mise au point d'excès si juvéniles. Ils sont fâcheux, par l'orgueil intellectuel, démesuré, dont ils portent témoignage : plus fâcheux, assurément, que les menues erreurs qui ont donné texte et prétexte, au long du livre, à tant d'agressions. On ne doit pas encourager dans un pays policé — où presque tout peut être dit convenablement — une malveillance de langage qui ne laisse discerner ni sagesse, ni élégance, ni modestie. Ch. P.

Howard H. Scullard, *A history of the Roman world from 753 to 146 B. C.* Londres, Methuen, 1935 ; in-8° de 504 p. (15 sh.). — Ce volume forme le tome IV de la « Methuen's history of the Greek and Roman world » ; les tomes III (le monde grec de la mort d'Alexandre à la conquête romaine, par M. Cary) et V (le monde romain de 146 à 30 av. J.-C., par M. Frank Burr Marsh) ont paru antérieurement. La collection, destinée aux étudiants et au public cultivé, est confiée à des auteurs qui ont fait leurs preuves ; M. Scullard est connu notamment par son livre sur *Scipion l'Africain* (Cambridge, 1930).

Cet exposé des premiers temps de Rome et de la conquête romaine est clair, agréable à lire, et s'appuie sur une solide documentation. L'époque préromaine est très résumée, mais l'essentiel est dit. Par scrupule de prudence scientifique, M. Scullard s'abstient de prendre parti sur la question de l'origine des Étrusques. Par un autre effet de la même disposition d'esprit, il a, pour les premiers siècles de Rome, une attitude volontiers conservatrice. Il ne met pas en doute l'existence d'une ville de Laurentum (p. 28) ; il admet que les principes de la réforme servienne remontent à l'époque royale (p. 50), et qu'un traité a été réellement conclu entre Rome et Carthage en 508 (Appendice 6). Il aurait pu sans inconvénient s'écarter davantage de la tradition.

Malgré le titre du livre, le récit des événements est conduit jusqu'à la prise de Numance en 133.

M. Scullard annonce dans sa préface qu'il insistera surtout sur la vie économique et sociale, ainsi que sur l'évolution intellectuelle et religieuse. Les trois derniers chapitres (p. 361-438) réalisent ce dessein ; le chapitre sur la religion, en particulier, est très bien construit ; mais c'est anticiper sur les événements que d'évoquer, à la dernière page, le futur développement du christianisme. — P. 381-382, M. Scullard reproduit la reconstruction d'un budget romain tentée par M. Tenney Frank : c'est pour indiquer, aussitôt après, que les sommes établies sont hypothétiques, et que ces calculs sont arbitraires ; ne valait-il pas mieux renoncer à ces pseudo-précisions ?

Il y a naturellement quelques détails à corriger. P. 147, écrire *Ebusus*, non *Ebusa*. P. 376, la mention du zinc d'Étrurie est un anachronisme. Le lecteur français sera surtout étonné par des rapprochements inattendus : p. 21, entre l'empire étrusque et « the Napoleonic Kingdom of Italy » ; p. 213, entre la guerre d'Espagne au temps des Scipions et la même guerre au temps du même Napoléon ; p. 232, entre la prise de Carthagène par Scipion et le passage de la mer Rouge par les Hébreux ; p. 395, entre le Janicule peu fortifié du second siècle, et celui de 1848.

L'*Histoire*, de Gsell, figure dans la bibliographie, mais n'est citée nulle part dans le récit des événements d'Afrique, ce qui est surprenant. M. Scullard n'a pas connu l'article de M. L. Poinssot sur *Zama* dans la *Revue africaine*, 1928 : il aurait eu à l'utiliser dans son Appendice 7. Eugène Albertini.

E. de Saint-Denis, *Le vocabulaire des manœuvres nautiques en latin.* Mâcon, Protat, 1935 ; in-8° de 151 p. — M. de Saint-Denis complète par ce très utile travail sa thèse principale sur *Le rôle de la mer dans la poésie latine.* Sa compétence en matière de navigation est manifeste, et il est probable qu'aucun autre docteur ès-lettres n'a son expérience des manœuvres nautiques. Il a étudié comme personne ne l'avait fait avant lui les locutions techniques qui désignent les opérations et les évolutions des navires, et présente les résultats de ses recherches sous la forme d'un lexique, suivi d'une conclusion sur les caractères et l'histoire du vocabulaire maritime en latin.

On aura vite fait de voir, en lisant par exemple les articles *adduco, gubernaculum, immitto, inhibeo,* l'originalité et la précision des résultats obtenus. Tantôt M. de Saint-Denis reconnaît un terme de métier appliqué à propos là où l'on croyait rencontrer une métaphore littéraire *(immitto) ;* tantôt il explique l'erreur du terrien Cicéron, employant à contresens un mot de rameur, et reconnaissant d'ailleurs lui-même son erreur, un peu plus tard, dans un texte intéressant, qui fait honneur à sa curiosité d'esprit *(inhibeo).* M. de Saint-Denis rend un juste hommage aux travaux de M. Lefebvre des Noëttes, sans en accepter entièrement les conclusions ; il signale que le problème des navires à plusieurs rangs de rameurs reste « plus obscur que jamais » (p. 133).

On peut s'étonner, après coup, qu'il ne se soit trouvé personne pour entreprendre plus tôt un travail de ce genre ; mais, tel que nous l'a donné M. de Saint-Denis, il n'est plus à refaire : l'acquisition est durable. Eugène Albertini.

Emile Espérandieu, *Répertoire archéologique du département des Pyrénées-Orientales. Période gallo-romaine.* Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon. Montpellier, Imprimerie de la manufacture de la Charité, 1936 ; in-8° de 45 p. avec 1 carte. — Poursuivant la tâche excellente de doter l'archéologie française, pour la période gallo-romaine, de répertoires, s'inscrivant dans le cadre un peu factice des départements, la Fédération historique du

Languedoc méditerranéen et du Roussillon a confié au commandant E. Espérandieu le soin de faire la somme des résultats acquis pour le Roussillon. Le butin est maigre ; et malgré les efforts entrepris, vers le milieu du siècle dernier, le département des Pyrénées-Orientales fait figure de parent pauvre auprès de ses voisins de l'Aude et de l'Hérault. Il ne semble pas que les Romains aient, à l'exception de ses ressources minières et thermales, exploité toutes les richesses du pays. Les habitants se concentrent dans la zone littorale ; le tracé des chemins reste encore assez mal assuré ; *Ruscino* (Castel-Roussillon) et *Illiberris* (Elne) étaient les villes principales. Des groupes d'exploitations agricoles sont signalés dans les basses vallées du Tech, de la Tet et de la Salanque. Les villas sont presque toujours situées sur la ligne de hauteurs encadrant les vallées, à l'abri des marécages et des crues des petits fleuves au régime torrentiel.

Comme le remarque le Commandant Espérandieu, il serait à souhaiter que « de nouvelles découvertes, à défaut de fouilles méthodiques, puissent nous fournir quelques données précises sur cette période assez obscure de l'histoire du Roussillon ». R. L.

Revue des Etudes anciennes. Tables analytiques, textes, gravures et planches des tomes XVI à XXX (années 1914-1928), par **Emile Ernout.** Paris, De Boccard, Bordeaux, Féret & fils, 1935 ; in-8° de 252 p. — De pareils travaux seront toujours accueillis avec reconnaissance par les chercheurs, dont la gratitude ira à ceux qui ont accepté une tâche aussi laborieuse et souvent ingrate.

Cette seconde partie constitue, pour certaines parties, de véritables monographies bibliographiques (Alésia, Marseille, César, routes, toponymie, tumulus). Disposées dans l'ordre chronologique, ces listes permettent au surplus un historique sommaire des découvertes. Enfin les pages consacrées aux études, chroniques et notes du regretté Camille Jullian, apportent une très utile contribution à la bibliographie de l'historien de la Gaule[1]. R. L.

Puig i Cadafalch, *L'arquitectura romana a Catalunya*, 2e éd. du vol. I, 1er livre, de l'*Arquitectura romanica a Catalunya*, Barcelone, Institut d'estudis catalans, 1934, in-4°, XXXII + 426 p., 530 fig. — Les historiens de l'antiquité romaine seront les premiers à bénéficier de la réédition de ce précieux ouvrage ; nous avons ici, complet et refondu, le 1er tome (la première édition en quatre tomes, parue à partir de 1908, avec la collaboration de A. de Falguera et de J. Goday, a été vite épuisée). L'auteur qui aime son pays avec ferveur, a presque augmenté de moitié, texte et illustration, un premier bilan où la partie « romaine » n'était guère encore qu'une introduction. Les travaux de l'Institut d'études catalanes ont été partout mis à profit,

1. Il serait injuste d'oublier la part de M. G. Radet. *La Réd.*

et les monuments figurés d'architecture, de sculpture, ne tiennent pas moins de place que l'étude des sources écrites ; les résultats des fouilles ont été surtout employés. M. Serra — Rafols a prêté son concours pour l'étude de certains monuments, MM. Francese Martorell et Ramon d'Alos ont relu les épreuves et dressé l'index.

Le livre I débute avec les premiers habitats de l'Ibérie préromaine ; l'urbanisme naît dans Tarragone, Empurias, Sagonte, les villes grecques et latines, où les auteurs voient d'ailleurs surtout les vestiges d'un « art colonial » (p. 41)

On étudie (l. II) les monuments, les fortifications, les portes, les sanctuaires (Empurias, Barcelone, Tarragone : temple d'Auguste, Vic, etc.) ; puis les autels (p. 114, fig. 116, est donnée en partie la planche de Laborde dont l'identification avait échappé à M. F. Poulsen, ainsi que l'a relevé M. S. Ferri). Viennent enfin les monuments funéraires, les sarcophages et urnes cinéraires, les monuments commémoratifs, les théâtres, les amphithéâtres, les cirques, les marchés. Un chapitre est consacré à la maison romaine de Catalogne, d'autres aux aqueducs, aux routes.

Le livre III assemble les analyses techniques et artistiques, les informations concernant les ordres architectoniques importés d'Orient, les mosaïques, les produits d'art populaire. C'est un répertoire bien classé, bien illustré, indispensable. Ch. P.

Le Gérant : E. Schneider.

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris (France)

PREMIÈRES RECHERCHES SUR L'ACROPOLE DE KRISA (PHOCIDE)

Les voyageurs[1] qui, à partir du début du XIX^e siècle, explorèrent la Phocide n'ont pas hésité à identifier l'acropole de l'antique Krisa avec l'éperon rocheux (fig. 1) qui domine la Plaine Sacrée, à quelques minutes du village moderne de Khrysso et à une heure et demie de marche de Delphes. Cette situation à mi-chemin entre le Sanctuaire pythique et le golfe de Kirrha, l'analogie du nom de Khrysso avec celui de Krisa, l'existence sur la plate-forme de ruines d'une vaste enceinte « cyclopéenne », étaient autant d'indices qui suggéraient une identification, admise depuis par tous les historiens[2]. L'histoire de Delphes et celle de Krisa sont intimement mêlées, et l'École Française d'Athènes, dès qu'elle entreprit la fouille de Delphes, songea à en compléter les résultats par des recherches à Krisa : une première étude du site eut lieu en 1893[3], et un plan très précis de l'acropole fut dressé (fig. 2). Mais on se borna dans la suite à de rapides sondages dans la plaine en vue de déterminer l'emplacement de l'hippodrome, et l'acropole demeura inexplorée jusqu'à cette

1. Dodwell, *Tour* (1819), I, p. 159 ; Gell, *Itinerary* (1819), p. 194 ; Leake, *Northern Greece* (1836), p. 566 ; surtout Ülrichs, *Reisen und Forschungen in Griechenland* (1840), I, p. 16 sqq.

2. Cf. en particulier Meyer, *Gesch. der Altert.*, II, 342 ; Beloch, *Griech. Gesch.*, II, 557, 2 ; en dernier lieu Priskè : *R. E.*, XXII, col. 1890 et Schober, *Phokis* (1924), p. 34.

3. *B. C. H.*, XVII, 1893, p. 631.

année[1]. Les dernières fouilles de 1934-1935 venaient de ramener l'attention sur la préhistoire de Delphes[2] : elles y avaient révélé une occupation importante à l'époque « mycénienne » récente, mais aucune trace d'une influence proprement crétoise. Leur auteur se devait, avant de donner des conclusions définitives, d'aller interroger le site de Krisa, « la Crétoise » (?),

Fig. 1. — L'éperon sud de l'acropole de Krisa, vu du N.-O. (au premier plan, l'enceinte ; au sommet, l'église de Saint-Georges ; au fond : à gauche, le Kirphis ; à droite, échappée sur la plaine sacrée et les monts de Locride).

la première étape des marins de Knossos qui, selon l'hymne homérique[3], furent les premiers prêtres du dieu de Pythô.

---

1. Le seul document important provenant de Krisa était une dédicace archaïque à Héra et à Athéna. La pierre avait été publiée pour la première fois par Hughes, *Travels in Greece* (1820), I, p. 369, d'après une copie de Grope (cf. Böckh : *C. I. G.*, I, 1) ; retrouvée et mieux copiée par Ülrichs (*l. l.*, p. 21 et n. 25, cf. *Abhandlungen Akad. München*, III, 1, 1840) qui la vit encore entière, puis par Müller, Koumanoudis, Weil, alors qu'elle était déjà brisée (cf. Röhl : *I. G. A.*, 314 ; Collitz, *Gr. dial. Inschr.*, II, 1537 ; *Rhein. Mus.*, 1896, p. 351), elle est aujourd'hui perdue, vraisemblablement réemployée dans un mur de la chapelle de Saint-Georges. Nous n'avons pu recueillir à son sujet à Khrysso, que des renseignements contradictoires et erronés.

2. On trouvera dans le *B. C. H.* de 1935, dans la « Chronique des Fouilles », un compte rendu sommaire de ces recherches, et sous le titre *Nouvelles trouvailles mycéniennes à Delphes*, une première publication des trouvailles de la campagne de 1934.

3. *Hymne à Apollon*, v. 391 sqq.

La fouille fut préparée au printemps de 1935 et les sondages eurent lieu en août, dirigés en commun par les deux signataires de cet article[1].

***

Le site de l'acropole de Krisa a été maintes fois décrit[2]. Entre le Kirphis et les monts de Locride, au confluent des vallées du Pleistos et de la rivière d'Amphissa, le versant Sud du Parnasse vient se terminer en une sorte d'éperon rocheux qui fait saillie comme un promontoire au-dessus du moutonnement des oliviers de la Plaine Sacrée. La citadelle de Krisa occupe l'extrémité de cette vaste plate-forme, aujourd'hui déserte, sans un arbre, où de maigres champs disputent aux broussailles une terre rare. Seule s'y dresse encore une pauvre chapelle, consacrée à saint Georges, et qui ne s'ouvre guère qu'une fois l'an, pour la panégyrie traditionnelle (fig. 2). C'était un admirable site d'acropole. Assez éloignée de la mer pour être à l'abri d'une surprise, elle commandait toutes les routes qui du port de Kirrha montaient vers l'intérieur, vers Amphissa, la Doride et la Grèce du Nord d'une part, vers Delphes, la Phocide et la Béotie, d'autre part. Pratiquement inexpugnable au Sud et au Sud-Ouest où elle forme une falaise à pic, haute parfois de plus de cent mètres, au-dessus du ravin du Pleistos, elle était protégée des autres côtés par une puissante enceinte, dont le tracé est encore assez net (fig. 1), bien que le délabrement des remparts ait fait de grands progrès depuis le voyage d'Ülrichs et même depuis 1893.

L'enceinte avait un développement de plus de 360 mètres. Elle commençait à l'Est au bord de la falaise rocheuse, haute en ce point de 142 mètres au-dessus du niveau de la vallée

---

1. Nous tenons à exprimer ici notre reconnaissance à la municipalité de Khrysso et particulièrement à son président M. Vousouras, pour les facilités de tout ordre qu'il n'a cessé de nous accorder au cours des sondages.

2. Depuis Ülrichs, dont la description reste la plus précise, on citera Frazer, *Pausanias...*, V, p. 459 ; Pomtow, *Klio*, XV, 1918, p. 316 sqq. ; Priske, *R. E.*, XXII, col. 1890 ; Schober *Phokis*, p. 34.

et inaccessible. Elle décrivait d'abord, face au Nord, une large convexité, barrant le plateau à l'endroit où sa surface est le plus plane et où venait aboutir la route antique. Puis, au point où la plate-forme se scinde en deux éperons séparés par un ravin, elle obliquait soudain pour rejoindre l'éperon méridional et tournait ensuite, à angle droit, vers l'Ouest, courant à mi-pente le long du ravin. Enfin, reprenant la direction du Sud, elle venait buter au bord de la falaise, à un endroit où celle-ci domine la plaine d'une soixantaine de mètres seulement et non loin du point d'aboutissement d'une fissure de la roche : cette voie d'accès naturelle, laborieuse en elle-même, était pratiquement inutilisable, l'ennemi se trouvant pendant l'ascension exposé aux coups des défenseurs qui occupaient la cime, alors qu'il devait leur présenter le côté droit, non protégé par le bouclier.

Si l'enceinte de Krisa laisse encore reconnaître son tracé avec une netteté suffisante, sa conservation est très inégale. Le tronçon Nord-Ouest, qui longe le ravin, est le seul où plusieurs assises soient encore en place (fig. 3). Entièrement dégagé par nos ouvriers des broussailles qui le dissimulaient, il a encore, par endroits, plus de 3 mètres de hauteur. Il est formé de gros blocs de calcaire simplement entassés les uns sur les autres, les interstices étant plus ou moins bien bouchés avec des pierres plus petites et de la terre (fig. 3). A l'angle Sud-Ouest, par contre, toute trace de rempart a disparu et le tracé de l'enceinte est conjectural. Partout ailleurs il ne subsiste que la base des murs. Les blocs, simplement fichés en terre, sont souvent de taille gigantesque (tel d'entre eux mesure 2 m. 50 de long sur 1 m. 50 de haut, son épaisseur est de 0 m. 90). On reconnaît presque partout que l'enceinte était à double parement : les deux parements étaient constitués par deux murs parallèles, épais chacun de 0 m. 70 à 0 m. 90, et distants de 2 mètres en moyenne, l'intervalle étant rempli par un blocage de pierres et de terre. Le rempart avait ainsi une largeur moyenne de 4 mètres. Au Nord, du côté le plus exposé, il atteignait une largeur de 5 mètres et plus.

De ce côté s'ouvrait une porte, la porte principale sans

Fig. 2. — Plan de l'acropole, dressé en 1893, par l'École française d'Athènes : inédit.

doute, la seule en tout cas dont nous ayons trouvé des traces certaines[1]. A quelques mètres au Sud-Est du sentier muletier qui mène au village moderne la ligne des remparts s'interrompt sur une largeur de 3 m. 75. De chaque côté les deux parements sont reliés transversalement par une série d'énormes blocs bien taillés (le plus grand, le bloc médian du côté Ouest, est long de 2 m. 87 et haut de 1 m. 17). La première assise

Fig. 3. — Appareil de l'enceinte (N.-O.).

subsiste seule. On n'a trouvé dans les environs aucune trace des pierres de la superstructure ou du linteau. L'ouverture de la porte était suffisante pour livrer passage aux chars. C'est la que devait aboutir la route antique dont un tronçon a été reconnu plus à l'Ouest, dès 1893.

Au Nord-Ouest, en avant de la portion la mieux conservée des remparts, et plus bas sur la pente qui descend vers le ravin, se trouvent les restes d'un puissant socle de moellons, adossé au roc. Il a encore une hauteur de 2 mètres environ. Rien, semble-t-il, ne le reliait à l'enceinte, mais son appareil rappelle celui des remparts et paraît contemporain. On a sans doute affaire à un ouvrage avancé, bastion ou tour de

1. Ülrichs signalait une petite porte du côté Ouest (*l. l.*, p. 19). Il n'en subsiste rien aujourd'hui.

guet. Nous croyons que d'autres ouvrages semblables ont dû exister à l'intérieur même de l'enceinte, notamment aux extrémités Sud-Ouest et Nord-Est.

Ce système de fortification à la fois rudimentaire et puissant, ces murs d'appareil « cyclopéen », suggèrent dès l'abord pour la citadelle de Krisa une date très ancienne, beaucoup plus ancienne que celle du « siège de Krisa » au cours de la première guerre sacrée (590 av. J.-C.). Ülrichs ne s'y était point trompé, qui y reconnaissait « les murs de la Krisa homérique ». L'impression se fortifie, lorsque errant sur le plateau, on ramasse çà et là, dans les sillons, quelques tessons : tous sont de la dernière époque mycénienne, ou plus anciens encore. Aujourd'hui que la dédicace archaïque à Athèna et à Héra a disparu, rien ici n'évoque plus pour nous les temps historiques, mais tout nous reporte à la vieille dynastie « homérique », celle de Krisos, de Strophios et de Pylade, qui avait là sa « forte demeure ».

***

Il s'en faut que l'aire très vaste délimitée par l'enceinte offre partout de brillantes perspectives au fouilleur. Le vaste secteur où le plan de M. Convert indique « pierres et broussailles » pouvait être provisoirement négligé. Le roc y affleure presque partout. La plus grande partie de cette zone, ne devait être, aux temps même où la citadelle était intacte, qu'un terrain de cultures ou de pâturages, d'où les défenseurs pouvaient tirer quelques ressources au cours d'un long siège. — Seul l'éperon Sud du plateau, à partir de la chapelle de Saint-Georges, porte aujourd'hui de véritables champs. Là seulement la couche de terre est assez profonde pour encourager des fouilles. C'est là, qu'obligés pour l'instant de limiter nos recherches par manque de temps et de crédits, nous avons choisi deux secteurs pour nos premiers sondages.

I. — Le premier secteur englobait la chapelle actuelle de Saint-Georges, et les ruines d'une autre, plus petite, située

plus à l'Ouest, tout au bord du plateau, et qui doit être celle qu'Ülrichs a vue debout : elle était consacrée aux Quarante Saints. C'est dans ces parages qu'Ülrichs avait vu le fameux autel portant la décidace à Héra et à Athèna, encore en place, semble-t-il. On pouvait donc espérer trouver les restes d'un petit téménos archaïque. Trois tessons géométriques et un

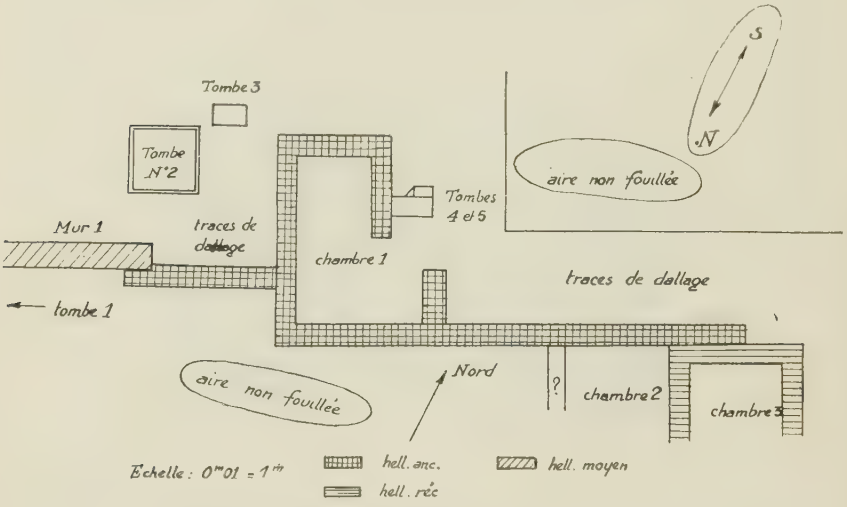


Fig. 4. — Croquis sommaire de l'ensemble préhellénique à l'O. de l'Église.

tesson attique sont jusqu'ici nos seules trouvailles postérieures à l'époque mycénienne, bien que nos tranchées d'essai aient battu une aire assez vaste.

Sous les ruines même de la chapelle détruite, on n'a rencontré qu'un niveau helladique moyen, caractérisé par la présence de céramique « minyenne » grise : nombreux fragments de petits bols à anses verticales dont l'un a pu être reconstitué (haut. : 0 m. 07 ; fig. 7, n° 6), et de grandes coupes à pieds annelés.

Entre la chapelle ruinée et l'église actuelle, une tranchée a dégagé, à une faible profondeur (0 m. 36), les restes d'un squelette, qui avait été simplement enfoui, sans aucun aménagement, au creux d'une large faille rocheuse. On a recueilli

tout près de ces restes un petit pot à deux anses verticales (haut. : 0 m. 095 ; fig. 7, n° 5), décoré de deux larges galons enfermant chacun un zigzag : cet ornement est exécuté au moyen d'une peinture mate de couleur brun violacé sur une surface chamois soigneusement polie. L'ensevelissement du corps pourrait ainsi remonter à l'helladique moyen. — Tout autour de cette tombe, les couches de terre étaient riches en tessons des époques helladiques ancienne et moyenne (minyen gris et jaune, peinture mate, céramique vulgaire). A quelque distance du squelette et un peu au-dessus a été trouvé un petit vase entier (fig. 7, n° 4) : c'est une sorte de cruche basse et renflée, au goulot large et haut, pourvue d'une anse arrondie (haut. : 0 m. 08). La forme est caractéristique des premiers temps mycéniens : très fréquente au cours de l'helladique récent I et II, elle disparaît ensuite. L'exemplaire de Krisa était décoré au moyen d'un vernis rouge brillant, de mauvaise qualité et qui a presque partout disparu.

Autour de l'église de Saint-Georges, six tranchées ont été ouvertes. On a exhumé à une faible profondeur des restes confus de constructions. L'appareil des murs caractérisé par un grand emploi de la chaux et l'insertion fréquente de fragments de tuiles ou de briques dans les interstices ne laisse aucun doute sur leur date. Ils nous montrent que l'acropole de Krisa fut de nouveau habitée à l'époque moderne. Apparemment ces constructions ont détruit tout vestige de murs plus anciens, à moins qu'elles n'aient parfois utilisé certains d'entre eux. Il est en tout cas impossible de mettre le moindre mur en rapport avec la grande quantité de céramique préhistorique qu'on a trouvée parmi ces ruines, souvent plus profondément, mais quelquefois même à leur niveau[1]. La plupart des tessons appartiennent à la dernière époque mycénienne ; les motifs décoratifs sont extrêmement peu variés et se réduisent presque uniquement aux différents types de spirales. Dans les couches inférieures, le « minyen » gris est seul assez largement représenté.

1. Cf. Bulle, *Orchomenos*, I, p. 69 sqq.

Ainsi, le sanctuaire archaïque reste encore à trouver. Il faudra le chercher sans doute au Nord-Ouest de l'église Saint-Georges. Dans toute l'aire explorée nous n'avons recueilli que des vestiges importants d'une occupation préhistorique.

II. — Cependant, une autre équipe d'ouvriers travaillait parallèlement dans un autre secteur, situé plus à l'Ouest. Là, des champs relativement fertiles couvrent une vaste plate-forme qui s'abaisse graduellement vers l'enceinte. La vue s'étend au loin vers la plaine sacrée et la mer. L'emplacement était propice à l'établissement d'un habitat, voire d'une demeure seigneuriale. Nos recherches ont pris pour point de départ un mur dont la crête apparaissait encore sur une assez grande longueur au milieu d'un champ. Les premiers sondages ont commencé à dégager tout autour un ensemble préhellénique de constructions et de tombes.

Les murs sont tous très ruinés, et réduits le plus souvent à une seule assise. Quelle que soit leur date, leur appareil est très semblable : c'est, dans tous les cas, un simple assemblage de moellons, disposés le plus souvent sur deux rangs ; des pierres plus petites bouchent les interstices. Ce n'étaient que des socles sur lesquels reposaient des assises de briques crues. — Si l'état actuel de la fouille ne permet pas encore de voir partout clairement les rapports de ces murs entre eux, quelques-uns cependant s'organisent déjà pour former des chambres. La plus nette est la chambre n° 1, qui semble avoir fait partie d'un ensemble plus vaste ; elle s'ouvre à l'Ouest sur une cour dont le dallage subsiste en quelques endroits.

Une énorme quantité de céramique a été trouvée parmi ces ruines. Elle s'échelonne sur un nombre considérable de siècles, allant de l'helladique ancien à l'helladique récent III *b*. Nulle part le sol vierge n'a été atteint à plus de 0 m. 50 au-dessous du niveau actuel, et sa profondeur moyenne est de 0 m. 30 à 0 m. 40. C'est dire que les couches étaient extrêmement mêlées et que la date des constructions partiellement dégagées ne peut être parfois fixée qu'assez arbitrairement.

L'ensemble le plus ancien est celui que nous avons appelé la « chambre 1 ». En effet on y a trouvé au niveau des murs,

dans une épaisse couche de cendres, un important dépôt de vases de l'helladique ancien (fig. 5). Les deux pièces essentielles sont une grande jarre à goulot large et haut et à anses cordées (fig. 5, n° 1), et un pithos à bande en relief incisée (fig. 5, 2, après reconstitution, fig. 7, n° 1). A l'helladique moyen finissant

Fig. 5. — Le dépôt de vases de la chambre I. (A droite, couché, le grand pithos de la figure 7, 1 ; à gauche, une grande jarre qui n'a pas encore été reconstituée.)

se rapporte sans doute le grand mur qui fut le point de départ de nos recherches (mur 1) ; les tessons trouvés à son niveau appartiennent en effet surtout aux séries minyennes grises et jaunes, et il se trouvait au-dessus d'une couche helladique ancienne dont provient notamment le vase noir n° 2 de la figure 7. Il est enfin probable, mais non absolument certain, que les « chambres » 2 et 3 sont de l'époque mycénienne récente. La céramique du style du *granary* y formait une couche compacte noyée dans la cendre ; une autre couche semblable se trouvait au-dessus du dépôt de la chambre 1. Le vase à étrier (fig. 7, n° 8), le bol à anses en agrafe (fig. 5, n^{os} 10-11),

la coupe à pied haut, l'hydrie, sont les formes les plus fréquemment représentées. Le décor est, sauf exception (fig. 7, n° 8), très réduit, la plupart des vases sont simplement peints. On mentionnera aussi la trouvaille d'un sceau de stéatite où l'on reconnaît l'image d'un faon (fig. 7, n° 9). Cet ensemble, bien que jusqu'ici on ne puisse le relier de façon certaine à aucune construction, atteste l'importance du site de Krisa à la fin de l'époque mycénienne.

Outre ces murs on a dégagé dans ce secteur cinq tombes à ciste. Quatre d'entre elles sont de dimensions assez réduites. La première, à l'extrémité Est du mur 1, mesure 0 m. 84 sur 0 m. 61 et a une profondeur de 0 m. 30 ; elle a la forme d'un rectangle régulier et ses parois sont constituées par quatre minces plaques de calcaire. La ciste n° 3, un peu plus grande (0 m. 92 × 0 m. 66), était formée de petites pierres plates non taillées et juxtaposées. Il en était de même pour les deux autres (n^{os} 4 et 5) : appuyées d'une part au mur ouest de la chambre 1, elles étaient jumelées, avec une paroi commune, et toutes deux très irrégulières de forme (la plus grande, longue de 1 m. 02, a une largeur qui varie de 0 m. 62 à l'est, à 0 m. 47 à l'Ouest ; la plus petite mesure 0 m. 75 sur 0 m. 33 en moyenne). Cette irrégularité tient à ce que, le plus souvent, les pierres étaient placées autour du cadavre après l'inhumation[1]. Aucune de ces tombes n'était couverte. Toutes, sauf le n° 3, renfermaient encore des restes de squelettes humains pour la plupart mal conservés en raison de la faible profondeur du sol en cet endroit. Il est néanmoins possible d'affirmer que les cistes 1 et 5 étaient des sépultures d'enfants. Le squelette de la tombe n° 4, dont le crâne était particulièrement bien conservé, était celui d'un adulte. L'étroite dimension de la tombe implique qu'il était enterré dans la position classique à l'époque helladique moyenne, les jambes repliées et les genoux ramenés à la poitrine. Ces quatre cistes ne contenaient aucun

1. Cf. Bulle, *Orchomenos*, I, p. 66.

objet : on n'y a pas même trouvé le moindre tesson[1]. Cependant une datation approximative nous est fournie par l'ensemble de nos constatations : tous les traits relevés précédemment sont caractéristiques de l'helladique moyen.

La cinquième tombe (n° 2) est de dimensions très supé-

Fig. 6. — Reste de la couche mortuaire dans la tombe à ciste n° 3.

rieures (1 m. 74 × 1 m. 58) et beaucoup plus soigneusement construite. Le sol était formé d'une épaisse plaque d'argile séchée[2], les parois de hautes dalles de poros bien taillées

1. C. Blegen, dans l'étude d'ensemble qu'il a consacrée aux tombes de l'époque helladique moyenne (*Symbolæ Osloenses*, I, X, p. 28, sqq.) a noté que cette absence d'offrandes *dans* la tombe semblait avoir été la règle : les objets, comme on l'a constaté parfois, pouvaient être placés *sur* la dalle de couverture.

2. Cf. *Orchomenos*, I, p. 66.

(haut. 0 m. 80 à 0 m. 84 ; épais. 0 m. 13 à 0 m. 165). L'ensemble devait être couvert. Les couches supérieures indiquaient déjà que la tombe avait subi un bouleversement. Les tessons en effet y étaient très mêlés et toutes les époques y étaient représentées depuis l'helladique ancien jusqu'à l'helladique récent I. C'est à l'angle S.-O. seulement que subsistaient encore quelques restes de la couche funéraire (fig. 6). Quelques ossements s'y trouvaient rassemblés en désordre et près d'eux gisait encore un petit vase intact. Avec une petite plaque de bronze estampée (deux zigzags verticaux séparés par une ligne), c'est le seul objet échappé aux pillards antiques ou modernes qui, dans l'espoir de trouver quelque trésor, avaient bouleversé la sépulture et creusé parfois plus profondément que la couche d'argile du fond. Il a du moins l'avantage de nous donner les éléments d'une date. C'est en effet une petite amphore à trois anses (haut. 0 m. 175, fig. 7, 7), d'une forme bien mycénienne. Il est décoré d'un motif géométrique très rudimentaire (une série de zigzags horizontaux superposés groupés en zones séparées par des bandes). Le galbe du vase, la qualité de sa technique, permettent de le dater de l'helladique récent I. La tombe de Krisa est un exemple de plus à ajouter à la liste, jusqu'ici très courte, des tombes à ciste postérieures à l'helladique moyen[1].

L'étroit secteur que nous avons commencé à déblayer présente donc ce complexe de constructions et de tombes qu'on a coutume de rencontrer dans les sites mésohelladiques, mais qui semble à Krisa avoir eu une durée plus longue que d'ordinaire. Il est, comme toujours[2], malaisé d'établir un rapport précis entre maisons et sépultures. Mais on voit assez clairement que toutes les cistes étaient ici à l'extérieur des maisons : 4 et 5 sont hors de la chambre ou maison 1, à droite de l'entrée ; 2 et 3 sont creusées, semble-t-il au milieu d'une

1. On citera surtout les exemples récents fournis par Eleusis (Mylonas, Προϊστορικὴ Ἐλεύσις *in* Kourouniotis, Ἐλευσινιακά, I, p. 57-59). — Pour d'autres exemples voir Blegen : *l. l.*, p. 36.

2. Cf. *Orchomenos*, p. 67 ; B. Goldmann, *Eutresis*, p. 223.

Fig. 7. — *Quelques vases de Krisa* (1, 2, 3, 5, hell. anc. ; 6, « minyen » ; 4, 7, hell. réc. I ou II ; 8, 11, hell. réc. III *b*) *et empreinte d'un sceau mycénien en stéatite* (9).

grande cour[1], dont le dallage grossier subsiste encore par endroits. Les recherches postérieures, en nous fournissant de nouveaux exemples, nous permettront sans doute de préciser les rapports chronologiques des murs et des tombes.

*
* *

Tels sont les résultats de ces premiers sondages. Ils ont surtout l'intérêt de montrer que la fouille de Krisa apportera

1. Cf. *Orchomenos*, p. 59 et 67.

une contribution nouvelle et importante à notre connaissance de la Phocide préhellénique. Les fouilles de M. Sotiriadis ont jadis révélé l'importance de la vallée du Céphise dès l'époque subnéolithique. Delphes ne nous avait fourni que d'assez maigres vestiges antérieurs au « mycénien »[1]. Krisa, est, dans la région du golfe de Kirrha, le premier site où l'on ait constaté une occupation continue et importante de l'helladique ancien à l'helladique récent (fig. 7).

Le problème qui nous tient le plus à cœur n'est certes pas encore résolu, et il ne pouvait l'être par ces rapides sondages. Rien jusqu'ici dans nos trouvailles, n'est venu comme à Égine, Mycènes ou Asiné entre autres, matérialiser le passage des marins de Knossos avant l'époque mycénienne. Le développement de la céramique y apparaît au contraire comme tout à fait continental. Mais on doit noter, et c'est là une importante différence avec Delphes, que la céramique des premiers siècles mycéniens semble devoir être assez bien représentée. A défaut d'échantillons purement « minoens », Krisa nous montre du moins que les influences crétoises s'y sont introduites assez tôt et, semble-t-il, plus profondément qu'à Delphes.

Si elles n'ont point encore apporté de solution décisive à ce premier problème, nos recherches en ont par contre posé un nouveau. Il n'y a rien en effet, parmi nos trouvailles, qui soit postérieur à l'époque mycénienne, hormis deux tessons géométriques et un attique. Or on admet généralement que le site de Krisa, était, à l'époque archaïque encore, occupé par une importante cité. C'est contre elle, estime-t-on d'ordinaire[2], autant que contre son port de Kirrha[3], que fut dirigée

---

1. Quelques vases de l'helladique ancien ou de l'helladique moyen, de technique vulgaire : les séries « minyennes » où à « peinture mate » ne sont représentées que par de rares tessons (fouille de 1935 encore inédite).

2. Schober, *Phokis*, p. 59, donne une bilbiographie de la question de la première guerre sacrée. Depuis, *C. A. H.* (1925), p. 605 ; Glotz-Cohen, *Hist. Gr.*, I (1925), p. 255 ; Beloch-Swoboda, *Gr. Staatshunden*, II, p. 1293.

3. Le site de Kirrha a été reconnu. Ülrichs (*l. l.*, p. 7) y avait vu des ruines assez considérables qui ont disparu depuis (Frazer, *Pausanias...*, p. 457).

la première guerre sacrée : vaincue par la coalition amphictionique où entrèrent à côté des Thessaliens, Sicyone et Athènes, elle aurait été rasée et son territoire voué au Dieu de Delphes. Or, à s'en tenir aux résultats actuels de nos sondages, tout se passe comme si la citadelle de Krisa avait cessé d'exister beaucoup plus tôt, dès les invasions doriennes, comme si, désertée, elle n'avait plus abrité que le petit téménès d'où proviendrait la dédicace archaïque à Hera et à Athèna. Si au cours de nos recherches postérieures, des trouvailles plus récentes n'interviennent pas, il faudra réviser la tradition sur la première guerre sacrée[1].

L. Lerat, J. Jannoray.

---

1. Nous indiquons brièvement dans quel sens pourrait être tentée cette révision, en attendant de revenir sur la question après la prochaine campagne. Les seuls textes anciens qui parlent d'une façon précise de la guerre contre Krisa sont le texte hippocratique du Πρεσβευτικός (Pomtow, *l. l.*, 318 sqq.), d'authenticité suspecte, et le développement de Strabon, IX, 3, 4. Partout ailleurs il n'est question que de Kirrha et les récits traditionnels du siège ne se conçoivent guère en effet qu'à Kirrha. Pausanias identifie les deux villes, et dit d'une façon catégorique que Krisa est le nom homérique de Kirrha (X, 37, 4). On pourrait penser plus précisément qu'il y a eu un déplacement de puissance au cours des siècles et que la ville commerçante de Kirrha a pu prendre la place de la vieille guette « homérique » de Krisa ruinée par les invasions doriennes.

VASES INÉDITS DE TARENTE[1]

MM. Bartoccini et Drago ont bien voulu m'autoriser à faire photographier, par le soins de M. Vickers, et à publier quelques vases inédits, découverts et conservés à Tarente.

A. Les trois premiers portent des scènes aphrodisiaques.

1) Le plus ancien et le plus beau est un lécythe arybballisque (fig. 1-2)[2]. Le col et l'anse sont brisés dans le haut, mais le reste a pu être presque entièrement reconstitué, sans aucun repeint. La panse est limitée dans le haut par trois rangs d'oves, dans le bas par une grecque coupée de croix. Les personnages forment deux groupes, séparés par un dessin de palmettes et de volutes. A gauche, une jeune femme est drapée dans un chiton plissé qui s'agrafe sur l'épaule, et dans un himation orné de cercles et d'une bordure en dents de scie ; elle porte un collier ; des cheveux ondulés et bouclés encadrent son visage ; agenouillée, elle tend un cygne à une autre femme. Celle-ci a une parure plus riche encore : son fin chiton forme des plis serrés ; son himation est constellé de cercles et d'étoiles ; un léger voile pend sur sa nuque ; un diadème retient sa chevelure ; elle a des sandales aux pieds, un collier, un bracelet et des boucles d'oreilles. Assise sur un fauteuil aux pieds incurvés, que recouvre une peau de bête, elle pose nonchalamment le bras gauche sur le dossier, et, par un geste gracieux de la main droite, elle écarte le chiton pour découvrir sa poitrine. Accroupi sur ses genoux, un petit Eros lui tête le sein gauche ;

---

1. Cette étude a été communiquée le 27 avril 1935 au Congrès Guillaume Budé. Je remercie MM. Dugas, Merlin, Picard et Vlasto de leurs précieux avis.

2. Haut. act. : 0 m. 20. Trouvé, en 1916, dans un puits, au Pizzone, sur le bord du Mare Piccolo.

Fig. 1. — Lécythe aryballisque de Tarente.

un second descend vers elle en planant ; un troisième prend son vol ; et deux autres soulèvent le couvercle d'un coffret ouvragé. A droite, une femme debout, vêtue d'un long chiton, parée d'un diadème, d'un collier et de bracelets, s'abrite sous

Fig. 2. — Même vase.

une ombrelle, et tend une couronne au-dessus de deux Eros qui luttent à ses pieds. En face d'elle, un éphèbe, appuyé à un pilier, les jambes croisées, une chlamyde sur le bras gauche, lui tend un chat perché sur sa main droite.

L'argile est rose tendre, le vernis brillant, le dessin soigné, l'inspiration attique. Comme l'a montré M. Dugas[1], dès l'époque de Périclès, le maître de l'épinétron d'Érétrie dessinait des silhouettes féminines aux gestes gracieux et aux riches parures. Vers la fin du v^e^ siècle, Meidias reprit et développa cette tendance ; l'aryballe et le lécythe aryballisque convenaient à son genre, et beaucoup d'exemplaires se laissent rattacher à son école[2]. Plusieurs traits de notre vase dérivent de lui : il recherche les scènes d'amour, les attitudes penchées, les gestes maniérés, les figures de trois-quarts, les cheveux ondulés, la plénitude des chairs, la finesse des doigts, la légèreté et la somptuosité des étoffes. Ses éphèbes tiennent souvent[3] un oiseau sur la main. Une hydrie de style meidiesque[4], découverte dans la région tarentine, à Ceglie, près Bari, représente une femme assise sur une chaise semblable à celle de notre vase et dans une attitude analogue. D'autres rapprochements s'imposent avec le groupe dit de Kertsch, qui reprend, au IV^e^ siècle, la même tradition : plusieurs femmes assises portent un himation étoilé, écartent leur chiton de la main droite, ont la poitrine découverte, donnent le sein à un jeune Éros[5].

Mais ces figures et ces attitudes ont passé aussi dans la céramique italiote du IV^e^ siècle[6]. Or notre lécythe semble s'y rattacher par certains traits, qui le distinguent de l'attique. Par les sujets d'abord. Le coffret d'Amours est une idée originale et gracieuse qu'on ne retrouve pas dans l'art grec.

---

1. Dugas, *Aison*, Paris, 1930, p. 72.

2. Nicole, *Meidias*, Genève, 1908, p. 86 ; 96 ; Ducati, *Mem. Accad. Linc.*, 1909, p. 107 ; 112 ; Hahland, *Vas. um Meidias*, Berlin, 1930, pl. 14 ; 21 ; Philippart, *Coll. Céram. Italie*, II, Paris, 1933, p. 64, n^os^ 2-3 (de Tarente et de Ceglie au Musée de Tarente).

3. Ex. : Ducati, *loc. cit.*, n^os^ 3 ; 6 ; 14 ; 17 ; 26.

4. Philippart, *op. cit.*, n° 1.

5. Schefold, *Kertscher Vasen*, Berlin, 1930, pl. 3 *a* ; 19 *b* ; *Untersuch. zu den Kertscher Vasen*, Berlin-Leipzig, 1934, pl. 19-20.

6. Ex. : Tillyard, *The Hope Vases*, Cambridge, 1923, n° 209 ; S. Reinach, *R. V. P.*, I, 127, 1 ; Buschor, *Griech. Vas.*, pl. 149 (Hébé).

Fig. 3. — Lécythe aryballisque de Tarente.

Seules des fresques campaniennes offrent quelque analogie[1] : sur l'une d'elles, une vieille femme a pris un Éros dans une

1. Helbig, *Wandgemälde,* Leipzig, 1868, nos 821-5.

Fig. 4. — Même vase.

cage, qui en contient encore un second, et elle le tend à une jeune femme, qui en a un troisième sur les genoux ; sur l'autre, un vieillard tire un Éros d'une cage, où il en reste deux, pour le proposer à une jeune femme, qui en regarde voler un autre par la fenêtre, tandis qu'un dernier se cache derrière elle.

Le combat d'Amours est de même inconnu en Attique[1], On pense à la lutte d'Éros et Antéros ; elle était représentée, d'après Pausanias, dans le Gymnase d'Élis, et deux reliefs romains la reproduisent ; mais, sur ces monuments, les combattants se distinguent par leurs ailes, qui sont ici semblables. Or, on retrouve deux Éros ou deux garçonnets aux prises dans la plastique[2] et la céramique[3] tarentines ; un autre vase italiote représente un couple d'amoureux pesant deux Éros sur les plateaux d'une balance[4].

En outre, deux attributs me semblent caractéristiques, le chat et surtout l'ombrelle. L'image du chat domestique, écrivait Lenormant[5], « ne se rencontre dans aucune œuvre de l'art *hellénistique*... à part les monuments d'origine tarentine. » Il y a là une exagération certaine ; l'animal apparaît déjà sur quelques stèles, reliefs et vases attiques[6] ; mais il est plus familier en Italie : Lenormant invoquait à Tarente même un type de monnaie[7] et un aryballe où un chat s'efforce d'attraper un oiseau que tient un éphèbe — et à Ruvo deux vases[8] où des jeunes gens le portent aussi sur la main ; l'un d'eux est assez proche de notre lécythe. L'ombrelle à large fond et à baguettes munies de franges est plus significative encore, car elle semble inconnue en Grèce[9] et fréquente en Italie : on l'y rencontre au moins sur une douzaine de vases[10].

---

1. Notre représentation semble la plus ancienne : cf. Pottier, *Myrina*, p. 337.

2. Winter, *Typen*, II, p. 294, 8-10 ; Wuilleumier, *Mél. Éc. Rome*, 1929, p. 52 et 53, n. 3 ; *Trésor de Tarente*, Paris, 1930, p. 103, n° R 1.

3. Wolters, *Münch. Jahrb.*, 1913, p. 83 ; Beazley, *Ann. Br. Sch. Ath.*, XXIX, 1927-8, p. 210, n° 28 ; Langlotz, *Mus. Würzburg*, I, *Gr. Vas.*, Münich, 1932, n° 822, pl. 238-9.

4. *Dict. Ant., s. v. Cupido*, p. 1608.

5. Lenormant, *La Grande-Grèce*, Paris, 1881, I, p. 98.

6. Engelmann, *Arch. Jahrb.*, 1899, p. 139 ; Philadelpheus, *B. C. H.*, 1922, p. 15-6 ; Van Hoorn, *R. A.*, 1927, I, p. 108.

7. Cf. Vlasto, Τάρας οἰκιστής, New-York, 1922, p. 152, n° 38 sqq.

8. Cf. Engelmann, *loc. cit.*, p. 136-7, fig. 1-2.

9. Tout différent est le type figuré sur les vases attiques du v^e^ siècle : cf. Hauser-Reichhold, *Griech. Vas.*, pl. 125 ; Buschor, *Arch. Jahrb.*, 1923-4, p. 128 sqq.

10. Ex. : S. Reinach, *R. V. P.*, I, 99 ; 124 ; 158 ; 160 ; 188 ; 235 ; 466 ; Millin

Enfin, le style des figures diffère de l'attique : celles de Meidias sont plus fines, plus éthérées ; celles du groupe de Kertsch ont un visage ovale et les yeux tournés vers le haut ; les grosses têtes bouclées caractérisent la céramique italiote[1].

Ainsi, ce lécythe aryballisque me semble avoir été fabriqué au début du IVe siècle par un artiste attique installé en Apulie, sans doute à Tarente même.

2) Un second lécythe aryballisque a une forme plus trapue (fig. 3-4)[2]. La scène est limitée par des bâtonnets dans le haut, un rang d'oves dans le bas et des volutes par derrière. Au centre, se dresse une colonne où est perché un Éros ; il darde une flèche contre une femme qui, vêtue d'un chiton et d'un himation, est assise à droite, un miroir à la main. A gauche, un éphèbe, le bas du corps enveloppé dans une chlamyde, tient un coffret ouvert ; derrière lui, un canard lève le bec.

L'inspiration reste attique : Himéros darde une flèche sur l'hydrie meidiesque de Populonia[3], et un canard apparaît dans le champ d'un vase trouvé à Kertsch[4]. Mais ici l'argile est moins rose, le vernis moins pur, le dessin moins soigné.

3) Une kélébé, dont le rebord et les colonnettes ont disparu (fig. 5-6)[5], porte deux scènes, séparées par des volutes, et limitées dans le bas par une grecque coupée de croix en X, dans le haut par des palmettes et des volutes sur la face principale, des bâtonnets au revers. D'un côté, une femme lève le bras droit armé d'une sandale pour en frapper un Éros qu'elle tient de la main gauche par les poignets. Drapée dans un fin chiton et un himation richement brodé, elle porte un diadème, un collier et des bracelets blancs. L'Éros, aux formes d'androgyne, a aussi un collier en sautoir, et des ailes ponctuées de blanc. Un éphèbe, la jambe droite posée sur un socle

---

II, pl. 70 ; Millingen, pl. 26 ; *Arch. Jahrb.*, 1896, p. 195, n° 46 ; 1912, p. 273, fig. 4 = *Dict. Ant., s. v. umbella*, p. 583, fig. 7218.

1. Ex. : Tillyard, *op. cit.*, n° 233, pl. 33 ; Watzinger, *Griech. Vas.*, pl. 174.
2. Haut : 0 m. 23. Trouvé en 1912 dans l'Arsenal.
3. Cf. Ducati, *loc. cit.*, p. 101, fig. 3.
4. Schefold, *Kertscher Vasen*, pl. 13 *b*.
5. Haut. act. : 0 m. 18.

blanc, tend à la jeune femme une colombe de même couleur, perchée sur sa main ; la poitrine nue, il a dans le dos et sur le bas du corps un somptueux himation ; il porte des sandales à lanières et une branche de laurier dans les cheveux. Au-

Fig. 5. — *Kélébé* de Tarente.

dessus de lui est accrochée une bandelette à franges ; à gauche, pend une couronne ; des plantes sortent de terre : tous ces ornements sont peints en blanc. Au revers figurent deux femmes parées comme la précédente : l'une est assise, et la seconde lui tend un coffret.

Les coups de sandale sont attestés par un certain nombre de textes et de monuments[1]. Appliqués à des hétaires, ils

1. Cf. Wolters, *Ath. Mitt.*, 1905, p. 399 ; Bulard, *Bull. Corr. Hell.*, 1906, p. 616.

ont une vertu stimulante[1]. Mais il s'agit ici d'un châtiment. Or Aphrodite l'inflige à Éros dans un dialogue de Lucien et sur une terre-cuite de Myrina[2]. Peut-être la déesse est-elle représentée aussi sur notre vase — en présence d'Adonis ;

Fig. 6. — Même vase.

cependant la scène paraît avoir plutôt un caractère symbolique et humain.

Les attitudes et les draperies rappellent celles du premier vase, mais la facture est plus italiote. L'argile est un peu jaune,

1. Cf. HARTWIG, *Die griech. Meisterschalen*, Berlin-Stüttgart, 1893, p. 263, n. 1.
2. LUCIEN, *Dial. D.*, XI, 1 ; S. REINACH, *R. A.*, 1903, I, p. 205, pl. III. Sur le châtiment d'Eros, cf. en dernier lieu MERLIN, *Mél. Maspero*, II, Le Caire, 1934, p. 131 sqq.

le vernis terne ; le décor s'enrichit de fleurs, de couronnes et de bandelettes ; les rehauts blancs se multiplient. Éros a des formes et une parure italiotes ; la femme se baisse comme celle qui accueille Dionysos à sa naissance sur un cratère de Ceglie[1] ; l'éphèbe porte un oiseau comme sur des monnaies de Tarente[2], et il ressemble à l'Apollon qui purifie Oreste sur un cratère d'Armento[3], inspiré par un culte tarentin[4].

Notons enfin qu'un skyphos d'Armento[5], assez proche du cratère, représente deux couples d'amoureux qui se donnent des Éros ; une femme s'abrite sous une ombrelle ; un éphèbe tient un oiseau sur la main.

Ainsi ces trois vases marquent la transition stylistique de l'Attique à l'Apulie dans la première moitié du IVe siècle. Trouvés à Tarente et ornés de motifs locaux, ils ont pu être fabriqués dans la ville, ainsi que ceux qui s'y attachent.

B. Un cratère à panse renflée découvert en fragments n'a pu être que partiellement reconstitué (fig. 7)[6] : au rebord supérieur, une branche de laurier se déploie vers la gauche ; au-dessous est un rang d'oves, qu'on retrouve autour des anses ; dans le bas court une grecque, coupée au centre d'une croix en X ; des palmettes et volutes séparent les deux faces. Sur le devant, se dresse, à droite, un monument funéraire, formé de plusieurs parties : un soubassement divisé en trois marches, où se déroulent quatre bandelettes ornées de palmettes ; un socle rectangulaire où sont représentés deux combattants ; une colonne cannelée, dont la haute base forme trois tores, et dont le fût, ceint d'une bandelette analogue aux précédentes, atteint la bordure supérieure ; enfin, adossée à cette colonne, et tournée de profil vers la droite, la statue

---

1. *J. H. S.*, 1934, pl. VIII.
2. Cf. Vlasto, *op. cit.*, p. 162, nº 49 sqq.
3. Hauser-Reichhold, *Griech. Vas.*, pl. 120, 4.
4. Cf. Buschor, *ibid.*, III, p. 164 ; *infra*, p. 158-9.
5. Macchioro, *Arch. Jahrb.*, 1912, p. 273, fig. 4 ; cf. *supra*, p. 152, n. 10.
6. Haut. : 0 m. 49 ; diam. supér. : 0 m. 47. Trouvé à l'Arsenal. Il est signalé d'un mot par Zancani, *Rendic. Accad. Lincei*, 1926, p. 183, n. 4, et Wuilleumier, *Mél. Éc. Rome*, 1929, p. 72, n. 9 ; *Aréthuse*, 1930, p. 127, n. 117.

d'un homme barbu qui porte un casque, une cuirasse, des jambières, et tient une lance et un bouclier. Sur la marche supérieure se dressent deux grands cratères munis d'anses

Fig. 7. — Cratère de Tarente.

à volutes ; mais, comme l'artiste ne l'a pas représentée tout du long, l'un des vases reste en l'air ; l'autre est surmonté d'une coupe et d'un canthare[1] qui manquent aussi d'assise. De la droite arrive un éphèbe, armé de deux lances, coiffé

1. Des vases analogues, qui devaient être métalliques, sont figurés sur un cratère à volutes de Ceglie : Buschor, *op. cit.*, pl. 149.

d'un pétase, chaussé d'endromides, et vêtu d'une riche tunique à bordure de pourpre, longues manches décorées de laurier, fibule et ceinturon de cuir. Descendu de cheval, il pose le pied droit sur un terrain pierreux, le gauche sur la seconde marche, et touche de la main droite le bord du bouclier ; il monte par le côté droit, face à la statue, mais son mouvement n'est pas en accord avec la perspective de l'édifice. De la gauche viennent quatre femmes. La première, de profil, porte sur la tête une hydrie qu'elle soutient de la main gauche sur un coussinet ; elle est drapée dans un long chiton à double repli, qu'une ceinture apparente serre à la taille; de l'himation, il ne subsiste que quelques traces; et les bras ont presque disparu. Derrière elle, une jeune fille, vêtue aussi d'un chiton talaire sans manches, tient, agenouillée, un coffret à deux mains. Au second plan, une femme, vue de face, se distingue par ses longs cheveux bouclés et sa riche parure : grand chiton orné de deux bandes verticales sur le devant, himation bordé de pourpre sur l'épaule gauche, collier et bracelet ; elle tient une œnochoé dans la main droite, et sur la tête un grand plateau d'où pendent des bandelettes ; près d'elle est posée à terre une amphore, dont le col évasé est fermé par un couvercle à haut bouton. A l'extrémité gauche, une femme, dont le chiton est retenu par une ceinture comme celui de la première, porte un lécythe à deux mains.

L'argile a une couleur beige ; un rehaut blanc rosé couvre le monument (sauf les bandelettes, le devant du socle et la barbe de l'homme), les vases qui s'y dressent, le pétase de l'éphèbe et quelques points de sa tunique.

Au revers, une femme est opposée à un homme dont il ne subsiste que la tête.

La technique et le style prouvent que ce vase a été fabriqué en Italie entre 350 et 325. Le sujet même y était familier : l'artiste a représenté, selon toute vraisemblance, l'arrivée d'Oreste et d'Électre au tombeau d'Agamemnon ; or, cette famille héroïque recevait un culte à Tarente[1], et la rencontre

1. Ps. Arist., *De mirab. ausc.*, 106.

a inspiré deux ou trois reliefs en calcaire de la ville[1] et plusieurs vases de la région[2]. Mais il est traité ici d'une manière différente. Si Oreste porte habituellement un pétase, des endromides et une lance, il n'est vêtu que d'une chlamyde dans le dos et n'a jamais de monture. La tunique et le ceinturon ouvragé qu'il porte sur notre vase dérivent du costume tragique[3], et, bien que le goût des étoffes brodées ait franchi les limites du répertoire dramatique, on peut songer ici à une influence directe des *Choéphores*. Le cheval apparaissait-il sur la scène ? On ne sait ; mais il figure près d'Oreste sur les reliefs méliens qui traitent le sujet[4] — et on ne le rencontre que très rarement dans les scènes funéraires indéterminées de la céramique italiote[5]. L'absence de Pylade, personnage secondaire, ne saurait suffire à rejeter notre interprétation. L'artiste a réservé une place importante au groupe des femmes : elles sont plus nombreuses que sur les autres monuments ; elles jouent mieux le rôle de choéphores ; enfin, au lieu d'être assise, en pleureuse, au pied du monument, Électre s'avance parmi ses compagnes, et ne se distingue que par ses cheveux bouclés, son vêtement bordé de pourpre, ses bijoux et ses offrandes. Ainsi, à l'inverse des autres, l'artiste a fixé le moment antérieur à la rencontre, l'arrivée d'Oreste et l'approche d'Électre, comme au début même de la pièce.

Le monument n'est pas moins exceptionnel. D'abord, il se détache en blanc comme dans les scènes funéraires indéterminées. Puis, si les autres vases qui illustrent le mythe représentent une colonne posée soit sur un soubassement à degrés, soit sur un socle, ces deux éléments ne sont jamais associés. Sur un des vases, la colonne a une base formée comme ici de trois tores ; le nom d'Agamemnon y est inscrit, et son casque la couronne. Mais le héros n'est pas figuré, et,

1. Cf. Wuilleumier, *Aréthuse*, 1930, p. 124.
2. Cf. Séchan, *Études sur la Tragédie grecque*, Paris, 1926, p. 86 sqq.
3. *Ibid.*, p. 544 ; 549.
4. Jacobstahl, *Die Melisch. Reliefs*, Berlin, 1931, nos 1 ; 2 ; 94.
5. Ex. : Walters, *Catal... Vases Brit. Mus.*, IV, Londres, 1899, no F 242 = Pagenstecher, *Unterit. Grabdenkm.*, Strasbourg, 1912, pl. III *b*.

d'une manière générale, les images de statues funéraires n'abondent pas dans la céramique italiote : sur six exemples connus[1], deux seulement représentent des guerriers — imberbes

Fig. 8. — Œnochoé de Tarente.

— et on ne signale qu'un seul vase, découvert à Ruvo[2], où la statue d'un éphèbe nu se dresse près d'une colonne. Enfin, le socle est orné de figures en relief : on n'en retrouve que sur un autre vase de Ruvo[3], à la base d'un hérôon, dont les métopes

1. Cf. Watzinger, *De vasculis pictis tarentinis*, Darmstadt, 1899, p. 19-20 ; Pagenstecher, *l. l.*, p. 69.
2. *Ibid.*, p. 72, pl. IV *b*.
3. Walters, *l. l.*, n° F 276.

portent des images d'athlètes. Mais les sculptures originales ont été recueillies en grand nombre dans la nécropole de Tarente[1] : ce sont des statues en ronde-bosse et surtout des

Fig. 9. — Œnochoé de Tarente.

bas-reliefs qui représentent assez souvent un couple de combattants ; les uns, de forme oblongue, devaient former des prédelles de naiskos ; mais d'autres, presque carrés, pouvaient s'encastrer dans des socles.

Ainsi notre vase se distingue non seulement de ceux qui illustrent la même scène, mais encore de toute la céramique ita-

1. Cf. Wuilleumier, *Aréthuse*, 1930, p. 116 sqq.

liote; et, trouvé à Tarente, il reproduit des motifs de la sculpture locale : nous pouvons donc admettre qu'il y a été fabriqué.

C. Plusieurs vases tardifs s'inspirent directement du théâtre phlyaque[1] — en vogue à Tarente. Le plus intéressant est une œnochoé trilobée (fig. 8)[2], qui peut remonter à la fin du IVe siècle ; un acteur se dresse sur une ligne de points jaunes : il est vêtu d'un caleçon rose et d'un himation blanc bordé de violet, d'où sort un phallos pourpre ; son masque rouge a des rides profondes, des yeux énormes, un nez camard, une large bouche et une barbe en pointe. Il porte une couronne blanche ridiculement petite et tient dans le bras gauche une torche enflammée.

L'identification est difficile. Cependant, sur trois vases phlyaques[3], Zeus porte un polos et un masque analogues ; le flambeau servirait à tourner son foudre en ridicule. On pourrait songer à un Hadès, qui aurait emprunté la torche de Perséphone ; mais il ne figure pas dans le *corpus* phlyaque. La forme du vase est curieuse aussi : parmi une centaine d'exemplaires phlyaques, je ne connais que cinq autres œnochoés[4], dont trois viennent encore de Tarente : deux portent un acteur, l'autre un masque (fig. 9). Enfin, la technique n'est pas moins remarquable ; par le laurier blanc du col, le vase se rattache à la série dite de Gnathia ; mais sur la panse, dépourvue de tout décor environnant, l'acteur se détache en vive polychromie ; or cette technique caractérise un groupe de vases, dont plusieurs auraient été recueillis à Tarente[5].

---

1. Cf. Arias, *Dioniso*, IV, 1935, p. 287, n. 43 ; p. 343, nos 59-67. Un fragment de Tarente est conservé à Tübingen ; Watzinger, *Vasen...*, Tübingen, 1924, p. 62, no 23.

2. Haut. : 0 m. 25.

3. Heydemann, *Arch. Jahrb.*, 1886, nos I et p ; Leroux, *Vases... Musée Madrid*, Bordeaux, 1912, no 388.

4. M. Arias (*Dioniso*, IV, 1935, p. 285, fig. 5) vient d'en signaler une à Syracuse ; la dernière est de provenance inconnue et de style médiocre (cf. Heydemann, *loc. cit.*, no o).

5. Cf. Bulle, *Festschrift Loeb*, Münich, 1930, p. 5 sqq. ; *94e Winckelm. pr.*, Berlin, 1934.

Revenant à la thèse ancienne de Lenormant, la critique contemporaine attribue à cette ville l'ensemble de la céramique apulienne. Cela me paraît excessif[1] : au Ve siècle, Tarente lutte contre les Iapyges soutenus par Athènes ; au IIIe siècle, Rome lui enlève peu à peu le contrôle de l'Apulie. C'est au IVe siècle, à l'apogée de sa puissance, que Tarente a dû exercer le plus d'influence et fabriquer le plus de vases. Mais les fouilles de la ville n'en ont livré encore que de rares spécimens. Ceux que je viens de signaler me semblent présenter d'autant plus d'intérêt qu'ils ont un caractère original et en partie local.

P. Wuilleumier.

---

1. Cf. Wuilleumier, *R. A.*, 1933, II, p. 29-30.

DOUILLES ET BRONZES D'ÉPOQUE ROMAINE DÉCOUVERTS A EL-MERIDJ[1]

La série des bronzes qui sera étudiée dans cet article, provient de la commune mixte de Morsott. L'honneur de leur découverte revient à M. Richard, agriculteur à El-Méridj. Le point exact de cette trouvaille est situé à dix kilomètres au Nord du bordj d'El-Méridj : là s'étendent les ruines romaines de l'Henchir Zaouid, au milieu desquelles s'élèvent les bâtiments de la ferme de M. Richard. L'Atlas archéologique de Gsell signale l'Henchir Zaouid sous le n° 15 de la feuille *Thala* avec cette seule mention : Ruines étendues.

Au début de l'année 1934, au cours de travaux de déblaiement, M. Richard, en soulevant une dalle tout près de sa maison d'habitation, reconnut l'existence d'une citerne romaine. Ce bassin, dont les parois étaient cimentées, mesurait 6 mètres de profondeur, 3 mètres de largeur et était surmonté d'une voûte en pierres sèches laissant une ouverture que la dalle recouvrait. Le sol de cette citerne était remblayé de terre sur une hauteur d'environ 1 m. 20. Un squelette gisait à 10 centimètres sous la couche d'humus.

Les objets de bronze étaient répartis autour du cadavre : il y en avait neuf. Huit d'entre eux ont été généreusement offerts par M. Richard au Musée de Constantine, le neuvième est entre les mains de M. Champ, à Alger, qui a bien voulu nous communiquer renseignements et photographies.

Avant de définir la nature de chacune de ces pièces et

1. Commune mixte de Morsott, département de Constantine.

d'en préciser la destination, nous en dresserons le catalogue descriptif :

1) Douille à support annulaire (fig. 1) : le corps a la forme d'une pyramide tronquée ornée d'une moulure à la base et au sommet. Il est surmonté d'un bouton aplati et accosté de deux anses terminées à leur extrémité supérieure par des têtes de cygnes. Sous la base s'ouvre une cavité dont l'ouverture

Fig. 1
Douille à support annulaire, nos 1 et 2.

Fig. 2
Douille cylindrique no 3.

rectangulaire a 4 cm. 6 sur 5 cm. 1 et dont la profondeur, pour la partie susceptible d'assurer l'emmanchement, est de 8 cm. 5. La paroi est épaisse de 6 mm. La hauteur totale est de 14 cm. 8 et la largeur, aux points extrêmes, de 16 cm. 5. Le corps pyramidal a 6 cm. 3, à la base, 5 cm. 5 au sommet et 8 cm. 8 de hauteur. Poids : 1 kg. 858 ;

2) Douille identique à la précédente. Poids : 1 kg. 748 ;

3) Douille cylindrique (fig. 2) de 20 cm. de longueur, 5 cm. 6 de diamètre extérieur et 5 cm. 2 de diamètre intérieur. Deux moulures ornent les deux extrémités du cylindre sur le corps duquel sont dessinés des filets répartis en groupes par deux ou par trois. Deux rivets proches l'un de l'autre, mais non disposés sur une même ligne, sont encore visibles. Poids : 1 kg. 122 ;

4) Douille cylindrique (fig. 3) de 16 cm. de longueur, 5 cm. 4 de diamètre extérieur et 5 cm. de diamètre intérieur. Trois moulures ornent les extrémités et la partie centrale. Sur le corps sont dessinés des filets. Poids : 950 grammes ;

5) Douille de 12 cm. de longueur comprenant une partie terminale ovoïde, une gorge, un tore, une partie cylindrique

Fig. 3
Douille cylindrique n° 4.

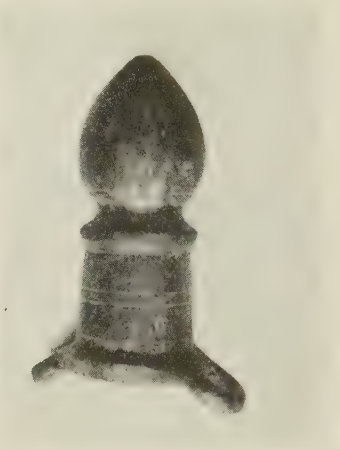


Fig. 4
Douille nos 5 et 6.

et, à la base, une moulure prolongée par deux pattes percées d'un trou d'un centimètre de diamètre (fig. 4). Le diamètre de la partie cylindrique est de 4 cm. 9. Le diamètre intérieur de la cavité est de 4 cm. 5. Poids : 582 grammes ;

6) Douille identique. Poids : 600 grammes (en la possession de M. Champ) ;

7) Douille de 8 cm. de hauteur (fig. 5). L'une des extrémités, terminée en boule, est réunie à une partie tronconique par une gorge et un tore. Une moulure orne l'autre extrémité près de laquelle sont percés deux trous qui se font vis à vis. La cavité mesure 2 cm. 8 de diamètre intérieur. Poids : 176 grammes ;

8) Statuette (fig. 6) : Victoire ailée, le bras gauche allongé

et collé au corps, la main tenant une palme. Le bras droit est à demi étendu et la main présente une couronne de lauriers d'où retombent deux rubans. Le bras droit, dans son mouvement, entraîne l'aile droite qui est un peu soulevée. Sur la tunique, la *palla*, drapée, découvre le sein droit. Elle est maintenue par une ceinture qui fait bouffer l'étoffe à la hauteur des hanches et dessine des plis très accusés. — Précisant l'attitude qui porte la Victoire en avant, la jambe droite, un peu repliée, sort du vêtement, emporté vers l'arrière. La chevelure, recouverte d'un bonnet, est rabattue vers la tempe et le front. Les pieds sont détruits. Au dos de cette statuette, le bronze est évidé et offre une surface fruste. Un anneau brisé mais dont l'attache supérieure se distingue encore, servait à fixer cet ornement. Cette attache unique est placée au bas de l'objet. Haut. : 12 cm. ; larg. : 9 cm. ; poids : 428 grammes ;

Fig. 5. — Douille n° 7.

9) Statuette (fig. 7) : femme debout étendant à demi ses deux bras dans le geste d'offrir deux bouquets de fleurs tenus dans les deux mains. Elle est revêtue d'une tunique tombant jusqu'aux chevilles et de la *palla* drapée de la manière la plus habituelle, laissant à découvert le sein droit. Les manches, un peu relevées, dégagent les poignets et une partie de l'avant-bras. La tête est surmontée d'une couronne de feuillages.

Le personnage est encadré dans un portique dont le fronton, triangulaire et évidé, repose sur deux colonnes corinthiennes. Celles-ci s'appuient sur une assise, supportée elle-même par un motif ornemental stylisé composé d'une feuille d'acanthe et de deux crochets qui naissent d'un support ayant la forme d'un cercle imparfait.

Fig. 6. — Statuette de bronze n° 8.

La face postérieure présente des parties évidées et des surfaces frustes. Au bas, un anneau est attaché ayant servi à fixer cet ornement (fig. 8).

Haut. : 15 cm. ; largeur : 7 cm. 5 ; poids : 308 gr.

Le premier rapprochement que l'on peut faire de ces objets avec des documents équivalents déjà connus concerne les douilles (1 et 2) flanquées de deux supports annulaires. Celles-ci s'ajoutent à une série de bronzes similaires : un assez petit nombre d'exemplaires ont été décrits.

Fig. 7. — Statuette de bronze n° 9.

Une première liste avait été dressée, en 1907, par M. Franz Cumont[1] lorsque la communication présentée par M. Merlin[2] sur une douille du même genre provenant de la région de

1. Franz Cumont, *Pièce de bronze ornée d'un buste de Minerve découverte en Flandre,* dans *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles,* t. XXI, 1907, p. 293 à 303.

2. *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France,* 1908, p. 149-151.

Kasserine donna à Héron de Villefosse l'occasion de traiter plus amplement cette question et d'établir un *corpus* plus complet[1].

Dans le catalogue dressé par Héron de Villefosse, l'Afrique figure pour deux numéros, et les découvertes y ont été faites en deux points fort éloignés l'un de l'autre.

Fig. 8
Profil (n° 9).

La première concerne une douille trouvée à Cherchell et donnée, en 1893, par Waille, au Cabinet des Médailles et Antiques de la Bibliothèque nationale. Le corps est prismatique, flanqué de deux anses en forme de chénisques et surmonté d'un bouton aplati.

La seconde, trouvée à Kasserine (Tunisie)[2], est conservée au Musée de Sousse. Le corps, en tronc de pyramide carré avec moulure haut et bas, flanqué de deux anneaux formés par des chénisques, est surmonté d'un ornement en forme de balustre. Sur la face principale, on lit l'inscription : AELIA VA.

L'heureuse trouvaille d'El-Méridj non seulement a permis d'extraire deux de ces objets recueillis côte à côte, mais elle les a livrés en compagnie d'autres bronzes. Le groupe ainsi composé permet d'ajouter des précisions au rôle accordé à ces douilles antiques.

Après avoir discuté les différentes explications proposées, Héron de Villefosse se ralliait à l'opinion de M. Cumont : ces bronzes sont des porte-guides, ce que Pollux et Eustathe

1. Héron de Villefosse, *Douilles en bronze de l'époque romaine, flanquées de deux supports annulaires*, dans *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1907, p. 268-296 ; notes complémentaires, dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires*, 1909, p. 143-147, et 1916, p. 237-244. Voir aussi Lehner, *Ein gallorömischer Wagen aus Frenz*, dans *Bonner Jahrbücher*, 128, 1923, p. 28-62 ; R. Lantier, *Bulletin des Musées de France*, 7, 1935, p. 55.

2. Ou peut-être à Feriana : voir Héron de Villefosse, *loc. cit.*, p. 274, n. 3.

appellent δακτύλιοι. Ces douilles pesantes s'emboîtaient, forcées en un coin de bois, sur une sellette d'assez grande importance, forte et résistante : car on se les représenterait moins aisément fixées au joug même, mobile sous la traction.

Héron de Villefosse, en soutenant la thèse que ces bronzes sont des passe-guides exprimait le regret que les pièces jusqu'ici connues eussent été recueillies sans que l'on sût ce qui avait pu être trouvé en même temps qu'elles.

« Pour arriver, écrit-il[1], à résoudre le problème qui préoccupe les archéologues et qui a déjà exercé leur sagacité, il serait, à coup sûr, beaucoup plus utile de connaître par le menu ce qui a été trouvé avec chacun de ces objets. A cet égard, on est dans une ignorance à peu près complète. »

La découverte d'El-Méridj réalise ce souhait. Et les sept autres pièces accompagnant les deux douilles dont il vient d'être question semblent bien être des accessoires d'attelage et d'ornementation d'un char romain.

Les douilles n° 5 et n° 6, qui ont une cavité tronconique et un bouchon terminal, sont des pièces qui devaient être placées en bout. Elles semblent être ainsi des chapeaux de timon.

Les deux pattes présentent une partie évidée d'un diamètre très supérieur à une simple trou de rivet. et il faut leur attribuer une utilité différente. Deux destinations sont plausibles : ou bien ces pattes correspondent à l'attache d'un lien qui réunissait la flèche au harnachement du cheval afin que la tête, en tournant, entraîne le timon par son extrémité ; ou bien ces anneaux laissaient passer la courroie au lien qui réunit souvent le timon au bord supérieur de l'antyx.

« Cette attache[2], dans la plupart des peintures, paraît d'une rigidité telle qu'on a pu la prendre pour une barre de métal ou de bois ; mais on ne saurait s'y tromper en voyant comment elle s'enroule à une de ses extrémités et parfois aux deux ; sur un vase, on voit même le nœud qui la retient

1. Héron de Villefosse, *loc. cit.*, p. 288.

2. Daremberg et Saglio, *Dict. des Antiquités grecques et romaines*, *s. v. Currus* (Saglio), p. 1638.

à l'antyx. Elle ne se confond pas avec les rênes que tient le conducteur : jamais on ne le voit dans ses mains... C'était un moyen de soutenir le timon, de répartir sur deux points l'effort de la traction opérée à l'aide du joug et d'empêcher l'un et l'autre de peser trop lourdement sur les chevaux. »

Une douille de bronze des collections du Musée de Constantine (autre chapeau de timon vraisemblablement) porte un anneau qui a pu servir à une semblable attache[1]. Cet anneau est tout à fait distinct des trous percés pour fixer la pièce au timon au moyen de rivets, trous qui différencient cette douille d'El Méridj. Les rivets ne sont pas indispensables pour maintenir un chapeau de timon qui, forcé dans le bois, peut être maintenu par ce lien qui le réunissait à la caisse du char. Il faut ajouter que souvent le timon se relevait brusquement à son extrémité[2].

Les deux douilles cylindriques n° 3 et n° 4 présentent toutes deux un diamètre intérieur à peu près semblable : 5 centimètres environ. Des moulures font saillie. Il y a trois moulures sur la douille 4. Par contre, la douille n° 3 seule porte des rivets.

Deux places dans l'attelage peuvent leur être attribuées : elles pouvaient entourer le timon à l'endroit où il s'unissait au joug. Le timon alors se rétrécissait. Le diamètre de 5 centimètres est pourtant faible pour la traction des chevaux. Mais il faut songer au poids généralement peu considérable de ces véhicules.

« Le véhicule antique, écrit Lefebvre des Noëttes[3], est caractérisé avant tout, sur les documents figurés, par son aspect léger et ses dimensions restreintes. Son poids à vide ne dépassait guère 100 kilos. Il était généralement découvert et le plus souvent n'avait qu'un essieu. »

---

1. *Musée de Constantine*, pl. X, 5.

2. Daremberg et Saglio, *Dict. des Antiquités grecques et romaines, s. v. Currus*, p. 1637-1638.

3. Lefebvre des Noëttes, *L'attelage, le cheval de selle à travers les âges*. Paris, Picard, 1931, p. 17.

Les rivets de la douille 3, dans cette hypothèse, assuraient l'adhérence au timon et les moulures favorisaient l'attache des courroies qui unissaient le joug au timon.

Cependant la seconde explication nous paraît préférable. La figure 2211 du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Saglio-Pottier, qui représente le nœud du joug, montre une douille semblable à celles d'El-Méridj ; cette douille garnit la tige du joug lui-même et permet l'attache des liens. C'est plutôt cette destination que nous fixerons à nos bronzes. Contre le timon même, les courroies devaient s'enrouler autour d'un bouton, d'une cheville ou d'un anneau, afin que la traction fût efficace[1].

La plus petite des douilles (n° 7) ressemble de façon très frappante à une pièce identique sculptée dans la représentation d'un char sur un bas-relief de Sousse[2]. C'est le char d'un triomphateur, derrière lequel gît un prisonnier dont les mains sont liées derrière le dos. Le personnage, mutilé, qui est debout dans le véhicule tient, de la main gauche, une hampe dont l'extrémité inférieure est enfoncée dans une pièce moulurée apparentée à la douille n° 7. S'agit-il d'un porte-fouet ? Contre cette attribution, on remarque que ce bronze possède une cavité trop courte (le fouet planté dans cette cavité y serait mal assuré contre les cahots). D'autre part, cette pièce porte deux trous de rivets opposés sur un même plan, qui ne sauraient la retenir à la caisse du char de façon efficace. Cette douille est donc plutôt la garniture de l'extrémité inférieure d'une tige, tige de fouet ou de toute autre hampe. La mutilation de la sculpture de Sousse ne précise pas l'objet tenu par le conducteur et empêche ainsi de conclure par similitude. Il semble pourtant qu'il s'agisse moins d'un fouet que d'un sceptre[3].

---

1. Il est vrai que l'on peut aussi admettre que la douille fixée sur le timon retenait entre ses moulures un bourrelet de cuir où s'attachaient des anneaux.

2. *Musées de Sousse*, pl. XI, 3.

3. Sur le sceptre porté par d'autres que les empereurs, voir Sorlin-Dorigny, dans Saglio-Pottier, *s. v. Sceptrum*, p. 1119.

Les pièces que nous venons d'examiner sont complétées par les deux statuettes ornementales décrites sous les nos 8 et 9. Ces deux statuettes se font pendant. La Victoire tenant une couronne et une palme « rappelle le souvenir des chars qui menaient au combat les héros épiques et de ceux que montaient les champions des partis dans les luttes ardentes du cirque[1] ». L'autre statuette, figurant une femme couronnée de feuillages et tenant des bouquets dans chaque main paraît représenter Spes ou Fides. Ainsi seraient opposées l'Espérance et la Victoire, ou la Confiance et la Victoire.

Les deux sujets sont d'égale hauteur, si l'on tient compte du fait que les pieds de la Victoire sont mutilés.

Le mode d'attache est aussi le même et doit retenir l'attention. L'anneau est unique et situé au bas du motif. Il forme une saillie de 14 millimètres ; il est robuste et permet le passage d'un lien ou d'une cheville ayant une largeur de 16 millimètres à la base et une épaisseur maxima de 6 millimètres ; l'espace réservé est semi-circulaire.

Le bronze de Spes ou Fides comporte en plus de l'anneau une base en forme de cercle qui ne porte aucun dessin et qui paraît avoir dû s'enfoncer dans un support.

Ces objets étaient donc destinés à tenir verticalement, fixés seulement dans leur partie inférieure. Le dos lisse et non travaillé indique que l'image ne devait être regardée que d'un seul côté. On pourrait penser que ces pièces sont des appliques servant à orner le harnachement : frontal, chanfrein ou pectoral. Mais de telles pièces doivent être essentiellement plates et porter des attaches en haut et en bas. Or les deux bronzes d'El-Méridj ont une saillie, celle de l'anneau, et n'ont pas d'attaches à la partie supérieure.

Les représentations d'attelages anciens fournissent deux autres solutions :

La figure 2205 du *Dict. des Antiquités* montre un ornement dressé sur la sellette.

La figure 2223 du même ouvrage laisse apercevoir un

1. Cumont, *loc. cit.*, p. 302.

motif ornemental sur la caisse du char, devant le conducteur.

Les deux statuettes pouvaient ainsi se dresser, soit sur la sellette (où elles formaient série avec les porte-guides)[1], soit sur le char lui-même.

A quelle époque peut-on placer la fabrication de ces bronzes ? La comparaison avec une pièce similaire, la douille à support annulaire trouvée à Kasserine, permet peut-être de répondre à cette question. On lit sur cet objet l'inscription AELIAE VA. M. Poinssot est tenté d'identifier cette Aelia à Aelia Valeria Kapitolina Pompeiana, à qui est dédiée, à Kasserine, une base que M. Cagnat date de la seconde moitié du second siècle[2]. Les bronzes d'El-Méridj, qui semblent moins finement travaillés que la douille de Kasserine, pourraient être un peu postérieurs : de la fin du second siècle, ou du troisième.

Nous ajouterons qu'ils sont peut-être une production locale. Les mines sont nombreuses à proximité de l'endroit où ils ont été découverts : Ouenza, Bou Khadra, Mesloula. Une industrie métallurgique a pu se créer au voisinage de ces gîtes métalliques, que les Romains exploitaient.

S'il en est ainsi, les bronzes d'El-Méridj n'intéressent pas seulement l'étude des accessoires des chars romains ; ils indiquent en outre que les habitants de la région minière au Nord de Tébessa ont pu devenir de bons ouvriers en métaux.

André Berthier et Alexis Truillot[3].

---

1. Des ornements analogues se voient aujourd'hui, par exemple, sur les sellettes des attelages napolitains.

2. *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques, Procès-verbaux*, juin 1934, p. xv.

3. Cet article était rédigé quand nous avons pu lire l'important mémoire de E. von Mercklin, *Wagenschmuck aus der römischen Kaiserzeit*, dans le *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, 48, 1933, p. 84-176. Ce travail ne nous oblige pas à modifier ce que nous avons écrit. On y trouve une liste des porte-guides connus, p. 110 et suiv. : les nôtres doivent y être ajoutés.

Note de la Rédaction. — Dans *Archaeologiai Értesítő*, t. XLVIII, 1935, p. 190-224, 4. Andreas Alföldi a dressé l'inventaire des *Zoomorphe Bronzeaufsätze als Radabweiser auf keltisch-römischen Wagen.*

LE CIMETIÈRE BARBARE DE TANTONVILLE (MEURTHE-ET-MOSELLE)

Les hasards d'une vente, après décès, ont récemment dispersé le mobilier funéraire du haut Moyen-âge trouvé à Tantonville il y a environ un demi-siècle, au Haut-du-Clos ; nous n'avons rien pu apprendre de certain sur le lieu exact de cette découverte ni sur les circonstances qui l'ont entourée. Nous en sommes donc réduits à l'examen des objets considérés en eux-mêmes, sans aucune de ces observations qui résultent de fouilles méthodiques et qui, lorsqu'il s'agit d'objets de cette époque, ont souvent autant d'importance que les objets eux-mêmes.

De l'examen du mobilier, se dégagent cependant quelques faits intéressants ; en outre, nous avons pu acquérir — et nous mettrons par conséquent sous les yeux du lecteur — les seuls objets qui méritent d'être étudiés ; certains d'entre eux sont d'une grande rareté.

L'ensemble, dont nous n'avons pu, malheureusement, dresser un inventaire exact[1], comprenait :

Un assez grand nombre d'armes : six francisques, dix lances ou framées ; trois épées (?) peu ou point de scramasaxes (?) quelques couteaux.

Une série de boucles de ceintures et de ceinturons, de bronze et de fer ; quelques plaques boucles en fer, de petites dimensions, presque toutes du type circulaire ; la plupart décorées de bossettes de laiton ; aucune ne paraissait plaquée ou

1. *Journal de la Soc. d'arch. lorr.*, 1889, p. 290.

incrustée d'argent, d'or ou de laiton ; un crochet de bélière (?) en fer.

Quelques objets de parure, dont une belle fibule ronde d'orfèvrerie cloisonnée ; les débris d'une très grande fibule ; un collier ; une pendeloque faite d'une dent d'*Ursus spelaeus* (fig. 1, 1) ; un fragment de tissu, rare en cet état.

Deux vases de verre intéressants et fort rares, l'un très petit, l'autre en forme de corne d'animal.

Une vingtaine de poteries de types classiques : vases noirs ou gris à carènes ; poteries rouges en forme de pot, de bol ou d'écuelle, présentant les décors très simples habituels.

L'une de ces poteries est à noter : c'est une sorte de pot à large col, muni d'un goulot et d'une anse ; ce type est rare dans nos régions ; il fut rencontré à Chaouilley[1] ; Baudot le signale à Charnay[2]. Plus récemment, le Dr Veeck reproduit des pièces analogues[3], provenant du mobilier funéraire des Alamans d'Ulm (Wurtemberg), et datant des Ve ou VIe siècles (?)

Si l'état des objets montre que les fouilles du cimetière barbare de Tantonville furent conduites sans expérience, l'énumération que nous venons de tenter suffit à montrer qu'il présentait de l'intérêt ; elle nous fait regretter que l'exploration n'ait pas donné lieu à des recherches méthodiques suivies d'un rapport, comme ce fut le cas pour les fouilles de Chaouilley[4], village voisin de Tantonville.

Cette proximité nous amène à comparer les mobiliers funéraires de ces deux cimetières et à en souligner l'analogie : l'un et l'autre sont caractérisés par des armes nombreuses — francisques et framées — se rapportant cvraisemblablement au début de l'occupation franque : l'absence probable

1. Léo et Joseph Voinot, *Les fouilles de Chaouilley*. Nancy, 1904, pl. III, fig. 1 et 3.

2. Baudot, *Mémoire sur les sépultures des barbares de l'époque mérovingienne découvertes en Bourgogne*. Paris, 1860, pl. XXV, fig. 9.

3. Walther Veeck, *Die Alamannen in Württemberg*. Berlin und Leipzig, 1931, Tafel C., fig. 2 et 4.

4. Léo et Joseph Voinot, *op. cit.*

du scramasaxe à Tantonville, sa rareté à Chaouilley sont, à cet égard, significatives. Dans l'un et l'autre cimetière, les plaques-boucles, moins abondantes que les boucles (à Chaouilley, il y a 7 boucles pour 5 plaques-boucles) sont de petites dimensions ; ces caractères indiquent, eux aussi, le début du haut Moyen-âge.

A Chaouilley, la présence d'un triens d'or, au nom de Justinien, permet de dater approximativement une importante sépulture intacte[1] ; à Tantonville, aucune monnaie contemporaine du mobilier ne figurait dans la collection ; mais les caractères généraux que nous venons d'évoquer, l'analogie du mobilier avec celui de Chaouilley, permettent d'indiquer le VI^e^ siècle comme l'époque probable de son enfouissement[2].

La rareté des objets de parure semble, *a priori*, indiquer, à Tantonville, un cimetière de guerriers, où les femmes seraient l'exception ; toutefois, étant donné l'insuffisance des fouilles, il est possible que beaucoup d'objets manquent ; il est donc prudent de ne rien affirmer ; à Chaouilley, où les armes étaient abondantes, il s'agissait pourtant d'un gîte correspondant à un habitat sédentaire, car les sépultures de femmes et d'enfants, beaucoup moins nombreuses que celles des hommes, étaient cependant en nombre appréciable.

Le cimetière de Chaouilley renfermait quarante sépultures, offrant presque toutes un mobilier parfois très abondant ; il n'y est signalé que fort peu de violations ; il en résulte que le nombre d'objets recueillis, au total 204 pièces, est relativement considérable.

Si nous tablons sur une densité de mobilier comparable, et tenu compte des petits objets, vraisemblablement non

---

1. Léo et Joseph VOINOT, *l. l.*, dix-neuvième tombeau. p. 41-47.

2. D'accord avec QUINTARD, Léo et Joseph VOINOT (*l. l.*, p. 74) datent les objets de Chaouilley de la fin du VI^e^ siècle et de la première moitié du VII^e^, comme ceux du Vieil-Aitre à Nancy ; cette opinion, pleinement justifiée, à notre avis, en ce qui concerne le Vieil-Aitre, ne nous paraît pas exacte pour Chaouilley ; Telle fibule du Vieil-Aitre (QUINTARD, *Les fouilles du Vieil-Aitre*, Nancy, 1895, pl. I ; fig. 4), telle plaque-boucle du même cimetière (pl. II, fig. 3), plus évoluées que les objets de Chaouilley, nous paraissent nettement postérieures.

recueillis ou disparus, le cimetière de Tantonville (ou du moins la partie explorée) devait renfermer environ une trentaine de sépultures.

Cet examen montre, en résumé, que, vraisemblablement, le cimetière barbare de Tantonville date du VI^e^ siècle, que les sépultures découvertes renfermaient surtout les corps de guerriers, et qu'elles devaient être au nombre d'une trentaine.

Ces caractères généraux exposés, nous allons maintenant

Fig. 1. — Mobiliers du cimetière de Tantonville.

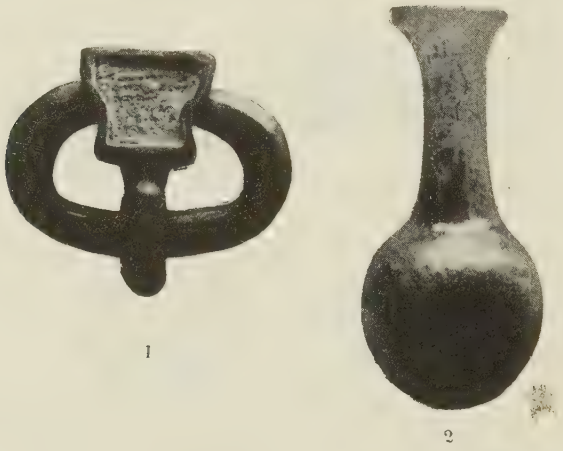
étudier les quelques objets intéressants que nous avons pu acquérir.

Boucles de baudriers, de ceintures ou de ceinturons. — Cinq d'entre elles sont de bronze, et deux d'un métal qui paraît être de l'argent à plus ou moins bas titre. Parmi les premières, deux sont dépourvues d'ardillon, deux autres portent l'ardillon barbare classique ; une autre, munie de charnières, doit provenir d'une plaque-boucle.

L'une des deux boucles d'argent ou de bas argent (fig. 1, 2) est très voisine de celle — de même métal — reproduite, pl. II, fig. 5, des *Fouilles de Chaouilley*[1], qui est actuellement au Musée des Antiquités nationales, à Saint-Germain.

1. Léo et Joseph Voinot, *l. l.*

L'autre (fig. 2, 1) est accompagnée d'un ardillon intéressant ; la base de l'ardillon est élargie ; le champ en est défoncé ; dans ce défoncé, a été rapportée une feuille de bronze décorée de cercles centrés, disposés suivant huit rangées parallèles ; la différence de ton entre le bronze de la feuille et l'éclat argenté du corps marquent la recherche d'un effet décoratif particulier ; il est à remarquer que l'ardillon paraît d'argent



1 2

Fig. 2. — Mobiliers du cimetière de Tantonville.

assez pur, tandis que la boucle est faite d'un alliage qui renferme certainement beaucoup d'antimoine.

Les cercles centrés, disposés tantôt d'une manière, tantôt de l'autre, sont fréquents sur les boucles de cette époque[1]. Mais une juxtaposition du genre de celle-ci est rare ; nous n'en connaissons guère que trois exemples, qui ont trait l'un à une boucle de baudrier provenant de nos fouilles de Lezéville[2] ; le second à une fibule wisigothique trouvée à Tarra-

1. Citons à titre d'exemple : Frédéric Moreau, *Album Caranda*, pl. 55, n^lle^ série, n° 3 ; Scheurer et Lablotier, *Fouilles du cimetière barbare de Bourogne*. Paris-Nancy, 1914, pl. XVI A ; Cosserat, *Cimetière mérovingien d'Andrésy*, pl. IX : haut de la planche.

2. E. Salin, *Le cimetière barbare de Lezéville*. Nancy, 1922, pl. IX, fig. 7.

gone (?)[1] ; le dernier à une fibule trouvée à Corbie dans la Somme[2].

Le « défoncé » (qui donnera naissance au « champlevé » du moyen-âge) est rempli d'ordinaire par des plaquettes de verre ou par des grenats taillés en table[3] : il est possible, qu'ici, ce remplissage, dont il ne reste pas de traces, ait existé jadis.

Quoi qu'il en soit, l'association de ces divers caractères : défoncé ; feuille d'un métal différent rapportée ; juxtaposition de cercles centrés, est fort rare. Citons cependant une boucle d'Envermeu[4] (dont la reproduction et la description sont malheureusement insuffisantes), qui paraît ressembler à la nôtre.

Accessoire de ceinturon (?). — Un autre accessoire de ceinturon (?), assez curieux, est constitué par un crochet de fer remarquablement conservé, qui se détache d'une monture cordiforme, fendue (fig. 1, 3) ; des traces de cuir sont visibles dans la fente ; elles sont maintenues par un rivet de fer ; il nous paraît vraisemblable qu'il s'agit d'un crochet de bélière ; la face convexe, qui était vue, a dû être sommairement décorée ; il semble bien, qu'au contact du crochet, la monture se termine en forme de tête d'animal fantastique — décor courant à cette époque.

Objets de parure. — Le plus intéressant est une belle fibule ronde d'orfèvrerie cloisonnée (fig. 1, 4), de 31 millimètres de diamètre ; la monture est d'or, les pierres sont des grenats de Bohême taillés en table : deux rangs de cloisons, garnies de grenats, entourent trois signes en ~ faits d'un fil d'or torsadé, qui se suivent au long et à l'intérieur d'un cercle fait du même fil ; signes et cercle sont soudés sur une feuille

1. H. Zeiss, *Die Grabfunde aus dem spanischen Westgotenreich*, pl. V, fig. 8.

2. C. Boulanger, *Trois cimetières mérovingiens. Bulletin archéologique*, 1907, pl. XIV, fig. 2.

3. Citons à titre d'exemple : D. Viollier, *Le cimetière barbare de Kaiseraugst*, extrait de l'*Anzeiger für Schweizerische Alterlumskunde*, année 1909 ; p. 139 ; boucle de la tombe n° 110.

4. Abbé Cochet, *La Normandie souterraine*. Paris, 1855, pl. XIII, fig. 3.

d'or circulaire, au centre de laquelle devaient se trouver trois fils torsadés disposés en triangle, dont un seul subsiste. Cette fibule, bien composée et bien exécutée, doit dater de la fin du v^e^ ou du début du vi^e^ siècle ; il est possible, d'ailleurs, qu'elle ait été enfouie quelque temps après avoir été fabriquée.

Ce type est classique : on le retrouve, plus ou moins bien traité, dans maint cimetière du haut Moyen-âge ; la monture est tantôt d'or, et tantôt d'argent ; les pierres sont tantôt des grenats et tantôt de simples verres de couleur qui les imitent. Mais, le plus souvent, il n'y a qu'un rang de cloisons ; la double rangée indique un bijou plus soigné ; les signes en ~ sont en nombre variable ; d'ordinaire, ils se suivent ; parfois, ils sont rayonnants.

Citons, en Lorraine, une fibule *identique* à la nôtre (monture d'or ; deux rangs de grenats taillés en table ; trois signes en ~ se suivant) découverte, en 1906, au champ des tombes à Pompey dans une sépulture de guerriers, avec une framée, et un vase de terre recouvert d'un vase de bronze (collection Poirot à Pont-à-Mousson), et une fibule du Musée lorrain, à Nancy, provenant également de Pompey (monture d'argent ; verroteries ; une seule rangée de cloisons ; trois signes en ~ rayonnant à 120° l'un de l'autre) ; dans la collection Caranda[1], une fibule analogue à celle-ci, avec cinq signes en ~.

Le collier, de trente-cinq grains, comporte les pâtes de verre habituelles, un grain d'ambre et deux grains (ou pendeloques) d'os ; parmi les pâtes de verre, citons un grain de 26 millimètres de long, en forme de parallélipipède rectangle, décoré de raies jaunes sur fond brun ; ce grain, assez rare, est identique à ceux qui constituent le beau collier de Beringen[2] ; dans la région lorraine, nous en avons trouvé un à Lezéville[3] ; les grains d'os sont en forme de calotte sphé-

1. Frédéric Moreau, *l. l.*, p. 18 de la Table publiée en 1886.

2. D. Viollier, *Le cimetière barbare de Beringen*, extrait de l'*Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde*, t. XIII, 1911, p. 20, pl. I.

3. E. Salin, *Le cimetière barbare de Lezéville (Haute-Marne)*. Nancy, 1922, sépulture, n° 130.

rique, dont une seule face — celle du plus grand diamètre — est polie et a reçu un décor géométrique simple fait de cercles à la périphérie et d'arcs de cercle opposés, rayonnants ou non ; il est donc probable qu'il s'agit plutôt de pendeloques, d'ailleurs rares.

Une autre pendeloque (fig. 1, 1) est constituée par une grosse canine fossilisée d'*Ursus spelaeus* (canine gauche de mâchoire supérieure), dont la racine est perforée ; le grand ours des cavernes avait, depuis longtemps, disparu au VI^e^ siècle de notre ère. M. Cuénot, membre de l'Institut, qui a bien voulu la déterminer, se demande, en raison de l'aspect de la perforation, s'il ne s'agirait pas d'une pendeloque préhistorique réemployée par les barbares ; quoi qu'il en soit, il s'agit d'un objet rare ; si les défenses de sanglier, montées en pendeloques, ont été signalées à maintes reprises, nous ne connaissons, en France, qu'un exemple de pendeloque formée d'une telle dent ; nous le trouvons précisément tout près de Tantonville, à Chaouilley[1], et c'est un point commun de plus à ces deux cimetières barbares. D'après le D^r^ Veeck[2] des pendeloques identiques se rencontrent parfois dans les tombes de femmes alémaniques. Nous pensons qu'elles servaient de fétiches.

Tissu. — Le fragment de tissu, presque intact et rare en cet état, est à peu près rond ; il a 5 centimètres environ de diamètre.

Taché de vert-de-gris, il dut être conservé grâce aux sels de cuivre provenant d'un objet de bronze placé à son contact. Il n'offre aucune trace d'épigénie, alors que les fragments analogues, recueillis d'ordinaire au niveau de la ceinture du mort, là où se trouvaient de nombreux objets de fer, sont imbibés d'oxydes qui finissent par se substituer à eux presque entièrement.

Malheureusement, il ne s'agit que d'une sorte de toile, assez grossière, ayant, au centimètre, 14 à 17 fils, tordus à droite et à gauche sans distinction. M. Pfister, le savant spé-

1. Léo et Joseph VOINOT, *l. l.*, pl. I, fig. 5.
2. *L. l.*, p. 50 et pl. 44 A, 6-8.

cialiste en matière de tissus, qui a bien voulu l'examiner, y trouve des fibres très fines d'environ 12 μ, d'autres très grosses de 30 μ, d'autres, intermédiaires, d'environ 20 μ ; il n'a pu observer qu'une seule extrémité de fibre ; elle est effilée, ce qui indiquerait qu'il s'agit de lin plutôt que de chanvre, mais il n'ose se prononcer. Un point intéressant à noter, nous dit M. Pfister, est que la torsion varie pour des fils de même direction ; on ne remarque jamais ce fait dans les toiles orientales de même époque.

Vases de verre. — Le plus petit (fig. 2, 2) est haut de 55 millimètres seulement ; il se compose d'une petite anse sphérique, offrant deux dépressions diamétralement opposées, prolongées par un long col étroit ; il ne peut être posé debout et devait, par conséquent, être accompagné d'un support.

Au temps du haut Moyen-âge, la forme à panse sphérique, terminée par un col plus ou moins long, est rare ; quand on la rencontre, le col est, d'ordinaire, large et court ; les vases sont beaucoup plus grands et peuvent se tenir debout sans support ; cependant le cimetière d'Herpes[1] nous montre un petit vase analogue au nôtre, mais il est un peu plus grand (68 $^{m}/_{m}$ de haut) et il peut se tenir debout ; le même cimetière en a fourni un autre à peu près de mêmes dimensions (66 $^{m}/_{m}$ de haut), à long col également, mais de panse cylindrique[2]. Le Musée des Antiquités nationales en possède deux de notre type : l'un, trouvé à Nanteuil-Notre-Dame, fait partie de la collection Caranda ; l'autre, répertorié sous le n° 14074, fut trouvé à Gaulzy, dans la forêt de Compiègne. Nous ne connaissons pas l'usage de ces petits vases, appelés d'ordinaire « lacrymatoires » ; ils pouvaient évidemment recevoir des parfums.

Le second vase est un vase à boire, en forme de corne d'animal, de verre mince, malheureusement fracturé et incomplet (fig. 3). Ramenée à la ligne droite, sa longueur est de 270 millimètres, mais il devait être un peu plus long,

1. Baron de Baye, *Le cimetière wisigothique d'Herpes*, Angoulême, 1892, pl. XXIII, n° 135.

2. Baron de Baye, *op. cit.*, pl. XXIII, n° 136.

car l'extrémité de l'orifice manque ; son plus grand diamètre est de 53 millimètres ; de forme gauchie, il n'offre point de plan diamétral. Il est décoré, vers l'orifice, d'une série de minces filets circulaires, saillants, dirigés presque suivant des

Fig. 3. — Tantonville.
Vase en verre, en forme de corne.

sections droites, et, vers l'extrémité, de côtes lisses, dont le mouvement suit celui de la corne ; elles se rejoignent deux à deux en direction de l'orifice.

Du point de vue technique, il dérive, par simple torsion opérée, lorsque le verre était encore suffisamment chaud, de certains vases du haut Moyen-âge, en forme de cornet apode. Citons par exemple un cornet d'Herpes[1], décoré des mêmes filets disposés suivant des sections droites, et des mêmes côtes rayonnantes lisses se rejoignant deux à deux ; et un cornet de Marchélepot[2], du v^e^ ou du vi^e^ siècle, qui offre les mêmes filets et des côtes voisines des nôtres. Un cornet alama-

1. Baron de Baye, *l. l.*, pl. XXI.
2. C. Boulanger, *Le cimetière franco-mérovingien et carolingien de Marchélepot*, Paris, 1909, pl. XII, fig. I.

nique d'Entringen[1] est tout à fait analogue à celui d'Herpes.

Mais la forme « en corne d'animal » doit être, en France, d'une extrême rareté, car aucun des nombreux cimetières barbares dont nous possédons les monographies ne renferme de vase semblable ; il semble bien qu'aucune de nos collections publiques ou privées n'en possède de ce type ; cet avis est également celui de M. Schaeffer, conservateur adjoint du Musée des Antiquités nationales, que nous avons consulté.

Dans l'*Album Caranda* (1885, planche 53, nouvelle série), Frédéric Moreau reproduit bien un vase de terre-cuite en forme de corne, découvert, le 10 juillet 1885, dans une sépulture mérovingienne à Aiguisy (Aisne), mais, outre que ce vase est de terre, alors que le nôtre est de verre, il s'agit d'*une corne d'abondance*, identique aux formes de l'antiquité classique, et non d'*une corne d'animal ;* le vase de la collection Frédéric Moreau ne paraît pas gauchi, le nôtre l'est au contraire.

Cependant, Baudot[2], étudiant l'inscription en caractères runiques que l'on lit sur une fibule d'argent trouvée à Charnay, s'exprime ainsi[3] :

« Près de Gallehus, au midi du Jutland, on trouva en 1639 une corne en or ; et, en 1734, on déterra encore une autre corne semblable à la première et portant une inscription en runes de la même espèce. »

Les peuplades nordiques faisaient donc parfois usage de vases en forme de corne, et il devait s'agir de la « corne d'animal », car nous ne pensons pas qu'elles aient connu la « corne d'abondance ». L'exemplaire magnifique du *British Museum*[4], fait d'une corne d'animal ornée d'une monture d'or trouvée dans la tombe d'un chef saxon du VI^e^ siècle, semble le confirmer.

---

1. Veeck, *l. l.*, pl. D, fig. 6. Ce vase provient d'une riche sépulture de guerrier.

2. Baudot, *l. l.*, p. 51.

3. Il reproduit les remarques qu'il avait reçues de M. Rafn, secrétaire de la Société des Antiquaires du Nord.

4. Connu sous le nom : *The Taplow drinking-horn.*

Poursuivant nos recherches, nous avons dû à l'obligeance du Dr Fremersdorf, directeur de la Section romaine et germanique du Musée Wallraf Richartz à Cologne, les renseignements suivants qui situent bien la question :

Il existe, dans les musées de l'étranger, trois vases analogues au nôtre. Le premier a été trouvé à Eichloch[1] (Hesse rhénane) ; le second, récemment découvert aux environs d'Heidelberg[2], n'a pas encore été publié ; le troisième provient de la nécropole lombarde de Castel Trosino[3].

Le Dr Fremersdorf date notre corne à boire du VIe siècle ; nous sommes d'accord, puisque d'autres objets, provenant du cimetière barbare de Tantonville, sont de cette époque.

Il ajoute, qu'abstraction faite des précurseurs romains du IVe siècle, il existe des pièces de transition antérieures à la nôtre ; parmi elles, nous retiendrons en particulier deux exemplaires provenant du Danemark[4], qui nous rapprochent des cornes du Jutland citées plus haut.

Ces diverses données montrent que les vases à boire de verre en forme de corne sont vraisemblablement d'origine nordique ou germanique, et que, seules, jusqu'à ce jour, des sépultures barbares en ont fourni à de très rares intervalles, puisque le savant conservateur d'une des plus importantes collections de verrerie antique qui soient, n'en connaît, en Europe, que quelques exemplaires : ainsi que nous le disions plus haut, le nôtre semble bien être le premier publié en France.

E. Salin.

---

1. Déposé à Mayence *(Altertumsmuseum)* ; publié dans *Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, 1896, pl. 20, n° 1.

2. Kur-pfälzisches Museum, à Heidelberg.

3. Musée des Thermes à Rome ; figuré dans Mengarelli, *Monumenti antichi dei Lincei*, XII, 1902, pl. 5, n° 11.

4. Worsae, *Nordiske Oldsager*, Copenhague, 1859, fig. 320 ; Sophus Muller, *Ordning of Danmarks Oldsager*, 1888-95, pl. 21, fig. 334.

VARIÉTÉS

L'inscription de Cairness House et l'histoire de l'Établissement des Poseidoniastes bérytiens à Délos[1].

L'exploration exhaustive menée à l'intérieur et aux entours de l'Établissement des Poseidoniastes bérytiens, à Délos, de 1882 jusqu'à 1910, avait forcé à abandonner bien à regret l'espoir de découvrir, *sur place*, quelque grande inscription qui nous donnât pour la Société des « marchands, armateurs et entreposeurs » phéniciens, l'analogue, par exemple, du décret de la Corporation des Héracléistes de Tyr conservé au Louvre[2]. Quand j'ai réuni, en 1920, les documents relatifs au fonctionnement et à l'histoire de l'association bérytienne, il m'eût été particulièrement agréable de pouvoir joindre, à une documentation à la fois lacunaire et sporadique, hélas ! ce que pouvait apporter d'informations détaillées, dès lors, une longue stèle qui se cachait en Écosse, à Lonway, et que M. N. Tod a publiée seulement en 1934, dans un savant article du *Journ. of Hell. Studies*[3].

C'est le destin des antiquités déliennes, entre autres, que d'être voyageuses, et l'on ferait une amusante histoire avec la chronique de ces « pierres qui roulent », ruines d'une île d'abord errante elle-même, selon la légende préhellénique. A s'en tenir aux textes qui concernent maintenant et les Héracléistes de Tyr et les Poseidoniastes de Bérytos[4], quelles curieuses pérégrinations ! Le décret émanant de la Corporation tyrienne, qui ressemble tant à celui de Cairness House, était allé au fond de quelque caïque, comme bloc de lest, échouer à Chios ; c'est là que le vit en 1673 et l'acheta, au témoignage d'Antoine Galland, le Marquis de Nointel ; mais le document ne vint pas directement de Chios chez nous. Le Marquis de Nointel était alors ambassadeur de France à Constantinople, et c'est ainsi sur les rives du Bosphore

1. Cf. *CRAI.*, *commun.* du 2 octobre 1936.

2. F. Durrbach, *Choix d'inscr. de Délos*, n° 85 ; cf. *Add.*, p. 280. Le document va prendre place sous n° 1519, p. 27, dans la publication de M. P. Roussel, *Inscr. Délos, décrets postérieurs à* 166 *av. J.-C.* (bibliographie complète). J'ai pu consulter les bonnes feuilles de ce répertoire.

3. LIV, 1934, p. 140-159 et pl. VI ; la pierre avait été déjà signalée par M. J. D. Beazley, *JHS.*, XLIX, 1929, p. 4. Ce texte aura le n° 1920, p. 29, dans les *Inscr. de Délos* ci-dessus signalées.

4. En recueillant les éléments d'une publication des sculptures déliennes, j'ai constaté à loisir l'extrême dispersion des documents : nombre d'entre eux sont parvenus, avant le milieu du XIX^e^ siècle en Occident : en France, en Angleterre, etc.

que fut faite la première copie, par Spon, en un temps où les lettres étaient, paraît-il, moins évanides[1]. L'inscription de Cairness House, relative aux Poseidoniastes de Bérytos, doit avoir été apportée en Écosse selon M. N. Tod, vers 1840, par le général Thomas Gordon. Nous ne savons si c'est à Délos même qu'il avait pu l'acquérir, durant son séjour en Grèce (1826-1839)[2]. Elle est en tout cas, un autre exemple de l'attrait qu'offraient, — dans l'île trop abandonnée aux multiples lapins signalés par les voyageurs — les stèles inscrites, plates et relativement légères[3], éparses dans les ruines, bonnes à caler le fond des barques, et si satisfaisantes pour une curiosité qu'animait alors déjà le mystère de l'île d'Apollon, sinon le respect de Clio.

On pourra trouver beaucoup encore, et peu à peu, du côté de l'Occident, de ces antiquités vénérables, transportées un peu au hasard par un perpétuel *Drang nach Westen* maritime, qu'interrompit seulement le commencement des fouilles françaises. Mais ce sera la taquinerie du sort — chaque fois que doit être établie la monographie de quelque monument délien — qu'on ait lieu désormais, ainsi, de redouter un dénombrement incomplet des vestiges arrachés à l'édifice ; combien peuvent encore se dissimuler au loin, dira-t-on, ainsi que faisait la pierre de Cairness House ! Passons, si nous savons méditer l'imperfection de l'histoire, sur ce risque déplorable. Il n'en est que plus précieux, lorsque sont faites à l'île d'Apollon des restitutions scientifiques de l'ordre de la publication donnée pour la stèle retrouvée, d'utiliser complètement l'aubaine, si possible.

Nous avons au vrai cet agrément, en ce qui touche au décret de la Corporation des Poseidoniastes bérytiens nouvellement reparu, que la pierre inscrite mentionne d'abord en détail des usages jusqu'ici inconnus de l'Association des armateurs et marchands phéniciens. Elle nous donne aussi certains renseignements précieux sur l'organisation corporative de ces « entreposeurs » qui faisaient le commerce de la Phénicie à Rome. Enfin, et c'est le meilleur, tandis que la Confrérie des Héracléistes de Tyr est restée encore inconnue sinon littérairement par l'inscription du Louvre — l'Établissement de ces trafiquants, s'il exista, n'ayant pas été retrouvé[4], — nous avons ici la chance, compensatrice, de pouvoir en quelque sorte *lire sur le terrain*, si nous le voulons, et conférer avec l'état des ruines, diverses précieuses indications topographiques, dont le texte édité par M. N. Tod nous a fait bénéficier (fig. 1).

C'est, au vrai, le seul regret qu'on puisse conserver, après la

---

1. Cf. P. Roussel, *Inscr. Délos*, n° 1519, où le *lemma* donne les éléments de cette histoire.

2. La pierre avait été remployée, on ne sait quand. En tout cas, la moulure supérieure a été grossièrement ravalée, et l'angle supérieur gauche reste endommagé.

3. La stèle du Louvre (Héracléistes de Tyr), est haute de 1 m. 029, large de 0 m. 37 ; celle de Cairness House (Poseidoniastes de Bérytos) n'a que 1 m. 11 de hauteur sur 0 m. 41-45 de largeur, et une épaisseur de 0 m. 008 à 0 m. 102.

4. P. Roussel, *Délos col. athénienne*, p. 90 ; Ch. Picard, *BCH.*, XLIV, 1920, p. 293-295.

copieuse et pénétrante publication du *JHS.*, qui a laissé si peu à reprendre à l'éditeur le plus compétent pour l'épigraphie délienne[1] : pourquoi n'avoir pas tout de suite et là même rapproché — du plan

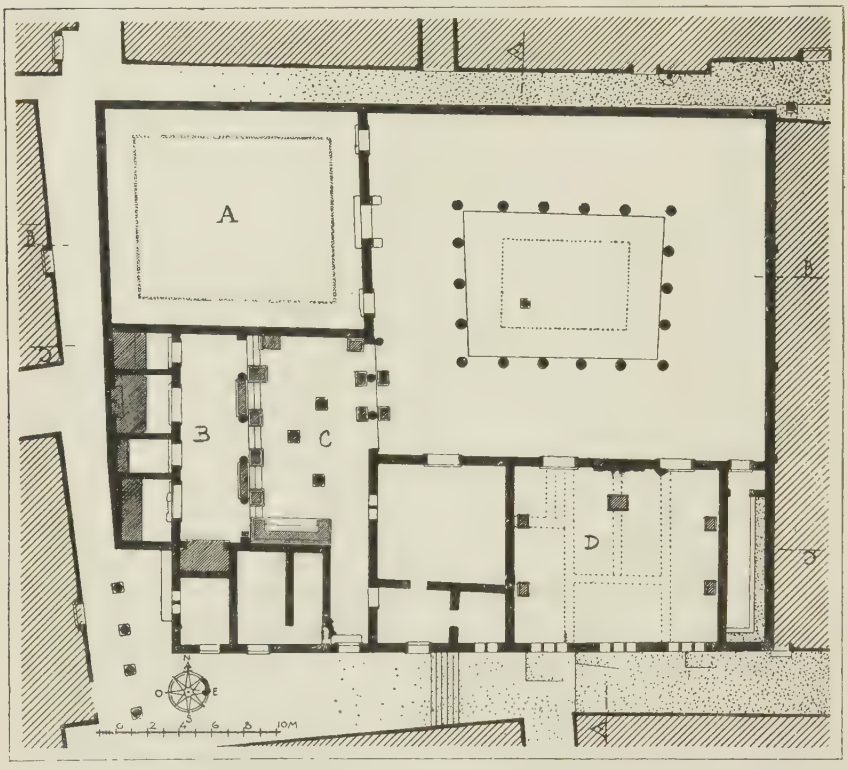


Fig. 1. — L'Établissement des Poseidoniastes de Bérytos à Délos : plan restauré.

restauré établi sur les ruines, d'après elles ! — un texte qui mentionnait si explicitement, dans l'Établissement des Poseidoniastes bérytiens, l'*oikos*, l'*aulé*, le *sanctuaire* et ses *pré-portiques ?* Les occasions d'études de cette sorte sont aussi rares que précieuses. On comprendra que l'auteur de la publication des ruines de l'Établissement[2], ayant tenté

1. Cf. P. Roussel, *Inscr. Délos, l. l.* (n° 1520). Le texte de M. N. Tod est adopté là, avec seulement de légères modifications de détail ; la gravure de la pierre est d'ailleurs négligée, et le lapicide a commis d'évidentes fautes.
2. *Expl. archéol. Délos*, VI, 1921 : cité ci-après : *Expl.*, VI.

aussi jadis la synthèse de nos informations historiques sur la Société bérytienne[1] — veuille aujourd'hui se permettre de conférer les résultats tenus pour acquis en 1920, avec ce que peut apporter, — confirmations ou démentis, d'une façon très vivante, assurément — l'examen critique de l'inscription *la plus longue et détaillée* qui concerne jusqu'ici la Confrérie.

Les progrès de l'exploration orientale viennent précisément de faire repérer à Doura-Europos, comme il semble, les restes d'un autre de ces *fondouks* levantins où s'installaient des sociétés marchandes[2] : celui des Palmyréniens. La publication de l'*héroön* de Calydon[3], celle d'une série de synagogues[4], permettent des comparaisons diverses, plus ou moins indirectes, avec le plan de l'édifice exhumé à Délos. Voyons d'aussi près que possible ici ce que nous pouvons apprendre à nouveau sur l'Établissement bérytien et sur les usages de ceux qui, jadis, le bâtirent, le peuplèrent.

*
* *

Et d'abord, au sujet des dates de l'activité de la Confrérie, de la durée de l'Établissement où elle s'installa.

Il y avait eu discussion sur les débuts du *Koinon* à Délos. Contre V. von Schaeffer et E. Ziebarth, par exemple, qui avaient jugé assez courte la postérité des Poseidoniastes, M. P. Roussel, dès 1916, objectait l'importance du local, et, par ailleurs, l'existence sur une base à l'entrée Ouest du *hiéron* d'Apollon d'une inscription des marchands bérytiens suivie de la mention ἄρχοντος Ἀθήνησιν Νικοδήμου, ce qui eût indiqué la date 122/121. Il n'est pas sûr, au vrai, je l'ai montré, que cette mention se soit rapportée à la dédicace inscrite au-dessus, du Κοινὸν Βηρυτίων τῶν ἐν Δήλωι ἐμπόρων καὶ ναυκλήρων καὶ ἐγδοχέων, et je n'ai rien à changer pour ma part aux observations déjà présentées à ce sujet en 1920[5].

Mais j'avais reconnu[6] que les Bérytiens — appelés aussi *peut-être* temporairement Laodicéens de Phénicie[7] — pouvaient avoir fréquenté

---

1. *BCH.*, 44, 1920, p. 263-311.
2. Michel Rostovtzeff, *CRAI.*, 1935, p. 290-304 ; pour la date, cf. p. 303 : IIe siècle de notre ère. Les reliefs découverts sont datés de 159 apr. J.-C.
3. Cf. ci-dessus, *Rev. archéol.*, 1936, II, p. 115 sqq.
4. Cf. ci-dessus, *Rev. archéol.*, 1936, I, p. 261-263 (à propos de l'ouvrage, *Ancient Synagogues*, de L. Sukenik). L'identification de la synagogue même de Délos est contestée ; cf. Mlle Belle D. Mazur, *Studies on Jewry in Greece*, 1935.
5. Cf. *BCH.*, *l. l.*, p. 296 sqq. ; *Expl.*, VI, p. 134 sqq.
6. *BCH.*, *l. l.*, p. 297-298.
7. Sur l'équivalence, toujours discutée : Laodicée de Phénicie = Bérytos, cf. depuis 1920, les textes et avis indiqués par moi-même : *Ann. Univ. Grenoble*, II, 1925, p. 136 sqq. ; puis par M. Holleaux, *BCH.*, LVII, 1933, p. 11, n. 5. La question reste enchevêtrée, et toute affirmation hasardeuse ; M. P. Roussel pense pouvoir maintenir, d'après M. Holleaux, son opinion : *Inscr. Délos*, n° 1551.

Délos dès 178 sans y posséder d'installation, les Athéniens, une fois maîtres de l'île, ayant été plus favorables que les Déliens indépendants à ces courtiers étrangers. Un fait nouveau nous est rendu par l'inscription réapparue en Écosse. L. 91, bien que la mention soit peu claire, on lit le nom de l'archonte Phaidrias, l'éponyme, précisément, du décret de la corporation des Héracléistes de Tyr, et dont la magistrature correspond à 153/152. Faut-il, au vrai, conclure comme on a fait que le décret de Cairness House est de peu postérieur à cet archontat, et qu'ainsi la date de l'établissement des Poseidoniastes doit être remontée *vers le milieu* du IIe s. ? — Mais tout d'abord si l'on veut, dans ce passage si mutilé, — et par exemple, d'après le nº 1.505 des *Inscr. de Délos*, l. 33-34, — restituer des formules telles que : [ἀκολούθως] το(ῖς) ἐν τῶι ἐπὶ Φαιδρίου [ἄρχοντος ἐνιαυτῶι ψηφισθεῖσιν][1], ou d'autres[2], on aperçoit que la mention de l'année 153/152 n'offre guère ici qu'un *terminus post quem*. La seule indication sûrement obtenue est que le décret de Cairness House a été gravé au *cours de la seconde moitié du IIe s. av. J.-C.*, selon certaines prescriptions prises antérieurement. Le nom de l'archonte éponyme, pour le texte même des Poseidoniastes, manque en tête. Or, les difficultés financières des Poseidoniastes auxquelles l'inscription fait allusion si clairement pourraient bien avoir été une suite de la destruction de la métropole par Tryphon vers 140 av. J.-C.[3]. Il est difficile de croire que la corporation bérytienne eût, à Délos, vers cette période ou avant, à peu près *terminé* son Établissement, dont la construction paraît assez poussée au moment de la publication du décret[4]. D'autre part, les honneurs accordés au banquier romain M. Minatius, fils de Sextus, sont manifestement antérieurs, on le verra, à l'installation de la *cella* de la déesse Rome, dans le sanctuaire de l'Établissement : réfection pour laquelle j'ai donné la date de 110-109 ±, qui n'est pas à changer.

Les inscriptions des Poseidoniastes restent donc resserrées sur un espace de temps qui demeure court ; et la prospérité du *Koinon* semble ainsi s'inscrire entre des dates assez voisines ; si le préteur Gn. Octavius Gn. f., qui a été honoré à son tour comme le banquier Minatius, à titre d'évergète de l'Association, fut bien le consul de 87[5], on voit que l'Établissement des marchands phéniciens avait périclité en moins d'un siècle ; il est toujours exact de penser que sa ruine fut entraînée, d'ailleurs, par l'extension des rapports avec Rome : rapports dont l'inscription d'Écosse porte témoignage.

---

1. P. Roussel, *l. l.* Cette restitution ne s'accorde pas entièrement avec les lettres relevées après Φαιδρίου ; mais nulle autre (pour l'hypothèse, inacceptable, de L. Robert, cf. *l. l.*) n'est accordée mieux aux lectures.
2. M. P. Roussel suggère aussi : [κατὰ] τὸν ἐν τῷ ἐπὶ Φ. [ἄ. ἐ. κυρωθέντα νόμον], ce qui serait plus près des lettres conservées.
3. *BCH.*, 1920, *l. l.*, p. 298.
4. Le sanctuaire est ouvert et en service, puisqu'on en interdit l'accès à la statue de M. Minatius.
5. *BCH.*, 1920, *l. l.*, p. 303.

*
* *

Non que la personnalité du banquier bienfaiteur des Poseidoniastes sorte de là éclairée à souhait[1] ; mais un curieux épisode financier nous apparaît. Les Poseidoniastes s'étaient endettés en construisant à Délos. Vers la fin de leurs travaux — assez avancés — ils se trouvèrent gênés, dit le texte, et, pour l'achèvement de l'*Oikos*, et pour le remboursement des prêts employés là. Les décisions prises risquaient de ne pouvoir recevoir toutes l'exécution prévue ; et les prêteurs auraient pu suspecter la loyauté de la *synodos*, voire le bon état des affaires de l'Association, ce qui nuisait à l'emprunt. En bref, « crise de confiance », comme on dirait aujourd'hui[2].

Le banquier romain M. Minatius, fils de Sextus, en ces circonstances difficiles, a agi favorablement à l'Association, et, ajoute le texte, « *à ses dieux* ». Notons qu'il n'est pas parlé de la Dea Roma. — Il a, nous dit-on, « consacré tout son zèle public et particulier, non seulement à ce que fût conservé le *statut* du *Koinon*, mais pour que l'*Oikos* fût achevé selon les décisions prises ». Suivent des indications détaillées : il a fait remise d'une partie de l'intérêt composé (il s'était donc inscrit parmi les prêteurs)[3], et, après avoir versé toute la somme qu'il avait consentie comme avance à la Commission chargée, par vote de l'Association, des travaux du *téménos*, il a en outre ajouté un don de sept mille drachmes à la Société.

Ce Romain savait déjà que « les affaires sont les affaires » : il ne s'était pas borné à verser de l'argent ; mais, ajoutant la magnificence à ses libéralités, il avait convié tous les marchands bérytiens installés à Délos à un sacrifice offert à leurs dieux en l'honneur du synode, sacrifice suivi d'un banquet. Et il avait fait (là sans doute !) des promesses d'avenir. Tout cela explique assez les dispositions prises pour le récompenser, comme on va voir.

Mais tirons d'abord ici un enseignement. C'est aux travaux de l'*Oikos* que les fonds du banquier romain étaient destinés. Et, l. 11-12, il est fait mention précise du *téménos*[4]. Les Poseidoniastes ont donc bien terminé leur construction par l'aménagement de *la partie sacrée* de l'Établissement, ce qui s'accorde avec les observations faites dans les fouilles de 1910, notamment au sujet de l'instauration terminale de la Dea Roma. Voilà de quoi conclure aussi sur le sens du mot *oikos ;* comme dans l'inscription des Héracléistes, on entend parler ici d'un *teménos*. A mon avis, l'*oikos* correspond à ce *téménos ;*

---

1. Il n'est pas autrement connu dans l'île. Le nom seul de Minatus avait été relevé ; cf. P. Roussel, n° 1520, *l. l.* (comm.).
2. Je tire ces observations des « attendus » du décret.
3. M. P. Roussel juge le texte des l. 10-11 suspect : le συνηγμένος τόκος serait l'intérêt composé (dû pour le prêt ?).
4. Le même mot se retrouve plusieurs fois dans le décret pour Patrôn, fils de Dorothéos, émanant des Héracleistes de Tyr.

il ne désigne pas tout l'Établissement, mais bien, comme j'avais pensé, la partie attribuée *aux dieux ;* on sait que la discussion n'avait pas été close à ce sujet en 1921[1].

L'Établissement des Poseidoniastes, avec sa cour à citerne et à portiques, avec son *xenôn*, ses sous-sols, etc., ressemblait typiquement, certes, à une maison d'habitation privée (cf. fig. 1). Mais cette demeure spéciale avait été *doublement* aménagée : pour le commerce et pour le culte. Il est intéressant qu'on retrouve à l'occasion dans la nomenclature des bâtiments des synagogues, les termes employés en grec pour les locaux des marchands phéniciens installés à Délos : l'inscription d'Ophel[2] parle du ξενῶν, des χρηστήρια, des δώματα ; l'inscription de Stobi, des οἶκοι[3]. Ce pluriel suggère assez qu'il faut donner au mot le sens le plus spécial.

*
* *

Si l'inscription de Cairness House avait dû être suspectée, — ce qui ne paraît pas — il eût été sans doute fait usage du plan à l'état actuel ou restauré (fig. 1) de l'Établissement délien : *Expl.* VI, pl. IV, pour accuser le « faussaire ». Mais, bien entendu, il n'y a pas ici de faussaire ! Reste que les allusions faites aux diverses parties du local semblent claires et instructives. Je crois que les attributions proposées en 1921 dans la publication officielle sont confirmées.

Ayant décerné l'éloge à M. Minatius, fils de Sextus, l'Association des Poseidoniastes décide[4] : « de lui accorder une place *dans l'aulé*, celle qu'il choisira, pour l'érection d'une statue ; soit là, soit ailleurs, là où il le préférerait, *à l'exception des sanctuaires et des pré-portiques :* et dans le sanctuaire, une place à choisir par lui, pour la mise en place d'une *image peinte*[5]. »

On ne trouve aucun commentaire, ni dans la publication de M. M. Tod, ni ailleurs, pour ces mentions si précises, que le plan eût éclairées. J'ai appelé cour de réunion (A : ici l'*aulé ?*) la partie — découverte à mon sens — de l'édifice, mitoyenne des sanctuaires au N. et de la cour à la citerne vers l'O. La discussion était restée ouverte sur les problèmes soulevés par cette région de l'Établissement : usage, existence d'une couverture, etc. — Nous apprenons peut-être que l'*aulé*, si c'est bien elle, était apte à recevoir des statues honorifiques. Il ne pouvait guère s'agir de la petite cour (C), déjà encombrée, et sanctifiée par ses autels. Si l'on eût retrouvé la base de l'effigie

1. Cf. J. Chamonard, *Expl. arch. Délos*, t. VIII, p. 169, n. 5.
2. E. L. Sukenik, *Ancient Synagogues*, 1934, p. 70.
3. *Ibid.*, p. 79 ; cf. Ch. Picard, *Rev. arch.*, 1936, I, p. 261-263. Sur les οἶκοι de Doura, cf. M. I. Rostowtzeff, *Yale class. Studies*, V, 1935, p. 205.
4. L. 23 sqq.
5. Les Héracleistes de Tyr, honorant Patrôn fils de Dorothéos l'année même de l'archontat de Phaidrias (153/2), lui avaient décerné le droit à une effigie peinte « exposée, soit dans le *téménos* d'Héraclès, soit ailleurs où le voudra lui-même » (l. 42-43, trad. F. Durrbach).

consacrée au banquier romain M. Minatius, elle eût porté le texte arrêté par le décret de Cairness House, et qui en évoque d'autres : « La Société des Poseidoniastes bérytiens, marchands, armateurs et entreposeurs, a consacré la statue de M. Minatius, fils de Sextus, Romain, banquier, son *bienfaiteur*[1], ἀρετῆς ἕνεκεν καὶ ε[ὐ]νοίας, ἧς ἔχω[ν] [δ]ιατέλει εἰς τὸ [κ]οινόν. Sur l'image peinte, il y aurait eu mêmes formules.

L'*aulé (?)* recevait aussi des stèles : celle de Cairness House y a dû figurer (l. 91), appliquée au mur ; il y eût eu trop peu de place dans la petite cour. On relèvera que les Poseidoniastes, qui ont fini un jour par déloger, ou tout au moins décaler, leur triade bérytienne[2] pour faire place dans leur *téménos* à la Dea Roma, refusent encore expressément à leur « évergète » romain, au temps du texte de Cairness House, l'accès du sanctuaire et des « pré-portiques » (B) pour une statue. On n'admet, dans cette partie sacrée de l'Établissement, que l'*image peinte*[3]. Je pense pouvoir conclure de là que les transformations constatées en 1910 dans la colonnade en façade du sanctuaire (ce que le texte appelle les προστόαι, pré-portiques), et dans les *cellae* (ναοί, l. 25) n'étaient pas choses faites quand on a honoré M. Minatius : cette région restait proprement phénicienne, bérytienne, d'où l'exclusion de la statue. Cela n'eût plus eu de raison d'être à partir du moment où la Dea Roma a occupé la cella n° I, repoussant au S. le Poseidon de Bérytos ; et quand Roma a possédé son autel, ajouté, dans la petite cour. Peut-être les libéralités du banquier romain ne furent-elles pas sans rapport initial avec les transformations « romaines » du sanctuaire ; mais nous n'en pouvons plus décider.

*
* *

L'inscription de Cairness House, qui compte 94 lignes, a fait perdre aux Poseidoniastes de Bérytos, par devant la postérité, au moins un bénéfice moral : nous apprenons que ces hommes d'affaires étaient volontiers verbeux et n'épargnaient guère les discours[4].

On constate de plus en plus la prolixité du texte, dans la seconde partie (l. 31 sqq.), là où il est question de régler les honneurs à accorder au banquier romain Minatius. Il lui est attribué un « lit d'honneur » (κλισία) dans les fêtes *de Poseidon*, après celui du sacrificateur, et pour toutes les autres réunions, la πρωτοκλισία, privilège dont la mention est ici nouvelle. Rien de tel n'avait été fait pour Patrôn par les Héracléistes, et ce renchérissement sur les avantages pourrait être considéré comme la marque de quelque décadence[5]. L'évergète des

1. Sur les évergètes du *Koinon*, *BCH.*, 1920, *l. l.*, p. 281 (n. 3-7) et p. 283.
2. *Expl.*, VI. — Sur ces dieux, cf. *Berytus*, II, 1935, p. 11-24, pl. VII-XI.
3. Sur ces *pinakes* déliens, cf. R. Vallois, *Mél. Holleaux*.
4. Le décret des Héracléistes, au Louvre, fort comparable, n'a guère plus de 55 lignes.
5. Cf. aussi, ci-après, l'ἀρά.

Héracléistes n'était que couronné d'une couronne d'or, « chaque année lors des sacrifices offerts *à Poseidon* » (l. 38-40). La double mention de ces fêtes, dans les décrets tyrien et bérytien, semblerait détourner de croire que le Poseidon visé par l'inscription de Cairness House ait bien été celui de l'Établissement des Poseidoniastes ; encore qu'il me paraisse de plus en plus acceptable, je le retirai, qu'il y ait eu fusion des deux sociétés, au cours de la seconde moitié du IIe siècle[1].

Nous apprenons aussi qu'un « jour d'honneur » avait été consacré chaque année par la Société des Poseidoniastes, à M. Minatius : jour qui suivait la procession des Apollonies ; en cet anniversaire de sa libéralité, le riche Romain pouvait amener (au *xenôn* D, semble-t-il) deux invités à son choix[2] ; et l'on profitait de la cérémonie pour couronner ce jour-là le banquier de la couronne d'or qu'il avait offerte lui-même à la Société. Proclamation devait être faite annuellement des motifs d'attribution de la couronne, aux fêtes de Poseidon ; et l'on répétait cette annonce dans les réunions mensuelles de la Société. Ainsi apparaît l'existence de ces συνόδοι αἱ κατὰ μῆνα (l. 44-45)[3].

La libéralité de M. Minatius lui avait valu, bien entendu, d'être exonéré de toute cotisation et liturgie (l. 48-49), comme avait été aussi dispensé Patrôn fils de Dorothéos, dans la société tyrienne[4]. On ne s'en était pas tenu là, chez les Poseidoniastes. Car chaque année était réservé aussi au banquier latin... un bœuf, qui prenait part à la procession des Apollonies, avec un écriteau portant mention du personnage honoré et de la firme bérytienne ! On s'était soucié d'empêcher que cet honneur dispendieux, et ses suites, ne vinssent à tomber en oubli, comme les autres privilèges accordés par l'Association. Soucieux de développer l'émulation parmi les bienfaiteurs possibles, le Conseil des Poseidoniastes avait déclaré ses décisions intangibles. Et l'on voit qu'il les faisait maintenir par le moyen de la plus stricte contrainte religieuse en usage dans le paganisme, la malédiction préventive, l'*ara* (l. 58 sqq.) :

« Qu'il ne soit permis à personne, ni particulier, ni magistrat, de rien dire ou écrire pour faire changer les honneurs accordés, ou les faire cesser : ni pour tenter quoi que ce soit d'illégal contre le décret. En ce cas, que quiconque aurait écrit, ou dit, ou lu quoi que ce soit, ou proposé, ou fait voter, — que le rédacteur et l'auteur de la proposition soient frappés d'extermination, eux et leurs enfants ; au contraire, pour ceux qui conserveraient les dispositions prises, qu'il y ait jouissance de la vie pour eux et leurs descendants, et qu'ils obtiennent le salut sur terre et sur mer ! »

A la fin de ces clauses, les Poseidoniastes, ναύκληροι exposés souvent

---

1. M. P. Roussel avait contesté cette hypothèse.
2. L'un d'eux était admis à suivre toutes les Processions (l. 47-48).
3. Il est stipulé (l. 46-47) que les proclamations relatives aux couronnes devaient suivre celles qui concernaient le couronnement du *démos*.
4. Ασύμβολος καὶ ἀλειτούργητος (l. 44).

au péril maritime, s'étaient souvenus des risques de leur profession. Il n'a pas d'*ara* comparable, on l'a dit, dans le texte des Tyriens en l'honneur de Patrôn ; mais M. R. Vallois avait déjà recueilli d'autres exemples d'ἀραί déliennes[1], déjà employées au milieu du IIIe s. contre ceux qui auraient pratiqué le rapt des esclaves. Dans le droit public des villes grecques, la malédiction n'empêche pas les poursuites et amendes[2] : à Délos, comme ailleurs, on trouve les ἐπιτίμια associés à l'ἀρά : peines pourtant bien minces, auprès de cette ἐξώλεια du *génos*, contre laquelle devaient protester les philosophes[3] !

La Société des Poseidoniastes condamne les contrevenants, menaçants pour ses décrets, à payer six mille drachmes stéphanéphores[4] consacrées à Poseidon ; on décrète leurs responsabilités vis-à-vis des ayants droit lésés. Mais on vise surtout l'archithiasite qui viendrait à ne pas exécuter les prescriptions : pour lui, en ce cas, même amende future et même responsabilité.

Voici encore des renseignements nouveaux, et qu'a entraînés la mesure prise pour la procession où devait circuler le bœuf de Minatius. Les Poseidoniastes s'adressent, en cette occasion, à des βουτρόφοι, qui figurent ici pour la première fois. Ils étaient désignés par la loi et recevaient d'avance 150 dr. des ἀργυροταμίαι de la Société — fonction elle-même nouvellement connue[5] — en même temps que celui qui accompagnait le bœuf offert, pendant la procession. Ce bœuf était destiné à être mangé, comme les porcs de sacrifice peints d'un pinceau parfois si railleur aux portes et autels des maisons latines, dans l'île, par les dessinateurs déliens. On avait donc prévu 150 autres drachmes à attribuer aussi aux βουτρόφοι pour la réception que devait répéter chaque année la Société en l'honneur de Minatius. Ces « spécialistes » accompagnaient eux-mêmes la procession, puis ils organisaient un banquet et rendaient compte, ensuite, par écrit des sommes maniées, devant une Commission choisie dans la première réunion tenue après la fête. Suivent quelques mesures punitives à prendre, s'il le fallait, contre les *boutrophoi* éventuellement négligents : une amende de 1.000 drachmes consacrée à Poseidon et la peine de la responsabilité envers la personne lésée. Tout contrevenant aux dispositions du décret sera d'ailleurs atteint par l'ἀρά, et il y aura une προσαγγελία contre eux, à volonté : de celui des thiasotes qui le voudra. A cette occasion, on prévoit que l'archithiasite successivement en charge devra introduire accusateur et défendeur et faire voter les membres du thiase. Et une procédure est fixée : l'accusateur aura droit, s'il gagne, au tiers de l'amende recouvrée ; si l'archithiasite manque

1. *BCH.*, 38, 1934, p. 250-271.
2. E. Ziebarth, *Der Fluch im griech. Recht*, *Hermes*, XXX, p. 55-70.
3. Dion Chrysostome, LXXX, 667 M, 7.
4. Sur cette expression, M. N. Tod, *l. l.*, p. 155 : tétradrachmes et drachmes athéniennes du nouveau style (Head, *Hist. num.*², 378), avec la couronne au revers.
5. Dans l'association. M. N. Tod a noté qu'elle existait ailleurs. Ce sont ces trésoriers qui payent la dépense pour la gravure du décret et pour la mise en place de la stèle dans l'*aulé*, semble-t-il : l. 93 (restituée).

à son rôle, l'εἰσαγγελία sera dirigée contre lui, selon les dispositions prises, après qu'il sera redevenu simple thiasote.

Il n'était pas de tout repos, on le voit, de présider le Conseil d'administration des marchands, armateurs et entreposeurs bérytiens !

Il est curieux que l'ordre de conserver les décrets gravés sur stèle de marbre, dans l'*aulé*, ait été arrêté, comme il semble, d'après certaines dispositions prises sous l'archontat de Phaidrias (l. 91-93), si même il ne s'agit pas d'une *loi*[1]. En 153/2, les Héracléistes tyriens venaient de demander l'autorisation nécessaire pour posséder un local à Délos. Une ambassade de Patrôn à Athènes leur avait fait tout juste obtenir ce droit, en principe.

Alors que l'Établissement des Poseidoniastes existe, avec des ruines non négligeables, on n'a rien retrouvé jusqu'ici à Délos du Téménos d'Héraclès, où Patrôn, fils de Dorothéos, devait obtenir pour récompense son εἰκὼν γραπτή.

Les deux sociétés auraient-elles donc fusionné un jour au cours de la seconde moitié du IIe siècle ? C'est ce que j'avais pensé dès 1921 ; et ce qu'il n'est pas interdit de continuer à croire[2], étant notées les analogies des inscriptions du Louvre et de Cairness House.

Ch. PICARD.

---

1. Ci-dessus, p. 192, n. 2.

2. A la suite de ma publication constatant l'incertitude qui grévait l'identification de la *Cella IV*, d'autres noms que celui d'Héraclès ont été proposés : M. R. Dussaud, *Syria*, IV, 1923, 78, et à sa suite M. du Mesnil du Buisson, *Bull. Soc. fse des fouilles archéol.*, 1925, p. 112-113, pensent qu'il pourrait s'agir d'Eshmoun-Adonis (à la place d'*Héraclès*, et non de Rome comme il a été dit par *lapsus*, *CRAI.*, p. 303, n. 1 : l'identité de la Dea Roma bien est attestée par l'inscription *in situ* de la base, et la statue, féminine, a été retrouvée). J'aurais pu, moi-même, penser à Dionysos qui fut rival de Poseidon près de Béroé-Bérytos (cf. *Berytus*, II, 1935, p. 11-24) ; mais il n'y a *aucun* indice, ni en faveur ni de Dionysos, ni d'Adonis ; par contre, il y en a, je le répète, pour Héraclès (fragment d'un « Epitrapezios » tyrien, retrouvé dans l'Etablissement).

Les villes helvètes de Ptolémée.

Le texte de Ptolémée sur les deux villes des Helvètes n'a pu être clairement interprété jusqu'à ce jour. Les noms de ces villes ne figurent pas ailleurs et aucune des conjectures proposant leur identification avec une des villes romaines de l'ancienne Suisse ne semble conciliable avec les indications du géographe alexandrin. Son texte forme le paragraphe final du chapitre sur la Gaule Belgique.

« Au-dessous de ceux-ci (les Raurikes) et des Leukes habitent les Longons dont la ville [est] :

Andomattounon	26°15′	46°20′ ;

et après le mont situé au-dessous qui est nommé *Iourassos*, les Helonéties, vers le fleuve Rhènos, dont les villes [sont] :

Ganodouron	28°30′	46°30′
Foros Tiberiou	28°	46°

« au-dessous d'eux les Sèkoanes, dont les villes [sont] :

Diatauion (ou *Dittation*).....	25°10′	45°40′
Ouisontion	26°	46°
Ekouestris	27°	45°40′
« *Auantikon*	28°	45°30′ »

L'expression « au-dessous » signifie au Sud. La description montre que les Lingons occupaient les territoires qui forment le département actuel de la Haute-Saône et le Nord de celui du Doubs jusqu'à la ligne du Jura septentrional longée au Sud-Est par l'Aar.

Les positions suivantes sont identifiées sans doute possible : *Andomattunum*, Langres ; *Visontium*, Besançon ; *Equestris*, Nyon ; *Avanticum*, Avenches.

Il en est de même des villes riveraines du Rhin : *Augusta Rauricorum*, Basel-Augst ; et en amont *Taxgaitium*, Eschenz ; *Brigantium*, Bregenz ; ces deux dernières appartenant à la Rhétie. Tandis que les positions et les noms actuels des villes énumérées autour du pays des Helvètes sont bien connus, on les ignore en ce qui regarde *Ganodurum* et *Forum Tiberii*.

Les positions que Ptolémée définit par leurs deux coordonnées, longitude et latitude, sont repérées relativement à d'autres villes et la comparaison de leurs coordonnées respectives traduit la distance mesurée entre elles. Nous avons tenté de reconstituer ce travail pour la carte de Gaule (*R. E. A.*, 1933, fasc. 4 et 1934, fasc. 1). Mais tandis que toutes les villes environnantes sont identifiées, les deux villes helvètes situées au millieu d'elles n'ont pu l'être encore avec aucune des cites suisses où subsistent des vestiges notables de l'occupation romaine, La Tène, Soleure *(Solodurum, Salodurum)*, Windisch *(Vindonissa)*, Winterthur *(Vitodurum)*, etc.

Une difficulté dans l'interprétation des rapprochements numé-

riques résulte de ce que Ptolémée a reculé vers le midi la frontière septentrionale de l'Italie. Il s'ensuit que même en faisant état de sa minoration de la valeur du degré, il a élargi d'environ 70 kilomètres la dimension Nord-Sud du pays qui forme à nos yeux la Suisse occidentale. Pratiquement cette faute se manifeste sur la distance qui sépare le lac Léman du Rhin bâlois, et, sur sa carte, les villes d'*Avanticum* et d'*Augusta*. Celle-ci n'est réellement que de 90 kilomètres, alors qu'il l'estime à deux degrés de latitude : 157 km. 1/2.

Sous cette réserve, les chiffres de Ptolémée contredisent toutes les assimilations proposées.

Ganodurum à 30′ long. 1° lat. d'*Augusta*, comme d'*Aventicum*, serait à 83 kilomètres de l'une et de l'autre ; double indication qui placerait la ville au Sud de Lucerne. Elle exclut le rapprochement fait par Cluvier et souvent réitéré avec *Solodurum* (Soleure) et motivé par la ressemblance assez vague entre *Gano* et *Salo ;* en effet Soleure se trouve à 40 kilomètres d'Augst et 53 d'Avenches.

Forum Tiberii à 47 kilomètres de *Ganodurum*, serait à 118 kilomètres d'*Augusta* et 40 kilomètres d'*Avanticum*. Mais l'assimilation de *Forum Tiberii* à Kaiserstuhl admise dans son *Manuel d'histoire de la géographie* (1838), par Victor Duruy, alors professeur au Collège Henri IV, se heurte au fait que d'Augst à Kaiserstuhl il n'y a que 46 kilomètres ; *a fortiori* cette objection vaut contre l'hypothèse Vindonissa, puisque d'Augst à Windisch la distance atteint à peine 40 kilomètres. Notons au surplus que d'Avenches à Windisch l'intervalle est de 113 kilomètres.

Nous n'insistons pas sur les mesures prises à partir d'*Augusta Rauricorum*, bien que ce soit par l'exactitude de la détermination astronomique (47°30′ lat. écrit Ptolémée, 47°33′ selon les géodésiens modernes) et sa situation au terme Sud de la chaîne des villes gallo-rhénanes, une des positions primaires du canevas de la carte de la Gaule. En effet aucun des rapprochements avec des villes romaines d'Helvétie ne se prête à une assimilation à *Ganodurum* ou *Forum Tiberii* tandis que la distance entre *Augusta* et *Brigantium* paraît bien appréciée : 158 kilomètres selon Ptolémée, 153 selon l'atlas Stieler. On sait que les distances des villes des Séquanes, compte tenu de la confusion du mille avec la lieue gauloise sont sensiblement exactes : 89 kilomètres de *Visontium* à *Equestris*, au lieu de 97 et 81 entre *Equestris* et *Avanticum* au lieu de 80. L'exactitude relative de ces mesures au Sud comme au Nord de l'Helvétie contraste curieusement avec la difficulté d'interpréter celles qui concernent *Ganodurum* et *Forum Tiberii*, dont l'emplacement demeure ignoré.

André Berthelot.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

HÜLSEN (CHRISTIAN), 1858-1935.

Ce grand savant, issu de l'Université d'Erlangen, mort à Florence le 19 janvier 1935, avait été élu correspondant de l'Institut de France en 1908, et fut honoré aussi, en Allemagne, en Autriche, par les Universités d'Oxford et de Columbia. Il avait été l'élève à Berlin de Mommsen. Hormis une courte carrière universitaire en Allemagne (Berlin, Heidelberg), il a consacré toute sa vie scientifique à l'Italie ; successeur de W. Helbig à l'Institut allemand de Rome, il y a travaillé vingt et un ans ; quand il se retira en 1909, ce ne fut pas pour quitter la latinité. Il avait été admis aux Académies des Lincei et de Saint Luc. Ch. Hülsen aimait la Ville éternelle d'une piété fort large et active, qui allait des monuments romains aux œuvres de la Renaissance. Épigraphiste autant qu'archéologue, il n'a pas seulement contribué à débrouiller la topographie de Rome, Forum et Palatin, mais collaboré très directement au *CIL.* ; on lui doit des études médiévales sur les San Gallo et sur les églises de Rome au Moyen âge. Sa renommée était internationale, d'autant qu'il garda pendant la guerre une sage mesure et l'impartialité de l'historien.

Son livre sur le *Forum romain* a été traduit en diverses langues (en français par J. Carcopino)[1]. Ch. P.

BREASTED (JAMES H.), 1865-1935.

Mort à son passage par New-York, en revenant d'Orient, le 2 déc. 1935, ce grand savant américain était correspondant de l'Institut de France, depuis 1930, et l'un des maîtres de la recherche, de l'interprétation des antiquités orientales. Né dans l'Illinois, élève du séminaire théologique de Chicago, il apprit les langues sémitiques et compléta ses connaissances d'égyptologie à Berlin avec Erman,

1. Voici mention de quelques-uns de ses plus importants ouvrages : *Bilder aus d. Geschichte des Kapitols*, 1889 ; *Das Forum romanum*, 1904 ; *Topographie der Stadt Rom im Altertum*, 1907 ; *La pianta di Roma dell'Anonimo Einsidlense*, 1907 ; *La Roma Antica di Ciriaco d'Ancona*, 1907 ; *Saggio di bibliografia ragionata delle piante icononografiche... di Roma dal* 1551 *al* 1748, 1915 ; *Römische Antikengärten des XVI^en Jahrhunderts*, 1917 ; *Le Chiese di Roma nel medio evo*, 1927 ; *Le Tombe dei Papi*, 1932.

Steindorff, Dillmann. Son premier travail avait été une thèse sur les hymnes d'Aménophis III. En 1894, J. H. B. inaugura à Chicago l'enseignement de l'égyptologie, et devint ainsi créateur du premier centre d'études orientales des États-Unis. Il voyageait presque chaque année en Égypte, où il eut le mérite — rare ! — d'installer une mission permanente au bord de la nécropole de Thèbes, dans des conditions presque luxueuses, qui, en tout cas, n'ont pas nui au travail, si difficile, de ses équipes. Ceux des archéologues de tous pays qui connaissent de loin, et de près, le bâtiment — si commode avec sa bibliothèque et ses annexes — ont apprécié l'initiative. L'Institut de Chicago avait « essaimé » non seulement à Thèbes, mais à Tell-Asmar, près Bagdad ; à travers toute la région des études orientales, de la Mésopotamie au Nil, J. H. Breasted a exercé en quelque sorte un inspectorat des travaux archéologiques, où sa compétence si large s'affirma pour le succès de la science américaine ; on sait la part prise par lui aux fouilles de Doura-Europos. Les travaux personnels de J. H. Breasted sont nombreux. Il avait entrepris, dès 1894, de reviser sur originaux tous les textes historiques relatifs à l'Égypte, et il en poursuivait la traduction critique : cinq tomes des *Ancient Records of Egypt* sont parus ainsi de 1905 à 1907. Il a participé au *Dictionnaire de la langue égyptienne* de Berlin, commencé avec divers assyriologues un *Dictionnaire des langues accadienne et assyrienne*, composé une brillante *Histoire de l'Égypte*, plusieurs fois rééditée. En 1912, puis en 1933, il s'était intéressé de près aux sciences religieuses, dans ses livres réputés sur *Le développement de la religion et de la pensée dans l'ancienne Égypte*, *L'Aurore de la conscience ;* on lui doit par ailleurs des éditions critiques de *papyri*, notamment celle d'un texte médico-chirurgical du nouvel empire thébain. Ch. P.

PREMERSTEIN (ANTON VON-), 1869-1935.

Né à Laibach, ce parfait savant autrichien, dont la courtoisie est connue de tous ceux qui l'ont fréquenté en Grèce, avait été Directeur de l'Institut archéologique autrichien d'Athènes, de 1906 à 1912 : c'est pendant ce temps qu'il fit commencer les fouilles d'Élis. Il avait professé aussi à Vienne et à Prague (de 1912 à 1916), depuis lors, et jusqu'à sa mort à Marburg. — Épigraphiste, paléographe et papyrologue, A. v. P. était aussi un voyageur, qui, en 1906 et 1908, a marqué sa place brillamment dans l'exploration de l'Asie-Mineure (Æolie du Sud, Lydie)[1]. Ch. P.

1. Parmi ses nombreuses publications, il faut signaler sa collaboration au P. W., *R. E.*, pour plusieurs importants articles de droit grec et latin ; ses comptes-rendus de voyage en Asie-Mineure, parus dans les *Denkschriften d. Wien. Akad., ph.-h. Kl.*, en 1910, 1911, 1914. Il avait édité avec C. Wessely et J. Mantuani, le Codex Vindobonensis Med. Gr. I : cf. *De Codice Dioscurideo Aniciæ Julianæ*, 1906. On lui doit : *Zu den sogenannten Alexandrinischen Märtyrerakten*, 1923, et une édition (avec W. Ramsay) du *Monumentum Antiochenum*, 1927. Ses articles ont souvent enrichi les *Österr. Jahreshefte Klio*, *Hermes* jusqu'en 1934.

REGLING (KURT), 1876-1935.

Brillant numismate, K. R. était connu universellement : professeur honoraire de l'Université de Berlin, il dirigeait le Cabinet des médailles du Musée, dans la capitale allemande. Philologue, historien, voyageur, il a joint à une compétence difficilement imitable en son domaine propre — la numismatique — le goût des vues générales et de la culture artistique. Il avait mis en ordre les collections de monnaies de Stamboul, pris part récemment à l'exploration de l'Asclépieion pergaménien. Il avait complété, peu de temps avant sa mort, la *Beschreibung d. römischen Medaillen d. Berliner Münzkabinetts*, qui devait bientôt être publiée[1]. Ch. P.

WALDHAUER (OSKAR), 1883-1935.

Conservateur du Département des antiquités classiques à l'Ermitage de Leningrad, O. Waldhauer est disparu fort prématurément, sans avoir pu mener à terme l'entreprise de la publication des sculptures de son musée : on sait que, dans les *Arch. Mitteil. aus russischen Sammlungen*, avaient paru, de 1928 à 1931, deux tomes intitulés *Die antiken Skulpturen der Ermitage* (Berlin et Leipzig, 1, 2). Un troisième tome a paru en 1936, après la mort. O. Waldhauer dirigeait lui-même, pour la part russe, cette collection si importante.

Il avait publié notamment une étude sur *Pythagoras von Rhegion* en 1915 ; *Die Vasensammlung der kaiserlichen Ermitage*, 1906 ; *Regina Vasorum*, Leningrad, 1933. Ch. P.

CONSTANS (L.-A.), 1892-1936.

« Le second tome de la *Correspondance* de Cicéron, éditée, annotée, traduite, est encore sur le coin du bureau, comme une nouveauté dont on n'a pas épuisé l'agrément ; un livre sur l'*Énéide* est tout imprimé : on l'attend avec impatience, parce qu'on connaît de longue date la science et le goût de celui qui en fit l'objet d'un cours public à la Sorbonne. Cela semble tout naturel que L.-A. Constans publie trois volumes minutieusement mis au point en dix-huit mois ; les lecteurs ignorent qu'il en revise d'autres pour la Société Budé ; et combien se rendent compte du labeur courant, préparations de cours, correction de devoirs, direction de diplômes et de thèses ?... Mais le bon travailleur qui exigeait tout de lui, qui, malade depuis

1. Autres publications et ouvrages : *Der Dortmunder Fund römischer Goldmünzen*, 1901 ; *Die griech. Münzen der Samml. Warren (Boston)*, 1906 ; avec E. Pick : *Die antiken Münzen Nord-Griechenlands ;* vol. I, *Dacien u. Mœsien*, 1910 ; avec H. Reich, *Festschrift zu C. F. Lehmann-Haupts sechzigstem Geburtstage*, 1921 ; *Die Münzen von Terina, 66° Winckelmanns Progr. Berlin ; Die antiken Münzen als Kunstwerk*, 1927 ; *Die antiken Münzen, Berlin, Staatl. Museen*, 1929.

onze mois, n'avait pris un congé après Pâques qu'en s'excusant de se reposer et en voulant assumer encore une part des examens en cours, il s'est éteint il y a quelques jours, à moins de quarante-cinq ans, sans que son énergie ait fléchi un instant.

Ce n'est pas à cet âge qu'on fait d'ordinaire le bilan d'une activité scientifique. Il faut l'accident atroce de la mort pour qu'on s'avise de regarder vers le passé au lieu de compter sur des fruits toujours nouveaux. Fils d'un latiniste éminent, grandi dans la Provence romaine, L.-A. Constans peut bien apparaître prédestiné... Après les fouilles en Tunisie, Constans revint vers la Provence, comme pour fonder ses impressions d'enfance sur les bases scientifiques dont il venait d'éprouver la valeur. Sa thèse fut sur *Arles antique* (1921) ; trois ans plus tard, il élargissait le domaine de son investigation dans son *Esquisse d'une histoire de la Basse-Provence dans l'Antiquité.* Il avait trouvé là, dans la « lumière incomparable », tout « un passé illustre et singulier », qu'il suivait pas à pas, sympathisant avec toutes les formes d'activité et de culture qui ont laissé leurs traces sur ce sol privilégié, depuis les Ligures, les Grecs et les Celtes, jusqu'aux jours où Arles devint séjour impérial et l'une des capitales de l'Empire d'Occident. Les travaux, l'exemple surtout de C. Jullian, avaient aidé le jeune savant à choisir et à dominer une telle matière...

Quand il revint ensuite de l'archéologie aux lettres latines, professeur à la Faculté des Lettres de Lille, puis, bientôt, à la Sorbonne, il se trouvait désigné pour les tâches les plus complexes : l'édition des grands textes qui supposent critique verbale d'après la revision personnelle des manuscrits, connaissances philologiques les plus variées, érudition historique précise, au courant du travail de maint spécialiste, sentiment juste de toutes les réalités sensibles, archéologiques si l'on veut, qui, exprimées ou non, sont à la base de chaque texte antique, comme le « matériel » même de notre vie est présent en nous quand nous écrivons. Il est facile de faire ce bilan en quelques lignes : dans le détail, il suppose une vie livrée à l'inquiétude perpétuelle de la connaissance. La *Guerre des Gaules* de César parut, texte et traduction, en 1926 : deux volumes que le Président Paul Doumer avait toujours à portée de sa main, comme « bréviaire » de nos origines nationales. Mais on sait que de difficultés d'ordre technique, d'obscurités voulues ou non, d'intentions croisées recèle ce texte soi-disant limpide. Par une élégante édition annotée des *Commentaires* (1929), par son *Guide illustré des campagnes de César en Gaule* (1930), L.-A. Constans a fait participer l'historien, l'humaniste et tous les jeunes Français à la connaissance singulière qu'il avait de son auteur.

Et puis il aborda, sans délai, et seul, la *Correspondance* de Cicéron... De rares, mais solides articles avaient soumis au monde savant quelques exemples de la méthode qu'avait adoptée L.-A. Constans et des conclusions qu'elle permettait. Mais nul ne pouvait s'attendre à une publication à la fois si rapide et si élaborée. Toute l'édition se trouvait prête ; M. René Durand la revisait avec l'auteur. A la fin de la *Préface,* une phrase promettait pour finir un volume de synthèse sur *Cicéron d'après sa Correspondance :* un rêve de G. Boissier

réalisé ; deux mots mélancoliques s'y glissaient. Mais quoi ? La prudence critique nous enseigne à mettre tant de « peut-être » autour de nos affirmations... Aujourd'hui, hélas ! la phrase revient à l'esprit avec un son désespéré ». Jean Bayet.

Extraits de : *Journ. Débats*, 24 juin 1936.

PAYNE (HUMFRY G. G.), 1902-1936.

La mort si prématurée et tragiquement accidentelle du Directeur en exercice de l'École anglaise d'Athènes, a rappelé en Grèce le décès de A. Furtwaengler, survenu au même hôpital, et elle a soulevé partout une vive émotion. H. G. G. Payne a été enterré à Mycènes. Il n'avait que 34 ans. Les journaux grecs ont publié les condoléances des autres écoles archéologiques, adressées à la mémoire d'un si jeune maître, qui avait déjà conquis une juste notoriété par ses travaux personnels et ses fouilles, et dont la modestie était aussi sympathique que l'ardeur. Élève de Christ Church à Oxford, il avait été assistant pendant deux années à l'Ashmolean Museum d'Oxford. Depuis 1929, il dirigeait la mission britannique en Grèce, avec de grands succès : ses fouilles de l'Héraeon de Pérachora comptent parmi les plus notables de la période d'après-guerre. — Son livre *Necrocorinthia, a study of Corinthian art in the archaïc period*, paru en 1931, remit au point avec originalité l'étude d'une période importante de la céramique grecque archaïque ; l'œuvre était non moins utile aux historiens de la sculpture ; à ceux-ci, H. G. G. Payne avait déjà conféré le bénéfice de deux découvertes capitales, prouvant définitivement l'origine attique de la Déesse à l'oiseau de Lyon, appelée improprement Aphrodite, et rétablissant sur les épaules d'un éphèbe-cavalier du Musée de l'Acropole la célèbre tête Rampin[1]. Ces trouvailles et d'autres témoignent du soin avec lequel il avait établi le livre paru après sa mort, avec la collaboration de Girard M. Young, et dont il sera rendu compte ici-même : *Archaic marble sculpture from the Acropolis*, 1936.

Ch. P.

Les menhirs de Jersey.

Il existait autrefois de nombreux menhirs dans l'île de Jersey ; huit seulement subsistent.

Le plus beau est celui qui porte actuellement les noms de « Dame Blanche » ou « Blanche Pierre » ou « Pierre de lierre », à Samarès ; c'est un bloc de diorite, apporté de la côte voisine, qui a été dressé sur un sol d'argile jaune et calé par des blocs de pierre. A 4 mètres environ de la base existe une dépression circulaire, remplie de coquilles de *patella athletica* et bordée de pierres dont quatre sont encore en place. Des fouilles ont été faites par le Major A. D. B. Godfroy et

1. *AJA.*, XL, 1936, fig. 1 à la p. 262.

le P. Chr. Burdo, à l'occasion de travaux exécutés récemment dans le sol de la ferme.

Le « Grand Menhir », dans le Haut-Quenvais, est un monolithe de granit, qui a été redressé par les soins de la Société jersiaise, en 1922.

Le « Petit Menhir », dans le Bas-Quenvais, a été signalé pour la première fois, en 1921.

Le « Menhir cassé » est un bloc de granit, brisé en deux et dont il doit manquer un troisième fragment ; il est proche du précédent.

Les « Trois Rocques » forment un groupe au Sud-Ouest de l'étang de Saint-Ouen.

Enfin le « Menhir Blanc », reconnu seulement en 1933, à 1.850 mètres des « Trois Rocques », n'est peut-être pas un véritable menhir, mais une borne de territoire. On sait qu'il y a des exemples de ce genre dans l'Est de la France.

Le mémoire, dont je viens de donner cette courte analyse, a été publié par M. N.-V.-L. Rybot dans le *Bulletin annuel de la Société jersiaise* (1934, paru en juillet 1936 ; *The surviving menhirs of Jersey*, p. 337-345, 12 fig.). L'auteur pense que ces menhirs appartiendraient plutôt à la période du bronze. Adrien Blanchet.

La cuiller de Kittilä (Finlande).

Dans le courant de l'automne de 1935, on recueillit dans les marais de la région de Kittilä (Lappland), enfouie à 1 m. 60 de profondeur, une cuiller en bois de pin, dont le manche est terminé par une sculpture figurant une tête d'élan (Ella Kivikoski, dans *Suomen Museo*, t. XLII, 1935, p. 8-14). De semblables cuillers ont été découvertes en Finlande, terminées par une tête d'ours (Laukaa) ou de canard (Pielisgärvi), et jusque dans la région orientale de l'Oural. Ces instruments sont contemporains des armes ornées de têtes d'animaux, en particulier de la hache à tête d'élan de Säkkijärvi, qui appartient à la dernière période du Néolithique (= début du *Bootaxtzeit*).

Il ne semble pas que ces objets aient été réservés à l'usage courant : les sillons creusés au revers du manche de la cuiller de Kittilä ne sont pas des ornements. On les retrouve sur les objets cérémoniels comme sur les haches à représentations animales. L'analyse pollénique permet de dater la pièce vers 1500-1000 avant notre ère. R. L.

Le rituel des suppliants trouvé à Cyrène et le champ des « colossoi » à Sélinonte.

Pour l'exégèse de la « *lex sacra* » de Cyrène, si curieuse, où ont été décrits les rites à appliquer aux suppliants et aux disparus (cf. A. Vogliano, *Rivist. filologia*, 1928, p. 265; Ch. Picard, *Rev. philol.*, 1933, p. 341 sqq.), on s'est déjà avisé de chercher le secours de l'archéologie. Mais un point restait obscur. Pourquoi était-il prescrit, à Cyrène, d'aller porter les *colossoi*, — idoles de substitution, mâle et femelle, — « *dans la forêt inculte* » ? C'est ici le lieu de se souvenir que les textes

orientaux, sumériens, accadiens, et aussi ceux d'Ougarit, par exemple, font de la « steppe » par ailleurs, les enfers ; et des ruines, des lieux dévastés, des terrains vagues, la résidence des esprits des morts[1]. La « forêt » cyrénéenne correspond à cet inconnu distant. Or, dans une cité de Sicile, — colonie d'esprit dorien comme Cyrène, — à Sélinonte, nous avons un exemple visible de ces « champs de morts » peuplés de *colossoi*. C'est — ainsi que je le montrerai prochainement — l'enclos à l'air libre adossé, hors les murs, près du *téménos* de Gaggera, au péribole du Zeus infernal, Meilichios. Les plus ou moins grossiers cippes à visages humains, de type mâle et femelle, trouvés là en abondance — et évoquant la ressemblance directe des statues-menhirs du Cénotaphe de Midéa, — ne sont pas autre chose que les *colossoi* apportés par les Sélinontins, là où ils mettaient aussi leurs *tabulæ defixionum*, avec les repas dus aux trépassés. Tout cela a été trouvé encore en place par M. E. Gabrici, mais ce n'était pas jusqu'ici compris. Ces cultes primitifs si persistants peuvent avoir quelque intérêt pour expliquer les origines de la stèle et surtout de la statue funéraire. Ch. P.

Le couvercle de l'amphore du Louvre F 53, signée par Éxékias.

M. A. Merlin a bien voulu attirer mon attention sur un article de M. D. Zancani, dans les *Rendiconti Accad. Lincei*, série 6, vol. I, 1925, p. 249-255, où l'auteur attribue à Éxékias un couvercle du Musée de Turin, reproduit p. 251, en se basant sur le couvercle de l'amphore du Louvre F 53 (*Corp. Vasor. Antiq.*, III He, pl. 20, n° 2). Jusqu'à présent on a été d'avis que celui-ci appartenait bien au vase et M. Pottier s'est prononcé à ce sujet d'une façon catégorique (*op. cit.*, III He, pl. 19-20 (156-157), texte p. 13). Tel ne paraît pas être le cas. De Witte, dans le *Catalogue Magnoncourt*, au début de sa description du vase du Louvre et du couvercle qu'il porte encore maintenant, signale que ce dernier est **rapporté** et ajoute à la fin (p. 31, note 3) : « Le couvercle est décrit dans mon *Catalogue Durand*, sous le n° 28. »

L'amphore du Louvre est passée par les ventes suivantes : de Witte, *Cat. Durand*, 1836, p. 98, n° 296 (achetée par Magnoncourt pour 900 francs) ; de Witte, *Cat. Magnoncourt*, 1839, p. 30-31, n° 39 ; *Cat. Baron Roger*, 16-19 mars 1842, p. 24, n° 117 ; elle est entrée au Musée en 1883. Quant à l'amphore *Cat. Durand*, p. 14-15, n° 28 (achetée par Beugnot pour 1.200 francs) ; de Witte, *Cat. Beugnot*, 1840, p. 5-6, n° 2 (avec couvercle rapporté ; achetée par Deville pour 411 francs), elle se trouve aujourd'hui à Rouen (cf. Sal. Reinach, *Répert. Vas.*, II, p. 21, n°s 4-6, avec bibliographie). Les deux vases en question, celui du Louvre et celui de Rouen, figurent dans le *Cat. Durand* comme ayant des couvercles rapportés. Par conséquent,

1. E. Dhorme, *RHR.*, CXIV, 1936, p. 102 sqq., à propos de K. Tallqvist, *Sumerisch-akkadische Namen der Totenwelt*, 1934.

ils ont dû changer de couvercles avant la vente même ; et l'amphore du Louvre a reçu celui qu'elle possède encore actuellement. Comme on l'a vu, de Witte dit d'une façon nette que le couvercle du vase du Louvre ne lui appartient pas, et qu'il se trouvait avant sur une autre amphore. On ne semble pas avoir remarqué ce détail, pourtant si important. Le *Cat. Raoul-Rochette* décrit déjà le vase comme « muni de son couvercle » ; ainsi la tradition erronée s'établit. J'ai pu comparer le couvercle de l'amphore du Louvre F 53 avec cette dernière ; il me semble que l'argile est d'une teinte un peu plus jaunâtre et paraît un peu plus micacée, la couleur noire a tourné à un vert plus clair, enfin le rouge des rehauts a une teinte plus violacée. Ce ne serait donc pas une œuvre d'Éxékias ou de son atelier. N. Plaoutine.

Hécate et l'invention d'Alcamène.

Pausanias (II, 30, 2) attribue à Alcamène, le sculpteur célèbre de la seconde moitié du v^e^ s., l'invention des statues d'Hécate associant triple corps et triple visage : Ἀλκαμένης δέ, ἐμοὶ δοκεῖν, πρῶτος ἀγάλματα Ἑκάτης τρία ἐποίησε προσεχόμενα ἀλλήλοις.

E. Petersen, dans son mémoire de 1880, *Die dreigestaltige Hekate*, avait imposé (à Hitzig et Blümner, notamment, les éditeurs de Pausanias), cette hypothèse qu'Alcamène serait parti d'un fétiche à trois têtes et à un seul corps, pour distinguer mieux trois statues[1]. — Mais Pausanias a donné son renseignement à propos du *xoanon* d'Hécate que Myron avait fait pour les Éginètes, insulaires dotés d'une grande fête d'Hécate : par l'entremise d'Orphée le Thrace, disait-on. Or, le *xoanon* en question, qui était dans le temple éginète, au milieu d'un péribole, est ainsi décrit par le Periégète : ὁμοίως ἓν πρόσωπόν τε καὶ τὸ λοιπὸν σῶμα. — Pausanias l'avait vu ; impossible de tirer de son texte ce que concluait Max. Collignon (*Sc. gr.*, I, p. 164) : « La déesse était représentée sous la forme de *trois* corps accolés l'un à l'autre, suivant l'ancien type que doit bientôt modifier Alcamène » (*id.*, *ibid.*, II, p. 116)[2].

M. J. Charbonneaux a eu le mérite de reconnaître Hécate dans la *Potnia* d'un vase béotien, déesse *à un seul corps* entourée des symboles des forces naturelles (*Préhistoire*, I, 1932, 2). Pausanias vient à point nous apprendre qu'il n'y avait pas encore de *triple* Hécate au temps même de Myron, mais que le type a changé peu après. Myron avait été obligé de conserver l'aspect traditionnel remontant aux temps géométriques, comme Onatas dut laisser une tête de cheval à la Déméter de Phigalie. L'invention d'Alcamène n'est pas antérieure à 432.

Ceci peut nous faire mieux comprendre aussi le relief n° 35

1. Sur les divinités tricéphales en Grèce, J. Vendryès, *CRAI.*, 1935, p. 324-341.
2. Les monnaies éginètes invoquées par Max. Collignon comme représentant l'Hécate éginète sont du temps de Septime-Sévère et de Plautilla ; elles ne prouvent *rien* pour le type myronien : cf. *JHS.*, 1885, p. 94, 4, pl. LV, n° III).

d'Éleusis, daté d'avant 480. A Éleusis, centre d'une vieille religion préhellénique imprégnée un jour d'éléments thraces, Hécate devait rester volontiers monocéphale ; c'est elle qu'il faut reconnaître sur le relief en question, accourant vers *Déméter*, pour renseigner la mère inquiète selon l'*Hymne* « *homérique* » (épisode de la *Plané*). L'interprétation « Daeira » pour la déesse assise (L. Curtius), n'a été acceptée ni par M. Kourouniotis (*Guide*, 1934), ni par M. M. P. Nilsson (*Eleusin. Gottheiten*). J'en avais tout d'abord marqué les difficultés. La déesse assise du relief 35 a les cheveux déliés *à cause de son deuil ;* si elle tient des roseaux (?), ce peut être comme souveraine d'un des marais Ῥειτοί, le plus près de la mer (Hésychius) ; les *Potniai* étaient de droit déesses du marais, et le « Champ du marais » a été, comme en Égypte, le lieu des morts. Pour la figure debout devant Déméter assise — selon moi, Hécate, — on remarquera qu'elle n'a pas les torches longues de Coré, mais deux torches *courtes*, l'une *abaissée*. Hécate figurera aussi, avec un seul corps et un seul visage, sur le relief de Mondragone (Sinuessa), au IVe siècle : relief dont j'ai donné une interprétation contestée à tort par M. M. P. Nilsson, et qui dérivait aussi de la tradition sacrée conservée par l'*Hymne à Déméter*.

Ch. P.

Découverte d'un cimetière de l'âge du fer à Conflans-Sainte-Honorine (S.-et-O.).

Un article de M. Jacques Billiet (*Paris-Midi*, 17 juin 1936) signalait la trouvaille, près de Saint-Germain-en-Laye, de huit squelettes paraissant remonter à une assez haute antiquité. Cette découverte avait été faite fortuitement par M. Mézière, dans son jardin, à Conflans-Sainte-Honorine.

Des deux tombes en fosse, actuellement visibles, l'une, orientée Nord-Ouest-Sud-Est, contient les ossements d'un homme de 1 m. 80 environ, couché sur le dos, sans mobilier funéraire ; l'autre, orientée Sud-Ouest-Nord-Est, ceux d'une femme de grande taille, reposant sur le côté gauche, les membres inférieurs en légère flexion. Des traces d'oxyde de cuivre au-dessus des malléoles sont dues au contact de deux anneaux de 0 m. 10 de diamètre en bronze plein, décorés de stries transversales. Ces objets ont été enlevés par le fouilleur au moment de la découverte ainsi qu'un bracelet filiforme, également en bronze, placé autour du poignet gauche. Dans ces deux fosses, creusées dans la terre meuble jusqu'à la rencontre du roc, qui forme, à 0 m. 60 de profondeur environ, le fond des sépultures, des blocs de pierre, qui malheureusement n'ont pas été conservés, entouraient et recouvraient les corps.

M. Mézière aurait ouvert tout à côté, à 3 mètres environ les unes des autres, six tombes dont les squelettes, couchés sur le dos, présentaient sensiblement la même orientation que celui de la femme. Deux d'entre eux portaient à chaque poignet un bracelet fermé en fil de bronze assez épais ; divers objets de fer (lame de couteau,

fragment de tige de 0 m. 21 de longueur et 0 m. 05 de diamètre) et plusieurs débris de même métal auraient été trouvés auprès des autres. Enfin, trois squelettes, exhumés il y a trois ans, lors de la construction de la maison, portent à treize le nombre des tombes, sur un espace de 15 m² environ.

On est ici en présence d'un cimetière à tombes plates, mais, si les bracelets fermés en fil de bronze, en usage jusqu'à l'époque romaine, ne permettent pas une datation, les anneaux de cheville ont une signification plus précise. On les retrouve, en effet, sans stries transversales, à la fin de Hallstatt et à La Tène I dans les tumuli de la Côte-d'Or[1], du Jura[2] et de l'Alsace[3], alors qu'ils font défaut à la même époque dans les tombes plates de la Champagne et du Bassin parisien, que leur position géographique et leur mode de sépulture rapprochent de celles de Conflans.

On est en droit d'espérer que des recherches méthodiques permettront d'établir si ce cimetière doit être rattaché au groupe champenois de La Tène, ou s'il témoigne de l'arrivée, dans la région boisée dominant le confluent de l'Oise et de la Seine, de populations apparentées à celles qui, à la fin du premier âge du Fer (Hallstatt II b), inhumaient leurs morts dans les tombes plates des Jogasses et d'Hauviné (Marne)[4] et dont M. l'abbé Favret[5] admet l'extension possible vers le Nord, l'Ouest et jusque dans les stations anglaises, All Cunnings Cross Farm[6].

Gabrielle Fabre.

Les fouilles du Burgenrein, près de Sissac (Suisse).

Dans une note du rapport annuel publié par le *Schweizerisches Landesmuseum in Zurich* (1935, p. 26), M. Emil Vogt rend compte des fouilles faites dans un oppidum du VI^e^ siècle avant J.-C., au Burgenrein (canton de Bâle). Le site a été occupé pendant très longtemps. On y a retrouvé les restes d'un petit village néolithique et les murailles en pierres sèches d'une fortification du Moyen-Age.

L'établissement le plus important est un grand camp de refuge de l'époque de La Tène, avec maison du chef et murs d'enceinte, chaînés de bois, percés de quatre portes, dont l'une à double entrée était protégée par une tour. Parmi les découvertes, on signalera,

---

1. Fr. Henry, *Les tumulus du département de la Côte-d'Or*, p. 83.
2. M. Piroutet, *Essai de classification du Hallstattien franc-comtois*, dans Revue archéologique, 1928, II, p. 253.
3. C. A. F. Schæffer, *Les tertres funéraires préhistoriques de la forêt de Haguenau*, II, p. 249.
4. R. Lantier, *Archéologie champenoise*, dans Revue archéologique, 1935, II, p. 167.
5. *La Nécropole hallstatienne des Jogasses à Chouilly (Marne)*, dans Revue archéologique, 1927, II, p. 138.
6. H. Hubert, *Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de la Tène*, p. 343.

celle d'un socle en calcaire avec cavité centrale pour le passage d'un pilier de bois, recueilli dans le mur hallstattien.

C'est la première fois qu'un établissement de ce genre *(Fluchtburg)* est découvert en Suisse. R. L.

La céramique dite « ibérique » du Midi de la France.

Les fouilles des *oppida* de Montfau, à Magallas (Hérault) et d'Ensérune (Aude), des villes antiques de *Glanum* (Saint-Remy-de-Provence) et de Vaison (Vaucluse), pour ne citer que les sites les plus importants en cours d'exploration, ont fait connaître un remarquable ensemble de céramiques à décor peint, que leurs inventeurs n'ont pas hésité, le plus souvent, à classer parmi les productions sorties des ateliers de la Péninsule ibérique. Un récent voyage à travers les musées et collections privées du Midi de la France nous a permis de revoir et d'étudier la plupart de ces vases, et il nous est impossible de souscrire, sans de très sérieuses réserves, à cette classification vraiment trop radicale.

Au musée d'Ensérune, comme dans la Collection Coulouma, à Béziers, où sont conservés les tessons recueillis sur les oppida de Montfau et de Bessan (Hérault), le nombre des tessons proprement ibériques est rare. A peine est-il permis de rapporter aux fabrications ibériques quelques vases en forme de cache-pot *(sombrero de copa)* et des fragments à couverte brun très clair, décorés de combinaisons de demi-cercles concentriques.

Une seconde série de vases, également classée comme ibérique, est cependant bien différente. Qualité de la terre, forme, épaisseur des parois, décor ne sont pas les mêmes. Ce sont pour la plupart des vases balustres, de grands bols aux flancs peu épais, recouverts d'une couverte blanche, très résistante, sur laquelle a été appliquée au pinceau une ornementation gracile, noire et rouge, tournant au gris, au brun ou au violet. Tels sont par exemple le joli vase balustre reconstitué au musée d'Ensérune, le tesson à décor de quadrillages et de larges touches sinueuses de Montfau, les bols à décor de damiers hachurés de Vaison (au Musée Calvet, en Avignon). A cette même série se rattachent les deux vases balustres découverts dans une sépulture à Saint-Remy-de-Provence (musée des Alpilles). Toutes ces céramiques appartiennent aux productions des ateliers celtiques de La Tène III, et il ne serait pas impossible qu'il faille en rechercher les centres de dispersion dans les manufactures de Lezoux (Puy-de-Dôme) (R. Lantier, *Germania*, 1935, p. 317 sqq. ; Ch. Fabre, *Rev. archéolog.*, 1935, 1, p. 90-110).

Parallèlement à ces deux groupes, les *oppida* ont donné une poterie d'une technique moins soignée, dont l'engobe blanchâtre ne résiste pas au lavage. La pâte est plus grossière, les parois plus épaisses. Le décor, peu compliqué, consiste généralement en larges bandes concentriques d'un rouge brunâtre, cernant la panse. Il semble bien qu'il s'agisse là d'une série d'imitations locales d'une céramique d'origine étrangère. On en tiendra pour preuve l'abondance

des tessons de cette troisième catégorie dans le matériel archéologique des stations explorées.

A Ensérune, il ne paraît pas douteux qu'on ait cherché à reproduire dans leur décoration, quelques-uns des motifs chers aux potiers ibériques. Mais l'imitation de l'ornementation, empruntée aux combinaisons de demi-circonférences concentriques, reste très imparfaite : irrégularité du dessin, motifs chevauchant les uns sur les autres. Quant aux bandes qui cernent la panse, il apparaît difficile de reconnaître, dans un motif aussi banal, l'influence des céramistes de la péninsule.

P. Jacobsthal a fort pertinemment marqué dans son mémoire sur la *Gallia græca* (*Préhistoire*, II, 1933, p. 8-13) l'importance de l'exportation ionienne dans la civilisation indigène de la Gaule méditerranéenne. Il n'est guère de station qui n'ait fourni, dans ces régions, des tessons ioniens. D'autre part, si l'on admet que la plupart des fragments de la poterie, dite phocéenne, fréquents dans les fouilles des *oppida*, ne sont que des imitations locales, il est très tentant d'attribuer à des ateliers indigènes la fabrication des poteries ornées de bandes peintes à l'imitation de la céramique ionienne. Ce n'est là encore qu'une hypothèse. Mais, dès maintenant, il nous paraît impossible de classer ces productions parmi celles influencées par l'art ibérique.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas eu d'échanges avec l'Ibérie. La présence de vases, indiscutablement ibériques, en est une preuve. J'ai moi-même rappelé (*Arch. Anzeiger*, 1929, p. 281 sqq.) les rapports qu'on peut établir entre certaines des peintures, ornant le portique porte-trophée de Roquepertuse (Bouches-du-Rhône) et la décoration picturale ibérique. A Bessan (Hérault), parmi les objets de métal recueillis, figure une grande fibule annulaire hispanique. Mais aux temps les plus heureux de l'occupation, à Ensérune, comme à Montfau et à Bessan, les rapports du Midi de la Gaule avec la Péninsule ne paraissent pas avoir été aussi importants qu'on s'était plu à l'imaginer dans l'enthousiasme des premières découvertes.

Les fouilles du Dr Couloma, dans l'oppidum de Montfau, permettent de serrer d'un peu plus près le problème de la chronologie de la céramique peinte indigène dans ces régions. L'habitat paraît avoir été abandonné à la fin du Ier siècle après J.-C. La monnaie la plus récente appartient au règne de Domitien ; les poteries sigillées sont représentées par les productions des ateliers de Lezoux et de La Graufesenque. Sous la couche qui les renferme, s'étendent les ruines d'une maison gallo-romaine qui a fourni de nombreux fragments de tasses et de bols, avec ou sans anses, aux parois très minces, à décor sablé, incisé, à la roulette, à la barbotine, des débris de verrerie marbrée ou à *millefiori*, des tessons à bandes rouges et des lampes à bec en tête d'enclume. Sous la maison apparaissent les poteries peintes ibériques ou du type de Lezoux et les vases imitant la céramique ionienne. On est donc amené à placer ces fabrications à une époque qui s'étend sur les deux derniers siècles avant notre ère pour disparaître au début du premier siècle après J.-C. R. L.

Sanctuaires égyptiens au Palatin.

Rendant compte dans la *Rev. hist. relig.*, CXIV, 1936, p. 127-129, de la magnifique publication de G. E. Rizzo, dont la recension est faite ici-même[1] (*Monumenti della pittura antica*, II, 1936), M. Franz Cumont, avec l'éminente compétence qu'on lui connaît pour l'histoire des religions orientales dans le paganisme romain, vient de mettre en lumière une très importante découverte due au maître des études sur la peinture hellénistico-romaine.

Il résulterait de la patiente reconstitution réalisée par G. E. Rizzo, pour la salle isiaque du Palatin, que Caligula n'avait pas seulement construit en 38 au Champ de Mars, hors du *pomœrium*, le grand temple d'Isis *Campensis*. Dans son propre palais, « rompant avec toute la tradition de l'exclusivisme romain » (F. Cumont, *l. l.*), il avait installé, semble-t-il, la déesse du Nil. On verra que, reprenant un texte déjà signalé par G. E. Rizzo, M. Fr. Cumont s'est demandé si l'Hermæum du Palatin, mentionné au moment du meurtre de Caligula, n'était pas par ailleurs un Ἑρμαῖον égyptisant, comme ceux d'Alexandrie et d'Hermoupolis, consacrés à Thot le Trismégiste.

J'ai déjà mentionné (*Rev. arch.*, 1936, II, p. 98-99) le « *miracle des aigles* » qui était peint dans l'Isieion du Palatin, à la manière « campanienne », en pendant au Débarquement de Pâris et d'Hélène. — Il est possible, quand on pense aux rapports d'Isis, — déesse oiseau du type du milan, associée primitivement à Nephtys, autre rapace femelle (cf. *REG.*, XL, 1927, p. 325) — avec la gent ailée, qu'on ait voulu, au Palatin, faire figurer une scène d'ornithomancie égyptisante : les prêtresses *appelaient* les aigles ; c'est un rapace qui, ici, du haut des airs, verse miraculeusement le contenu d'une situle *dans la coupe* tenue par une « sacrifiante ». L' « évocation des aigles » était une pratique de divination connue aussi en Asie, comme le prouvent notamment certains textes d'Ougarit.

Ch. P.

La trouvaille de Corneguerre.

Dans un champ situé au lieudit Mayne, entre Lisle et Corneguerre (Dordogne), M. Amboise Fargeat a mis au jour, au cours de travaux agricoles, un sarcophage en pierre du pays (2 m. 50 × 1 m. 03), placé à trente centimètres au-dessous du niveau du sol. Le cercueil renfermait les restes très incomplets d'une femme inhumée avec un important mobilier funéraire : deux petits vases en verre bleu ; sept pièces de monnaies dont deux d'Agrippa et trois de Nerva. La découverte la plus intéressante est celle de vingt et une appliques découpées et repoussées dans de minces feuilles d'or jaune, ayant appartenu à l'ornementation d'un vêtement. Dix-sept d'entre elles ont la forme d'un petit *umbo* de bouclier, trois dessinent un ovale

1. Cf. *Rev. archéol.*, 1936, II, p. 237-238.

à globule central double ; une dernière reproduit un épi de blé.

La trouvaille de Corneguerre apporte des renseignements utiles pour l'histoire du costume gallo-romain ; il est à souhaiter que ce mobilier funéraire puisse entrer dans une collection publique.

R. L.

Rome et la Silésie.

Les découvertes relatives à l'antiquité romaine, en Silésie, se répartissent en deux groupes principaux, réunis par la route de l'ambre, l'antique *Oderstrasse*. Un premier groupe s'étend, principalement à l'Est et au Sud du Zobtenberg ; le second est localisé dans le triangle situé entre l'Oder et le Fesenke. La région, placée à l'Ouest de la Neisse, n'a fourni aucun vestige d'époque romaine, mais on en a recueilli le long des vallées (Franz Peschel, *Ein neuer Römerfund in Schlesien*, dans *Jahreshefte*, Vienne, 1935, col. 271-288, avec carte de répartition). R. L.

En Albanie.

Pendant la campagne de fouilles de 1931-1933, la mission française en Albanie a découvert, au Sud du grand portique, un lieu d'assemblée que M. L. Rey propose de désigner sous le nom de « Monument des Agonothètes », puis dans le prolongement un petit sanctuaire et un « odéon », recouverts par les éboulements qui, au moment même, ou peu après la destruction d'Apollonie d'Illyrie, glissèrent de la colline. Le Monument dit des Agonothètes comprend trois éléments : un portique, un vestibule et une *area* avec « orchestre ». Il constitue un ensemble très homogène, plus ou moins apparenté au *Gérontikon* de Nysa *ad Maeandrum* et à l'*Ekklésiastèrion* de Priène. C'était le lieu de réunion d'un collège : peut-être le Bouleutérion (?) que signale une inscription d'Apollonie. La dédicace de l'édifice fait connaître que, pour sa consécration par Q. Villius Proculus qui l'éleva en mémoire de son frère, tribun légionnaire en Pannonie, vingt-cinq couples de gladiateurs furent offerts en spectacle.

Parmi les sculptures recueillies au cours de cette campagne, on signalera, découverte sur le sommet méridional, une frise de combattants, les uns casqués, du premier quart du v^e^ s. av. J.-C. ; un bas-relief représentant une jeune femme debout entre deux griffons ; deux génies ornant un fragment de sarcophage ; enfin, une statuette archaïque de bronze figurant un bouc. R. L.

Aux musées d'Arles.

L'ancienne chapelle du Collège des Jésuites d'Arles vient d'être aménagée en Musée d'art chrétien, ouvert au public au mois de juillet dernier. Sa présentation, ordonnée par M. Fernand Benoît, est une réussite particulièrement heureuse et la ville d'Arles peut

aujourd'hui s'enorgueillir d'un musée qu'il n'est pas trop osé de comparer aux collections chrétiennes du Latran.

Ce n'est pas le lieu de rappeler le rôle joué par l'école de sculpture arlésienne du Bas-Empire, dont les plus beaux monuments se trouvent réunis aujourd'hui dans la chapelle des Jésuites. Trois allées de sar-

Arles. Le Musée d'art chrétien.

cophages, surélevés sur des socles en pierre du pont du Gard, disposés en quinconce, déroulent aux yeux du visiteur les scènes symboliques qui les décorent. Des pancartes et des schémas de l'illustration permettent de déchiffrer le sens de cette iconographie. Au delà des tombeaux, dans les arcades, sont présentés, sur les murs latéraux, des devants de sarcophages. Vers l'entrée, deux vitrines, éclairées électriquement, renferment une très importante collection de lampes des IV^e^ et V^e^ siècles, ainsi qu'un remarquable ensemble de tessons à décor estampé, dont le centre de dispersion doit être recherché dans la région d'Arles-Marseille.

M. F. Benoît ne s'est pas contenté de réunir dans le Musée d'art chrétien les pièces les plus précieuses, jusqu'alors dispersées à Sainte-Anne, aux Minimes, à Saint-Honoré-des-Aliscamps ; il a tenu à rapprocher, par des moulages, les pièces conservées hors d'Arles, des sarcophages auxquels elles appartiennent. Pour faciliter la lecture

des scènes représentées, il a fort judicieusement complété par un dessin au trait les parties définitivement perdues de ces inestimables reliefs.

Lorsque le Musée lapidaire, actuellement en voie de réorganisation, sera achevé, la ville d'Arles présentera à ses visiteurs un ensemble de collections digne de son glorieux passé. Il est à souhaiter que, dans la grande misère de certains de nos musées provinciaux, l'exemple d'Arles amène les municipalités responsables à entreprendre un pareil effort. (F. Benoit, *Le Musée lapidaire d'Arles*, Paris, H. Laurens, 1936.)

R. L.

Châteaux en Périgord.

Le 6 septembre 1936, les Amis d'Eugène Le Roy songeaient à célébrer (d'après *Beaux-Arts*, 21 août 1936) le centenaire de l'auteur de *Jacquou le Croquant*, à Montignac-sur-Vézère.

S'est-on soucié, à ce propos, de retarder le délabrement des ruines du beau château de l'Herm, rendu célèbre, au cœur de la mystérieuse Forêt Barrade, par l'incendie de *jacquerie* que le roman raconte ? Il y aurait eu là pour les écrivains d'Aquitaine, pour le Comité des Amis, dont le président est M. Yvon Delbos, une bonne occasion de concilier réalités et fictions. Propriété particulière, le château de l'Herm appartient à la troupe de ces châteaux périgourdins, aussi nombreux et curieux que les gentilhommières d'Indre-et-Loire, dont le baron Karl Reille[1] a récemment fait le dénombrement ; presque tous trahissent aussi par quelque morceau la main d'un bon architecte.

On reste confondu, lorsqu'on visite ces régions, non seulement de l'abondance de ces monuments, pas tous bien connus, mais surtout de l'indifférence que nous portons aux trésors de notre histoire monumentale. Il ne servirait guère de regretter, une fois de plus, l'absence, en France, d'un répertoire comme le *Handbuch der deutschen Kunstdenkmaeler*. — Mais il est un peu humiliant que, pour les châteaux du Périgord, par exemple, le seul inventaire un peu détaillé, avec cartes et photographies, ait été l'œuvre d'une voyageuse venue d'Amérique, il y a quelques années. On ne trouve d'ailleurs dans aucune librairie de Périgueux — j'ai fait l'épreuve en septembre — ce livre très vivant de Katherine Woods, *The other chateau country : the feudal Land of the Dordogne*[2].

Tous les monuments de la région devraient être relevés architecturalement : ce qui donnerait une belle tâche aux chartistes, plus occupés jusqu'ici des édifices médiévaux que de ceux des époques postérieures.

---

1. *Deux cents châteaux et gentilhommières d'Indre-et-Loire*, 188 p., dessins de l'auteur avec notices : un vol. 29,5 × 37, Tours, 1936 ; cf. aussi J. de Montarnal, *Châteaux du Rouergue et du Quercy*, préf. de A. de Monzie, éd. Vincent, Fréal & Cie, 1936.

2. Boston et New-York, Houghton Mifflin Company, 1931 : une carte et 78 photos.

En ce qui touche au château de l'Herm, j'ai relevé, par exemple, que son escalier en vis, dans une tour, n'est pas mentionné dans l'ouvrage de C. Enlart, pourtant attentif et si bien informé. Or, cet escalier passe en beauté, avec sa voûte supérieure, les modèles traditionnellement reproduits, comme celui de la Maison de Jean-sans-Peur à Paris (Enlart, *Archit. civile*, fig. 45).

S'il y a eu des études et des relevés que j'ignore, j'observe qu'ils ne semblent guère familiers aux spécialistes, puisque le livre de K. Woods a consacré seulement quelques lignes, assez inexactes, au dispositif général de l'édifice. C. Enlart le nomme à peine. D'énormes lierres peu à peu en détruisent les restes[1]. Ch. P.

Caliban et les statues de plâtre.

A Paris, cet été, pendant les troubles d'Espagne destructeurs de tant de richesses d'art (*Illustrated London News*, 17 oct. 1936, p. 665), un film de marque française a été projeté dans les salles de spectacle pour faire apprécier les progrès de la future Exposition de 1937.

Un des épisodes de la préparation des chefs-d'œuvre à venir montrait, aux parages du Trocadéro, la démolition, à grands coups de masses de fer, de moulages allégoriques de statues dites « des rois et reines d'autrefois ». Joie brutale d'une partie du public, à chaque coup qui faisait voler en éclats un des fragiles documents de notre passé.

Cette *Revue*, quoiqu'*archéologique*, n'ignore pas qu'il est difficile de conserver tout ce qui reste des siècles qui firent de la France un aimable pays, d'ailleurs respecté. Mais les changements de goût pourraient être décents. Est-il opportun d'ailleurs d'apprendre l'art de détruire ? La réponse est donnée par les *Illustrated London News*, au passage cité ci-dessus.

Opinions téméraires :
Une explication nouvelle des origines de la guerre civile en Espagne.

L'Alcazar « château des Goths ». — Dans un article récent, le *Völkische Beobachter* présente la guerre civile en Espagne comme une guerre de races entre les descendants des Goths nordiques et les métis issus d'un croisement judéo-mauresque. « A côté de ses éléments raciaux vieux-ibériques, dit l'organe raciste, le peuple espagnol a été formé pendant des siècles par les plus nobles des races nordiques. Les Romains ont été suivis par les Celtes, les Vandales, les Suèves et les Goths. Avec les Maures, les Juifs sont venus dans le pays. Ce n'étaient pas les Arabes de noble race ou les Berbères qui représentaient un danger ; ce fut le mélange des races qui a

1. Tout est couvert de graffites, à l'accoutumée : y compris le nom le plus attendu : Jacquou !

affaibli l'Espagne. Ceci seul explique que le bolchevisme, doctrine des sous-hommes (*Untermenschen*), des métis internationaux, n'appartenant à aucune race ni à aucun peuple, ait pu influencer des milieux aussi larges. Cette sous-humanité des métis trouve en face d'elle l'héroïsme victorieux des nationaux d'Espagne avec les cadets de l'Alcazar à leur tête. »

(*Le Temps*, feuille du 15 octobre 1936.)

Le sculpteur grec Antinoras.

Les Débats et la *Revue de l'art* lui ont voulu faire une existence, depuis que les fouilles américaines de l'Agora d'Athènes ont permis, en Grèce, de retrouver au printemps une partie de l'épigramme gravée sur la base des Tyrannoctones. — Cf. *Rev. de l'art* (oct. 1936), p. 140 : « A signaler aussi un fragment du socle des statues d'Harmodius et d'Aristogiton, œuvres du sculpteur Antinoras, 510 av. J.-C. ». C'est que le rédacteur de l'information venue de Grèce, employant au génitif le nom célèbre d'*Anténor*, écrivait : ἔργον Ἀντήνορος : cela est normal. Antinoras aura dû son apparition éphémère au traducteur et au typographe, l'un et l'autre inexperts !

La Réd. — Ajoutons qu'il s'agit d'ailleurs de la dédicace relative aux statues de Critios et Nésiotès (après 478) : *Hesperia*, V, 3, 1936, p. 355 sqq.

BIBLIOGRAPHIE

L. Coulonges, *Les gisements préhistoriques de Sauveterre-la-Lémance (Lot-et-Garonne).* Archives de l'Institut de Paléontologie humaine, n° 14. Paris, Masson, 1935 ; in-4° de 56 p., avec 6 pl. et 24 fig. — Le grand problème qui se pose en archéologie préhistorique est celui de l'étude des civilisations qui s'intercalent entre la fin des temps paléolithiques et le début des civilisations du métal. Aussi les découvertes de M. Coulonges dans les gisements du Martinet, de l'abri sous roche du Roc Allan, sont-elles d'une importance considérable.

Au Martinet, au-dessus d'une couche de la fin du Magdalénien à sagaies à double biseau quadrangulaires, qu'accompagnent des aiguilles à chas et une industrie de lamelles en forme de triangles scalènes, s'étagent trois niveaux tardenoisiens. Au Roc Allan, L. Coulonges a rencontré des horizons magdaléniens, aziliens et tardenoisiens.

Le grand intérêt des fouilles de Sauveterre-la-Lémance est l'apparition, entre les niveaux magdaléniens-aziliens et tardenoisiens, d'un facies nouveau du Mésolithique que l'inventeur désigne sous le nom de *Sauveterrien.* L'industrie est caractérisée par un outillage minuscule : microlithes de lamelles à dos et deux tranchants abattus, lamelles à base tronquée ou à troncature terminale, triangles isocèles ou scalènes, lamelles à encoches, microburins, grattoirs courts, dont les dimensions ne dépassent pas 1 à 2 $\frac{c}{m}$.

Quelle est la place de cette industrie nouvelle ? M. L. Coulonges la rapproche de celle découverte à La Garde-Épée (Charente), au Sault, à l'Abri Trosset (Serrières-sur-Ain). En Grande-Bretagne, on la retrouve dans les tourbes de la région d'Huddersfield et, en Belgique, avec encore plus d'analogies, à La Roche-aux-Faucons et au Roc-du-Barbeau. R. L.

H. Breuil et H. Obermaier, *The cave of Altamira en Santillana del Mar.* Préface du duc **de Berwick** et **Alba,** Madrid, Tipografia de Archivos, 1935 ; in-4° de VII-223 p. avec 52 pl. et 183 fig. — **H. Breuil,** *L'évolution de l'art pariétal dans les cavernes ornées de France ;* extrait du Congrès préhistorique de France, XI[e] session, 1934 (1935), in-8° de 17 p. — Paru simultanément en espagnol et en anglais, ce premier ouvrage, magnifiquement illustré de planches en noir et en couleurs, est tout autre chose qu'une réédition de l'œuvre publiée en 1906 sous les auspices du Prince Albert I[er] de Monaco. Au point de vue de l'exé-

cution matérielle, la réussite est parfaite. Pour tout dire, les techniques les plus modernes de la reproduction en couleur ont été mises à contribution et l'impression qui se dégage de l'examen des planches est un rapprochement constant vers la réalité. Par une heureuse innovation, le fond blanc sur lequel se détachaient les premiers relevés, dus aux crayons de M. Breuil, a disparu, pour être remplacé par un fond coloré dont la variété s'harmonise avec les tonalités des fresques. Une remarquable série de photographies directes reproduisent les principaux tableaux du célèbre plafond et ces témoins fournissent des éléments de contrôle les plus précis.

Le texte de 1906 a été entièrement repris et, si le chapitre, alors très nouveau, des comparaisons ethnographiques, a été supprimé, de nouveaux documents (fouilles d'H. Obermaier, en 1924-1925, dans le vestibule de la caverne) sont étudiés et commentés. Peu de nouveautés à signaler dans la première partie, historique et descriptive. Cependant, la chronologie des fresques est serrée de plus près : quelques dessins peints ou gravés sont rapportés à l'Aurignacien, au Solutréen final et au Magdalénien II, tandis que les grandes figures polychromes sont classées au Magdalénien IV et V.

Les chapitres V-VII, accompagnés de tableaux synoptiques, sont d'une importance capitale pour la chronologie des peintures et gravures des grottes françaises et espagnoles.

Dans cet ensemble de productions artistiques, on est amené à reconnaître deux cycles : « le premier, Aurignacien, débutant par des mains et des méandres digitaux, se poursuit par des tracés jaunes, puis rouges, d'abord linéaires fins, puis s'empâtant, arrivant aux teintes plates surtout rouges, noires au nord de la Garonne, et à une bichromie assez maladroite. Vers la fin de l'Aurignacien, les dessins linéaires noirs apparaissent, du moins en certains endroits. Dans ce premier cycle, les ramures de Cervidés sont toujours en perspective tordue. Ce cycle se poursuit ultérieurement dans l'art oriental espagnol...

« Le second cycle, Magalénien, commence sur des dessins noirs linéaires, assez simples, puis largement empâtés jusqu'à la teinte plate imparfaite ; il se poursuit par des figures noires modelées, hachurées d'abord, puis estompées ; ensuite viennent des teintes plates brunes de très bon style, puis des figures polychromes, d'abord imparfaitement cernées de noir, puis entièrement. Dans ce cycle, les ramures de Cervidés sont toujours représentées de profil ; si la seconde ramure est figurée, elle est défilée derrière la première, ce qu'on ne retrouve jamais dans l'art oriental espagnol. Aux approches de l'Azilien, on revient au tracé linéaire rouge avec de nombreux signes qui restent seuls en dernier lieu. Une régression analogue avait probablement eu lieu dans certains milieux protosolutréens de la rive droite du Rhône. » (H. Breuil, *L'évolution de l'art pariétal*, p. 17.)

Le même problème se pose pour l'art mobilier, et, dans ce même mémoire (p. 19), M. H. Breuil insiste sur les différences qui séparent les cycles aurignacien et magdalénien et les difficultés d'en reconnaître la filiation : « ...l'art animalier mobilier (excepté au Parpallo : gravures

et peintures) occidental reste extrêmement pauvre dans tout l'Aurignacien ; il se révèle extrêmement puissant dans le gisement assez à part et prémagdalénien de La Colombière (gravures) ; il se manifeste par d'abondantes sculptures en pierre dès le Solutréen de Solutré et d'Isturitz, où il se poursuit dans le Magdalénien ancien local (Magdalénien IV) de même qu'à Bédeilhac.

« Or, dès l'Aurignacien supérieur de Tchécoslovaquie (Vistoniče, Předmost), l'art sculptural animalier, prend un essor remarquable (modelages d'argile) que l'on constate aussi à Vogelherd (Jura souabe) dans l'Aurignacien moyen et supérieur.

« Il y a donc, à l'Est, un foyer d'art sculptural animalier dès l'Aurignacien, dont l'influence a dû se propager à l'Ouest dans le Solutréen et y produire, dès la fin de celui-ci et le début du Magdalénien, la révolution qui inaugura le début du second cycle artistique pariétal et mobilier. »

Revenons maintenant à Altamira. Les fouilles d'Alcade del Rio et d'H. Obermaier sont étudiées dans le huitième chapitre. Deux niveaux ont été reconnus, solutréen et magdalénien. Le premier a donné des pointes à cran, des bifaces à base concaves, des sagaies en os et bois de Cervidé à base simple ou cylindro-conique. L'industrie du Magdalénien à Altamira, sans harpons, est identique à celle du Magdalénien des Asturies.

L'étude de la faune, Renne, Mammouth, Bison, Cheval, Cerf élaphe, Isard, Bouquetin apporte des précisions à l'étude du climat de la côte cantabrique pendant ces périodes. Rapprochée du tracé des glaciers quaternaires, dans les Pyrénées cantabriques, elle tend à prouver l'existence d'un climat froid qui n'est pas sans rappeler celui qui régnait alors dans les régions méridionales de la Scandinavie.

Un livre comme celui-ci permet de faire le point. Que de chemin parcouru depuis la publication de 1906 ! Ces acquisitions, auxquelles resteront attachés les noms de Breuil et d'Obermaier, font le plus grand honneur à notre archéologie. R. L.

Henri Breuil, *Presidential adress for* 1934. Extrait des Proceedings of the Prehistorical Society of East Anglia, t. VII, 1934, part. III, p. 289-322. — Cette courte brochure, volontairement très concise dans sa rédaction, traite de la question fort importante des gravures sur rochers et mégalithes des Iles Britanniques. Ces images, schématisations ou dégénérescences de la figure humaine, ou plus spécialement du visage (la face dolménique à tête de chouette), peuvent être classées dans le temps avec une relative précision, en se basant sur l'évolution des types mégalithiques. Les incisions, sur les dolmens irlandais, sont les plus anciennes. Le piquetage qui apparaît sur les gravures du rocher de Cloonfinlought, précède un procédé par raclage, et s'intercale entre le premier groupe et celui des représentations d'abord incisées, puis piquetées, en traits fins, ensuite gras et profonds, finalement rectilignes des allées couvertes.

Toutes ces figures témoignent de relations suivies, depuis la fin

du Néolithique et pendant l'âge du Bronze, entre l'Irlande et la Péninsule ibérique, et aussi, mais avec une intensité moindre, avec l'Écosse et l'Angleterre. Ces gravures viennent s'ajouter à la liste déjà longue des armes, des bijoux et autres objets, sur lesquels apparaît indiscutablement l'influence ibérique. Ce voyage de formes, originaires de la Méditerranée orientale, gagne la Scandinavie où il se mêle à des éléments venus d'Asie. En Bretagne française, à Gavrinis et à Méniscoul, il touche le littoral, mais ne pénètre pas au delà.

Cette nouvelle étude de M. Breuil complète et précise les conclusions du magistral ouvrage qu'il vient de consacrer à l'art rupestre néolithique et énéolithique de la Péninsule ibérique (voir *Revue archéol.*, 1934, I, p. 125-127). R. L.

O. Almgren, *Nordische Felszeichnungen als religiöse Urkunden.* Francfort-sur-le-Main, Moritz Diensterweg, 1934 ; in-8° de 378 p. avec 165 fig. — Le présent volume est la traduction allemande du livre publié en suédois, il y a dix ans, sur la signification des gravures rupestres scandinaves. La thèse soutenue par M. Almgren est que toutes ces figures se rapportent, avec une stylisation plus ou moins accentuée, à des représentations cultuelles, dont les origines sont à rechercher, à l'âge du Bronze, dans le bassin méditerranéen.

Les principales images de cet art schématique sont des bateaux, dessinés avec ou sans leur équipage. Ils sont en relations avec des figurations de caractère symbolique, cupules, empreintes de pieds, bras, cercles, roues ou rouelles. En dehors des scènes se rapportant à la navigation, on rencontre des représentations de combats, de danses, des animaux traînant des charrues, des véhicules, des bateaux et même des disques. Ces dernières figurations sont en rapports avec des monuments, comme le char solaire de Trundholm, dont le prototype méditerranéen est hors de doute. Navires, disques, rouelles et roues, aussi bien que les empreintes de pieds se rattachent à un culte du soleil et M. Almgren s'oppose à la théorie de G. Ekholm qui reconnaissait dans ces images des monuments se rattachant à un culte funéraire et les rapprochait de certaines gravures rupestres. R. L.

Ugo Rellini, *La piu antica ceramica dipinta in Italia.* Rome, Collezione meridionale editrice, 1934 ; in-4° carré de 111 p. avec 3 pl. et 66 fig. — Le volume est divisé en trois parties. Dans la première, M. U. Rellini publie le résultat de ses recherches dans les 80 fonds de cabanes, quelques-uns accolés, du village de Ripoli (vallée de la Vibrata, Teramo). Les mobiliers se composent de pointes de flèches, lamelles retouchées, en silex, parfois en obsidienne, de haches polies ; l'industrie de l'os est peu variée. A côté d'une poterie grossière à anses funiculaires verticales et d'une céramique lustrée, assez sombre, apparaissent des coupes et des tasses à bords droits et anse unique, à décor peint. Chevrons, triangles hachurés,

lignes de pointillés décorant une idole féminine, ayant probablement orné l'anse d'une de ces tasses. La civilisation représentée à Ripoli est celle qui s'étend des deux côtés de la vallée de la Vibrata et depuis les Marches jusqu'au Gargano.

Une céramique peinte, méandres et spirales, à anses en volutes ou terminées par des têtes d'animaux, avec industrie lithique (lamelles de silex, haches, tranchets) caractérise l'archéologie des Pouilles (2e partie), dans les villages fortifiés à la liste déjà longue desquels, l'auteur ajoute les sites de Scaloria (Gargano), Ariano (Benevent), Altamura, Canne (Bari), Setteponi (Matera), pour ne citer que les plus importants. Cette civilisation trouve ses parallèles dans les agglomérations contemporaines de la Sicile orientale.

Dans la dernière partie, M. U. Rellini s'attache à préciser la date de ces villages. Il rappelle qu'en Europe orientale, la céramique peinte apparaît avec le début des âges des métaux. En Italie, le métal est rare dans ces divers sites, mais à Pianello di Genga on a constaté que la couche à poterie peinte est recouverte par un niveau de l'âge du Bronze. Indice précieux et qui apporte un argument sérieux pour la datation de ces groupes de civilisation. Quant à l'origine de ce décor, elle doit être recherchée dans le Proche-Orient. Les groupes céramiques des Pouilles (Ripoli) montrent quelque chose de nouveau en archéologie. Ils forment une famille particulière et représentent actuellement l'extrême avancée, dans la Méditerranée orientale du décor pictural appliqué à la poterie. S'agit-il d'une arrivée de population, ou plutôt d'une mode amenée par relations d'échange ? Il est encore trop tôt pour formuler une hypothèse.

R. L.

L. M. Ugolini, *Malta. Origini della civiltà mediterranea.* Rome, Libreria dello Stato, 1934 ; in-4° carré de 314 p. avec 12 pl. et 114 fig. — Fort bien illustré, imprimé avec soin, ce livre de feu Ugolini a mis à la disposition des archéologues, et même du public cultivé, un ensemble bien choisi de documents relatifs à la plus ancienne histoire de l'île de Malte. Mais on ne saurait admettre, sans discussion, la thèse proposée. Il paraît impossible de souscrire à ce nouveau dogme archéologique : Malte, centre d'origine de la civilisation néolithique méditerranéenne. Que Malte ait joué un rôle, même important à cette époque, le fait n'est pas pour étonner, mais que de Malte procède le plan des tombes des géants de Sardaigne, des *navetas* et des talayots des Baléares, des nouraghes de Sardaigne, ceci est une autre histoire. Ressemblances dans les modes architecturales, dans la céramique, le costume féminin, certains décors de vases, paraissent insuffisants pour faire de Malte la métropole préhistorique dont le rayonnement serait parvenu jusqu'en Espagne et qui aurait manifesté son action jusqu'aux temps où la Crète l'aurait supplantée. On ne nous dit rien des rapports de certains reliefs aux capridés avec les « processions » d'animaux de l'Égypte prédynastique. Il serait plus logique de voir dans toutes ces ressemblances une des

preuves nouvelles du grand mouvement constaté dans la Méditerranée aux premiers temps des métaux, et l'une des manifestations de la quasi-universalité de la civilisation à cette époque.

Abstraction faite de cette thèse, le livre de feu Ugolini a été utile comme document sur les découvertes maltaises. On aurait désiré des comparaisons plus précises avec les cultures contemporaines et une dispersion moins arbitraire de l'illustration par rapport au texte.

R. L.

W. K. C. Guthrie, *Orpheus and Greek religion ; a study of the orphic movement*, Londres, Methuen, 1935, in-8° de XIX-287 p., avec 19 fig. dans le texte et 16 pl. — Ce livre, d'une série déjà réputée de « manuels », est intéressant, quoiqu'un peu compact, et vivant, d'autant qu'on a eu l'excellente idée de l'illustrer, ce qui remet au point le *Corpus* de O. Kern. — Après l'introduction, qui prend texte de la renommée d'Orphée ὀνομακλυτός, l'auteur signale les sources de sa documentation ; il définit ce qu'il considère comme la place de l'orphisme, cette religion en tous points « mystérieuse » ; il divise ses informations : littéraires, cultuelles, artistiques. — La personne d'Orphée nous est ensuite présentée, avec son histoire (ch. III) : de la naissance en Thrace jusqu'à la mort du chanteur aimé d'Eurydice. On eût désiré certains compléments à la documentation figurée[1] : l'auteur ne connaît pas la coupe lacono-cyrénéenne de Tarente où M. L. Curtius a cru pouvoir signaler (?) le lyricine inspiré (*Rev. arch.*, 1936, I, p. 246). Il n'est pas très précis, d'autre part, de dire, p. 27, que la représentation d'Orphée sur une métope, à Delphes, est « a little earlier than Pindar (sixth century) » ! ; car il eût fallu préciser que la métope en question ne décorait pas le Trésor de Sicyone (p. 21), mais le monoptère sicyonien antérieur. La magnifique coupe de l'Acropole à fond blanc, mentionnée p. 33 et p. 65, n. 8 (vers 465-460), ne méritait-elle pas reproduction ? (Cf. H. Philippart, *Coupes attiques à fond blanc*, 1936, n° 33, où il est dit à tort que la Ménade meurtrière d'Orphée brandit un *marteau :* c'est bien une *double-hache*, pour décapiter : *sic*, Guthrie). On attendait mention de la tête de basalte de Munich (joueur de lyre penché), où l'on a proposé de retrouver l'Orphée olympique de l'ex-voto de Micythos (sculpteur : Dionysios, vers 460 av. J.-C. ?). Pour les monnaies de Thrace, il eût fallu renvoyer, p. 21, au travail de Pick, *Arch. Jahrb.*, XIII, 1898, p. 134 sqq., pl. X. — A propos de l'oracle à Lesbos, oracle de la tête coupée, il eût fallu au moins signaler aussi l'étude de W. Deonna, la plus complète. Le *Relief de la Séparation* (dit « dithyrambique ») est postérieur à 438, date où apparaît pour la première fois la tradition d'Eurydice reperdue (*Alcestis* d'Euripide).

---

1. Le bol « *orphique* » de Genève (R. Delbrück, W. Vollgraff, *JHS.*, LIV, 1934 p. 129-139), est traité par prétérition.

Il arrive qu'on soit tenté, sur d'autres points, de trouver le traité de M. G., trop net, ou trop copieux :

Le chapitre III sur l'histoire d'Orphée pose déjà une question de méthode, en ce qui touche aux documents littéraires mis en œuvre. L'auteur est quelquefois très sévère pour ceux qui se sont permis des « confusions d'idées » et des « arguments captieux » (p. 193, n. 22). Mais doit-on admettre avec lui comme sources d'information légitimes pour l'orphisme (p. 10 sqq., p. 71 sqq.), les témoignages, p. ex., des Pythagoriciens, des Néoplatoniciens ? Il n'y a pas là-dessus accord, nombre d'érudits qualifiés rejetant ce matériel d'étude : p. ex. M. P. Nilsson, *Early orphism*, *Harvard theol. Rev.*, XXVIII, 1935, p. 181-230 ; A. Boulanger, *Congrès d'hist. rel. Bruxelles*, 1935 ; A.-J. Festugière, *Rev. bibl.*, 1935, p. 192 sqq., p. 366 sqq. ; etc. On doit reconnaître que la critique même de tels textes, refaite minutieusement et impartialement, n'engage guère à les considérer comme des fondations très sûres pour notre connaissance ; certes, le scepticisme récemment exprimé par A. Boulanger, notamment, a pour lui le bon sens[1].

Le ch. IV (p. 69 sqq.) traite surtout de la théogonie orphique et des rapports d'Orphée avec Dionysos et Coré. On y trouvera un exposé bien conduit — mais où la critique des textes reste souvent insuffisante — d'une question où subsistent et subsisteront bien des difficultés. Notons du moins que, p. 107-108, M. G. accepte bien que le Démembrement de Dionysos par les Titans ait été un dogme orphique du fonds archaïque ; c'est légitimement, je crois, ratifier le témoignage trop, contesté aujourd'hui de Pausanias (VIII, 37, 5), quant au rattachement à Onomacrite d'une tradition sur la mise à mort du dieu (*contra :* A. J. Festugière, *l. l.*, p. 374 sqq., pour qui la « légende orphique » ne serait attestée qu'à partir du Papyrus Gourob). Pausanias savait encore des choses que nous ignorons. L'explication du vase de la fig. 14, p. 131, reste difficile : il ne semble guère douteux que M. G. ait raison en principe de reconnaître Dionysos à gauche, *protestant* contre l'acte du personnage central ; mais nous ne sommes pas sûrs de pouvoir bien interpréter toute la scène. Dans la discussion sur la valeur du texte des *Crétois* d'Euripide, — source (orphique ?) qui ferait remonter le mythe de Dionysos déchiré à la Crète, et au moins au v^e^ s., — M. G. ne convaincra sans doute pas tous ses lecteurs. Le syncrétisme de plusieurs religions à mystères n'est pas douteux, en ce texte, même si l'on pense comme moi qu'il n'y a pas lieu de mettre en doute l'ancienneté barbare du *sparagmos*. — Il s'en faut que la documentation de M. G. soit assez complète sur la question de Baubô. Je ne lui reprocherai pas ici d'avoir ignoré mon article de la *RHR.*, 1927, p. 220-255 ; pourtant, les rapports de l'orphisme et de l'éleusinisme, affirmés par Pausanias (*Attika I*) —, lorsqu'il a posé comme une *équivalence* entre les livres orphiques et les *drômena* du Telestérion, — suscitent des problèmes qui auraient gagné à être

1. Je ne connais sa communication de Bruxelles, 1936, que par un résumé.

abordés sous cet angle (p. 135 sqq.). La note 40 de la p. 147 prouve à l'évidence que l'auteur est trop peu renseigné aussi sur le caractère des mystères du Solmissos et le rôle des Courètes crétois en Asie-Mineure.

Au ch. V (p. 148 sqq.) est étudiée la conception « orphique » de l'autre monde et de la vie future. Sur le rapport du vase de la fig. 15 avec le mythe des Danaïdes, je n'ai rien à changer à mes conclusions (*RHR.*, C, 1929, p. 48-84). L'auteur a admis dans sa documentation les lamelles d'or funéraires, sans discuter leur caractère « orphique »; une telle conclusion ne sera pas partout acceptée, notamment près de ceux qui croient, comme A.-J. Festugière *(Rev. bibl., l. l.)*, pouvoir rapporter plus spécialement ces textes aux cultes de Grande-Grèce, voire au rituel du pythagorisme. Mais on observerait à ce sujet que la diversité des lieux de trouvaille (de la Crète à l'Italie méridionale) ne permet guère, en principe, d'accorder un caractère par trop *local* à cette classe de documents, où se réflète, — avec des variantes régionales et « d'écoles » nullement inattendues ! —, le commun souvenir d'un « livre des morts » importé dans l'Égéide préhellénique. Le commentaire de M. G., s'il peut être discuté dans le détail, paraît donc ici assez légitime, et il ne faudra pas perdre de vue, en Grande-Grèce, l'imprégnation orientale ; elle s'est manifestée aussi bien dans la religion que dans les arts (Pythagore et Pythagoras, le sage et le sculpteur, venaient tous deux de Samos).

Un chapitre intéressant (VI, p. 194 sqq.) concerne la vie et les pratiques des suivants d'Orphée, les rites orphiques de la *télété* et des *orphéotelestai*. Mais l'auteur, qui discute là à nouveau certaines interdictions du passage des *Crétois* d'Euripide, aurait eu intérêt à comparer celles du *Cynthion* délien, et celles du *téménos* arcadien de Lycosoura (pour les rites d'ἁγνεία, cf. A. Plassart, *Sanct. et cultes du Cynthe*). L'interprétation de l'urne Lovatelli (pl. 11) est-elle à accepter : « *eleusinian initiation* » ? Maints détails peuvent reporter l'esprit, en tout cas, du côté de l'Éleusis alexandrine.

Enfin l'auteur s'est soucié (ch. VII, p. 216 sqq.) de comparer l'orphisme avec les autres religions tributaires des mystères (notamment le Pythagorisme), et avec la pensée des sages de la Grèce, poètes ou philosophes, d'Héraclite à Aristote ; il a bien étudié la diffusion de l'orphisme dans le monde hellénistique et gréco-romain, la littérature (tardive) des *hymnes*, leurs rapports avec le christianisme. Son répertoire, si riche, est d'un bout à l'autre précieux ; les observations critiques qu'il fera naître, — si elles viennent à restreindre, comme je le crois, plutôt qu'à étendre la valeur de notre documentation, pour laquelle il a été peut-être trop accepté ici, — n'enlèveront que fort partiellement au mérite de ce consciencieux travail, dont nous n'avons pas encore l'équivalent en France[1]. Ch. P.

---

1. L'auteur semble mal au courant de la question des *hymnodes* d'Asie, et il a tort de citer pour les Hymnes à Isis (p. 272, n. 13) la seule édition de W. Peek, médiocre, sans paraître connaître divers travaux de Salatch, P. Roussel, F. Cumont, plus instructifs.

Ch. Dugas, *Exploration archéologique de Délos,* fasc. XVII; *Les vases de Délos;* III. *Les vases orientalisants de style non mélien.* Paris, E. de Boccard, 1935 ; un vol. in-4° de 131 p., avec 72 pl. dont 4 en couleurs[1], 9 fig. — Ce fascicule fait suite à celui de 1934 dont la *Rev. archéol.* a déjà rendu compte, et qui était consacré aux vases préhelléniques, puis géométriques de Délos (*Rev. archéol.*, 1935, I, p. 283-286). Moins de deux ans après, nous abordons ici — mais avec la lacune du t. II, qui sera celui de la céramique mélienne, confiée aux soins de M. A. C. Rhomaios ! — le domaine « cycladique » où M. Ch. Dugas est spécialiste. On eût aimé, certes, à voir paraître en même temps, sinon d'abord, le fascicule intermédiaire (II), qui assemblera les plus belles pièces de cette production orientalisante, où il y a eu — on ne nous le dit pas assez ici, mais les planches l'attestent — des ressources infinies d'adresse décorative, d'esprit d'observation rusée, de fantaisie animalière.

M. C. Dugas, sobre de remarques générales à son habitude, s'en est tenu à des classements, qui ne sont plus déjà tout à fait les mêmes que dans la *Céramique des Cyclades* — la céramographie aussi ayant ses modes et ses aventures[2].

Les vases orientalisants sont divisés ici en trois séries B C D (A = vases méliens). Avec chaque majuscule de série marchent, comme à la parade, des minuscules de sous-série, italiques : *a b c.* Ces minuties étaient-elles si nécessaires[3] ? Dans la série B *a*, on constate une suite du géométrique des Cyclades pour les formes élancées, le placement du décor dans les parties hautes au-dessus de bandes horizontales, l'utilisation du cadre en « métope » ; même technique de l'engobe, de la silhouette opaque pour les corps et du dessin au trait pour les têtes. Les types de prédilection sont le sphinx, déjà accommodé, çà et là, avec, à la place des pattes d'avant, la terminaison en bouquet de feuilles (ou palmette renversée) ; en outre, les fauves, passant, ou héraldiquement assemblés par le cou ; le cheval avec ou sans ailes, et dont la tête est parfois seule figurée. — Pour l'agencement du sphinx (p. ex. groupe B *a*, 7 *a* : milieu du VIII^e^ siècle), M. Ch. Dugas a adopté sans discussion la théorie de Fr. Poulsen, *Orient*, p. 13, et de E. Kunze, *Kretische Bronzereliefs*, p. 249-250, d'après qui il s'agirait d'une imitation « maladroite » du *tablier* que porte parfois, tombant au devant de sa poitrine, le sphinx égyptien (?). L' « erreur » serait passée à travers un modèle phénicien intermédiaire. Je ne le tiens guère pour prouvé, ni même pour probable. La terminaison en feuilles a été appliquée en Orient à des bustes humains, aussi ; c'est ce côté — donc du côté de la fantaisie la plus imaginative et volontaire ! — qu'il eût fallu, sans doute, chercher plutôt.

---

1. Aquarelles de Polycandriotis.
2. Les classements du livre synthétique de 1925 avaient été critiqués par feu H. G. G. Payne, par E. Buschor, etc. M. Ch. Dugas a supprimé sa série « argirocycladique ». On l'en félicitera.
3. On retrouve les petites lettres sur les numéros des planches, ce qui ne rend pas aisées les mentions.

B *b* n'est représenté jusqu'ici que par un seul exemplaire monumental, d'un vase funéraire (pl. VIII, en bas) : on y voit le progrès de la décoration florale et du dessin au trait. B *c* marque le triomphe de la couleur et des influences de la série dite « mélienne ».

Le groupe C (*a-b*) utilise à nouveau les motifs du cheval et du fauve à gueule menaçante : animaux *funéraires*, qu'il faut sans doute bien se garder de considérer ici (ci-après) comme opposant des symboles, l'un de « domestication », l'autre de « vie sauvage ». Le groupe C *b* n'emploie qu'un décor sur l'épaule (représentations d'animaux) ; mais il développe beaucoup l'usage de l'élément végétal (palmettes, demi-palmettes, combinaisons curieuses). D *a* n'a guère représenté qu'une fabrication locale ou isolée, en contact parfois avec C, assez négligente en tout cas, dans la décoration et la conception des formes.

Pendant l'ère géométrique, les importations faites à Délos étaient surtout crétoises, chypriotes, rhodiennes, attiques. Dans l'époque orientalisante, apparaissent en abondance à Rhénée ou à Délos même des produits grecs-orientaux (rhodo-ioniens de type récent, style dit de Fikellura, vases naucratites, *bucchero*, vases à glaçure, en verre ou pâte de verre). Sur une amphore du style de Fikellura, on voit pour la première fois trois zones animalières étagées (cygnes, daims, bouquetins) ; sur une autre, une large bande occupe la panse pour le principal, ce qui acheminerait vers la suppression des zones. — Toutes ces importations de la Méditerranée orientale sont moins représentatives que celles de l'Héræon même (Ch. Dugas, *Explor.*, X, 1928), et on ne retrouve pas, dans le lot, les belles pièces de la série C. Les fragments naucratites, ou lacono-cyrénéens (provenance spartiate ?) ont plus d'intérêt historique qu'esthétique ; les poteries protocorinthiennes ne comprennent guère que des aryballes de type ordinaire ; la trouvaille corinthienne de la Fosse de la Purification n'a ici que l'intérêt du nombre (environ 150 aryballes, skyphoi, alabastres de dimensions modiques) ; à noter, toutefois, un beau plat avec deux lions accroupis en sens inverse.

Les plus récentes fouilles de Délos ont déjà accru, en 1935, le lot des vases orientalisants connus grâce aux pièces retrouvées en bon état du côté de l'Archégésion (Sanctuaire d'Anios ?) ; (cf. *BCH*, 1935, p. 297-299). Ces documents ne sont pas encore publiés. Ici, trop peu de renseignements, comme à l'ordinaire, sur l'origine des trouvailles faites à Délos même ; on devine tant bien que mal le temps où, vers le milieu du VIII^e^ déjà, il y avait une nécropole au Sud du sanctuaire : en bordure du terrain plat où s'installèrent les déesses, vers l'Artémision, les premières, Apollon restant au Cynthe. Il y a eu un riche trésor de vases de l'Artémision[1], un autre sans doute au Létôon ; puis un autre au Porinos Naos. Ce qui nous en reste ici est

1. Les trouvailles mycéniennes de R. Vallois vont être publiées dans sa thèse ; ce n'est guère ensuite que l'inventaire de Timocratès (364 av. J.-C.) : *BCH.*, 1886, p. 464 sqq., par lequel nous pouvons entrevoir l'importance de l'apport primitif, quant aux ex-voto précieux recensés là chaque année.

loin d'égaler le trésor de l'Héræon, le seul retrouvé presque intact.

Ce fascicule XVII, d'une lecture austère, se recommande, comme les autres fascicules céramographiques déliens (*Héræon* et *Vases préhelléniques*, etc.) par le soin des descriptions[1], par la présentation due aux excellentes photographies allemandes, qui n'ont eu que le tort d'avoir été fort coûteuses et de faire vendre le volume très cher.

Comme précédemment, on pourra se demander si l'auteur, résolu à rester laconique et « descriptif », n'a pas sacrifié de l'intérêt de son sujet. C'est à peine s'il nous dit que nous assistons à la formation d'un style original, et que les vases des séries B et C sont magnifiques. En B, il y a partout déjà une admirable entente de la fantaisie décorative, de l'usage donné à la plastique animale. Souvent on s'est extasié sur les « bêtes-entrelacs » des miniatures étranges des manuscrits médiévaux, irlandais ou autres, sans assez remarquer que l'Égypte des palettes de schiste, et la Grèce du géométrique cycladique, l'une et l'autre, avaient trouvé tout aussi bien, beaucoup plus tôt. M. Ch. Dugas abonde en explications qui diminuent inutilement le prestige des décorateurs insulaires dont il traite ; il paraît préoccupé de les excuser comme des maladroits qui auraient « déformé » sans comprendre (p. 5). Il eût fallu d'abord comprendre soi-même l'état d'esprit de ces artistes ingénieux : leurs raisons de recherche de l'inédit dans le monstrueux plastique (sphinx à pieds de chevaux[2] !) ; le fond religieux, superstitieux, si l'on veut, qui, *pour des vases destinés à une nécropole* (c'est à peine marqué, à propos de B *b* 1), a fait multiplier ici les intentions prophylactiques (la *protomé* du cheval, animal déjà sacré à l'époque géométrique, est bien caractéristique à ce sujet : cf. *Rev. archéol.*, 1936, I, p. 188). Le cheval apparaît ici *ailé* souvent. Caractéristiques enfin sont les dessins de *yeux* placés sous les anses parfois, et ainsi comme sous la proéminence protectrice de l'orbite (B *a* 7). Est-ce hasard, vraiment, aussi, que les *moitiés* de corps humains jetées çà ou là ?

Les vases de la série C sont, avec les vases méliens, dont la publication sera impatiemment attendue, les réussites les plus belles des ateliers des Cyclades ; car on peut faire la comparaison au moins pour les deux premiers groupes, le troisième étant plus négligé, avec les pièces maîtresses des fabrications de Rhodes, de Corinthe, de la Crète archaïque. Les décorateurs insulaires restent alors encore préoccupés d'idées funéraires : à preuve la persistance de la tête de cheval et de la tête de fauve : celle-ci gueule béante, vraie bouche d'ombre infernale. Pas de « mythologie » littéraire « à sujets », et un

1. Il y aurait pourtant çà et là à reprendre : pour l'amphore B *c* 19, il n'est pas vrai que la *Potnia* tienne « dans chaque main » un lion ; elle tient la patte d'un lion à chacune de ses mains ; le double rinceau de la coiffure de la déesse n'est pas signalé. L'identification Thétis-Achille n'est guère sûre. Je ne crois pas à l'explication des « *cheminées mobiles* ». Le mot cabossure n'est pas français (cf. B *a* 1). Que voudrait dire, p. 25, « la sorte de fluidité *mouvante* » *(sic)*, dont il est parlé pour qualifier le décor ?

2. On nous dit que ce sont des *inadvertances*.

nombre de motifs plutôt *limités*, au total. Mais il eût convenu d'appeler l'attention sur une virtuosité si habile à associer le décor et la forme. Pas d'indices chronologiques : on soupçonne pourtant une déchéance rapide, provoquée peut-être par la concurrence corinthienne, et par l'épanouissement du dessin attique. Ch. P.

Rob. Böhringer, *Das Antlitz des Genius : Platon, Bildnisse und Nachweise.* Breslau, Ferd. Hirt, 1935 ; in-4° de 32 p., avec 92 pl. — L'iconographie est à l'honneur, celle de Grèce un peu moins encore que celle de Rome, mais aussi avec d'excellents travaux, comme la monographie que voici. Elle a trait aux portraits de Platon, et l'auteur qui n'épargne pas les moyens, a consacré 92 pl. excellentes aux *seize* répliques de l'effigie du philosophe que nous connaissons jusqu'ici.

Grâce à ce luxe de présentation, les aspects de chaque document ont été non seulement examinés, mais *montrés* en détail sous toutes les faces ; et c'est bien là la perfection du genre, en même temps que la plus vivante évocation des traits du philosophe de l'Académie, que l'Antiquité n'a pas présenté à l'effet. — Car, au contraire de Socrate, encore, pour qui nous saurons difficilement, désormais, s'il ressemblait tout à fait à la figure qu'on lui a prêtée, celle d'un vieux Silène ionien, — Platon est venu en un temps où le réalisme le plus strict était mis à la mode dans le portrait, par Démétrios d'Alopéké et les autres « faiseurs d'hommes ». On lui a laissé ainsi son type renfrogné, et même à l'occasion, la patte d'oie du barbon.

M. R. Böhringer, qui n'ignore rien de la pensée du maître (cf. l'introduction, p. 1-25) et de ses rapports avec son temps, nous aura admirablement aidés à reconnaître des traits si augustes, grâce à la galerie si complète qu'il nous a fournie ; elle comporte deux documents inédits : l'un, pl. XV, récemment identifié à Rome dans la cour du Musée des Thermes par R. Horn et Mlle H. Speier ; l'autre, pl. XVI, reconnu à Rome aussi, dans le commerce. Par contre, on nous avertit qu'a disparu aujourd'hui, malgré toutes recherches, certaine tête signalée précédemment dans les magasins de la Villa Borghèse.

L'auteur de ce recensement, *critique* à souhait, a écarté, nous dit-il, par ailleurs (p. 13), le pseudo-portrait de Sparte (Musée, n° 343), dont avait fait pourtant état un bon connaisseur, M. Fr. Poulsen. Restent, comme types ici étudiés, les documents suivants : Berlin, hermès Castellani (Altes Museum) ; Rome, Musée du Capitole ; Vatican, entrée ; Musée Torlonia (Vatican : galerie géographique, Salle des muses = G. Lippold, *Kat. Vatikan*, 519 ; Paris, Louvre ; Aix-en-Provence ; Cambridge, Fitzwilliam Museum ; Syracuse, Mus. national ; Copenhague, Glyptothèque Ny-Carlsberg ; Holkam Hall, le meilleur portrait, jadis le plus inaccessible de tous[1] ; Berlin, Mus.

1. Cf. Fr. Poulsen, *Phil. Woch.*, 1er févr. 1936, col. 143-144 ; le savant Directeur de la Gtyptothèque Ny-Carlsberg vise à réfuter là les nouvelles conclusions de M. J. Sieveking (c. r. du *Recueil Bœhringer*), pour qui la partie droite du visage, à Holkham Hall, aurait été retravaillée au XVIIIe siècle (cf. pour cette hypo-

national ; Athènes, Mus. national ; Rome, Thermes ; Rome, dans le commerce.

Le petit portrait du Musée nat. d'Athènes est celui, de taille réduite (haut. 0,17), qu'avait identifié récemment M. A. Hekler (*Praktika, Ath. Akad.*, 1er mars 1934), et qui est maintenant passé des magasins dans la Salle IV, de Thémis ; cf. *Forsch. u. Fortschritte*, 10, 1934, p. 121 sqq. Il s'agit d'une copie d'époque hadrienne ou antonine ; de telles effigies, en petite grandeur, ont pu orner des laraires de philosophes ; et voilà peut-être de quoi rendre crédit au Socrate « d'appartement » trouvé à Alexandrie, passé au British Museum ; on sait qu'il a été suspecté par M. Fr. Poulsen, dans ses *Iconographic Studies*.

Ch. P.

J. Babelon, *Alcibiade* (450-404 *av. J.-C.*). Paris, Payot, 1935 ; in-8° de 258 p., avec 25 fig. (dont 2 cartes). — Ce livre qui a pris place dans la *Bibliothèque historique* des éditions Payot, série dont les méchants esprits contestent parfois le titre, est écrit avec verve et talent. L'auteur a détaché en tête un passage de l'*Odyssée*, qui fait d'Alcibiade — selon Cornelius Nepos, « le meilleur (?) et le pire des Athéniens » — un « fils d'Ulysse ». P. 208, il considère Alcibiade comme une « esquisse manquée d'Alexandre ». Mais Ulysse n'avait pas les défauts du bel Athénien, au moins à notre connaissance ; et le fils de Philippe n'a pas trahi pour la Perse ; on eût pu rappeler plutôt le sévère jugement des *Lois* de Platon (cf. Plutarque, *Sur les délais de la justice divine*, trad. G. Méautis, p. 14), concernant ceux qui se laissent « grandir par l'orgueil ou la richesse, ou les honneurs, ou la beauté de leur corps », et qui, « poussés par la jeunesse et la folie, enflamment leur âme de violence ». Le propre de ces personnages, dit le passage de Platon, c'est : « après peu de temps, cédant à une justice parfaite, de s'anéantir eux-mêmes, leur race et leur ville ». Après 404, Platon avait pu mesurer les dangers exceptionnels de la carrière d'Alcibiade.

Le livre de M. J. Babelon, qui a voulu être évocateur, n'échappera pas tout à fait aux reproches des adversaires de l'histoire romancée. Il est bien possible qu'il n'y ait d'histoire que plus ou moins romancée, tant paraît difficile, à distance et même de près, de démêler, dans les dossiers de Clio, l'ivraie et le bon grain, ce qu'on appelle la vérité et le reste. — Toutefois, les « purs » érudits fronceront le sourcil sans doute devant la part attribuée ici à l'imagination : souhaitons qu'étudiant la « silhouette morale dessinée à grands traits sur la paroi nue (?) du passé », ils reconnaissent aussi l'agrément de ces pages, où l'on a voulu ressusciter un temps. — L'illustration n'est pas aussi brillante et directe qu'on l'eût souhaité parfois : la note de la table des gravures,

---

thèse : *Phil. Woch.*, 1935, col. 1256 sq.). C'est le mouvement de la tête qui expliquerait la relative asymétrie des traits, pour cette copie, « plus énergique » que les autres, plus proche de l'original ; et le rendu des cheveux serait le plus proche de la manière de Silanion. Mais M. Sieveking a signalé déjà qu'il maintient son sentiment pour toute la partie droite du document (*ibid.*, col. 144).

signalant les emprunts faits par trop à des ouvrages vieillis, expliquera ce qu'il faut bien noter ici. Pour la bibliographie, on a déjà relevé l'abusive mention (on sait aussi qu'elle n'est pas propre à l'auteur) de la dissertation philologique de P. Friedlaender : le *Grosse Alkibiades* dont il est traité là n'est pas le fils de Clinias : il s'agit, dans les deux fascicules allemands, du dialogue platonicien intitulé chez nous l'*Alcibiade majeur !* Quant à la note sur l'iconographie d'Alcibiade (p. 254), je renvoie l'auteur au *Recueil Milliet*, p. 83. Il y verra que la peinture signalée était d'Aglaophôn, artiste célèbre et que le nom d'Aristophôn est introduit à tort ; qu'Alcibiade n'était pas représenté sur les genoux de la *courtisane* Nemea (inutile de noircir ainsi une vie privée, déjà si peu austère, et on eût plutôt attendu d'ailleurs la « courtisane » à la place d'Alcibiade !). C'est la *Pentétéris de Némée* qui accueillait, personnifiée, le vainqueur aux jeux de 417-416. Le tableau a dû être achevé peu avant l'affaire des Hermès, ce qui expliquerait les critiques haineuses qu'il souleva ensuite dans Athènes (Plutarque, *Alc.*, 16).

Le livre ne sollicite pas « la controverse des savants », p. 7 ; il y aurait donc mauvaise grâce à examiner la documentation d'un point de vue trop critique. Elle est parfois lacunaire ou fautive, malheureusement.

Comme d'autres, M. J. B. aime, en histoire ancienne, l'écriture « moderne ». Presque tous ses titres de chapitres sont imagés ; on citerait : La ville heureuse, le Démos et le Lionceau, l' « Affaire » (il s'agit de celle des hermocopides), le Brouet noir, les Jardins de Sardes, Échec et mat, la Pitié de Timandra. Dans le texte, autant que les néologismes, abondent les formules d'écriture « artiste ». P. 9 : « La Perse c'est la foule, Athènes c'est le nombre ; Sparte, c'est quelques-uns. » Alcibiade, p. 13, essaye son talent *sur tous les claviers ;* p. 188, il fait du *narcissisme*. Le plan du Pirée est « à l'américaine » (p. 21). Socrate et Alcibiade, p. 53 sqq., c'est Verlaine et Rimbaud (!)... Quand Alcibiade arrive à Sparte, p. 175, « il a un passeport soigneusement visé ». P. 181, le vainqueur de Peiraion fait *voile* pour l'Ionie avec des *croiseurs*. P. 197, le Bouleutérion est l' « Hôtel de Ville » (mais alors, où mettre le Sénat ?). P. 217, les « communiqués « de la bataille de Cyzique, envoyés à Sparte, sont « mis en clair par le Service de renseignements athénien », et l'on apprend que la flotte a « cassé des planches » : comme nos aviateurs, cassent, hélas, à l'occasion, du bois. — Sait-on ce qui est arrivé à Thucydide, général avant que d'être historien : on lui a (p. 242) « fendu l'oreille ». Il est vrai que les Athéniens de son temps étaient capables de tout, même (p. 243) de faire « sauter la banque ».

Il y aurait à relever quelques vétilles : le « temple d'Héphaistos » (p. 18 : il n'est pas, au vrai, de ce dieu) « aligne ses frontons *parallèles* » : qu'arriverait-il s'il n'eussent pas été ainsi ? Eût-on pu voir des *Parthes* (p. 22), même des Parthes à *bachlik*, dans l'Athènes de Périclès ? Issus des Scythes, ils ne commencent guère pour l'historien qu'à leur révolte contre Antiochos II. P. 23, lire : Colotès. P. 59 : Pandémos. — On nous dit, p. 82, que le *Contre Alcibiade* peut bien

avoir été d'Andocide. Feu G. Dalmeyda, *Andocide*, éd. Budé, p. 103 sqq., avait montré les impossibilités de cette thèse. Pour la date de l'affaire des Hermocopides (p. 130) — et la mutilation (des phalloi ?), Dalmeyda indiquait la fin mai, qui n'est pas sûre (A. Piganiol, *REG.*, 1936, p. xxxix : 22 juillet). — L'idée, p. 137, que l'hiérophante-Eumolpide était un « juste de voix » repose sur un contre-sens, abandonné. P. 138 sqq., lire Poulytion. P. 146, le temple d'Aphaia à Égine est-il celui de la « déesse *muette* » ? Les Anciens ne pensaient pas ici à l'aphasie, mais à φαίνεσθαι (A. Furtwaengler, *Ægina*, ch. II) ; d'ailleurs, toute étymologie est vaine, le mot étant préhellénique, et, comme celui de Dictynna, incompris. P. 153, l'Odéon (de Périclès) n'est pas tant « à proximité » du marché (Agora)[1]. P. 160, c'est une erreur que de dire que, au fronton Est d'Olympie, « *Apollon* approuve la course fameuse d'Œnomaos et de Pélops ». C'est Zeus ; et W. Dörpfeld, Fr. Dornseiff chassent même Apollon, pour des raisons différentes, de l'autre tympan. — P. 173, lire : Kakyparis ; p. 182, Ægai (pour *Erai*) ; et, surtout, ne pas croire que *Téos* soit... une île (!). Mais comment donc, p. 185, entendre que Iasos, ville côtière, est « le quartier général d'Amorgos » ? Lapsus, mais amusant, que la *nomination* (p. 196) des « dix syngraphies ou catalogues pour élaborer une nouvelle constitution ». — P. 205, c'est le *sort* de Phrynichos qui est déjà réglé (et non le *son*). P. 226-227, Boédromion ne correspond pas à octobre, mais à septembre, et je ne crois guère qu'on ait porté *la statue* d'Iacchos à la procession des grands mystères. Les « géphyries » (p. 229) étaient des *géphyrismes*. P. 230, écrire : Acropole *massive*, et Pythionicé. Les Spartiates de Décélie (Tatoi) ne menaçaient pas (de si loin !) l'itinéraire de la procession éleusinienne (p. 231), mais plutôt de prendre Athènes à revers, pendant l'absence des pèlerins.

Ch. P.

F. Robert, *Epidaure*, Coll. *Le monde hellénique*, in-8° de 48 p. et 20 fig. sur planches ; un plan d'ensemble, un plan de la Rotonde (frontispice) ; 1935. — Dans une série déjà réputée, voici encore un bon livre, consacré au *hiéron* d'Asclépios, d'un jeune, digne d'être un vétéran. Le lecteur curieux d'hellénisme y trouvera ce qu'il cherche, une connaissance directe, alerte et communicative ; les doctes mêmes se rappelleront que le gros in-4° de Defrasse et Lechat était daté de 1895, et qu'il participe d'ailleurs des partis-pris, — aujourd'hui considérés si justement comme discutables — d'une méthode de collaboration plus « esthétique » que scientifique. L'auteur connaît bien tous les textes, et ceux des *IG.* IV, 2e éd., 1 ; les travaux de Noack, d'Herzog ; ceux mêmes, incomplètement publiés encore, de P. Cavvadias. Il en a fait bénéficier partout son exposé, qui est court sans être rapide, et où entrent aussi, marquons-le, maintes observations personnelles, précieuses : notamment sur les origines du culte, sur

1. La date de 515, p. 153, est dite pour 415.

la naissance et les débuts d'Asclépios, sur l'état archaïque du sanctuaire épidaurien avant le IVe siècle (voir, particulièrement, les indications données pour le Labyrinthe) ; sur la Tholos et l'édifice E (qui serait un *mégaron*).

Voici quelques observations, au passage, et qui témoignent surtout de l'étendue des vues que le livre nous offre, excellement disposées : la provenance thessalienne d'Asclépios, p. 9-14, me paraît justement expliquée par un « retour » ; car ce n'est certainement pas à Tricca, bourgade barbare, qu'est *né* le dieu savant, encore moins sa médecine. Dans l'état « archaïque » du hiéron, le « Labyrinthe » est significatif[1]. Était-il consacré à Asclépios même ? Rien ne dit qu'il y ait été enterré. On devrait penser plutôt, je crois, aux « deux déesses » qui venaient du pays des Labyrinthes, et qui sont restées associées au héros-médecin, guérisseuses elles-mêmes : soit sous la forme plus péloponnésienne Damia-Auxésia, soit sous celle, plus attique, de Déméter-Coré (dans les deux cas, au sanctuaire même). A Athènes, Asclépios a été aussi rattaché à l'Éleusinion. Sur les concours musicaux, sur les hymnes, les *Epidaurische Hymnen* de P. Maas (1933), qu'on attendait de voir mentionnés, apportent une documentation nouvelle, et le souvenir d'une *Passion* de la mère des dieux, comparable à celle de Déméter. — P. 23, M. F. Robert a bien raison d'interpréter le fronton Est du temple à Asclépios comme une *Ilioupersis* et d'y rattacher l'éphèbe de la fig. 12. Je suis moins sûr (p. 25), qu'il faille renoncer aux « Néréides » des acrotères (à cheval) ; et que la désignation d'*Aurai* soit d'une « archéologie plus méticuleuse ». — Pour la Thymélé-Tholos, on notera que les dates pourraient être précisées : les travaux durèrent trente ans ; et le prix élevé payé pour le plomb dans la 21e année (l. 311 sqq.) laisse croire que ce fut là l'année de Chéronée, où l'on n'exploita pas le Laurium ; si la 21e année est bien ainsi celle de 338/7, la construction aurait duré de 358/7 à 329/8. — P. 31-32, l'Aphrodite armée est-elle une simple « coquette » ? Son type, fréquent au Péloponnèse, *et archaïque*, évoque celui de la déesse tenant l'épée, avec l'*aspergillum*, sur une gemme de Cnossos publiée par Sir Arthur Evans[2]. Ch. P.

A. von Gerkan, *Die Stadtmauern von Milet (mit epigraphischem Beitrag von A. Rehm) : Staatliche Museen von Berlin.* B. II, h. 3 de *Milet* (Th. Wiegand). Berlin u. Leipzig, Walter de Gruyter & Co, 1935,

---

1. On sait que la *Tholos* a eu cette fortune de provoquer les exégèses les plus fantaisistes : le kiosque à musique (!) de Thiersch n'est plus déjà la dernière interprétation ; un Congrès médical ne vient-il pas de suggérer qu'on faisait peut-être *tourner* le disque du dallage noir et blanc, cette « machine rotative » servant ainsi à traiter les anxieux (Laignel-Lavastine, *Mess. Athènes*, 18 avril 1936).

2. Il y a certaines fautes typographiques, résultant d'une révision faite de Grèce, et qui n'a pu être la dernière : l'Apollon Moléatas *(Maleatas)* figure deux fois, pl. I et t. des pl. ; les *Wunderheilungen* d'Herzog ont perdu leur *l*. L'illustration, heureusement, moins réduite en surface que dans les livres précédents de la même collection, reste encore trop sommaire (cf. surtout, le plan, frontispice).

gd in-4°, de 135 p., avec 24 pl. — Aucune muraille de ville antique — il en est de non moins intéressantes, signées et décorées plastiquement — n'a reçu jusqu'à ce jour le bénéfice d'une monographie aussi précise et détaillée, formant à elle seule un gros volume. Inutile de dire que texte et illustration sont ici des plus soignés. Après quelques considérations générales sur la manière dont l'étude a été menée, et maintes remarques de topographie (Milet a un peu moins du double de superficie de Pompéi ; elle comptait 400 îlots de maisons, contre 80 à Priène ; elle a pu recevoir 50.000 habitants : plan en damier), on examine successivement et chronologiquement les fortifications (cf. pl. I) :

a) La forteresse submycénienne du petit habitat sous le temple d'Athéna ;

b) L'enceinte de Kalabak-tépé (Beil. I : datant de l'occupation primitive : époque géométrique et orientalisante) ;

c) L'extension restée en partie inconnue, de cette enceinte vers la plaine : tour près du théâtre ;

d) La muraille de ville, de la Porte des lions jusqu'à la première porte sacrée ; la continuation vers Kalabak-tépé, le mur Ouest, l'enceinte maritime du côté N., vers le port ;

e) Le port ensablé et ses lions (fig. 82-84) ;

f) La nouvelle porte sacrée et le mur Sud.

Le plan n'est pas seulement topographique, mais historique : après les murailles d'époque grecque et romaine, sont examinées en détail les reconstructions tardives de la décadence impériale ; la réfection du mur Sud en 268 (mur des Goths, sorte de *diateichisma* ayant protégé la presqu'île de l'habitat) ; le mur de Justinien (N. : Humei-tepe) ; la citadelle de basse époque byzantine installée sur la colline du théâtre (p. 90, fig. 58).

Un résumé historique (p. 118 sqq.) fixe toutes les étapes de l'organisation de la muraille milésienne : *a)* avant la destruction par les Perses ; *b)* au moment de la première enceinte ; *c)* à l'époque hellénistique ; enfin, aux temps postérieurs (ci-dessus).

Le progrès de la fortification s'établit par la comparaison des ancienne (fig. 6) et nouvelle porte (fig. 10-11). Pour l'inscription latine de la nouvelle porte, — et sur la reconstruction de la Voie sacrée à l'époque trajane (100 apr. J.-C.), — cf. fig. 13 et appendice épigraphique, p. 133 sqq. ; pour la « base archaïque », le lion et l'autel rond devant la Porte au lion, cf. p. 43 sqq. ; la porte elle-même est reconstruite, p. 52, fig. 30 et 31. — Les tours ont été très soigneusement relevées et étudiées. — Parmi les inscriptions (398-399 : funéraires), à noter celle de l'autel de Biarès (n° 400), épistate de la défense du Didymeion, et qui avait mis aussi en état les murs et tours du port fermé, à l'époque de la guerre de Rome contre Mithridate. Le n° 401 comporte une signature d'artiste : d'un Apollonidès, fils de Menéstratos (vers 200 av. J.-C.). Le graffito, aristophanesque et comminatoire, n° 406, qui a eu l'honneur d'être publié dans les *Comptes rendus de l'Académie de Berlin* en 1905, tend à prouver que les murs publics, dans l'antiquité, étaient à défendre comme de nos jours, et non pas seulement contre les ennemis de la cité. Ch. P.

Achille Vogliano, *Primo rapporto degli scavi nella zona di Mādinet Mādī* (Campagna inverno et primavera, 1935, XIII) [Pubblicazioni della R. Università di Milano], Milan, 1936, 88 p. in-4° et XVII pl. — L'an dernier nous avons signalé dans cette Revue[1] la découverte qui venait d'être faite à Mādinet Mādī dans le Fayoum, de nouveaux hymnes à Isis, datant de la fin de l'époque ptolémaïque. Avec une louable diligence, M. Achille Vogliano publie un rapport substantiel sur ses fouilles de 1935, qui se sont poursuivies cette année. Dans cette première campagne, on put dégager la partie antérieure d'un sanctuaire consacré à la déesse Hermouthis, identifiée à Isis, à son fils Anchoès (= le Vivant) et au dieu Soconopis : on mit au jour le portail, le vestibule, une voie processionnelle, décorée de sphinx et de lions couchés, enfin l'entrée de la cella. Les hymnes au nombre de quatre — comprenant au total cent quarante et un vers — sont gravés sur les pilastres d'entrée du vestibule. Ils ont pour auteur un certain Isidore, qui a puisé sa théologie dans des « écrits sacrés » et appris les mythes « de ceux qui les savent ». Certainement, il appartenait à la classe sacerdotale, et si ses essais poétiques n'enrichissent pas de nouveaux chefs-d'œuvre la littérature grecque, ils sont d'un grand intérêt pour l'étude des croyances qu'enseignait le clergé hellénisé de l'âge des Ptolémées. Isis est la créatrice du ciel et de la terre, la grande divinité que tous les peuples adorent sous des noms divers, celle qui provoque la fécondité de la nature et, suivant un motif traditionnel, on énumère tous les bienfaits dont elle a comblé le genre humain, on rapporte des détails de sa légende sacrée, on exalte la puissance de cette protectrice qui sauve ses fidèles dans tous les dangers, mais, fait caractéristique, on ne parle pas du salut qu'elle leur assure dans l'autre monde, ce qui dans les mystères de l'époque impériale deviendra sa fonction la plus haute.

Ces pièces de vers ont été éditées avec la perfection qu'on pouvait attendre d'un helléniste comme M. Vogliano, expert à déchiffrer et à restituer les fragments poétiques conservés par les papyrus. Un commentaire détaillé s'efforce d'élucider les difficultés d'interprétation qu'offrent ces poèmes sacrés qu'une heureuse fortune a préservés de toute mutilation. L'auteur n'a pas publié et éclairci avec moins de soin les autres dédicaces et graffites mis au jour dans le *temenos*[2] et même un lambeau de papyrus (reste d'un mime ?), qui y a été recueilli. Nous ne pouvons que souhaiter l'heureux achèvement de fouilles si parfaitement conduites, et la publication complète d'un temple qui a déjà accordé des révélations si précieuses aux savants qui n'ont pas dépassé son parvis. Franz CUMONT.

1. Cf. *Revue arch.*, 1935, II, p. 97-98.

2. Parmi les graffites, il en est un particulièrement intéressant (p. 56) : Ἡρώδης Διονυσίου ἱερόδουλος ἦλθον πρὸς τὴν κυρίαν Ἶσιν κ. τ. λ. Il aide à préciser le sens controversé de ἱερόδουλος (Otto, *Priester und Tempel*, I, p. 116 et pass. ; Wilcken, *U. P. Z.*, I, p. 46, 571, n. 35). Cet « hiérodule » n'est point un esclave sacré au sens juridique, mais au sens religieux ; celui qui s'est voué au service de la « Maîtresse », comme un chrétien s'appelle δοῦλος τοῦ θεοῦ (cf. nos *Relig. orientales*, p. 257, n. 56).

G. E. Rizzo, *Monumenti della pittura antica scoperti in Italia.* Gd in-4°. Roma, Istituto poligrafico dello Stato. — En 1935 ; Sez. III, 1, *La pittura ellenistico-romana :* un fascicule de XIII p. et 5 pl. *Prefazione* et *Le pitture della Casa del poeta tragico ;* un fascicule de XIII p. et 5 pl. : *Le pitture di natura morta.* En 1936 : *Roma,* fasc. I : *Le pitture della « Casa dei grifi » (Palatino),* 30 p. et 9 pl. dont 3 en couleurs ; *Roma,* fasc. I ; *Le pitture dell'Aula isiaca di Caligola (Palatino),* descritte da G. E. Rizzo (con note topografiche di A. Bartoli), 39 p. et 11 pl., dont 3 en couleurs. — En 1935, M. G. E. Rizzo a signé l'Introduction et présenté les prémices, — puis tout aussitôt la suite (1936) — d'un recueil fort important qu'entreprend à son instigation l'*Institut italien d'archéologie et d'histoire de l'art.* Il s'agit d'un *Corpus* des peintures antiques découvertes en Italie. Déjà, en 1927, l'auteur avait proposé à l'Institut romain d'exécuter cette grande œuvre, et il en avait tracé le plan. Diverses raisons financières ou autres avaient alors fait écarter un si vaste projet. Mais toutes les difficultés ont été levées grâce à la ténacité du promoteur de l'entreprise, et par la décision prise si généreusement à Rome, où l'*Istituto poligrafico dello Stato* s'est chargé d'exécuter avec toute la perfection désirable cette œuvre coûteuse et magnifique... Aurons-nous en France, quelque jour, à nous réjouir de pareil spectacle ? — Selon le programme tracé par M. E. Rizzo, le nouveau *Corpus* doit comprendre trois sections, où l'on verra groupées peu à peu : les peintures étrusques ; puis les peintures osques de Campanie ; et les peintures hellénistico-romaines (3e série), connues surtout jusqu'ici par Pompéi et les « villes du Vésuve ».

L'ordre suivi sera généralement topographique, de façon à ne pas séparer les documents. Seuls les petits tableaux détachés des murs, si souvent de provenance inconnue, seront groupés d'après leurs sujets, ce qui a été fait pour un des fascicules de présentation.

Les belles phototypies et trichromies qui ont été offertes les premières comme spécimens, accompagnées d'un commentaire où l'on retrouve les mérites éminents de l'auteur de la *Pittura ellenistica,* faisaient bien augurer de ce grand recueil, destiné à sauver d'un anéantissement hélas ! si rapide, tant d'œuvres fragiles. M. G. E. Rizzo a placé côte à côte (pour la *maison du Poète tragique,* et d'autres) des photographies prises avant 1870 et aujourd'hui. Comparaison, hélas ! aussi révélatrice que celle des moulages faits au Parthénon au temps de Lord Elgin avec les états actuels des marbres... On a beau se répéter le « *Debemur morti nos nostraque* », ce n'est point sans tristesse qu'on regardera, par exemple, dans le premier fascicule spécimen, les peintures de la maison d'Holconius Rufus (Jugement de Pâris, Hermaphrodite et Silène, etc.) ; elles sont presque perdues, dès maintenant. La Thémis chez Héphaistos de la Casa del Sirico, l'Apollon avec la Nymphe de la Casa dell'Camillo, ont le même sort. Pour la décoration si évanide de la Casa della Via Nolana, S. 623, je crois qu'on pourrait écarter l'interprétation « Augé et les Pasteurs » ; il s'agit, soit de Coroné même, soit d'une des aventures de ces naissances « naturelles », dont le folklore d'Arcadie est si prodigue (Atalante, la Nymphe de la fontaine « à la

Pie », etc.). Heureusement des aquarelles ont été çà et là exécutées, qui nous conservent une image *assez fidèle* du passé. C'est un des mérites de la publication d'avoir montré qu'elles doivent être utilisées et interprétées prudemment.

Pour le *triclinium* de la « Maison du Poète tragique », pour les natures mortes *(Stilleben)* le commentaire est celui qu'on pouvait attendre du maître le plus informé sur la peinture hellénistico-romaine ; les rapprochements multipliés avec la sculpture et la céramique seront des plus précieux. Les natures mortes, qui avaient déjà récemment aussi retenu l'attention d'un savant hollandais pour leurs correspondances avec l'art flamand du XVII^e^ s. (H. G. Beyen, *Über Stillleben aus Pompei u. Herculanum*, La Haye, 1928), composent ici une documentation dont le texte de M. G. E. Rizzo dégage avec art toute la valeur.

Les deux fascicules parus en 1936 passent encore en intérêt ces « prémices », destinés à faire apprécier la qualité et l'opportunité de la publication. Car ils apportent, l'un et l'autre, de l'inédit, étant consacrés à des édifices dont les vestiges avaient été exhumés sous le palais des Flaviens, au Palatin, mais restaient inconnus. — On voit revivre d'abord la « Maison des Griffons », improprement appelée parfois « de Catilina » ; rare témoignage sur l'architecture domestique et la décoration murale à Rome au II^e^ s. avant notre ère, dans les quartiers habités par cette aristocratie qui fournissait les chevaliers et sénateurs. Le décor concorde avec celui des demeures campaniennes, et c'est à Rome, le type le plus intact de ce qu'on a appelé, à Pompéi, le « deuxième style ».

L'autre ensemble étudié est celui des peintures d'une grande Aula reconnue sous la basilique du Palais de Domitien. On doit à M. G. E. Rizzo, — et la découverte n'intéresse pas seulement les historiens de l'art — cette constatation que *tous les motifs*, en apparence *décoratifs*, avaient été tirés là du domaine des cultes *isiaques*[1]. Quant à la persistance du polysymbolisme, et à l'introduction des religions étrangères à Rome, la constatation est capitale ; elle se vérifie sans conteste. Le dévot d'Isis qui avait fait réaliser cet aménagement dans le palais même des Césars ne peut être que Caligula ; nous connaissions ses tendances par l'Isieion du Champ-de-Mars.

Ch. P.

Africa romana (Istituto di Studi romani), Milan, U. Hoepli, 1935, 254 p., LVIII pl., in-8°. — Le Recueil de ces essais, — douze monographies qui sont des mises au point, plutôt que des exposés de recherches personnelles, — est consacré à l'histoire générale de l'Afrique romaine ; il vise à montrer ce que fut l'expansion romaine de ce côté, dès l'antiquité : des limites de la Maurétanie de Jugurtha, à celles non seulement de la Tripolitaine, mais de la Cyrénaïque et de l'Égypte. — Sujet de circonstance ! Et nous ne sommes pas surpris que le recueil ait reçu, en Italie, l'approbation officielle.

---

1. Pour le « prodige des aigles », cf. ci-dessus, *Rev. arch.*, p. 213.

Les questions abordées sont les suivantes : Fr. S. Grazioli : *Scipion l'Africain ;* Em. Ciaceri, *La conquête romaine de l'Afrique ;* Dom. Siliciani, *La guerre de Jugurtha ;* Arn. Momigliano, *Les royaumes indigènes de l'Afrique romaine ;* G. M. Columba, *Septime Sévère et les empereurs africains ;* P. Romanelli, *La conquête africaine de Justinien ;* C. Cecchelli, *Africa christiana ;* Fr. Arnaldi, *Vie littéraire et littérature païenne d'Afrique : Apulée ;* G. A. Amatucci, *Quelques traits de la littérature chrétienne d'Afrique ;* R. Paribeni, *L'Égypte romaine ;* P. Romanelli, *La Cyrénaïque romaine ;* G. Guidi, *Les monuments de la Tripolitaine romaine.*

Il suffit de cette nomenclature pour marquer l'importance de l'entreprise, où chacun a parlé à sa place et dit ce qu'il savait. L'unité de ton est donnée par un juste sentiment de la continuité de la puissance nationale, *romanità, italianità.* Quand on voit ce que les modernes d'Italie ont fait, au vrai, pour dégager, prolonger, protéger l'œuvre des « *majores* », on n'est pas tenté de critiquer ou de sourire devant le rappel d'une « providentielle mission ». Puisse notre patrimoine de gloire être par nous-mêmes si bien retenu, et entretenu !

C'est l'effort de l'archéologie, — de l'archéologie surtout italienne, mais la France a sa part — qui a permis ce monument d'érudition à la gloire de l'Afrique romaine. Les portraits présumés de Scipion l'Africain et d'Hannibal ouvrent le livre, face à face, imagerie symbolique. Partout des cartes de batailles. Il n'y a pas de portrait de Jugurtha, qui jugeait Rome « à vendre » ; il en a un de Marius, un autre de Sylla, son rival. On a reproduit au passage des inscriptions célèbres comme le Testament de Ptolémée Apion (Cyrène). P. 83, l'œuvre grandiose de Gsell est évoquée, et justement, à propos de l'histoire des royaumes indigènes, avec celle de Thieling, *Der Hellenismus in Kleinafrica,* 1911. Dès qu'on atteint l'âge des Sévères, les photographies documentaires de l'Égypte, de la Cyrénaïque, de la Tripolitaine (Leptis Magna, Sabratha), se multiplient ainsi que celles de Tunisie, d'Algérie ; et les monuments d'art chrétiens ne sont pas oubliés. On notera particulièrement, dans cette riche galerie d'art, le relief de Leptis Magna avec le Triomphe de l'Empereur (arc quadrifrontal des Sévères, pl. à la p. 182), les pilastres de Leptis Magna (Basilique, pl. II-III, p. 186), certains monuments de l'Égypte romaine (temples de Phylé, Kom-Ombo, Dendera ; forteresse Babylonia du Caire, p. 216 sqq.) ; la Victoire de Zauia-el-Beda (p. 224) a l'air d'être là pour dégager la leçon et apporter la palme attendue, bien méritée.

Ch. P.

Res gestae divi Augusti, texte établi et commenté par **J. Gagé,** dans les Publications de la Fac. des Lettres de l'Université de Strasbourg ; textes d'étude, 5 + 210 p., in-8°, et 4 pl. hors-texte, Paris, 1935. — Depuis qu'avait été publié le Monument dit d'Ancyre[1],

1. L'Institut d'art et d'archéologie de l'Université de Paris possède les origi-

par A. Mommsen (cf. Cagnat-Peltier, *Res gestae,* 1886), deux découvertes avaient, en Pisidie, renouvelé et précisé la documentation : il y a maintenant un « Monument d'Apollonie (de Pisidie) », texte grec ; et un « Monument d'Antioche », en latin. L'archétype commun était à Rome.

L'édition de M. J. Gagé, merveille de soin méthodique et de savoir, a utilisé les découvertes épigraphiques les plus récentes (1933) ; on nous donne ainsi un texte précieusement amélioré, la revision de l'inscription d'Ankara par M. W. Weber ayant été libéralement communiquée à l'auteur (notes complémentaires). — M. G. a distingué typographiquement les parties du texte — grec et latin, publiées face à face — qui sont anciennes (Ankara), ou nouvelles (Pisidie) ; et il nous fait clairement apercevoir les restitutions conjecturales.

Une introduction explique l'origine des *Res gestae,* le plan et la genèse de l'œuvre, sa destination et son genre littéraire, sa valeur historique et son influence, les principes suivis pour l'établissement du texte ; une bibliographie, un appendice concernent le « Calendrier d'Auguste », anniversaires sacrés du principat ; le travail dresse, d'après les *Fastes* de l'époque, la liste des grandes dates commémorées par le régime augustéen. Ch. P.

Augustus and the reconstruction of Roman government and society, by **Alban Dewes Winspear,** M. A. (Oxon) and **Lenore Kramp Geweke,** Ph. D. (Wis). University of Wisconsin studies in the Social sciences and History, n° 24, Madison (Wis.), 1935, grand in-8°, de 317 p. — Ce volume a pour objet de nous donner un aperçu sur l'œuvre d'Auguste et ses premières conséquences. Après une brève introduction consacrée au déclin de la République, l'auteur envisage successivement les innovations politiques de l'Empereur, ses mesures économiques et sociales, puis la réorganisation de l'Empire. On n'a naturellement pas cherché à apporter des vues nouvelles sur un aussi vaste thème. Comme l'auteur le dit lui-même, il est redevable pour le fond de son livre à Mommsen, Madvig, Marquardt, Hirschfeld et Rostovzeff. Il faut louer la parfaite clarté de cet exposé, le souci qu'il montre d'éclairer par l'épigraphie les données de l'histoire. Cependant, on regrettera qu'il ne se soit pas affranchi davantage de ses sources, qu'on se soit souvent borné, sur les points controversés, à énumérer et à tâcher de concilier les thèses en présence. On souhaiterait de voir mieux dépeint l'état moral du monde romain au 1er siècle : les questions religieuses et intellectuelles sont trop effacées derrière les questions économiques. (Un mouvement aussi important que le néo-pythagorisme n'est pas mentionné.) On pourrait relever quelques affirmations un peu trop dogmatiques : Sylla interprété comme un sénatorien ardent (p. 26) ; César comme un représentant de la ten-

---

naux des dessins de E. Guillaume (Augusteum d'Ancyre), don généreux de Mme Lami, sa fille.

dance démocratique. Enfin le livre gagnerait à être allégé de fréquentes répétitions et d'un bon nombre de fautes d'impression qui affectent surtout les citations françaises. Il n'en reste pas moins un résumé commode et dans l'ensemble exact. G.-Ch. PICARD.

Charlotte E. Goodfellow, *Roman Citizenship. A study of its territorial and numerical expansion from the earliest times to the death of Augustus.* Lancaster Press, Inc., Lancaster, Pd., 1935, petit in-8°, 124 p. — Le but de ce travail, thèse complémentaire du Collège de Bryn Maur, est, d'après l'auteur, double. Il s'agissait d'étudier le développement continu du droit de cité romaine et les moyens qui ont permis ce développement, puis de noter l'évolution dans la conception de ce droit entre le IIIe s. av. J.-C. et le Ier siècle de notre ère. L'auteur résume d'abord les étapes de la romanisation de l'Italie, en complétant cette étude par celle des chiffres des différents *census*. Elle insiste particulièrement sur le rôle des *imperatores* républicains ; étudiant ensuite la romanisation des provinces, elle met en valeur l'influence exercée par les *negotiatores*, la romanisation par l'armée, les colonies et municipes hors d'Italie, et enfin le don de la cité romaine à des particuliers. Le dernier chapitre est consacré aux affranchissements. Au sujet de l'évolution de la notion du droit de citoyen romain, l'auteur montre comment l'élargissement des idées a permis de cumuler ce droit avec celui de citoyen d'un municipe. Dans l'ensemble, l'ouvrage est un résumé clair, sans originalité. G.-Ch. PICARD.

P. Graindor, *Athènes sous Hadrien*, Le Caire, Imprimerie nationale, Boulac, 1934, in-8° de x + 317 p., avec 27 fig. sur 16 pl. hors-texte. — L'auteur nous avait successivement donné une *Athènes sous Auguste* et une *Athènes de Tibère à Trajan* (Le Caire, Misr, 1927 et 1931, fasc. I et 8 du *Rec. de Travaux* de la *Fac. des Lettres du Caire*). Avec ce volume, il prolonge l'histoire de la capitale hellénique aux temps de celui qu'on appela, pour son attachement à l'hellénisme, un *Graeculus*. — La piété érudite d'Hadrien envers la civilisation grecque, éternelle nourricière d'hommes, n'a pas profité qu'à Athènes ; mais là même, on en peut trouver de nombreuses traces, que l'exploration américaine, à travers les quartiers de l'Agora, rend de plus en plus vivantes ; M. P. Graindor a suivi les travaux les plus récents.

L'ordre est le même ici que pour les précédents volumes. L'auteur, après une introduction, dresse une bibliographie (le livre de Miss J. M. C. Toynbee, *The hadrianic School*, avait paru dans le même moment ; il n'a pu être inscrit au chapitre des arts). Est étudiée d'abord l'Athènes de 117 à 125, lors de la première visite de l'empereur ; Hadrien a fait en Attique un deuxième et un troisième séjours, commentés à la suite. Le ch. III concerne les étrangers à Athènes ; le ch. IV, les institutions politiques ; le ch. V, les antiquités religieuses. M. P. Graindor évoque ensuite, finement et avec une savoureuse documentation (cf. p. 194 : banquet chez Scam(b)ônidès), le milieu

athénien, sa culture à l'époque hadrienne, les lettres et les arts encore florissants. Des figures, un index, et une table des inscriptions mises en œuvre rendent l'ouvrage aussi utile qu'attrayant, d'un bout à l'autre.

On notera, p. 33-34, n. 5 de la p. 33, la discussion relative à la mention d'un Olympieion ἐν Δήλῳ ; quoiqu'on pense, les corrections de ce texte sont hypothétiques, et il se pourrait en effet qu'il y ait eu un lieu-dit *Délion*, à Athènes du côté de l'Ilissos. — Quant à ce qu'Hadrien a pu faire à Délos, nous ne le savons guère ; mais il serait imprudent de nier toute vie dans l'île sacrée à l'époque antonine : H. Henne a récemment signalé, d'après un papyrus, la longue persistance de fêtes déliennes (cf. ici, p. 135 sqq.). Pour le serpent amené de l'Inde, dans l'Olympieion (p. 49, et p. 141, n. 4), je me sépare de M. P. Graindor, qui conteste l'association avec le « serpent d'Erechthée » ; tout au moins, le souvenir de l'Erechtheion doit être évoqué légitimement, car c'est dans la crypte de *Zeus Hypatos*, sous le porche Nord de l'édifice, que le serpent fétiche de la citadelle athénienne avait son repaire (avec entrée secrète dans la *cella* même) : c'est là qu'on lui jetait, par l'ouverture de l'autel du sacrificateur (θυηχόος), les gâteaux sacrés *(The Erechtheum*, 1927 ; Ch. Picard, *Acropole, Erechtheion) ;* ce qui explique l'importation — *archaïsante !* — du nouveau serpent indien dans l'Olympieion à l'époque d'Hadrien (sur le mouvement religieux archaïsant à cette époque, cf. les dédicaces visées ici dans la n. 2 de la p. 50, p. 51 ; et ch. V, p. 147). P. 57, M. P. Graindor mentionne la découverte d'une statue d'Hadrien, trouvée près de celle de Zeus Eleutherios, et, comme l'avait dit Pausanias, dans les parages mêmes de la *Stoa Basileios* : répétons qu'on a eu tort de chercher (cf. encore *REG.*, 1936, p. 140-141), en dehors de la Stoa Basileios, un autre Portique dit *de Zeus Eleutherios*, dont Pausanias n'a jamais parlé. — P. 68-69, M. P. Graindor pense que, lors de l'érection de la statue d'Hadrien consacrée par les Thasiens dans l'Olympieion, c'est un sculpteur thasien, Xénophantos, fils de Charès (*IG*, III, 476), qui serait venu comme πρεσβευτής et τεχνείτης à la fois. Si M. P. Graindor a raison, on retiendra ce nom d'artiste, au compte de l'île, où l'on a de la sculpture hadrianesque (pour Thrasôn ? de Pellène, cf. E. Lœvy, *I. gr. Bildh.*, 406, 412 ?). — Sur le héros *Epitégios*, protecteur, non des toits (p. 143), mais des charpentes, comme les Dioscures, cf. *RHR.*, CIX, 1934, 2, p. 73 sqq. L'énigme du ἱερεὺς λιθοφόρος n'a pas été complètement résolue, même après l'inscription d'Éleusis (cf. P. Roussel, *Mél. Bidez) ;* mais M. P. Graindor a raison d'y voir sans doute le porteur d'une pierre sacrée. Il eût fallu mentionner pour *I. G.*, III, 702, E. Lœwy, *I. gr. Bildh.*, 456 : le personnage, contemporain de Commode, avait eu sa statue par Atticos Eudoxou, de Sphettos, artiste attique du temps des Antonins, dont l'existence eût été notable. — P. 148, n. 1, faut-il agréer l'équivalence παραπαίζοντι = μαινομένῳ ? Et n'est-il pas question plutôt des jeux du jeune dieu, de son cortège ? — L'étude du calendrier mentionné aux p. 148 sqq. est instructive et bien conduite. L'auteur l'a daté, semble-t-il, correctement. — On notera les sacrifices avec offrande d'un πόπανον δωδεκόν-

φαλον, donc en forme de *kernos* à douze cavités, avec parfois « omphalos » central en relief : ces sacrifices reviennent spécialement aux divinités d'Éleusis, mais aussi, du temps d'Hadrien, à d'autres, notamment à Poseidon, aux Vents (associés dès l'époque primitive dans le *Pherephrattion* de l'Agora d'Athènes), à Héraclès et au héros Θεῖος (p. 158). — L'archaïsme ne s'est nulle part mieux traduit que dans les arts sous Hadrien ; il y a eu de l'archaïsme architectural (p. 215) ; surtout, la sculpture a été volontiers (p. 253 sqq.) imitatrice du passé. Les pages consacrées à l'étude de cette production (l'auteur est un spécialiste de l'iconographie attique à l'époque impériale) apportent bien des éléments nouveaux. Je me sépare de M. P. Graindor pour la date donnée aux bas-reliefs du théâtre, dits du *Bêma* de l'archonte Phaidros (p. 254, n. 3), et pour l'interprétation des symboles principaux de la cuirasse de l'empereur Hadrien (où je ne crois pas qu'il y ait eu la juxtaposition des deux capitales personnifiées : la déesse montée sur la Louve est *Roma* même, mais sous les traits et avec les symboles d'Athéna. — Pour les reliefs dits du *Bêma*, il me paraît impossible de ne pas leur attribuer une date antérieure au siège de Sylla. Toute cette figuration reste dans le style des reliefs pittoresques (représentation des colonnes du Parthénon derrière Dionysos : Ch. Picard, *L'Acropole, Le versant Sud*). — On ne voit nullement la possibilité de reconnaître Antinoos — l'attribut étant *certainement* une massue ! — dans le personnage qu'encadrent les deux déesses sur la plaque du triomphe de Dionysos. C'est bien un Thésée, seul à sa place dans la ville dont il avait assuré la gloire ; et il n'est pas exact que sa taille soit moindre que celle des personnages environnants. M. P. Graindor a raison de reconnaître que d'autres plaques (quatre, dit-il), manquent maintenant à la série[1]. Ch. P.

R. H. Mac Dodwell, *Stamped and inscribed objects from Seleucia on the Tigris.* Ann Arbor, University of Michigan Press, 1935 ; gd in-8°, XVIII-272 p., 6 pl. — Pendant cinq campagnes, de 1927-1928 à 1931-1932, une mission américaine importante — organisée par l'Université de Michigan, par le Musée d'art de Toledo, par le Cleveland Museum agissant en commun — a fouillé sur la rive droite du Tigre à Tell Umar, les ruines de Séleucie-la-Grande, capitale hellénistique de l'Extrême-Orient. — Dans un même îlot de 2.800 m², occupé par un seul bâtiment, peut-être familial, refait quatre fois de l'époque séleucide (300-140 av. J.-C.) à l'époque parthe (trois couches, de 140 av. J.-C. à 200 après)[2], on a trouvé un grand nombre d'objets, dont certains, en série, viennent d'être présentés à part. — Ils complètent précieusement les collections d'Ourouk.

---

1. Les fautes d'impression sont assez nombreuses, ce qu'expliquent assez les conditions de préparation du livre.

2. 80 % des bulles en proviennent. La première pièce où furent faites les découvertes (archives A), a été en usage de 294 à 141 environ ; la seconde (archives B), de 188 à 150, semble-t-il.

La publication des *bulles* administratives séleucides a paru la première, grâce à M. R. H. Mac Dodwell. Ces empreintes de sceaux sur ampoules de terre-cuite, — cachets jadis attachés à des documents publics, — constituent une série précieuse et bien datée d'inscriptions grecques, dont M. M. Rostovzeff (*Yale Classical Studies*, III, 1932, p. 1-114) avait déjà souligné l'intérêt ; il y a là certains éléments d'une étude concernant surtout l'administration séleucide, qu'on peut espérer, de plus en plus, voir bientôt constituée synthétiquement[1]. M. R. H. Mac Dodwell a repris l'étude, en s'appuyant sur les circonstances des découvertes de Séleucie pour proposer à l'occasion des solutions et des dates personnelles. Après le classement des 203 *bulles* proprement dites — qui gaînaient le document ou s'attachaient à un étui (p. 15-24, p. 36-126), — sont inventoriées les *token-sealing* (tessères), divers moulages d'argile de monnaies séleucides, ayant servi aussi de bons ou billets, enfin les monogrammes sur poteries, poinçons publics apposés sur des vases-mesures.

De nombreux timbres amphoriques trouvés à Séleucie sont rhodiens. Si ce fait avait été mieux reconnu, l'auteur de la publication eût pu retrouver, et dater au besoin, les éponymes qui y figurent : d'après les textes de Martin P. Nilsson et de Hiller von Gœrtringen (*RE.*, *Rhodos*, col. 834 sqq.). Les amphores estampillées sont de la fin du IIIe s. et du début du IIe, dans le temps où Séleucos III favorisa surtout le commerce rhodien.

On regrettera un peu le système des numéros partout employés, qui ne facilitent pas assez les recherches. Les planches photographiques ne sont pas toujours distinctes ; elles auraient pu être accompagnées de dessins au trait. Après les objets des fouilles, l'auteur a étudié un fragment d'inscription déjà signalé à la fin d'une étude relative au culte des Séleucides (M. Rostovtzeff, *JHS.*, LV, 1935, p. 66, *addendum*). Il semble qu'il s'agisse là d'une liste de fonctionnaires, où l'on reconnaît la mention des ἱερομνήμονες, d'un agonothète et d'un ταμίας. La plaque (qui n'était certainement pas une architrave : *sic*, Rostovtzeff) est à mon sens trop incomplète pour permettre des conclusions sur l'origine de la datation des actes publics par les prêtres des rois, et sur l'organisation du culte des Séleucides.

Les cachets des colons de Séleucie du Tigre prouvent que la population locale comprenait, là aussi, de nombreux Grecs et Macédoniens ; ces gens étaient dans l'ensemble de condition et de culture assez modestes ; mais ils ont su maintenir leur indépendance ethnique, comme l'on voit, pendant le temps où leur histoire se laisse suivre. Nous nous instruisons surtout sur l'organisation fiscale de la capitale hellénistique : elle semble avoir été constituée essentiellement dès les premiers règnes ; l'enregistrement pour la vente soumise à l'impôt (καταγραφή), qui n'apparaît jusqu'ici en Égypte qu'après 198/197,

1. 2 bulles seulement viennent du niveau parthe ; 16 semblent des IIIe et IIe siècles av. J.-C. (d'après les figurations). L'administration séleucide remontait aux premiers règnes, déjà, de la dynastie.

paraît déjà en usage sous Antiochos I (p. 42, p. 146-147). Y avait-il des bénéficiaires de l'exemption d'impôt, des ἀτελείς, dans la grande *insula* fouillée par la mission américaine ? M. R. H. M. Dodwell l'a supposé, d'après certaines formules rencontrées dans les archives B seulement (188-150) ; et il pense que ces négociants auraient avancé de l'argent à Antiochos III, après sa défaite de Magnésie. Mais il y a bien quelque hardiesse à décider ainsi, selon M. M. Rostovtzeff qui est bon juge (*JHS.*, LV, 1935, p. 251-252). Ch. P.

R. H. Mac Dodwell, *Coins from Seleucia on the Tigris.* Ann Arbor, University of Michigan Press, 1935 ; gr. in-8° de XIV + 248 p., avec VI pl. — M. R. H. Mac Dodwell a consacré un volume à part aux monnaies séleucides et parthes trouvées à Tell Umar, sur le site de l'ancienne Séleucie du Tigre. Elles correspondent aussi respectivement aux périodes de 300-140, et 140 av. J.-C. à 200 après (ci-dessus, p. 243). — Pendant cinq siècles, la grande capitale hellénistique a frappé monnaie. La persistance des éléments grecs dans la civilisation locale s'illustre ici d'exemples remarquables.

La première partie concerne les monnaies des Séleucides (65 pièces) : d'Alexandre le Grand au second règne de Démétrius II (321 à 126 av. J.-C.) ; un commentaire et des conclusions sont donnés au sujet de ces pièces. On remarquera que sous Alexandre Balas par exemple, — de 152 à 144 av. J.-C., par conséquent, — on frappait encore des bronzes imités des pièces d'or d'Alexandre (n° 60), avec la tête d'Alexandre à l'avers, et un Zeus Olympios, dérivé du type olympique au revers. Or ce Zeus se retrouvera en 159 apr. J.-C. sur un des trois reliefs du temple du *fondouk* palmyrénien à Doura (M. Rostovtzeff, *CRAI.*, 1935, p. 290 sqq. ; cf. p. 295, fig. 2) ; et il est couronné là par un personnage divinisé, en costume militaire hellénistique, qui est appelé Seleucos Nicatôr.

Au temps séleucide, les dates n'étaient pas inscrites ; plus tard, la fabrique parthe a indiqué pour chaque émission l'année et même le mois. Dans la seconde partie, M. R. H. Mac Dodwell examine successivement le monnayage royal et le monnayage autonome, classé d'après les symboles (grecs) ; il groupe ensuite des remarques sur les 82 pièces étudiées, puis sur le calendrier employé (cf. *REG.*, XLVIII, 1935, p. 598 : réserves) ; sur les limites d'extension, de circulation des monnaies parthes (ch. VI). Le ch. VII contient diverses observations historiques d'un caractère général, concernant les événements d'Asie entre le règne de Mithridate Ier et celui d'Orodès II (141 à 38 av. J.-C.) ; il est traité du rôle de Séleucie pendant la dynastie parthe, des campagnes romaines qui ont amené le déclin de cet empire oriental. Une liste des rois parthes est donnée en annexe (p. 237).

On consultera à la fin des *Indices* soignés, concernant les types, les symboles, les formes variées des caractères grecs ; pour les monogrammes, cf. pl. I. Ch. P.

M. I. Rostovtzeff, *Dura and the problem of Parthian art,* extrait de *Yale classical Studies,* V, 1935, p. 157-303, in-8°, 85 fig. sur 32 pl. —

Ce grand mémoire, paru dans les *Etudes* de l'Université de Yale (sous la direction de M. Austin M. Harmon), — à côté d'autres intéressantes notes et publications[1] — ne peut guère être appelé un article ; c'est tout un traité ! Et ce traité n'est-il vraiment qu'un livre ? Je serais tenté de l'appeler surtout un plaidoyer. Nous manquions d'une *Défense et illustration de l'art parthe.* C'est un maître de l'archéologie russe, réfugié en Amérique, qui nous l'envoie. — Personne, autre que lui, n'aurait pu l'écrire : tant il y fallait une sûre connaissance de l'orientalisme d'Asie, domaine propre à l'auteur, de la Russie à l'Inde ! On louera très volontiers ici science et ardeur, documentation figurée et art de l'exposition ; par-dessus tout, l'aisance si enthousiaste avec laquelle des faits multiples et des idées, fécondes, sont distribués pour forcer la conviction[2].

M. Rostovtzeff résume d'abord, après quelques généralités riches en intérêt, toute l'histoire de Doura et celle de l'exploration archéologique qui nous l'a rendue. Fondée par les Séleucides, la ville-forteresse resta macédonienne, comme on sait, de 280 av. J.-C. à 80 ou 50 av. J.-C. ; les Parthes-Arsacides y ont ensuite dominé, sans que ce soit de façon continue, de 50 av. J. C. à 114 de notre ère, puis après 160 : mais la dernière période devient sassanide, donc non parthe : les éléments iraniens apparentés sur place ayant été en lutte entre eux[3].

On voit que, pour une durée de six siècles, l'occupation proprement *parthe* ne représente pas, à beaucoup près, l'essentiel, chronologiquement. Et il semblerait permis de retenir que Doura s'est plus souvent trouvée dans la mouvance des civilisations hellénistiques et romaines, comme Palmyre, « reine du désert ». Avouons-le : ni l'examen des ruines, ni l'étude des objets essentiels qu'elles ont fourni ne pourront paraître beaucoup contredire à telle constatation. Une Doura hellénistico-latine *très importante* équilibre assez facilement, pour tout esprit impartial, la Doura des Parthes. Qu'on examine le tracé de la ville, en « damier »[4], la fortification, le plan des maisons et des temples, le nom des dieux et leur culte, le matériel des lieux-saints, sculpture et peinture, le monnayage[5] : que pourrait-on invoquer utilement pour diminuer l'importance de l'apport des Séleucides ? Il ne s'agit pas, bien entendu, de récuser certains mélanges orientaux, — techniques, rites, usages

---

1. De M. Clarence W. Mendell : *La composition dramatique dans les Annales de Tacite ;* de M. D. E. V. Wormell, *La tradition littéraire sur Hermias d'Atarné;* de MM. A. R. Bellinger et C. Bradford Welles, *Un contrat de vente du IIIe s. à Edesse en Osrhoène.*

2. On regrette un peu l'absence d'un index pour un travail si touffu.

3. Il sera peut-être permis de penser, que pour les besoins de la démonstration, l'auteur a un peu trop voilé parfois les différences entre les Parthes et les Iraniens Sassanides.

4. Le plan aurait dû être reproduit : il n'est ni parthe, ni d'inspiration parthe ; on comparerait les résultats obtenus à Séleucie du Tigre : cf. p. 243 sqq.

5. A Doura, il y a sensiblement moins de monnaies parthes qu'à Séleucie du Tigre ; car les publications de M. A. R. Bellinger ont fait constater la prédominance des monnaies romaines, puis celle du monnayage séleucide : la rareté des pièces parthes, à Doura, semble vraiment typique.

de la vie — qui se laissent constater. Les relations caravanières avec Palmyre ont, en particulier, développé tout un « aspect » de *civilisation du désert*, que nul ne sera disposé à méconnaître. M. I. Rostovtzeff était libre de vouloir tirer parti — très habilement — des fouilles de Doura pour réhabiliter l'art parthe[1], qu'on aurait selon lui indignement traité jusqu'ici d'art « nomadique » et barbare, en le sacrifiant au prestige classique de l'art gréco-latin. Forme neuve d'une vieille querelle, dira-t-on ; car l'on sait que notre époque est volontiers barbarophile, comme elle est, hélas ! trop « rousseauiste », fort disposée ainsi à récuser les idéaux classiques.

Mais examinons méthodes et résultats. On ne verrait pas ici — tels les Parthes eux-mêmes, descendus autrefois des steppes d'Asie au galop de leurs maigres coursiers, lance en arrêt et arc en mains ! — l'auteur foncer droit pour assaillir la vieille machinerie historique gréco-latine... Une fougue qui force le respect, sinon l'adhésion, est partout dans le livre ; du moins, elle s'y enveloppe d'habileté ! Autour de Doura, qui est le centre du tableau, l'auteur a convoqué le ban et l'arrière-ban des Asiatiques : ceux non seulement des satrapies parthes, mais des contrées iranisées (Mésopotamie, Babylonie, Seistan actuel, royaumes sarmates et colonies (grecques !) du Pont-Euxin, du Pont, de la Cappadoce.

De l'Euphrate à Palmyre, c'est comme une grande « descente » iranienne, nous permettant de voir relever çà et là tout ce qui a pu être rencontré d'influences *orientales*, jusque sur les masques et idoles trouvés en Babylonie, les os sculptés[2], les sarcophages en terre-cuite vernissée et en forme de « sabot[3] » ; sur les fresques palmyréniennes, bien entendu, et même sur les premières peintures bouddhiques. Il ne suffit pas d'ailleurs à M. M. R. d'esquisser dans l'ensemble l'histoire de tels apports ; pour chaque document, on devrait pouvoir, selon lui, l'*aspect grec et local une fois éliminés*, retrouver des caractères parthes.

La démonstration gagne souvent et perd parfois à cette passion des rapprochements, qui l'anime et l'élargit... un peu trop. On admirera l'érudition accumulée, dans un sujet si neuf, la conscience avec laquelle maints arguments, souvent inédits, ont été quêtés avec acharnement, dirait-on, sur tous les terrains et dans les recoins de maints musées[4].

---

1. Cf. l'esquisse intitulée *The Parthian Empire and its art*. L'art arsacide prolongerait l'art officiel des Achiménides, produisant de véritables chefs-d'œuvre comme les reliefs de Tengh-y-Saulek, de Sarpul et de Bistun (p. 171-174), les monnaies d'Artaban III et de Pacorus II, représentant l'investiture donnée au roi (p. 175).

2. Ceux d'Olbia (p. 190-192) sont-ils sassanides... ou alexandrins ?

3. Mais on n'en a pas trouvé à Doura ; les exemplaires reproduits, fig. 29-30, sont de Mésopotamie.

4. M. I. Rostowtzeff pose toute la question des origines et du développement de l'art de la Haute-Syrie à l'époque gréco-romaine. Les monuments de la Russie méridionale, qui lui sont familiers, lui fournissent en particulier beaucoup d'arguments « iraniens » (?). Il reste permis de penser que la part grecque eût pu être çà ou là réservée (cf. pour le relief, fig. 65, de Dascylion (?), ci-après). Les inédits viennent des Musées de Damas, du Louvre, de New-York et d'Yale (cf. fig. 34,

Mais on aura, à l'occasion, l'impression de rapprochements sollicités, ou de « démonstrations » trop ingénieuses pour n'être pas équivoques. Ceux qui, avec sagesse, ont aussi protesté en général contre l'usage abusif de la thèse des *influences*, — en faisant constater qu'il y a eu partout dans les arts, en tous temps, certaines rencontres spontanées, — resteront peut-être en défiance ici contre l'ampleur excessive des « parallèles » qu'on leur propose, et qui rejoindraient l'Extrême-Orient à l'ultima Thulé, la Chine aux pays celtes, l'art hittite à l'art mérovingien[1].

Voici quelques exemples de rapprochements qui pourront paraître tendancieux. L'auteur a consacré d'excellentes pages à l'étude du renouvellement qui paraît bien s'être fait, vers la fin de l'époque hellénistique, dans l'ancien « style animal » : style alors revivifié par l'esprit ornemaniste et l'association de la présence humaine. Mais est-il sûr que les *graffiti* et *dipinti* de Doura, tracés si vite aux murs de plâtre par des oisifs profanes, — dûs à la main inhabile des archers ou cavaliers parthes désœuvrés, vers la fin du IIe siècle, ou le début du IIIe s. de notre ère, — autorisaient de nouveau (p. 288 sqq.) à parler de la « migration » (?) du *galop volant*, entre la Crète et la Chine, grâce à l'intermédiaire des Perses, des Syro-Hittites et des Babyloniens ? Vieille théorie, au sujet de laquelle l'auteur aurait pu multiplier les points d'interrogation ! La méthode est d'ailleurs dangereuse : ne va-t-on pas un jour aller chercher des rapports entre les graffites de Doura et les pétroglyphes de Suède ou du pays des Garamantes ?

Un art proprement *parthe* de la cité, du palais[2] et du temple, voire de la maison même, m'apparaît difficilement à Doura. Certaines comparaisons invoquées sont trop ingénieuses. M. I. R. reproduit comme provenant de l'ancienne Dascylion (cela n'est qu'une hypothèse), un relief d'Erghili (fig. 65), publié par Th. Macridy comme gréco-perse. Mais il est, semble-t-il, du début du Ve s., av. J.-C., et s'explique entièrement par des influences *macédoniennes*. La scène de chasse vient « en tête » de celles, multiples, du Cavalier thrace (région thraco-macédonienne : cf. le relief d'Abdère à Sofia) ; il ne manque ni le serviteur aux deux lances, ni l'arbre, ni le sanglier, ni les chiens[3] : *aucun rapport avec l'art parthe*, non plus, de la scène figurée en dessous, et qui est à comparer seulement aux banquets thasiens ; si M. I. R. avait reproduit, pour Erghili encore, le Sacrifice à la niche (une niche « thasienne ») et la procession[4], l'affinité grecque eût apparu : elle

---

41, 43, 45, 47, 52 : celle-ci de Hadda en Afghanistan : scène de sacrifice) : certains dessins (fig. 57, p. 249-252) donnent des représentations précieuses (sacrifice à Iarhibôl, notemment).

1. Tendance trop à la mode (cf. ci-après, p. 250, n. 1).

2. On voit au palais d'Hatra (Ier siècle de notre ère) d'indéniables influences de la construction hellénique.

3. La thèse de l'auteur sur les origines du héros cavalier, p. 209-210, n. 64, ne ralliera pas tous les suffrages ; de même celle, p. 238, sur les origines de la frontalité.

4. Ch. Picard, *Man. arch. gr., sculpture*, t. I, fig. 115 et 116.

explique aussi assez les peintures de Panticapée (fig. 66). Les Parthes n'ont fait que déformer cela... et le reste.

On hésitera à comparer les têtes d'Hadad et d'Aphlad (Doura), avec les reliefs rupestres du Nemroud Dagh ou les effigies des princes parthes sur les monnaies (p. 24). On hésitera à croire que les briques peintes de Doura (fig. 32), avec leurs symboles et leurs inscriptions pareillement *grecs*, aient pu marquer tant l'influence parthe : la comparaison faite avec les peintures de Pompéi (32 *a*) dénonce l'origine commune : ces πίνακες ὀροφικοί dont Pline attribuait l'invention à Pausias, et qu'on connaît aussi à Délos ; l'exportation alexandrine les a répandus dans les sites du désert. J'avouerais encore ne pas voir un rapport net entre l'effigie d'Aphlad et le bronze de guerrier cuirassé du Louvre, p. 234 et fig. 46. — Etc... !

Résumons les conclusions de l'auteur, après avoir indiqué ainsi pourquoi elles susciteront quelques réserves. Ce grand plaidoyer pour l'art *oriental* aboutit à des voies larges et à de belles constructions de l'esprit. Doura, Palmyre[1], viennent ici témoigner en faveur de l'art iranien. Au Ier s. de notre ère, cet art aurait eu, grâce aux succès de l'empire parthe, un développement renforcé, avec les moyens d'équilibrer (?) la renaissance hellénisante, déterminée à Rome à la fin du règne de Trajan et sous les Antonins[2].

M. I. R. attribue une origine orientale à la transformation du « style animal », vers la fin de l'époque hellénistique. Les Parthes auraient résisté à l'hellénisme, tandis que les nomades d'Asie, Iraniens ou non, auraient parallèlement aidé à ce changement d'art (trouvailles des tombes sarmates, parures de Sibérie, Mongolie, Altaï). L'art iranien aurait ainsi influencé toute la région entre Panticapée et le Gandhara, créant (p. 298) les prémices de ce style polychrome « qui fut LE style monumental de l'Europe centrale et occidentale durant des siècles, le style gothique ou mérovingien ».

On sait qu'on a trouvé à Doura une curieuse synagogue à peintures et aussi une chapelle chrétienne importante pour sa décoration. — M. I. R. pense que l'art parthe de Mésopotamie a renouvelé à l'époque romaine les traditions babylonienne, syro-hittite et hellénistique ; c'est lui qui, partout, aurait communiqué de la fraîcheur, de la spontanéité ; ses « esquisses » auraient fait prévaloir les effets linéaires, dans l'ornementation en surface, de tout temps chère aux Orientaux ; l'esprit « nomadique » aurait d'autre part développé l'observation ethnique et le vérisme, négligé chez les Sémites. Ainsi il aurait, sinon fait triompher, du moins pu développer, en Occident, dans l'art latin impérial, les tendances au réalisme, à la schématisation, à la frontalité. De l'art romain, tout cela serait passé dans le byzantinisme et l'art

---

1. Pour les fresques du temple de Bel à Palmyre, où les influences alexandrines sont importantes, cf. mes observations : *Gaz. B.-Arts*, avril 1935.

2. Est-il exact de dire que Doura n'en porte pas trace ? Et l'Aphrodite à la tortue ?

chrétien du haut Moyen âge[1]. Résultat : impossible d'expliquer les origines de l'art médiéval en Occident sans tenir compte de l'élément parthe...

Soit ; mais n'oublions pas trop que les Parthes ont plus détruit que fondé. Cette magnifique « apologie » devra amener à étudier équitablement leur art, mais non pas à en oublier les conditions. Errantes étaient les hordes qui se sont emparées, un jour, de Doura ; leur trace dans la citadelle macédonienne de l'Euphrate est ruineuse (ils détruisaient les fortifications et machines dont ils s'étaient emparés !) ; leurs *graffiti* (*qui représentent surtout leurs instincts d'art,* ne l'oublions pas !) furent négligents autant que ...guerriers. Ces conquérants, ces chasseurs du désert n'avaient point, semble-t-il, le don d'une spiritualité profonde. Est-il nécessaire de redire ici que, quoi qu'on pense, les races humaines ne naissent point toutes égales pour l'aptitude aux arts, et même à la civilisation ? Qui sait si, sans le « poison » de la civilisation gréco-latine des villes, les Parthes nous auraient laissé même des *graffiti ?* Ch. P.

B. Hougen, *Snartemofunnene. Studier i folkevandringstidens ornamentikk og tekstilhistorie.* Norske oldfunn, t. VII ; Oslo, A. W. Broggers, 1935, 122 p. avec 18 pl., 22 fig. et 1 carte. — Ce mémoire, qu'accompagne un résumé en langue allemande, traite des découvertes faites, entre 1847 et 1933, sur l'emplacement de la ferme de Snartemo, dans le Sud-Ouest de la Norvège. Cinq tombeaux, de l'époque des grandes invasions, ont été mis au jour. Deux d'entre eux ont donné un riche mobilier ; les pièces les plus curieuses sont les vêtements dont le squelette était encore revêtu. M. Hougen a étudié la nature des tissus et s'est efforcé de déterminer les différences ou les rapports de cette catégorie d'étoffes avec celles appartenant à l'âge du Bronze scandinave, mais il ne semble pas que les documents permettent des conclusions très précises. Vers le IVe siècle, on trouve des tissus lamés dont l'évolution paraît tendre vers une grande simplicité. Aux temps des invasions, le décor à bandes se complique dans la catégorie des tissus plaqués. Il faut avouer que notre connaissance de l'industrie textile de l'antiquité est encore très imprécise.

Quant aux autres mobiliers, ils témoignent de rapports assez étroits avec la Belgique, la France et l'Allemagne méridionale.

R. L.

T. J. Arne, *Das Bootgräberfeld von Tuna in Alsike, Uppland.* Kungl. vitterhets historie och antikvitets Akademien, 1934 ; gr. in-4° de 75 p., avec 32 pl., 17 fig. et 1 carte. — Un nouvel ensemble

---

1. Cf. Baltrušaitis, *Art sumérien et art roman,* et les objections faites ici-même, 1935, II, p. 191 sqq. Le même auteur, plus récemment, dérive l'ogive « gothique » de l'Arménie ; mais elle existait à Tirynthe, et ailleurs, avant le Ier millénaire... (av. J.-C.) !

de documents, abondamment reproduits, principalement au trait, est mis à la disposition des chercheurs pour l'étude de l'époque des grandes migrations et de celle des Vikings. Dans les quatorze tumulus, explorés à Tuna, dix contenaient des inhumations à l'intérieur d'un navire. Malheureusement, ceux-ci étaient trop abîmés pour qu'une restauration puisse être tentée. Tuna est contemporain du célèbre cimetière de Vendel dont il rappelle bien des caractéristiques, mais avec cette différence qu'on y trouve à la fois des inhumations d'hommes et de femmes. Les mobiliers funéraires, nombreux et riches, sont caractérisés par l'abondance des bijoux et des pièces de harnachement. R. L.

Ferdinand Courtoy, *Le tumulus de Penteville, près Gembloux.* Extrait de l'*Annuaire de la Société archéologique de Namur,* t. XLI, 1935 ; in-8° de 25 p. avec 4 pl. — Les tumulus de l'Hesbaye seraient, comme le remarque l'auteur, susceptibles d'apporter des indications nouvelles pour l'histoire de la région, au début de notre ère. Celui de Penteville, fouillé en 1898, recouvrait une chambre faite de grandes dalles. D'après les notes laissées par l'abbé Sorée, on a pu reconstituer le riche mobilier funéraire qui y avait été déposé : vaisselle de bronze doré, de fer, de verre et de terre cuite, que les monnaies datent de la première moitié du IIe siècle après J.-C. A noter l'absence de céramique sigillée. R. L.

Fernand Benoit, *Les cimetières suburbains d'Arles dans l'antiquité chrétienne et au Moyen âge.* Studi di antichita cristiana pubblicati per cura del Pontificio Instituto di archeologia cristiana, XI. Rome, Pontificio Instituto di archeologia cristiana, 1935 ; in-8° de VII-72 p. avec 33 fig. — Au début de l'ère chrétienne, Arles joua un rôle important dans l'histoire religieuse des Gaules. Fondée en 46 avant J.-C., la *colonia Julia Paterna Arelate Sextanorum* s'étend sur l'une et l'autre rive du Rhône ; sur la rive gauche, elle englobe le quartier de la « Hauture », où se dressent le théâtre et l'amphithéâtre ; de l'autre côté c'est le domaine des pêcheurs et des bateliers de Trinquetaille. *Duplex Arelas,* écrit Ausone au IVe siècle. Sous Domitien, la ville connaît son premier martyr, saint Genès, dont la mémoire est honorée, dès le Ve siècle, dans deux églises suburbaines, élevées dans les deux quartiers, l'une à Trinquetaille au lieu supposé de son martyre, l'autre aux Aliscamps, près de ses reliques et sous la protection du saint viennent reposer, dans les deux cimetières, les chrétiens d'Arles.

Ce sont ces deux nécropoles que M. F. Benoit étudie de façon précise. La première, à Trinquetaille, était encore très mal connue. Sous le vocable des saint Genès et Médier, elle reçut les dépouilles des naviculaires, centoniers et charpentiers. Le cimetière s'étendait assez loin au Sud et au Sud-Ouest, sous le talus de la voie ferrée. La plupart des tombes sont sans mobilier. Une seule a donné quelques

tessons de céramique rougeâtre, ornée de cercles concentriques tracés à l'ébauchoir, analogues à la poterie trouvée à Narbonne, Saint-Pierre-de-Vence, en Camargue, etc., et contemporaine des IV-Ve siècles. Mais alors que cette nécropole tombait dans l'oubli dès l'époque mérovingienne, les Aliscamps furent célèbres pendant tout le Moyen âge. M. F. Benoit en suit l'histoire jusqu'à nos jours et localise les emplacements occupés par les chapelles et les monuments funéraires.

Cette monographie apporte une importante contribution à l'histoire du christianisme en Gaule. Les Aliscamps furent un lieu de sépulture dès avant la paix de l'Église et leur histoire peut être suivie pendant les IVe et Ve siècles. Les époques suivantes sont peu connues ; peut-être utilisa-t-on alors des tombes anciennes. Trois tombeaux peuvent être attribués aux VIII-Xe siècles.

Une même continuité s'observe dans l'art funéraire des Aliscamps, dont les sarcophages, dispersés à travers musées et collections, montrent l'influence exercée par l'école de sculpture arlésienne sur l'art chrétien.

R. L.

REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES
RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

1936

1° PÉRIODIQUES[1].

AMERICAN JOURNAL OF ARCHAEOLOGY, XXXIX, 1935.

P. 588-592. J. L. Caskey. Inscriptions de Troie.

P. 588-589. Base circulaire.

1) Η βουλη και ο δημος Λουκιω Ουινουλειω Πατακιω, επαρχω σπειρης, χειλιαρχω λεγιωνος εκτης, επαρχω ειλης, επιτροπω Αυτοκρατορος Καισαρος Ουεσπασιανου Σεβαστου επαρχειων Λιβυης, Ασιας, Θρακης.

L. 9 : pour l'auteur, qui invoque d'autres exemples, Λιβύη représente l'Afrique.

P. 591. Base circulaire.

2) DN $\overline{\text{FL}}$ CL CONSTANTINVS NO$\overline{\text{B}}$ CAES

ID., 1936.

P. 314-322. Meriwether Stuart combat les arguments invoqués par M. Tenney Frank (*Classical quarterly*, II, 1908, p. 89-92) pour soutenir que l'inscription de Claude sur l'arc de triomphe de *Ticinum* élevé en 7-8 ap. J.-C. (*C. I. L.*, V, n° 6416, 10) est une addition postérieure. Selon l'auteur, cette inscription reste le plus ancien des textes datés que nous possédions de ce prince.

1. Nous tenons à remercier vivement MM. J. Aymard, J. Bayet, P. Collart, R. Forrer, J. Gagé, P. Guillon, R. Lantier, Cl. Schaeffer et W. Seston des documents qu'ils ont bien voulu nous communiquer.

American Journal of philology, LVII, 1936.

P. 87-90. T. Frank établit, d'après diverses inscriptions, que la taxe d'exportation par les ports d'Espagne était de 2 ½ %.

P. 183-189. Mlle Lily Ross Taylor essaie de fixer la date de l'inscription *C. I. L.*, XIV, n° 375 relative à P. Lucilius Gamala. La restauration du temple de Volcanus doit être celle dont il est question dans les Fastes d'Ostie en 112 ap. J.-C. ; le *bellum navale* doit se rapporter à la dédicace de la naumachie de Trajan en 109 (*Ann. épigr.*, 1933, n° 30) ; l'inscription n° 376, de 50 ans environ plus récente, concernerait peut-être un petit-fils du premier personnage.

Analecta Bollandiana, LIII, 1935.

P. 81-89. H. Delehaye rassemble les souvenirs relatifs au *Domnus Marculus* mentionné dans l'*Ann. épigr.*, 1935, n° 121.

The Antiquaries Journal, XVI, 1936.

P. 1-7 et pl. I-IV. F. Cottrill. A Londres. Bloc portant les trois dernières lignes d'une inscription dont le n° 30 du *C. I. L.*, VII, donne les trois premières.

3)

D I S
m A N I B V S
c. iul. c. f. ſAB · ALPINI · CLASSICIANI
(peut-être ici manque un bloc portant deux lignes du texte)
PROC · PROVINC · BRIT*ann.*
IVLIA · INDI · FILIA · PACATA · I*nfelix*
VXOR

Julius Classicianus devint procurateur de Bretagne lors de la révolte de Boudicca (Tac., *Ann.*, XIV, 38) ; sa femme était fille de Julius Indus, qui en 21 ap. J.-C. écrasa la révolte des Trévires (*Ibid.*, III, 42), à la tête de cavaliers qui formèrent plus tard l'*ala Indiana ;* elle aurait dû son surnom à cette pacification des Trévires vers le temps de laquelle elle serait née.

L'Antiquité classique, IV, 1935.

P. 461, 463. L. Robert. Quelques remarques sur les nouveaux fragments des *Res gestae divi Augusti* trouvés à Apollonie ; sur le texte n° 321 des *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III.

Id., V, 1936.

P. 105-114. P. Lambrechts. Étude sur Trajan et le recrutement du Sénat. Fait appel aux données prosopographiques de l'épigraphie.

P. 188-190. Le même, dressant le *stemma* des *Petronii Mamertini* (IIe siècle ap. J.-C.), utilise prin-

cipalement les inscriptions du *C. I. L.*, VI, nos 977 et 1488 et le diplôme militaire du *C. I. L.*, III, no C (= XVI, p. 90, no 99).

ANUARIO DEL CUERPO FACULTATIVO DE ARCHIVEROS, BIBLIOTECARIOS Y ARQUEÓLOGOS, II, 1934.

P. 279-288. F. Alves Pereira. Inscriptions de Lusitanie relatives à Arentius, dieu des *Igaeditani*.

P. 284. A Chão do Touro, commune de Monsanto, canton de Idanha-a-Nova.

4)
ARENTIO
SVNVA
CAMALI·F
V·S·L·M

P. 284. A Ninho do Açôr, commune de Tinalhas, canton de Castelo Branco.

5)
ARENTIAE ·ET
ARENTIO
MONTA
NVS
TANGI *f*·

P. 285. Commune de Zebras, canton de Fundão.

6)
ALBINVS
MOCVLI·F
ARENTIO·CRO
NISNSI·EX VO
TO PISRI NOERC
AVI·S·M·L

P. 285. Commune de Rosmaninhal, canton de Idanha-a-Nova.

7)
ARENTIO
TANGINI
CIAECO
AVITA
5 VITALIS·F·

L. 2-3 : *Tanginiciaeco*, épithète connue d'Arentius.

UNIVERSITATEA REGELE FERDINAND I DIN CLUJ. ANUARUL INSTITUTULUI DE STUDII CLASICE, II, 1933-1935.

P. 75. C. Daicoviciu. A *Porolissum*. Fragments d'un diplôme militaire du 29 juin 120 ap. J.-C. : *Ann. épigr.*, 1935, no 3.

P. 181-191. D. Tudor. Petites trouvailles en Dacie Inférieure.

P. 184, 187. Région de Drobeta. Tuiles.

8)
COH I SAG
[co]h(ors) I Sag(ittariorum).

9)
L XIII G RAT
L(egio) XIII G(emina), Rat(iaria).

P. 192-209. C. Daicoviciu est d'avis qu'il n'y a pas de témoignages épigraphiques relatifs à l'existence du christianisme en Dacie trajanienne aux IIe-IIIe siècles ; discute notamment l'inscription du *C. I. L.*, III, no 866.

P. 210-218. J. J. Russu. Inscriptions de *Durostorum* (Silistrie).

P. 210-211. Fragment de *tabula ansata*.

10) *impp. caess. c. aur. ual. d*IOCLETIANVS *et m. aur. ual. maximianu*S PP FF INVICTI *augg. et fl. ual. constanti*VS ET GAL VAL *maximianus nobilissimi* CAESS GERMAN *max. u sarmat. max. iii* GOTHICI MAX *brittan. max. post debella*TAS HOSTIM *(sic) gentes confirmata orbi suo* TR*anquil litate in aeternum durostori praesi dium constituerunt*

Complété d'après l'inscription du *C. I. L.*, III, nº 6151.

P. 213. Autel.

11) PLVTONI *san*
CTO · ET · DO*mne*
PRESERPINE
AVR · CODRA*tus*
PRO · SAL · SVA *pos.*

P. 214. Fragment de relief.

12) INVICTO · MITHRAE
Q · SAMICIVS · SERENVS · ARCHITE*c*
TVS · SALARIARIVS · LEG · XI · CL · POSVIT

P. 215. Fragment de pierre, brisée en haut.

13)
ES TRADIMVS GENITORI
VALENTIO > LEG XI CL
CVM ALEXAN*dr*
AM CONIVGEM SVAM
SEPHVLCRVM TITV
lo ORNAVERVN
SVOVIS T

P. 217. Fragment.

14) O LEG
aug. leg. XI CPF
*q. roscio mu*RENA
*pompeio falc*ONE
leg. aug. pr. pr.

P. 218. Estampilles de briques. Deux au nom de la

15) LEG XI CL

une au nom de la

16) L I ITAL

P. 219-222. V. L. Bologa. Essai d'interprétation médicale du cachet d'oculiste du *C. I. L.*, III, nº 1636.

ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΗ ΕΦΗΜΕΡΙΣ, 1932.

P. 1-4. A. D. Keramopoullos. Dans la région d'Amphipolis, au cours des travaux d'assainissement de la plaine du Strymon.

P. 1-2 avec fig. Au voisinage du barrage antique. Base incomplète en haut.

17) [κ]α[ι] μεγιστ[ον]
και θειοτατον
Αυτοκρατορα Καισα-
ρα Μ. Αυρηλιον Αντω-
νεινον Σεβαστον, του με-
γιστου και θειοτατου Αυτο-
κρατορος Λ. Σεπτιμιου Σε-
ουηρου Ευσεβους Περτινα-
κος Σεβαστου Αραβικου Αδια-
βηνικου υιον, θεου Μ. Αντωνει-
νου Ευσεβους Γερμανικου Σαρματι-
κου υιωνον, θεου Αντωνεινου
Ευσεβους εκγονον, θεου Αδρια-
νου Παρθικου και θεου Νερουα
απογονον, η πολις.

P. 3. Dans le Strymon, à 250 m. du barrage. Bloc.

18) IMP · CÆSARE
DIVI · F · AVG ·
L · TARIO · RVF PRC
PR
5 LEG · X̄ · FRET
PONTEM · FECIT

L. 3-5 : *L. Tario Ruf(o) pr(o)-c(onsule) pr(ovinciae) (?), leg(io) X Fret(ensis).*

Sur L. Tarius Rufus, cf. *Prosop. imp. rom.*, III, p. 295, n° 14 ; Πρακτικὰ 'Ακαδ. 'Αθηνῶν, IX, 1934, p. 12 et suiv.

P. 12-16. S. G. Paraskevaïdès. Inscriptions de Mytilène.

P. 15 avec fig. Emplacement de l'école nouvelle d'Apanô-Skala.

19) Γναιω Πομπη-
ιω, Γναιω υιω,
Μεγαλω, Αυτο-
κρατορι.

Cf. *I. G.*, XII, fasc. 2, n^{os} 140 et suiv.

P. 15 avec fig. Même provenance. Plaque de marbre noir.

20) Αυτοκρατο-
ρι Καισαρι θ-
εου υιωι, θε
ωι, Σεβαστωι,
ευεργετα κα-
[ι] σωτηρι και κ-
τισται.

Cf. *I. G.*, XII, fasc. 2, n^{os} 152-158.

P. 15-16 avec fig. Même provenance. Bloc.

21) *a)*

[Γαι]ω
[Κα]ισαρι
[Σ]εβαστω.

22) *b)*

Γαιω Καισαρι και
Λευκιω Καισαρι τοις παιδεσσι τω
Σεβαστω.

a) Cf. *I. G.*, XII, fasc. 2, n° 209 ; *b)* cf. *Ibid.*, n^{os} 164-168.

P. 16 avec fig. Forteresse basse. Fragment de base.

23) Αυτοκρ[ατορι]
Νερουα Τ[ραια]-
νω, Καισα[ρι, Αρ]-
ιστω, Σεβαστ[ω],
Γερμανικω, Δ[ακ]-
ικω, Παρθικω χ[α]-
ριστηριον.

Cf. *I. G.*, XII, fasc. 2, n^{os} 173-182.

ATHENAEUM, N. S., XIII, 1935.

P. 317-342. A. Passerini, étudiant les relations entre Rome et l'Égypte pendant la troisième guerre de Macédoine, notamment en 169-168, discute (p. 324-328) la date véritable et les origines du testament de Ptolémée de Cyrène (*Ann. épigr.*, 1932, n° 80).

ID., XIV, 1936.

P. 67-77. Enrica Malcovati. La cadence du style *(numerus)* dans les *Res gestae divi Augusti*. Remarques intéressant les restitutions de divers passages.

P. 84-87. Enrica Malcovati. Remarques sur le caractère et le texte des *Res gestae ;* renvoie à des conjectures de V. Groh, *Atti del III° Congresso di Studi romani*, I, p. 547-554 sur la restitution du ch. 10.

ATTI DELLA PONTIFICIA ACCADEMIA ROMANA DI ARCHEOLOGIA, RENDICONTI, IX, 1933.

P. 137-144. A. W. van Buren propose une nouvelle interprétation des lignes 10-11 de l'inscription *C. I. L.*, I^2, n° 1529 (= X, n° 5807) : *aquam in opidum adou arduom.*

ID., X, 1934.

P. 77-78. Guido Galli. Inscriptions de Rome (?).

P. 77.

24) L DOMITIVS
MENOCRATES
PICTOR CORON
SIBI ET HILARAE

L. 3 : *pictor coron(arius).*

P. 78.

25) L · ESSENIVS · SEX · F
VEL · RVFVS
NATVS · FIRMO · PICENO · V · A · XXIV
LIXO · EX · COHORTE · XII

THE BRITISH MUSEUM QUARTERLY, X, 1935-1936.

P. 53-56 et pl. XVIII. C. F. C. Hawkes relate et commente la découverte, faite à Londres, d'un fragment d'inscription ayant appartenu au monument funéraire de Julius Classicianus (plus haut n° 3).

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES. PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES, 1935.

Novembre.

P. XV. Ch. Saumagne. A Tunis

26) SABINIANVS DIAC ET ABBA IN PACE
(une seconde ligne est illisible).

P. XVIII. L. Poinssot. A Sidi-Habich, près d'Enfidaville.

27) DIS · MANIBVS ·
SEDATVS · AVG · VIC
XIT · ANN · X · MENS III
· HIC · S · EST ·
5 QVINTVS · ET · OPTA
TA · FILIO · PIISSIMO ·

L. 2 : *Aug(usti servus).*

Décembre.

P. IX. Alex. Contencin. A 300 m. à l'ouest du cimetière de Sidi-Ahmed-Ghrib (région de Bou-Arada).

28) EX · AVCT · IMP ·
VESPASIANI
CAE AVG · P · P ·
FINES · PROVIN
CIAE · NOVAE ET
VETER · DEREC
TI · QVA FOSSA ·
REGIA FVIT
PER RVTILIVM
GALLICVM COS
PONT · ET SENTI
VM CAECILIA
NVM · PRAETO
REM · LEGATOS ·
AVG · PRO · PR ·

Nouvel exemplaire des bornes de la *Fossa regia.*

P. X. L. Poinssot, Alf. Blanchet et Alex. Contencin. A Henchir-ben-Hassen.

29) THEODOSIO ET ARCADIO VICTORIBVS A*ugustis*
SQVE·RESTITVIT Q*uem* PORTICVM COLVMNIS DIATONIBVS

P. XIV. L. Leschi. A Constantine (place de la Brèche). Sur les deux faces d'un monument encore enterré.

a) A droite, en regardant le monument :

30)
ↃFLↃAVIANIVS CAECILIVS
ↃV̄ↃC̄ↃCŌNSↃSↃF PↃNↃERECTIS

b) Sur la face de gauche :

MOLES IN PERPETVVM
STATVRA SVCCEDERET

a) L. 2 : *v(ir) c(larissimus) cons(ularis) s(ex)f(ascalis) p(rovinciae) N(umidiae).*

P. XVI. Id. A Affreville.

31) DIS·MANIBVS
LↃPORCIO PORCIA
NO·MILITAVIT
IN·ALA THR·SIG
VIX·AN̄S·L·FL·HO
NORATA·VXOR
ET·L·PORCIVS·F*il.*
BENEↃMERENTI *fec.*

P. XIX. Alf. Merlin et Ch. Saumagne. A El-Haouria (plaine de Sidi-Nasseur-Allah). Mosaïque.

32)

ECAPNIASOIDVAGXPHI·XPGAVDIOSA·INPACE
CAPNIASOIDVAGXPHINHI·XPGAVDIOSA·INPAC
APNIASOIDVAGXPHINNNHI·XPGAVDIOSA·INPA
PNIASOIDVAGXPHINNINNHI·XPGAVDIOSA·INP
APNIASOIDVAGXPHINNNHI·XPGAVDIOSA·IN·PA
CAPNIASOIDVAGXPHINHI·XP *g a u d i* OSA·INPAC
e c a p n i a s o i d u a g χρ *hi·*χρ *g a u d i o* SA·INPAC *e*

M. Merlin donne de ce texte l'explication suivante :

Pour déchiffrer la partie du milieu, il faut toujours partir de l'I qui occupe le centre de la ligne 4, placée à mi-hauteur : quel que soit le sens choisi pour la lecture, vers la droite, la gauche, le haut ou le bas, quelle que soit la combinaison adoptée, ligne droite ou ligne brisée se détachant horizontalement ou verticalement d'une lettre ou d'un groupe de lettres (HI, XP) quelconque, on aboutit toujours à la même séquence :

INN HI XP

c'est-à-dire sans doute :

in n(omine) Ἰησοῦ Χριστοῦ

avec interversion de IH en HI.

L'ensemble forme une sorte

de losange dont les côtés sont constitués par des rangées obliques de XP, au nombre de 14, et qui comprend trois lignes intérieures de longueur décroissante, parallèles aux côtés du losange, avec douze HI, huit N (les N de *nomine*), quatre N (les N de *in*) ; au centre, l'I unique.

De chaque côté de ce motif médian, on a sept fois répété, une fois sur chaque ligne de l'inscription, la mention *Gaudiosa in pace*, qui se présente dans la moitié droite suivant l'ordre normal et dans la moitié gauche selon un ordre rétrograde, étant observé que la formule n'est complète qu'aux lignes 1 et 7 et qu'aux autres, où elle est plus ou moins complète à mesure qu'on descend ou qu'on monte jusqu'à la ligne 4 située à mi-hauteur, on peut partir, pour la compléter, d'une lettre quelconque en allant vers le haut aux lignes 2 et 3, vers le bas aux lignes 5 et 6, vers le haut ou le bas à la ligne 4 ; on retrouve d'abord une partie de la formule dans le sens vertical, puis, s'il y a lieu, on la termine en se dirigeant vers la droite dans la partie droite, vers la gauche dans la partie gauche.

Des dispositions de ce genre sont déjà connues sur des mosaïques chrétiennes.

Id., 1936.

Janvier.

P. VI-XVII. Godet et L. Leschi. A Timgad. Vingt-six inscriptions funéraires employées dans un mur de barrage. A noter les suivantes (nos 15-16).

33)
D M S
I E R E H E V S
Z A B D E Ø P A L M
V A L X V V L C A C I V S
SAT VET LEG III AVG P V
BONITATI EIVS FECIT

L. 3 : *Palm(yrenus)*.

34)
D M S
V L C A C I V S S A
T V R N I N V S Ø V E T
LEG III AVG · P · V · IPSI
MI FECI ET MERE
NTIBVS IVNCTVS
DEDI · V · A · LXXV

Mai.

P. XVIII. L. Leschi. A Henchir-el-Hammam *(Aquae Flavianae)*.

35)
ARA DEI
FRVGIFERI
THIBISAN
ENSES PRO
SALVTEDN̄
VSLA

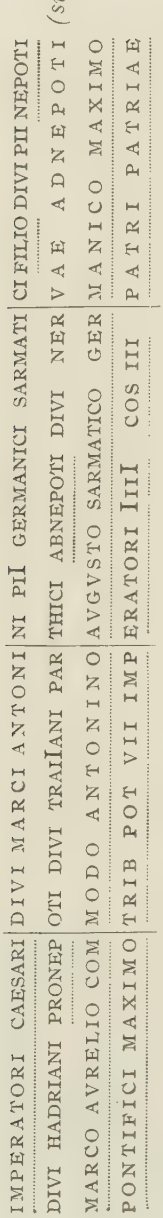
P. XXII. L. Poinssot. A Henchir-el-Frass.

36)
D · M · S
L · CANINIVS ·
IANVARIVS ·
FLAVIANVS ·
D · K · EQ · R · A · MI
MAG · SAG · PIVS
uixit annis

L. 5-6 : *d(ecurio) K(arthagine) eq(ues) r(omanus) a mi(litiis) mag(ister) [p]ag(i) ?*

P. XXXII et suiv. L. Chatelain et R. Thouvenot. A *Volubilis*.

37)


IMPERATORI CAESARI DIVI MARCI ANTONI NI PII GERMANICI SARMATI CI FILIO DIVI PII NEPOTI
DIVI HADRIANI PRONEP OTI DIVI TRAIANI PAR THICI ABNEPOTI DIVI NER VAE ADNEPOTI (sic)
MARCO AVRELIO COM MODO ANTONINO AVGVSTO SARMATICO GER MANICO MAXIMO
PONTIFICI MAXIMO TRIB POT VII IMP ERATORI IIII COS III PATRI PATRIAE

Date : entre le 10 décembre 181 et le 9 décembre 182 ap. J.-C.

38)

IMP CAES DIVI SEVERI
PII NEPOTI DIVI MAGNI
ANTONINI PII FILIO
M AVRELIO ANTONINO PIO
FELICI AVGVSTO PONTIF
MAXIMO TRIBVNICIAE
POT II COS II PP PROCOS
RESPVBLICA VOLVBILIT
DEVOTA NVMINI EIVS EX
DECRETO ORDINS POSVIT

Date : 219 ap. J.-C.

39) IVLIAE SOHAEMI
AE BASSIANAE
AVG MATRI AVGVS
TI NOSTRI ꝺ
RES PVBLICA VOLV
BILIT DEVOTA NVMI
NI EIVS EX DECRE
TO ORDINIS POSVIT

40) ANNIAE FAVSTI
NAE AVG CONIV
GI AVG N ET MATRI
CAESARIS N
RESP VOLVBILIT
DEVOTISSIMA NV
MINI EORVM
EX D · O · P

41) M · AVRELIO ALEXAN
DRO NOBILISSIMO
CAESARI
IMPERAT · CAESARIS
M AVRELI ANTONI
NI PII FELICIS AVG
FILIO RESPVB
VOLVBIL EX DECRE
TO ORDINIS POS

42)
IMP CAES DIVI MAGNI
ANTONINI FILIO
DIVI PII SEVERI NEPOTI
M AVREL SEVERO ALEXANDRO
PIO FELICI AVG PONT MAX
TRIB POT CONS RESPVB
VOL EX DECRETO POS

Bulletin de Correspondance hellénique, LIX, 1935.

P. 126-164. P. Lemerle. Inscriptions grecques trouvées sur l'emplacement de la basilique byzantine de Philippes.

P. 128-129 avec fig. Bloc.

43) ΒΑΙΒΙΟΝ ΟΥ
ΑΛΕΡΙΟΝ ΦΙΡΜΟΝ
ΤΟΝ ΚΡΑΤΙCΤΟΝ
Ο ΔΗΜΟC ΕΚ ΤΩΝ
ΙΔΙΩΝ

P. 131-133 avec fig. Stèle.

44) ΟΝ
ΚΛΩΔΙΑΝΟΝ
ΑΠΟ ΕΠΙΤΡΟΠΩΝ
ΤΩΝ ΕΝ ΜΟΥCΕΙΩ
CΕΙΤΟΥΜΕΝΩΝ
Ο ΔΗΜΟC ΕΚ ΤΩΝ
ΙΔΙΩΝ ΑΝΤΙ ΤΗC
ΕΙC ΕΑΥΤΟΝ ΕΥ
ΕΡΓΕCΙΑC

Il y a des ligatures que nous n'avons pas reproduites.

« Il n'est pas impossible » que le personnage ait été un des procurateurs chargés par les empereurs romains de contrôler l'administration du Musée d'Alexandrie.

P. 141 avec fig. Stèle.

45) ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ
Κ·ΦΛΑΒΙΟΝ ·ΕΡ
ΜΑΔΙΩΝΑ ΤΟΝ
ΑΞΙΟΛΟΓΩΤΑ
τοΝ ΟΙ ΘΡΗCΚΕΥ
τε ΤΟΥ CΕΡΑΠΙ
το Ν ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ
μνΗΜΗC ΧΑΡΙΝ

P. 142 avec fig. Pierre.

46) Κ·ΦΛΑΒΙΟΝ ΕΡ
ΜΑΔΙΩΝΑ ΥΙΟΝ
ΚΟ ΦΛΑΒΙΟΥ
ΕΡΜΑΔΙΩΝΟC
ΤΟΥ·ΚΡΑ·ΓΥΜΝΑ
CΙΑΡΧΟΥ ΚΑ
ΑΡΧΙΕΡΕΩC
ΟΙ ΘΡΗCΚΕΥ
ΤΕ ΤΟΝ ΙΔΙΟΝ
ΑΓΩΝΟΘΕΤΗΝ
ΤΩΝ ΜΕΓΑΛΩΝ
ΑCΚΛΗΠΕΙΩΝ

Nombreuses ligatures que nous n'avons pas reproduites.

L. 5 : κρα(τίστου) ; l. 6 : κα(ὶ).

Les deux inscriptions nos 45 et 46 ont été gravées par les θρησκευταὶ τοῦ Σέραπι *(cultores Serapidis)* en l'honneur de deux personnages portant le même nom : Q. Flavius Hermadio, dont l'un, père de l'autre, a été ἀρχιερεύς, c'est-à-dire grand-prêtre du culte impérial à Philippes.

P. 148. Dalle portant une épitaphe en hexamètres.

47) Le personnage est mort κλυτῆς ἐπὶ γαίης, κτίσματος Φιλίπποιο καί Αὐγούστου βασιλῆος, εὐστεφίης τειχῶν.

Philippe de Macédoine a donné son nom à la ville et Auguste en a fait une colonie romaine ; allusion aux murailles dont les ruines se voient encore.

P. 151-159 avec fig. Inscriptions funéraires païennes.

P. 160-161 avec fig. Stèle.

48) + ΚΟΙΜΗΤΗΡΙα
ΔΙΑΦΕΡΟΝΤΑ
ΑΡΕCΙΟΥ ΤΟΥ ЄΥ
ΛΑΒЄCΤΑΤΟΥ
ΑΝΑΓΝΩCΤΟΥ ΚΑΙ
ΤΗC CΥΝΒΙΟΥ ΑΥΤΟΥ

P. 161-162 avec fig. Stèle.

49) ΕΝΘΑΔΕ ΚΙΤΕ
Η ΔΟΥΛΗ ΤΟΥ ΘΥ
ΘΕΟΔΩΡΑ ΑΝΤΙ
ΑΓΡΥΚΙΟΥ ΚЄΝΤυ
ΡΙΩΝΟC

Il y a des ligatures que nous n'avons pas reproduites.

L. 3 : ANTI (?).

P. 162-163. Inscriptions funéraires chrétiennes.

P. 391-394. M. Launey. A Délos.

50) ΒΑΣ ιλευς νικομηδης επιφανης
βασιλευς προυσιου
ΒΑ σιλεα ..... βασιλεως Μασανναsου
ΑΔΕΛΦΙΚ ην εχοντα προς αυτον αιρεσιν και ομονοιαν

Dédicace à un des fils de Masinissa. Cf. Dürrbach, *Choix d'inscr. de Délos*, n° 93.

P. 395-415. P. Collart donne une liste des bornes milliaires de la *via Egnatia* et en publie deux nouvelles.

P. 403 et pl. XXVI, 1. Entre Kalambaki et Philippes.

51) IMP · CAES · DIVI ·
NERVAE · F · NERVA ·
TRAIANVS · AVG · GERM ·
DAC · P · M · TRIB · P · XVI IMP · VI
COS VI *p. p. uia*M · A DYRRACHI
VSQVE ACONISMA · PER ·
PROVINCIAM MACEDONIAM
LONGA INTERMISSIONE NEGLECTAM
RESTITVE*nd*AM · CVRAVIT ·
A DYR*r. m.* P ·

Date : entre le 1er janvier et le 9 décembre 112.

Dyrrachium était le point de départ de la *via Egnatia* sur l'Adriatique ; *Acontisma* se trouvait à 9 milles à l'est de *Neapolis* (Cavalla).

P. 407-408 et pl. XXVI, 2.

Près du sixième kilomètre de la route de Salonique à Serrès.

52)
IMP
CAES DIVI NER
VAE F NERVA TRA
IANVS AVG GERM DAC
P M TRIB P XI IMP VI COS
VI PP VIAM A DYRRAC
VSQ NEAPOLI PER PRO
VINCIAM MACEDO
NIAM LONGA INTER
MISSIONE NEGLECT
RESTITVENDAM CV
RAVIT A THESSALONICA
V

Les indications chronologiques ne s'accordent pas entre elles ; l'auteur pense qu'il faut lire, aux l. 5-6, *cos. V* et que l'inscription est de 107 ap. J.-C.

P. 438-452 et pl. XXVIII. L. Robert. Près de Karditza. Longue inscription grecque, donnant des décrets d'*Akraiphia ;* dans l'un d'eux, on relève la mention d'un sacrifice qui doit être offert à Apollon Ptôos et à l'empereur Claude.

P. 459-465. L. Robert discute l'hypothèse de M. Segre (*Il mondo classico*, II, 1932, fasc. 2, p. 1-4), relative à une inscription de Chios ('Αρχ. Δελτίον, XI, παράρτ. 23-29), qui a été rapportée à un épisode du voyage triomphal de Mithridate à travers les cités d'Ionie et des îles en 88 av. J.-C.

P. 471-476. L. Robert lit aux l. 3-4 d'une inscription de Mytilène (*Inscr. gr. ad res rom. pert.*, IV, n° 25) : : ἱέρεα(ν) τᾶν θέαν 'Ετ(η)φίλαν καὶ κάρυσσαν καὶ ἐρσόφορον τῶν ἁγιωτάτων μυσταρίων.

P. 507-513. L. Robert revient sur un décret d'Abdère en l'honneur de deux citoyens de Téos qui ont défendu la cause de la ville devant le Sénat (*Inscr. gr. ad res rom. pert.*, IV, n° 1518).

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE SERBE, I, 1935.

P. 202. N. Vulič. A *Poetovio* (la division des lignes n'est pas indiquée).

53) *D(eo) S(oli) i(nuicto) M(ithrae) pro sal(ute) d(omini) n(ostri) Gallieni P(ii) F(elicis) inuicti Aug(usti) Fl(auius) Aper u(ir) e(gregius) l(ibens) m(erito).*

54) *D(eo) S(oli) i(nuicto) M(ithrae) pro sal(ute) officialium Apri praepositi leg(ionum) V Mac(edonicae) et XIII Gem(inae) Galli(enarum).*

55) *D(eo) S(oli) i(nuicto) M(ithrae) pro salute tesserarior(um) et custod(um) armor(um) leg(ionum) V M(acedonicae) et XIII Gemin(a)e Gallienarum.*

56) *D(eo) S(oli) i(nuicto) M(ithrae) pro <sa> salute canaliclari et actariorum et codicarior(um) et librariorum leg(ionum) V M(acedonicae) et XIII G(eminae) Gallienarum.*

57) *D(eo) S(oli) i(nuicto) M(ithrae) [pro salute . . . leg(ionum) V] M(acedonicae) et XIII [G(eminae) Ga]llienarum [Fl]auius Aper (uir) e(gregius) pra[epositus].*

Bulletin de la Société des Antiquaires de France, 1935.

P. 113. A . Merlin. Remarques sur la carrière de C. Sulpicius Ursulus (*Ann. épigr.*, 1935, n° 12).

P. 140. J. Toutain. A Maussane (à l'est d'Arles). Épitaphe.

P. 142-143. J. Toutain. Sur les *utricularii*, bateliers se servant de radeaux formés d'outres.

P. 148-149. J. Formigé. A Saint-Rémy-de-Provence. Marques sur des tuyaux de plomb et des poteries.

P. 163-166. R. Cagnat et E. Albertini. A Timgad.

58) *imp.* CAESARI·M· *aurel*IO·CLAVDIO *pio felici*·INVICTO·AV*g. pon*TIF·MAX·TR *pot.* PATRI· *patr*IAE·PROC *te* NAGINO·PROBVS *pr.* PROV·CVM·THA*mug.* *ded.* OPERI·PRAEPO*s. ab* EODEM·PRAE*side* DOMITIO·SEC*und*INO·

L. 4 et suiv. : *cum Tha[mug(adensibus) ded(icavit)], operi praep[os(ito) a]b eodem prae[side] Domitio Sec[undi]no* (cf. *Ann. épigr.*, 1910, n° 117 ; *Bull. arch. du Comité*, 1921, p. CLIII).

Entre la période où les gouverneurs de Numidie étaient des *viri clarissimi, legati Augusti pro praetore* (le plus récent se place vers 260) et celle où ils étaient des *viri perfectissimi praesides* (le plus ancien est entre 276 et 284), il a existé une courte période où ils étaient dits simplement *praesides*, comme ici (l. 4) probablement en 268. Restituer de même *p* R·PROV·NV au n° 2571 du *C. I. L.*, VIII, datant des premiers mois de 268.

P. 179-183 avec fig. E. Albertini. A Fréjus.

P. 180-181.

59) NICIA·A*u*RIFEX· SALVIAE *l*IBERTAE MERIT *ae*·ET·SIBI

P. 182-183. Lecture rectifiée du *C. I. L.*, XII, n° 271, cf. p. 808.

Bulletin de la Société royale d'archéologie d'Alexandrie, 29, 1934.

P. 331-341. A. Lepape retrace, à l'aide des textes littéraires et épigraphiques, la carrière de Ti. Julius Alexander, nommé préfet d'Égypte en 66 par Néron.

University of Egypt. Bulletin of the Faculty of Arts, II, 1, 1934.

P. 106-113. C. H. O. Scaife. Inscriptions du Djebel Dokhan.

P. 106-107. Lecture rectifiée d'un texte publié par J. Couyat, *Bull. de l'Inst. fr. d'archéol. orientale*, VII, 1910, p. 28.

60)

ΥΠΕΡ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΝΕΡΟΥΑ ΤΡΑΙΑΝΟΥ ϹΕΒΑϹΤΟΥ ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΥ ΔΑΚΙΚΟΥ
ΤΥΧΗϹ ΚΑΙ ΤΟΥ ϹΥΝΠΑΝΤΟϹ ΑΥΤΟΥ ΟΙΚΟΥ ΙϹΙΔΙ ΘΕΑ ΜΕΓΙϹΤΗΙ ΤΟ ΙΕΡΟΝ ΕΠΟΙΕΙ
ΕΠΙ ΜΑΡΚΟΥ ΡΟΥΤΙΛΙΟΥ ΛΟΥΠΟΥ ΕΠΑΡΧΟΥ ΑΙΓΥΠΤΟΥ ΜΑΡΚΟϹ ΠΑΠΕΙΡΙΟϹ ΚΕΛΕΡ
ΔΕΚΑΔΑΡΧΗϹ ΕΙΛΗϹ ΒΟΥΚΟΝΤΙΩΝ ΕΤΟΥϹ Ιϛ TRAIANOY TOY ΚΥΡΙΟΥ ΜΕΧΕΙΡ ΤΡΙΤΗΙ

Ἔτους ι ζ (et non ιε) : 113 ap. J.-C.

La préfecture de M. Rutilius Lupus commence donc en 113 et non en 114, comme on le croyait jusqu'ici.

P. 107-108. Dans les carrières occidentales de porphyre.

61)

ΠΑΝΚΡΑΤΙϹ
ϗ ΦΡΟΥΜΕΝΤΑΡΙϹ
ϠϾϾΥΧΗΝ ΕΔΩΚΑϠ

La sigle ϗ pour *centurio* se retrouve ailleurs dans les inscriptions et est commune dans les papyrus.

Dioclétien abolit les *frumentarii* (Aur. Vict., *Caes.*, 39, 4, 5).

P. 111-113. Copie du texte n° 1258 des *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, I, dans son état actuel, où malheureusement certaines parties douteuses sont devenues illisibles.

Bulletin trimestriel de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran, LVII, 1936.

P. 7. E. Albertini. A Aïn-Temouchent.

62) DEO
MER
DON
FEC

P. 10 et suiv. P. Courtot. Inscriptions d'*Altava* avec indication de l'ère de la province.

P. 107-111. L. Leschi. Inscriptions d'*Ala Miliaria* (Bénian).

P. 107. Milliaire publié dans l'*Ann. épigr.*, 1935, n° 42.

P. 109.

63)
DMS
EGNATIA RVFI
NA VERNMIES
SA VIXIT ANNIS
XLV M X D VI
CAECILIVS VIC
TOR VEX FILI
VS MTRI DVL
CISSIMAE
FECIT

L. 2 : RVF liés ; l. 3-4 : *Vernamiessa ?* ; l. 7 : *vex(illarius)*.

P. 110.

64)
.....
*aeter*NITATIS DDD *d.* *n n n n.*
*di*OCLETIANI ET MAXIMI*ani aug g.*
ET CONSTAN̄I ET MAX*imiani*
*ca*ESS· ATIVS CRESCE*ns*
*ob hono*REM IIVI AL M

L. 6 : [*ob hono*]*rem II vi(ratus) Al(ae) M(iliariae) ?*

P. 112-116. P. Courtot. Deux inscriptions chrétiennes d'*Altava* (Lamoricière).

P. 112 avec fig.

65) ☩
MEM · IVLIÆ IVSTA
MATER FAMILIÆ CV
I FILI FECERV DOMVM
ETERNL · YXIT NNIS PL · *(sic)*
MIN · XXXV DIC · DIE VI
KAL · SEPTEMBR · N
NO PRO̅C̅ DIIII

L. 5 : *di(s)c(essit)* ; l. 7 : *pro-(vin)c(iae)* *DIIII* = 543 ap. J.-C.

Butlleti dels Museus d'art de Barcelona, novembre 1934.

P. 334. Josep de C. Serra-Ràfols. Table de bronze trouvée à Badalona *(Baetulo)*.

66) IMP · NERVA CAESAR · TRAIANO
AVG · GERM · II
C · POMPONIO · PIO COS
VI IDVS IVNIAS
BAETVLONENSES EX HISPANIA CITERIO
RE · HOSPITIVM FECERVNT
CVM Q LICINIO SILVANO GRANIANO
EVMQVE LIBEROS POSTEROSQVE
EIVS · SIBI LIBERIS POSTERISQVE
SVIS PATRONVM COOPTAVERVNT
Q · LICINIVS SILVANVS GRANIA
NVS · BAETVLONENSES · EX HIS
PANIA CITERIORE IPSOS LIBE
ROS POSTEROSQVE EORVM · IN
FIDEM CLIENTELAMOVE SVAM *(sic)*
LIBERORVM POSTERO · RVM
QVE SVORVM RECIPIT
/ECIT LEGATVS
Q CAECILIVS TERTVILVS *(sic)*

Date : 8 juin 98 ap. J.-C.

Q. Licinius Silvanus est déjà connu par une inscription de Barcelone (*C. I. L.*, II, nº 2469).

COMMENTATIONES VINDOBONENSES, I, 1935.

P. 6-9 avec fig. A. Betz. A *Carnuntum*.

67) FESTIO *m.* (?)
LONGINI
IVLLI · MIL · LEG
XV · APOL · F · HSE
5 AN · V · NVTRITVS
SINE · MATRE
SALIVIS SVIS
SPES · ET · CORO NA
FVIT · PATRIS SVI
10 FATVS · ET FORTVNA
INIQVITER · IVDICA VIT
P F C

L. 12 : *p(ater) f(aciendum) c(uravit).*

P. 9-12. G. Maresch voit dans les lignes 5 à 11 de l'inscription précédente trois vers saturniens, cités d'après un ancien poème (peut-être l'Odyssée de Livius Andronicus) :
Nutritus sine matre salivis suis,
Spes et corona fuit patris sui :
Fatus et Fortuna iniquiter judi-
[cavit.

P. 94-97. Pour G. Maresch la formule *Sator Arepo* (*Ann. épigr.*, 1934, nº 274) est une transformation magique de la croix donnant dans les deux sens *Pater noster* avec N central, mais elle contiendrait aussi une double invocation à *Pater-Sôter*, peut-être d'origine gnostique.

COMPTES RENDUS DES SÉANCES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, 1935.

P. 286-290. M. Rostovtzeff. A Doura-Europos.

Face :

68)

Ανηγερε[ν] Επι-
νικος κη-
ρυξ
και ιερευς του
θεου τον ναον
τουτο θεωι
υπερ της εαυ-
του και τεκ-
νων σωτηριας
και ζωγραφησας
εικονας.

Revers :

69)

Ετους ηκυ'
ακαινισας Αλε-
ξανδρος Επινι-
κου τον ναον τουτ-
<τ>ο ο οικοδομησας
αυτω απο παλαι Επι-
νικος ο πατηρ μου
και προθησαμην εν
αυτω πηχεις πεντε·
τα δε θυρωματα αρχαια
ληφθεντα υπο των Ρω-
μαιων· μετα δε την αυτων
ενθεν αποχωρησιν εγ δευ-
τερου εποιησαμην επ' ε-
μαυτου αλλα θυρω[μα]-
τα τω αυτω ναω και
εξωτερας. Μνησ[θη]
Αμμαιος ο αυτος Α[λε]-
ξανδρος ιερευς [του]
θεου και κηρυξ τη[ς πολε]-
ως προς τον αυτον [θεον].

Date : l'année macédonienne 428 commence en octobre 116 et finit en octobre 117 de l'ère julienne. Trajan, avant sa mort (août 117), a restitué Doura aux Parthes, inaugurant ainsi à leur égard une politique de concessions territoriales.

P. 408-409. R. Thouvenot. Deuxième diplôme militaire trouvé à *Banasa*.

Recto :

70) IMP CAESAR DIVI NERVAE F *Nerua traianus*
AVGVSTVS GERMANICVS DA*cicus pontifex ma*
XIMVS TRIBVNIC POTEST XIII IMP *ui cos. u p. p. e*
QVITIBVS ET PEDITIBVS QVI MILITAVERVNT IN *alis*
DVABVS ET COHORTIBVS SEX QVAE APPELLANTVR I
HAMIORVM SAGITTARIORVM ET $\overline{III}$ ASTVRVM P F C R
ET I ITVRAEORVM C R ET · I · LEMAVORVM C R ET $\overline{II}$ HISPA
NORVM C R ET II HISPANA C R ET IIII GALLORVM C R ET
V DELMATARVM ET SVNT IN MAVRETANIA TINGI
TANA SVB M CLODIO CATVLLO QVINIS ET VICENIS
PLVRIBVS VE STIPENDIIS EMERITIS DIMISSIS
HONESTA MISSIONE QVORVM NOMINA SVB
SCRIPTA SVNT IPSIS LIBERIS POSTERISQVE
EORVM CIVITATEM DEDIT ET CONVBIVM
CVM VXORIBVS QVAS TVNC HABVISSENT
CVM EST CIVITAS IIS DATA AVT SI QVI CAELI
BES ESSENT CVM IIS QVAS POSTEA DVXISSENT
DVMTAXAT SINGVLI SINGVLAS PR IDVS OCT
C IVLIO PROCVLO COS
C ABVRNIO VALENTE
ALAE I HAMIORVM SAGITTARIOR CVI PRAEST
C MAESIVS C F PAL TERTIVS
EX GREGALE
BARGATI ZAEI F HAMIO
ET IVLIAE IVLI FIL DEISATAE VX EIVS SVRAE
ET ZENAE F EIVS ET SATVRNINO F EIVS
DESCRIPTVM ET RECOGNITVM EX TABVLA
AENEA QVAE FIXA EST ROM*ae* IN MVRO POST
*te*MPLVM DIVI AVG AD M*in*ERVAM

Verso :

imp CAESAR DIVI NERVAE F NERVA TRAIAN AVG
GERMANIC DACIC PONT MAXIM TRIBVNIC
POTEST XIII IMP VI COS V P P
EQVITIBVS ET PEDITIBVS QVI MILITAVERVNT IN ALIS
DVABVS ET COHORTIBVS SEX QVAE APPELLANTVR $\bar{I}$
HAMIORVM SAGITTARIORVM ET III ASTVRVM P F C R
ET I ITVRAEORVM C R ET I LEMAVORVM C R ET II
HISPANORVM C R ET $\overline{II}$ HISPANA C R ET IIII
GALLORVM C R ET $\bar{V}$ DELMATARVM ET SVNT IN MAV
*retani*A TINGITANA SVB M CLODIO CATVLLO QVI
nis et VICENIS PLVRIBVSVE STIPENDIIS EMERI
*tis di*MISSIS HONESTA MISSIONE QVORVM NOMI
*na sub*SCRIPTA SVNT IPSIS LIBERIS POSTERISQVE

Date : 14 octobre 109 ap. J.-C.

Ce diplôme est à rapprocher d'un autre de *Banasa*, daté aussi du règne d'Hadrien (*Ann. épigr.*, 1934, n° 98), qu'on peut maintenant restituer ainsi qu'il suit :

71) *equitibus et peditibus qui milit* auerunt in alis
sex et cohortibus noue m quae appellantur
II Aug. Thrac. P. F. et Flau. Gallor. Taurian.
et III Astur. P.F.C.R. et .. ur. et I Hamior.
sagittarior. et II S ur. C. R. et V Delma-
tar. et I Astur. Callaecor. et III Gallor. C. R. et
IIII Gallor. C. R. et I Su ror. sagittar. ∞
et II Hispana C. R. et II Hisp anor. C. R. et I Le-
mau. C.R. et I Itur.C.R.et sunt in Mauretania Tin-
gitana...

Date : 123 ou 124 ap. J.-C.

Le procurateur de Tingitane M. Clodius Catullus n'est pas autrement connu.

Id., 1936.

P. 13. J. Carcopino propose de lire au *C. I. L.*, III, p. 948, X, l. 4 : [*c*]*iberi(i)sque* (pour *cibariisque*), au lieu de *liberisque*.

P. 13-14. J. Carcopino révise la lecture d'une épitaphe chrétienne de *Volubilis* (cf. plus loin *Rev. de Philologie*).

P. 74-75. A. Blanchet et J. Carcopino. A Fréjus. Fragment de dédicace à Minerve mentionnant sans doute une bibliothèque.

P. 166-170. A. Grenier discute les conclusions de M. Harald Koethe (*Germania*, 1936, p. 27-35 ; cf. plus loin) relatives à la fondation de la ville romaine de Trèves.

Échos d'Orient, XXXIX, 1936.

P. 220-233. V. Laurent. Inscriptions grecques d'époque romaine et byzantine.

P. 230-231 avec fig. A Adranos (*Hadriani ad Olympum*, Mysie). Dédicace à l'empereur Hadrien, faite entre le 10 décembre 134 et le 9 décembre 135 par Διόδωρος Ἀλεξάνδρου.

P. 233. Au musée de Brousse.

72) Ο ΔΗΜΟΣ
ΜΑΡΚΟΝ ΟΚΤΑΙ
ΟΥ ΙΑΤΡΟΝ Ε
Τ Ω Ν Μ Ε

Eos, XXXVII, 1936.

P. 109-128. H. Markowski. Commentaire du passage des *Res gestae divi Augusti* (ch. 34) où sont énumérées les quatre vertus d'Auguste que célébrait l'inscription du *clupeus aureus* placé dans la *curia Julia*.

EPHEMERIS DACOROMANA, VI, 1935.

P. 204-239. O. Floca étudie les cultes orientaux de la Dacie en utilisant les inscriptions.

P. 240-367. Al. Dobosi. A *Bovillae*.

P. 254. Près des arcs des *carceres* du cirque.

73)

IMP CAES DIVI F
AVGVSTO
*p*ONTIF MAXIM COS XIII
TRIBVNIC POTEST XXX
*p*ATRI PATRIAE

Date : 1er juillet 7-30 juin 8 ap. J.-C.

ERANOS, ACTA PHILOLOGICA SUECANA, XXXIII, 1935.

P. 75-80. Harry Armini. Complément ou interprétation de divers textes figurant au *C. I. L.*, II, n° 6109 ; V, n° 6205 ; VI, nos 9403, 37111, 37725 ; dans Cagnat et Merlin, *Inscr. lat. d'Afrique*, n° 160 ou dans Diehl, *Inscr. lat. christ.*, nos 473, 4701 A.

P. 152-157. Tönnes Kleberg. Remarques sur diverses inscriptions de Pompéi et de Rome, en particulier sur l'inscription métrique de C. Julius Faustus (*Ann. épigr.*, 1924, n° 104), sur le texte du *C. I. L.*, VI, n° 11743 et sur une inscription inédite du musée des Thermes où se retrouve, légèrement modifié, un vers de Virgile (*Ecl.*, IX, 25).

GENAVA, XIII, 1935.

P. 49. L. Blondel. A Saint-Julien-en-Genevois.

74) MERCVRIO
L·P·AMOENVS
V·S·*l.*M

P. 208-211. W. Deonna. Une statuette romaine en bronze d'acteur trouvée à Avenches (S. Reinach, *Rép. de la statuaire*, II, p. 558, n° 8) porte, sur la ceinture, les lettres DOVI en léger relief ; ce serait le début du nom gaulois DOVIICCVS.

GERMANIA, XX, 1936.

P. 21-25 et pl. II. E. Birley. A *Corstopitum* (Corbridge).

75) *imp.* T·AELIO ANIONINO *(sic)*
aug PIO II COS
sub CVRA Q LOLII VRBIC·I
leg. AVG·PR·PR·LEG·II·AVG·F

Date : 139 ap. J.-C.

Une inscription semblable, datée de 140 ap. J.-C., est déjà connue à *Corstopitum* (*Ephem. epigr.*, IX, p. 576, n° 1146).

P. 27-35. Harald Koethe, s'appuyant sur les tessons de vases trouvés à Trèves, pense que la

ville romaine a été fondée non par Auguste, mais par Claude.

L'inscription du *C. I. L.*, XIII, nº 3671 :

L · CAESARIS · AV || PRINCIPIS ·

pourrait s'interpréter

[C]l(audi) Caesaris Au[gusti optimi] principis.

P. 60. A Spire.

76) Chapiteau avec l'inscription :

APOLLINI GRANNO AVLLVS FLORIVS CATVS C TREVERVS

C(ivis) Treverus.

P. 113. W. Reusch. A Gondorf sur la Moselle. Au revers d'une base de statuette de terre cuite.

77)

IDIBVS SEP
MACRINO
ET CELSO
cos.

Date : 13 septembre 164.

L'auteur rapproche une inscription analogue (*Ann. épigr.*, 1903, nº 146). Ces dates rappellent, non pas le jour où les statuettes ont été terminées, mais celui où elles ont été offertes en ex-voto ou achetées comme souvenir lors de la célébration d'une grande fête publique (ici l'*epulum Jovis* pendant les *Ludi Romani*).

P. 189-190 avec fig. C. M. Danoff. A Sinitowo, à huit kilomètres au sud-est de Pasardžik (sud de la Bulgarie). Au-dessous d'un bas-relief mithriaque.

78)

Ἡλιωι Μιθρα αν[ικη]τω ευ-
ξ[αμ]ενος δωρον.

HERMES, LXXI, 1936.

P. 214-220. W. Krause discute les thèses d'Ed. Fraenkel et de J. Keil (*Hermes*, 1932, p. 369 et suiv. ; 1933, p. 306 et suiv.) concernant le *s. c. de Bacchanalibus* (*C. I. L.*, I², nº 581). Les l. 1-21 contiennent à peu près textuellement le protocole de la troisième séance du sénat (7 octobre 186); aux l. 22-30, à l'ordre particulier de publication sont jointes les plus importantes des décisions prises par le sénat dans ses deux premières séances (peine de mort, destruction des lieux de culte).

P. 241-253. Helmut Berve. Remarques sur le début du chapitre 34 du *Monumentum Ancyranum*.

HESPERIA, V, 1936.

P. 41-42 avec fig. T. Leslie Shear. Athènes, fouilles américaines de l'agora.

79)

ΒΥΒΛΙΟΝ ΟΥΚ ΕΞΕ
ΝΕΧΘΗCΕΤΑΙ ΕΠΕΙ
ΩΜΟCΑΜΕΝ · ΑΝΥΓΗ
CΕΤΑΙ ΑΠΟ ΩΡΑC ΠΡΩ
ΤΗC ΜΕΧΡΙ ΕΚΤΗC

L'inscription se rapporte à la bibliothèque qui fut dédiée, vers 100 de notre ère, à Athéna Polias, à Trajan et à la ville d'Athènes par T. Flavius Pantainos, prêtre des Muses (fac-similé à petite échelle et traduction de cette dédicace dans *Hesperia*, IV, 1935, p. 330-332 et fig. 19).

P. 43-49 avec fig. G. W. Elderkin. Athènes, fouilles américaines de l'agora. Tablette imprécatoire sur plomb avec texte grec.

HESPÉRIS, XXI, 1935.

P. 131-139 avec fig. R. Thouvenot publie deux épitaphes chrétiennes de *Volubilis :* l'une, assez abîmée, de 599 ; l'autre, de 605 ap. J.-C. Voici cette dernière :

80) MEMORIA IVLIVS PRINCIPI CVI FI
LI FECERVNT DOMVM ETERNALE
VIXIT ANNIS PLVS M LXIII DIS
(sic) CEST IN PACE DIE VI Q ACVSTAS ANNO PRO
5 II DCXLII

L. 1 : *Julius* peut être pour *Juli ;* l'auteur songerait aussi à *Juli v(iri) s(pectabilis) princip(s)* (?) ; l. 5 : au début [*v*]*i*[*n*].

HISTORIA, IX, 1935.

P. 248-260. F. M. de Robertis discute certains fragments épigraphiques publiés dans les *Notizie degli Scavi*, 1933, p. 438-444 : dispense du *munus venatorium* dans une constitution impériale récemment découverte.

P. 662-688. A. Neppi Modona. Huitième bulletin d'épigraphie romaine.

JAHRESHEFTE DES OESTERREICHISCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTES IN WIEN, XXIX, 2, 1935 ; BEIBLATT.

Col. 177-204. Edm. Groag recherche l'identification et retrace la carrière des personnages qui ont été consuls de 109 à 113 ap. J.-C., d'après les Fastes d'Ostie (*Ann. épigr.*, 1933, n° 30).

Col. 179-180, n. 11. Les deux lignes détachées en bas à droite de l'inscription de l'*Ann. épigr.*, 1914, n° 267 concernent Domitia Lucilla, qui était la femme de P. Calvisius Tullus, fils de P. Calvisius Ruso et *legatus Aug. prov. Cappadociae et Galatiae.*

Col. 190. Le fragment de l'*Ann. épigr.*, 1911, n° 95 doit se compléter aux l. 3-4 : [*T. Stat*]*ilio Severo* [*Hadria*]*no.*

Col. 204. L'inscription *C. I. L.*, XIII, n° 6798 date de Tibère, non de Trajan ; il doit s'agir de Cossus Cornelius Lentulus, auquel son frère Lentulus Gaetulicus aurait succédé en 30 ap. J.-C. dans sa légation, jusqu'ici inconnue, de Germanie Supérieure.

Col. 207-218. E. Polaschek. Inscriptions, surtout funéraires, de la Basse-Autriche.

Col. 208. A Baden. Autel.

81)
S D
IVL SE
VER
u. S

L. 1 : *S(ilvano) d(omestico).*

Col. 215. Près de Baden. Brique.

82) LEG X G P F

Col. 217-220. P. Ortmayr. Remarques sur les *Nixi* à propos des textes de l'*Ann. épigr.*, 1933, n° 127 et 1934, n° 238.

Col. 239-260. Marianne Grubinger. Recherches dans les environs de Hartberg. Rappel d'inscriptions connues de Grafendorf, Löffelbach et Hartberg.

Col. 261-268. Fr. Jantsch. Nouvelles inscriptions de Carinthie.

Col. 261-262 avec fig. A Ulrichsberg, au nord de Klagenfurt (— *C. I. L.*, III, n° 4810).

83) NOREIAE · ISIDI · F
A · TREBONIVS
PROC

Col. 263-264 avec fig. A Karnburg. Pierre brisée à gauche.

84)
L · VRSO
mil. leg. II · ITAL · θ
*i*N · EXPED
T · F · I · SIBI
5 IM I N A
*res*TVTIVS
VS · VITRIc
b. m. F

L. 7 : *vitric(us).*

Col. 265-267 avec fig. A *Virunum*, dans le théâtre.

85)
*i*MP · CAES · M · AVREL
*a*NTONINVS · PIVS · FELIX
*in*VICTVS · AVG · COS · III · P · P ·
*sac*ERDOS · AMPLISSIMVS · ET
*m.au*REL · ALEXANDER · C*aes.*

Date : 220 ap. J.-C.

Col. 269-270 avec fig. Fr. Narobe. A St. Margarethen im Lungau. Borne milliaire au nom de Trajan Dèce.

Col. 287-332. A Betz. Recueil de toutes les inscriptions militaires trouvées sur le territoire de l'Autriche actuelle, à l'exclusion des diplômes et des briques. 535 textes, reproduits en minuscules, sont groupés comme suit : légions, corps auxiliaires, troupes de Rome, flotte, inscriptions de basse époque, fonctionnaires militaires sans indication de corps, patries des soldats. Un certain nombre d'inscriptions sont inédites, surtout des épitaphes de légionnaires venant de *Carnuntum*.

JOURNAL OF ROMAN STUDIES, XXV, 1935.

P. 163-186. D. B. Harden. Inscriptions sur verres de Syrie. Souhaits de prospérité ou marques de fabricants moulées avec le récipient.

P. 223-227. R. G. Collingwood. Inscriptions de Bretagne trouvées en 1934.

P. 223 et pl. XLII. A Beaumont sur le vallum d'Hadrien (Cumberland).

86)

eT NVMINIB·
VS AVGGGN
M·AVR·RVM
AVR·VALER
IANI GALLIE
NI Q C AEL
V I B I A N V
S TRIB COH
·P·N·SS·IST
ANTE IVL R
VFINO PRI
NCIPE

L. 3 : ? ; l. 9-10 : *p... n... ss.. i(n)si[a]nte.*

P. 226 avec fig. A Londres. Plaque de plomb avec inscription en lettres cursives.

87)

R/ITIA MARIA DIIFICO IIT
ILLIIVS VITA IIT MIITIIM
IIT MEMORIAM ITIOCIPIII
PATVAMO▒ISINTIIRAMXI
TA FACTA COGITATA MIIMOR
IAM SCI NO POSSITT LOQVI
SIC▒ITASITNIIQVIISI▒ITA
MII▒II POSSIT NIIQVII
DO

... Maria defico et illeus vita et me(n)tem et memoriam et... patu(m) amo[r]is ...facta cogitata memoriam... no(n) possitt loqui sic... sit neque si[c]... possit neque...

La lecture est sur plus d'un point très incertaine.

ID., XXVI, 1936.

P. 1-11 avec carte. Bertha Tilly. Identification du *Numicus* (en part. *Aen.*, VII, 150-151, 241-242, 797-798), qui serait le Rio-Torto à la limite des territoires de *Lavinium* et d'*Ardea ;* invoque notamment l'inscription *C. I. L.*, XIV, n° 2065.

P. 12-18 avec pl. et fig. W. F. Snyder. A Doura-Europos. Fragment de calendrier tracé à la pointe sur l'enduit d'une chambre. Représentation des bustes des divinités de la semaine.

Au-dessus :

88) LVNA MERCV

Au-dessous :

LVNA NVNDINE
BH

et colonnes de chiffres.

P. 74. M. Rostovtzeff lit ainsi les trois dernières lignes d'une inscription de Sadad (*Ann. épigr.*, 1935, n° 118) :

Διδᾶς υἱοὶ Ἀο (ou Ἀθ)ομορθίν[ου] εἰργάσαν[το].

KLIO, XXIX, 1936.

P. 81-93. T. Corbishley étudie de nouveau les documents relatifs à la légation de Quirinius en Syrie et au *census*.

KLIO, BEIHEFT, 34, N. F. 21, 1935.

O. W. Reinmuth. Le préfet d'Égypte d'Auguste à Dioclétien.

P. 131-139. Liste, par ordre chronologique, des préfets d'Égypte, avec références.

P. 140-143. Liste des édits des préfets d'après les inscriptions et les papyrus.

MAINZER ZEITSCHRIFT, XXX, 1935.

P. 32-39. Fr. Sprater. A Bad Dürckheim. Inscriptions gravées sur le roc ou sur des blocs détachés dans une carrière qui a servi à la légion de Mayence, le Brunholdistuhl ; quelques-unes mentionnent, sous des formes diverses, la légion *XXII^a Primigenia Pia Fidelis.*

MEDEDEELINGEN DER KONINKLIJKE AKADEMIE VAN WETENSCHAPPEN, AFDEELING LETTERKUNDE, Amsterdam, 80, série B, 1935.

P. 1-25. C. W. Vollgraff défend l'exactitude des lectures qu'il a précédemment fournies (*Ibid.*, 70, série B, n° 5, 1930 ; cf. *Ann. épigr.*, 1931) de deux inscriptions découvertes à Utrecht, place du Dôme.

P. 2. A Utrecht. Tuiles.

89) COH II HISP PED P F

[c]oh(ortis) II Hisp(anorum) ped(itatae) P(iae) F(idelis). Voir plus loin, n° 92.

MÉLANGES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, LII, 1935.

P. 146. J. Aymard. Près de Port-Gueydon. Sur le goulot d'une jarre.

90) EX FVNDO
FABRICIAN

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH, BEYROUTH, XIX, 1935.

P. 91-92. G. de Jerphanion et H. H. von der Osten. A Kilafil Huyuk (région de 'Aïntab).

91)

βασιΛΕ ΑΝΤιοχον
θεΟΝ ΔΙΚΑΙΟν ε
πιΦΑΝΗΝ ΦΙΛΟΡΩμαιο
Ν ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝα
ΤΟΝ ΕΓ ΒΑCΙΛΕΩC μι
ΘΡΑΔΑΤΟΥ ΚΑΛΛΙ
ΝΙΚΟΥ ΚΑΙ ΒΑCΙΛΕισ
CΗC ΛΑΟΔΙΚΗς
ΘΕΑC ΦΙΛΑ
ΔΕΛΦΟΥ

ΑΠΟΛΛΑC ΑΠολ
ΛΑ ΤΩΝ ΠΡΩτων
ΚΑΙ ΠΡΟΤΙΜΩμε
ΝΩΝ ΦΙΛΩΝ Ο
ΕΓΛΟΓΙCΤΗC τε
ΤΑΓΜΕΝΟC Ο Δια
κΡιΤΗC
ΙΤ

Il s'agit d'Antiochus I^er de Commagène.

MEMORIE DELLA REALE ACCADEMIA DEI LINCEI, SCIENZE MORALI, série VI, V, fasc. 4, 1936.

P. 231-366 ; pl. I-LXIII. G. Cozzo étudie tout particulièrement les symboles qui accompagnent les inscriptions doliaires : beaucoup se rapportent au culte de Mithra. Il examine en outre de nombreuses questions relatives à l'histoire de cette industrie, no-

tamment la signification des dates consulaires qui figurent sur les marques doliaires : ces dates ne donnent pas l'année de fabrication des briques et ne peuvent pas servir à déterminer l'âge d'un édifice antique ; elles représentent l'année où la fabrique a été fondée.

MNEMOSYNE, 3e série, II, 1934-1935.

P. 244. F. Müller. Sur le mot *seinq* qui figure à la l. 2 du *C. I. L.* I², nº 388.

P. 291-298. K. Sprey. Annotations au chapitre 34 des *Res gestae divi Augusti*.

P. 309-320. A. W. Byvanck. Notes batavo-romaines.

P. 310, n. 1. L'auteur juge improbable que sur la tuile d'Utrecht (*Ann. épigr.*, 1935, nº 140) nous ayons le reste du nom de T. Fulvius Junius Macrianus.

P. 311. A Utrecht. Tuiles (plus haut, nº 89).

92) *c* OH II HISP PED P F

Lire peut-être plutôt : *[c]oh(ortis) II Hisp(anorum). Ped (...) p(...) f(ecit).*

P. 312-318. Discussion de la communication faite par M. Vollgraff à l'Académie d'Amsterdam concernant deux inscriptions d'Utrecht (voir plus haut *Mededeelingen der Akademie van Wetenschappen*).

ID., III, 1935-1936.

P. 289-304. H. Brunsting. Étude sur la station *Flenium* de la Table de Peutinger (en pays batave) ; corriger en *Helinium*, qui désignerait un lieu vers l'embouchure de la Meuse, près de Monster, d'où provient le milliaire du *C. I. L.*, XIII, nº 9165, dont l'auteur défend l'authenticité et dont il explique les données en partant de son identification.

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICHITÁ, 1934.

P. 113-114 avec fig. A. Degrassi. A Albona. Autel.

93) SENTONA *(sic)*
SACRVM
TVLLIA FVSCA
V S

P. 146-147 avec fig. M. Pallottino. A Anguillara Sabazia. Autel.

94)
L·MVNATIVS·L·L·HERACLIDA
HERCVLI · VOVIT

Le patron pourrait être le grand Munatius Plancus, contemporain de César.

P. 214-220. G. Annibaldi. A Rome, sur la pente est du Capitole, derrière l'abside de S. Maria in Aracoeli.

P. 214-217 avec fig. Base de statue.

95) IOVEM EPVLONEM
M · LICINIVS HONORATVS CALA ·
PACTVMEI · RVFI
L · NOVIVS · EVTACTVS · CALATOR
FVNISVLANI VETTONIANI
C · IVLIVS · SILANI · LIB · ACANTHVS
CALATOR EIVSDEM
L · CAECILIVS · THALAMVS CALATOR
POMPEI · GEMINI ·
HONORE · VSI · SVA PECVNIA POSVERVNT

Sur le côté droit :

DEDICAT · V · K · IVN
IMP CAESARE NERVA TRAIANO AVG
GERMANICO II
COS
C · POMPONIO PIO

Date : 28 mai 98 ap. J.-C.

C. Julius Funisulanus Vettonianus est connu comme *VII vir epulonum* (*C. I. L.*, III, nº 4013 ; XI, nº 1571) ; C. Julius Silanus se retrouve au *C. I. L.*, III, nº 5831 ; XIV, nº 245.

P. 217-218 avec fig. Fragment de plaque de marbre, qui reproduit la fin de l'éloge de Valerius Maximus dans une rédaction plus proche de l'original du forum d'Auguste que la copie d'Arezzo (*C. I. L.*, I, 1, nº 189).

P. 219.

96) Plaque funéraire chrétienne, incomplète, donnant l'épitaphe de *Castorius* [*cu*]*rsor dom*[*inic*]*us* (cf. *C. I. L.*, XIII, nº 3640) ; mention de *hon*ORIO *aug.*

P. 247-263. G. Calza. Trois nouveaux fragments des Fastes d'Ostie.

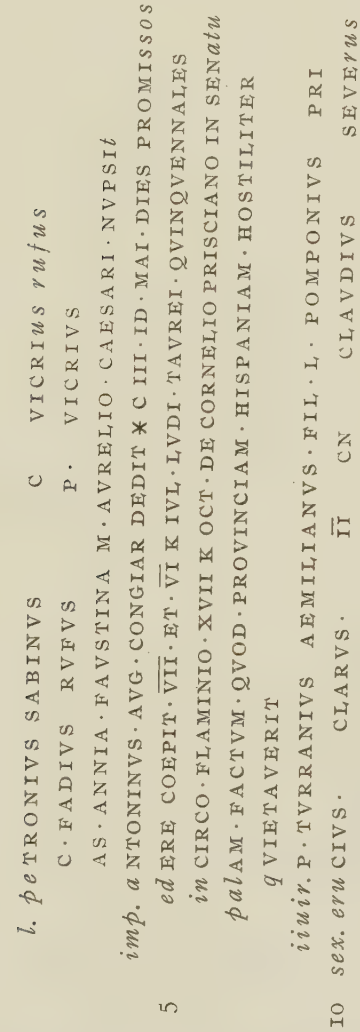
P. 254 et pl. VI.

97) *duoui* R · L · FVRIVS · MANLIANVS · TI · CLA
K · IANVAR · INCENDIVM · ORTVM · IN
ET · PRAEDIA · COMPLVRA · DEVSTA · SVN*t*
l. lamia AELIANVS · SEX · CARMINI*us uetus*
k. mart. TI · IVLIVS · SECVNDVS · M · EGNATI*us*
k. mai. D · TERENTIVS · GENTIANVS · Q · CO *rnelius annianus* (?)
k. sept. L · STATIVS · AQVILA · C · IVLIVS *beronicianus*
X · K · MART · LAVREATAE · MISSAE · AD SEN*atum ab imp*
t RAIANO AVG · OB QUAM · CAVSAM PAR*thicus appellatus est*
e T · PRO SALVTE · EIVS · S · C · F · ET · SVPP*licationes per omnia delu*
b RA · ET · LVDI · FACTI · V · IIII · PR · K · M*art.*
pro MISS · XXX · PR · NON · MAI · EPIS*tulae*
AB · IMP · TRAIANO · AVG · PROC

L. 4-7 : mention des consuls ordinaires et suffects de 116 ap. J.-C. ; l. 10 : *s(enatus) c(onsultum) f(actum).*

P. 256 et pl. VII.

98)


l. ꝑe TRONIVS SABINVS C VICRIus rufus
C · FADIVS RVFVS P · VICRIVS
AS · ANNIA · FAVSTINA M · AVRELIO · CAESARI · NVPSIt
imꝑ. a NTONINVS · AVG · CONGIAR DEDIT ✱ C III · ID · MAI · DIES PROMISSOS
ed ERE COEPIT · VIII · ET · VI K IVL · LVDI · TAVREI · QVINQVENNALES
in CIRCO · FLAMINIO · XVII K OCT · DE CORNELIO PRISCIANO IN SENatu
ꝑal AM · FACTVM · QVOD · PROVINCIAM · HISPANIAM · HOSTILITER
q VIETAVERIT
iiuir. P · TVRRANIVS AEMILIANVS · FIL · L · POMPONIVS PRI
sex. eru CIVS · CLARVS · II CN CLAVDIVS SEVERus
k. MART · LOCO CLARI · Q LICINIVS MODESTus
ꝑ · MVMMIVS · SISENNA T PRIFERNIVS PAETus
CN · TERENTIVS IVNIOR L · AVRELIVS GALLus
Q · VOCONIVS · SAXA C · ANNIANVS VERus
L · AEMILIVS LONGVS Q · CORNELIVS PROCVlus
k. MART ERVCIVS CLARVS PRAEF VRBIS DECessit

L. 1-2 : mention des deux derniers groupes de consuls suffects de 145 ap. J.-C. (le premier figure dans le diplôme militaire

du *C. I. L.*, XVI, p. 83, nº 91) ; l. 10-15 : mention des consuls ordinaires et suffects de 146 ap. J.-C.

P. 259 et pl. VIII.

99)

[illegible] N · CONG · DEDIT
ann IOLENVS IVNIANVS · LABI
DEPORTATI SVNT
iiuir I C MAMILIVS MARTIA*lis*
m. ua LERIVS HOMVLL*us*
l. DASVMIVS TVSC*us*
l. IVLIVS ROM*ulus*
M SERVILIVS SILA*nus*
M AVRELI CAES EXCESSV*s*
ab an NIA · FAVSTINA · FILIVS · I
imp. AVG · PONTEM · CESTI*um*
re STITVIT
M IVLIVS SEVER*us*
(?) *co* S · OB DEDICATIONEM · BASILI*cae quam*
pec VNIA SVA EXTRVXIT FAMILI
NE · LEGITIMA EDIDIT · IN QVA ·
fue RVNT · DVO PRAETEREA STATV*as*
po PVLI OSTIENSIS · QVAS POSSP · IN
I PR K IVNIAS · IVLIANO ET TORQ*uato iiuiris*
a. IVNIVS RVFINVS
IMVS M PONTIVS SABIN*us*
M SEDATIVS SEVERIAN*us*
VS C CATIVS MARCE*llus*
AVG QVOD APPELLAT

L. 4 : mention des *duoviri* d'Ostie de 151 ap. J.-C. ; l. 5-8 : mention des consuls ordinaires et suffects de 152 ap. J.-C. ; l. 10 : *filius* [*natus est ?*] ; l. 13-19 : événements intéressant Ostie ; l. 15-16 : [*...cum venatio*]*ne legitima ;* l. 18 : *possp(onere) ;* l. 20-23 : mention des consuls ordinaires et suffects de 153 ap. J.-C.

P. 345-350. N. Lamboglia. Inscriptions d'Albenga.

P. 345. Tablette votive.

100)
VLATTIA
IOVI V

L. 2 : *v(otum solvit).*

P. 346. Fragment commémo-

rant la construction d'un aqueduc.

P. 347. Stèle.

101) L PAPIRIO
P F POB
BITIRONI

Le cognomen *Bitiro*, jusqu'ici inconnu, est probablement d'origine ligure.

Id., 1935.

Voir *Ann. épigr.*, 1935, nos 127 à 131.

P. 201-202 avec fig. Jole Bovio-Marconi. A Termini-Imerese.

102) ποπλιος κορνηλΙΟΣ ΠΟΠΛΙΟΥ ΥΙΟΣ
σκιπιων αφρικανΟΣ ΥΠΑΤΟΣ ΕΛΩΝ
εξ καρχηδονος κατα ΚΡΑΤΟΣ ΤΟΥΣ ΕΞ
ιμερας αδριανΤΑΣ ΙΜΕΡΑΙΟΙΣ

A rapprocher de *Inscr. gr. Sic. et Ital.*, n° 315 qui assure les compléments fournis ici. L'inscription se rapporte à une statue prise aux Carthaginois et restituée ultérieurement aux gens d'*Himera* (Termini-Imerese) par Scipion l'Africain.

Philologische Wochenschrift. LV, 1935.

Col. 792. W. Kubitschek identifie l' Ἄρνουφις qui figure dans l'*Ann. épigr.*, 1934, n° 245 avec le μάγος Αἰγύπτιος de ce nom à qui est attribuée la pluie miraculeuse de la guerre des Marcomans sous Marc-Aurèle (Cassius Dio, LXXI, 8,4 ; 9, 2 ; Suidas, s. v°).

ΠΡΑΚΤΙΚΑ ΤΗΣ ΑΚΑΔΗΜΙΑΣ ΑΘΗΝΩΝ, IX, 1934.

P. 13. A. D. Keramopoullos. A Amphipolis, dans le lit du Strymon, inscription latine (plus haut, n° 18).

Rendiconti del Reale Istituto lombardo di scienze e lettere, LXVIII, 1935.

P. 145-149. Matteo della Corte. Sur le graffite de la basilique de Pompéi (*C. I. L.*, IV, n° 1917), qui a été retrouvé au musée de Naples, on ne peut pas lire, comme l'auteur l'avait proposé dans les *Atti dell' Accademia di Napoli*, XIII, 1933, p. 69 et suiv., *Artorius* au lieu de *Theorius*, mais il existe une seconde ligne qui n'a pas encore été déchiffrée. L'ensemble donne :

103) *Theor[i]us est Holconi nec tamen Mazgaba*
amicus est Holconi nec tamen [P]yrrichus.

C. Cominius Pyrrichus est un acteur comique connu par de nombreuses inscriptions de Pompéi ; Theorius et Mazgaba se-

raient de même des histrions.

P. 743-768. Après examen des constitutions du Code Théodosien, des œuvres des jurisconsultes postclassiques et des inscriptions funéraires recueillies dans le domaine de l'empire d'Occident, A. Visconti se prononce contre l'existence dans les cités provinciales d'un *corpus pistorum*, qui ne se rencontre qu'à Rome, à Ostie et à Constantinople ; ailleurs les *negotiatores pistores* auraient fait partie du *corpus negotiatorum*.

REVISTA DE ARQVEOLOGIA, II, 1934.

P. 193-195. J. Leite de Vasconcellos. Inscriptions latines de Lusitanie.

P. 193. Dans le sanctuaire du dieu Endovellicus, à Terena, canton de Alandroal.

104)
DEO ENDOVEL
LICO SACRVM
FANNIVS APIO
ANIMO LIBENS
VOTVM POSVIT

P. 193 et fig. p. 194. Au même endroit. Le haut de l'autel manque.

105)
Q · IVLIVS
PVLTARIVS
A · L · V · S ·

P. 194. A Sanhora da Abobriz, commune d'Amoreira, canton de Obibos.

106)
d M S
t OLIO
... MAXIMINO
ii VIRꝺEBORO
*brit*TꝺANNꝺLII

L. 4-5 : il s'agit d'*Eburobritium* (Pline, *Nat. hist.*, IV, 113).

P. 242-245. L. Chaves. A Lisbonne.

107)
APOLLINI
SACRVM
M · IVL · M · LIB
TYRANNVS
AVGVSTA*lis*
D D

REVUE AFRICAINE, LXXVI, 1935.

P. 1-454. Actes du premier Congrès de la Fédération des Sociétés savantes de l'Afrique du Nord, tenu à Alger les 10-11 juin 1935.

P. 137-151. A. Berthier et M. Martin. A Bou-Takrematen, à 30 kilomètres au sud de Châteaudun-du-Rhumel, dans des églises.

P. 143. Table d'autel.

108) MESA MARTVRORV

P. 147. Bornes milliaires remployées, l'une aux noms de Fl. Crispus, Val. Licinius Licinianus Junior et Fla. Cla. Constantinus, l'autre au nom de Maxentius Augustus.

P. 166. P. Massiera. A Tocqueville *(Thamallula)*. Coffret à reliques, dont le couvercle porte :

Sur la face supérieure :

109)
MEMORIA $\overline{\text{SCO}}$
RVM MARTYRVM

En dessous :

VINCENTI ET
CENTVMAR
BORENSIVM

Pour es *martyres Centumarborenses*, cf. *Ann. épigr.*, 1917-1918, nº 100.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1935, II.

P. 140-151 avec fig. J. Coupry. A Karalar, à l'Ouest d'Ankara.

110) βασιλευς δηιOTAPOΣ ΦΙΛΟ
πατΩΡ Και γΑΛΑΤΩΝ ΤΟΛΙΣ
τοβΩΓιωΝ ΚΑΙ ΤΡΟΚΜΩΝ
τΕΤΡαρΧΗΣ Ο[ΕΓ ΒΑΣΙΛΕΩΣ
δΗΙΟΤΑΡΟΥ ΦΙΛΟΡΩΜΑΙΟΥ
καΙ ΓΑΛΑΤΩΝ ΤΟΛΙΣΤΟΒΩΓΙ
ΩΝ ΚΑι ΤΡΟΚΜΩΝ ΤΕΤΡΑΡΧΟυ
ΚΑΙ ΕΓ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ

L. 1-2 : on peut songer aussi à φιλο[μήτ]ωρ.

Il s'agit de Deiotaros II, associé au pouvoir de son père Deiotaros, tétrarque des clans galates des Tolistobogiens et des Trocmes et mort, sans doute peu après mars 43 av. J.-C., avant que ne fût achevée l'œuvre d'unification de la Galatie par l'absorption du clan des Tectosages. Cf. le *Pro Deiotaro* et divers textes de Cicéron concernant ces *reges*, dont le père est dit en outre par lui *populi romani amicissimus* (ici φιλορώμαιος).

REVUE DE PHILOLOGIE, LXII, 1936.

P. 105-112. J. Carcopino donne des lectures nouvelles du nº 87 de l'*Ann. épigr.*, 1924, qui date de 655 ap. J.-C. : *de Altava koptativa* (= *cooptata ;* femme originaire d'*Altava*, adoptée collectivement par les Volubilitains) et insiste, en étudiant les formules qu'emploient d'autres épitaphes chrétiennes datées de *Volubilis* (*Ann. épigr.*, 1929, nº 115 ; *Hespéris*, 1935, p. 131-139, cf. plus haut nº 80), sur la liaison terrestre et les rapports qui ont existé entre le Maroc occidental et l'Oranie au Ve et jusqu'au VIIe siècle de notre ère.

P. 113-117. L. Robert. L'inscription des *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, nº 80 n'est pas d'*Herakleia* du Pont, mais d'*Herakleia*-Périnthe, sur la côte thrace de la Propontide, la moderne Eregli (cf. *Ann. épigr.*, 1927, nº 84). Rectifications de lectures.

P. 118-119. L. Robert justifie la lecture ὑγιέστ[α]τον dans les *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, I, nº 796.

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES, XXXVII, 1935.

P. 459. Anne Roes. A Utrecht. Dans le *praetorium*, tuile.

111) *C(ohors) II B(ata)b(orum) Vi(ctrix).*

ID., XXXVIII, 1936.

P. 44. A. Grenier, d'après l'abbé Sigal. Sur les inscriptions où sont mentionnés des *fabri subaediani*.

P. 182-190. R. Syme. Notes sur la légion *III*[a] *Augusta* : son déplacement de *Theveste* à Lambèse serait à remonter aux premières années du règne de Trajan ; étude d'un groupe de soldats de la Gaule chevelue qui figure dans la légion au I[er] siècle ap. J.-C.

P. 195-196. P. Wuilleumier. A Grésy-sur-Isère (Savoie).

112)

APOLLINI · AVG
PRO · SALVTE
MARCIAE · T · F · TAVRINAE
EPICIFIVS · LB · EX · VOT

Le père de Marcia Taurina doit être le T. Marcius Taurinus dont l'épitaphe est au *C. I. L.*, XII, n° 2456.

P. 219-224. A. Piganiol examine quelques problèmes relatifs aux Jeux séculaires : le *Tarentum* est à l'extrémité occidentale du Champ de Mars ; la première célébration des Jeux remonte à 348 av. J.-C. ; le *Carmen saeculare* refléterait en partie la prière primitive.

P. 349-350. W. Seston présente des remarques sur les inscriptions d'Hippone commentées par M. J. Gagé dans le *Bulletin de l'Académie* d'Hippone, n° 37 (voir plus loin) et sur l'épitaphe de la Gayole (*C. I. L.*, XII, n° 5730).

REVUE DES ÉTUDES GRECQUES, XLIX, 1936.

P. 1-8. L. Robert. Inscriptions de *Volubilis*.

P. 1-6.

113) ΥΠΕΡ CΩΤΗΡΙΑC
ΚΑΙ ΝΕΙΚΗC ΤΟΥ
ϰΡΑΤΟΥC ΘΕΩ Μα
νΑΦΩ ΚΑΙ ΘΕΩ Θε
5 αΝΔΡΙΩ ΜΑΝΑ
φΗΝΟΙ ΑΝΕθηϰαν

L. 3-5 : le couple des dieux arabes Manaphus et Theandrius figure sur une inscription du *C. I. L.*, III, n° 3668 ; Dessau, *I. L. S.*, n° 4349 ; pour le premier, cf. Mouterde, *Syria*, 1925, p. 246-252 ; l. 5-6 : dans l'ethnique des Arabes dédicants, on retrouve le nom de *Manaf.*

P. 6-7 (= *C. I. L.*, VIII, n° 21900 ; cf. n° 21901).

114) ΑΥΡ ΙΑΝΟΥΑ
ΡΙC ΤΩΝ CΑΛΕ
μΟΥ ΤΩ ΠΑΤΡΩ
ω θ ε ω Θ Ε Α Ν
5 δ ρ ι ω C Ε

L. 1-2 : Ἰανουάρις, forme vulgaire, très fréquente, de Ἰανουάριος ; l. 2-3 : τῶν Σαλέμου, de la tribu de Σάλεμος.

P. 8 (= *C. I. L.*, VIII, n° 21904). Restituer

[τῷ πατρώ]ῳ θεῷ [Θεαν]δρί[ῳ].

P. 9-14. L. Robert. Dans les *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, n° 42, l. 5, le mot μαϊουμᾶν doit se rapporter à la fête syrienne appelée Μαϊουμᾶς (cf. *Ann. épigr.*,

1903, n° 331). Rappel des textes concernant cette fête.

P. 235-254. L. Robert reprend l'étude d'une inscription attique (*I. G.*, II², n° 2153), du IIe ou du IIIe siècle de notre ère, où il reconnaît une liste d'artistes et dont il donne, aux lignes 3 et suivantes, une lecture révisée :

115)
[α]κροα[ματα]
[κ]ωμῳδ[οι]
[Σ]τρατων
[Β]ασιλ(ι)κος?
αρχαιολο[γος]
[Α]σιατικος
[π]αρῳδοι
[Α]υλος
[Ε]υτυχη[ς].

L'ἀρχαιολόγος est un mime dramatique (cf. *Corpus Glossariorum latinorum*, II (1888), p. 22, l. 40-42).

P. 239-241. Inscriptions mentionnant un μειμολόγος, des βιολόγοι ; au n° 14695 du *C. I. L.*, III (= *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, I, n° 552), le titre de βιολόγος, que se donne un ancien soldat de la flotte de Misène, veut sûrement dire mime (cf. *C. I. L.*, III, nos 1063 et 1064, où les artistes, *acroamata*, sont des soldats d'un détachement de vigiles et de soldats de la flotte de Misène ; rapprocher peut-être *C. I. L.*, X, n° 3487).

P. 241-242. Comme on l'a déjà proposé, dans les *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, I, n° 975, il faut comprendre, à la ligne 2, μύθων ὀρχη[στής] ; L. Furius Celsus est un pantomime qui joue dans les μῦθοι, dans les ballets mythologiques ; de même, dans F. Halbherr, *Amer. Journ. of arch.*, 1897, p. 181, μοσχολόγος n'est pas un cognomen, mais désigne un mime d'un genre spécial.

P. 243. Le n° 1479 des *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, doit se lire :

116)
Κοιντος Ε-
δουρηνος Μ-
αξιμος
Νεμεσει ε-
πηκοω.

P. 244-245. Commentaire de l'inscription de Tralles, — à placer à une époque avancée du IIe siècle ou au IIIe siècle, — Lebas-Waddington, III, n° 1652 *b*.

P. 248-251. Remarque sur l'expression θύρας μιμικὰς τέσσερας qui figure à la l. 36 d'une inscription de Gytheion (*Ann. épigr.*, 1929, n° 99).

P. 251-253. Inscriptions mentionnant des παρῳδοί, auteurs de parodies poétiques.

P. 253-254. Dans les *I. G.*, XII, fasc. 8, n° 87, le mot σπουδαιογέλο[ι]ος doit désigner un auteur de parodies satiriques.

REVUE TUNISIENNE, 1936, n° 26.

P. 170. G. G. Lapeyre. A *Thibari*. Mosaïque tombale chrétienne.

117)
PRIVATIA
NVS DIACO
NVS IN PA
CE VIXIT AN
NOS LXX P·M·

RIVISTA DI ARCHEOLOGIA CRISTIANA, XII, 1935.

P. 7-18. E. Josi. Classement des inscriptions du cimetière de Prétextat.

P. 12 avec fig.

118) HIC QVIESCIT IN ☧ LIIVENIUS
INNOCENS ANVORUM OCTO *(sic)*
HIC GALLIAS BRYTTANIAS AMBVLABIT

P. 19-48. E. Josi. Les inscriptions datées du cimetière de Prétextat.

P. 19-21 avec fig. Quatre inscriptions païennes inédites donnant des dates consulaires : 96 et 122, 188, 279 et une année mutilée.

P. 21-48, p. 227-240, avec nombr. fig. Soixante-cinq épitaphes chrétiennes en partie publiées, en partie inédites portant des dates consulaires, de 273 à 475 ap. J.-C. ; en outre dix textes mutilés de date consulaire incertaine.

P. 241-243. Les deux inscriptions : De Rossi, *Inscr. christ.*, I, nos 48 et 878 n'appartiennent pas au cimetière de Prétextat.

P. 338-340. E. Nasalli Rocca. Remarques au sujet de l'inscription du *C. I. L.*, XI, no 1142.

ID., XIII, 1936.

P. 7-24. E. Josi. Inscriptions du cimetière de Prétextat relatives à la hiérarchie ecclésiastique et à l'aristocratie romaine ; on y relève sept prêtres, deux ou trois acolytes, un exorciste et un *fossor*. Nous reproduisons seulement un de ces textes.

P. 12 et fig. p. 13.

119) PRIMVLVS · FECIT
SE · VIVVS · SIBI · LOCA
DVA · VNV · BISOMV · E
T · VNV · MONOSOMV · I
VBENTE · INNOCENT
IO · PRESB

P. 17 et fig. p. 18.

120) QVINTVS
LACTEARIVS QVI VI
XIT ANNOS SEXAGINTA DEFVNCTVS III KAL
OCTOBRIS VIBO SE CONPARABIT SIBI ET FRATRI
SVO LOCVM QVI FVIT DE DOMVM LATERANI

P. 19 avec fig.

121) ANNIA TERTVLLA · C · Q · FIL ·
ANNI GRATI · C · V · ET · POSTVMIAE
*a*NTONIAE · C · F · DEC · VI · KAL · MART ·
DEP · KAL · MAI

P. 20.

122) ANICIO GOGON
*i*O SIG GREGO
RIO IN PACE

Lire : *Anicio Go(r)gon[i]o sig(no) Gregorio.*

P. 21 avec fig.

123)
CLODIVS INSTEIVS FLAVIVS
PVER CLARISSIMVS

P. 21 et fig. p. 22. Sarcophage.

124)
FLAVIVS INSTEIVS CILO·C·P·
FILIVS FLAVI IVLIANI
C · V · ET INSTEIAE
CILONIDIS · C · F ·
HIC DEPOSITVS
EST XI KAL IANVA
RIAS

P. 22 et fig. p. 23. Sarcophage.

125) CVRTIAE
CATIANAE
C Q IN PACE

P. 23.

126)
Q QVINTAE MAMILIAE TITIANAE
C·M·F·

Rivista indo-greco-italica di filologia, lingua, antichità, XX, 1936.

P. 74. Fr. Ribezzo. A Val Camonica. Inscription rupestre.

127) FINIS

Marquerait la frontière entre la *Gallia Citerior* et le pays des *Camuni*.

P. 75-105. Le même. Suite d'une étude, commencée en 1934, sur les Tables eugubines.

Römische Mitteilungen, L, 1935.

P. 321-330. Fr. Münzer recherche les rapports qui ont pu exister entre les *magistri* ou *magistrae* nommés sur des inscriptions de Minturnes (cf. *Ann. épigr.*, 1934, nos 249-254) et des contemporains homonymes connus par d'autres sources.

La Scuola cattolica, LXIII, 1935.

P. 698-714. L. Tria. La formule *Sator Arepo* (cf. *Ann. épigr.*, 1934, no 274) est chrétienne ; son sens serait : *Sator tenet N(os) per T*, c'est-à-dire Dieu (ou le Christ) nous tient par la croix.

Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften, philosophisch-historische Klasse, 1935.

P. 968-971 avec pl. R. Herzog. A Pergame. Plaque de marbre.

128) αυτοκρατωρ καισαρ ουεσπασιανος σεβαστος
αρχιερευς μεγιστος δημαρχικης εξουσιας το ϛ̄
αυτοκρατωρ το ιδ̄ πατηρ πατριδος υπατος το ε̄
αποδεδειγμενος το ϛ̄ τιμητης λεγει
επειδη τα τοις ελευθεροις πρεποντα επιτηδευματα
ταις τε πολεσι κοινηι και ιδιαι χρησιμα και των θεων
ιερα νομιζεται το μεν των γραμματικων και ρητορων
οι τας των νεων ψυχας προς ημεροτητα και πολιτικην
αρετην παιδευουσιν ερμου και μουσων απολλωνος
δε και ασκληπιου το των ιατΡΩΝ ΚΑΙ ΙΑΤΡΑΛΙΠΤΩΝ ΕΙ
περ αρα τοις ασκληπιαδαιΣ ΜΟΝΟΙΣ Η ΤΩΝ ΣΩΜΑΤΩΝ Ε
πιμελεια απονενεμΗΤΑΙ ΤΟΥ ΤΟΥΤΟΥΣ ΙΕΡΟΥΣ ΚΑΙ ΙΣΟΘΕ
ους προσαγορευθΗΝΑΙ ΚΕΛΕΥΩ ΜΗΤΕ ΕΠΙΣΤΑΘΜΕΥΕΣΘΑΙ
αυτους μητε εισΦΟΡΑΣ ΑΠΑΙΤΕΙΣΘΑΙ ΕΝ ΜΗΔΕΝΙ ΤΡΟΠΩΙ
ει δε τινες των υπ ΕΜΗΝ ΗΓΕΜΟΝΙΑΝ ΥΒΡΙΖΕΙΝ Η ΚΑΤΕΓΓΥ
αν η αγειν τινα τωΝ ΙΑΤΡΩΝ Η ΠΑΙΔΕΥΤΩΝ Η ΙΑΤΡΑΛΕΙ
πτων τολμησουσιν ΑΠΟΤΙΣΑΤΩΣΑΝ ΟΙ ΥΒΡΙΣΑΝΤΕΣ ΔΙΙ ΚΑ
πετωλιωι ✻ $\overset{\text{A}}{\text{M}}$ οΣ Δ ΑΝ ΜΗ ΕΧΗΙ ΠΙΠΡΑΣΚΕΣΘΩ ΚΑΙ ΤΩΙ
θεωι καθιερουσθΩ ΑΝΥΠΕΡΘΕΤΩΣ ΤΟ ΕΠΙΤΙΜΙΟΝ Ο ΑΝ
ταξηι ο επι ταυτα κΑΤΑΣΤΑΘΕΙΣ ΕΠΑΡΧΟΣ ΟΜΟΙΩΣ ΔΕ ΚΑΙ Ε
αν λαθοντα ανευρΩΣΙΝ ΑΓΕΤΩΣΑΝ ΑΥΤΟΝ ΟΠΟΥ ΑΝ ΑΙΡΩΝ
ται και μη κωλυεσΘΩΣΑΝ ΥΠΟ ΜΗΔΕΝΟΣ ΕΞΟΝ ΔΕ ΑΥΤΟΙΣ
εστω και συνοδουΣ ΕΝ ΤΟΙΣ ΤΕΜΕΝΕΣΙ ΚΑΙ ΙΕΡΟΙΣ ΚΑΙ
ναοις συναγειν οΠΟΥ ΑΝ ΑΙΡΩΝΤΑΙ ΩΣ ΑΣΥΛΟΙΣ ΟΣ Δ ΑΝ
αυτους εκδιαζηταΙ ΥΠΟΔΙΚΟΣ ΕΣΤΩ ΔΗΜΩΙ ΡΩΜΑΙΩΝ
ασεβειας της εις τΟΝ ΟΙΚΟΝ ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ ΑΥΤΟΚΡΑ
τωρ καισαρ ουεσπαΣΙΑΝΟΣ ΥΠΕΓΡΑΨΑ ΚΑΙ ΕΚΕΛΕΥΣΑ
προτεθηναι εν λεΥΚΩΜΑΤΙ ΠΡΟΕΤΕΘΗ ΕΤΟΥΣ Γ̄ ΜΗΝΙ
λωωι χ εν καπετωλιΩΙ ΠΡΟ ΕΞ ΚΑ ΙΑΝΟΥΑΡΙΩΝ

*imp. caesar domitia*NVS · TRIBVNICIAE POTESTATIS · XIII
imp. xxii cens. perp.p.p. · A · LICINIO · MVCIANO · ET · GAVIO · PRISCO
auaritiam medicorum atque · PRAECEPTORVM · QVORVM · ARS
*tradenda ingenuis adules*CENTIBVS · QVIBVSDAM · MVLTIS
in disciplinam cubiculariis SERVIS · MISSIS · INPROBISSIME
*uenditur non humanitatis sed aug*ENDAE · MERCEDIS GRATIA
seuerissime coercendam IVDICAVI
*quisquis ergo ex seruorum disciplin*A · MERCEDEM C*apiet*
ei immunitas a diuo patre meo indulta PROINDE · AC *si*
*in aliena ciuitate artem exerceat adim*ENDA *est*

Les restitutions proposées par l'auteur ne visent en partie qu'à donner une idée du sens général.

Le texte grec est un édit de Vespasien, daté du 27 décembre 74 ap. J.-C., octroyant des privilèges aux *medici* et aux *praeceptores* : l. 13-14, immunité ; l. 15-22, défense contre l'*injuria* ; l. 22-26, droit corporatif.

Le texte latin est un rescrit de Domitien, adressé en 93-94 à A. Licinius Mucianus et à Gavius Priscus, inconnus par ailleurs.

P. 973 à 1019 : long commentaire concernant les restitutions du texte et la politique des empereurs romains relative à l'enseignement supérieur que nous voyons ici (l. 22-26) organisé en véritables universités.

SYRIA, XVII, 1936.

P. 100. R. Cagnat. A environ 8 kilomètres à l'est-nord-est de Tyr. Milliaire de la route de Tyr à Damas par *Caesarea Paneas*.

129) ΔN IMP CAESA*ri*
LVCIO ΔOMITIO
AV*reliano* PIO
FE*lici inuicto*
AV*gusto* PONTI
*fici ma*XIMO
*a*RABICO MAXI*mo*
PERSICO MAXIMO
IMPERATORI HO
RIENTIS A TYRO
METROPOLI
PANEAM
E

TRANSACTIONS AND PROCEEDINGS OF THE AMERICAN PHILOLOGICAL ASSOCIATION, LXV, 1934.

P. XLII-XLIII. A. E. Gordon. Le marbre comme critère pour dater les inscriptions latines de l'époque républicaine. Il était déjà employé en 90-80 av. J.-C.

P. 163-177. Ch. Chr. Mierow. La formule *hoc monumentum heredem non sequitur* concernerait le droit d'inhumation dans le terrain en cause.

P. 198-206. M. S. Ginsburg. Le mot *princeps* dans l'expression *princeps libertinorum* (*C. I. L.*, IV, n° 117) ne désigne pas le chef de la communauté juive de Pompéi.

P. 248-259. O. W. Reinmuth. L'édit de Tiberius Julius Alexander, préfet d'Égypte (Dittenberger, *O. G. I. S.*, II, n° 669 ; une partie sur papyrus : Berlin, n° 11601) est un édit fiscal au début d'un *lustrum* (68 ap. J.-C.).

ID., LXVI, 1935.

P. 55-72. R. E. G. Downey. Renvois à des inscriptions dans la chronique de Malalas.

TRIERER ZEITSCHRIFT, X, 1935.

P. 45. J. B. Keune. Remarques sur l'emploi de *faciendum* et *ponendum* (ou *fecit*, *posuit*, etc.) dans l'épigraphie des Trévires et dans celle des Médiomatriques.

P. 53-73. J. B. Keune. Importante étude sur les tuiles ou briques estampillées de la Gaule et des Germanies romaines, à

propos de la publication du *C. I. L.*, XIII, 6 (1933) par E. Stein et J. Volkmann ; relève dans ce volume de nombreuses erreurs ou omissions.

P. 73-76. J. B. Keune. A propos de la découverte d'une station oraculaire dans la zone des temples fouillée à l'Altbach (Trèves), reprend l'étude des inscriptions trouvées (déjà recueillies par Finke, *Neue Funden*, dans le 17e *Bericht der röm.-germ. Komm.*, notamment nos 6, 7, 8 et 38) ; montre que la dédicace *Dis Casibus* (ou *Cassibus*) s'adresse, non, comme on l'avait cru, à des *di Casses (?)* celtiques, mais bien aux *di Casus*, « dieux du hasard ». A propos du *sortil(egus)* nommé par l'inscr. 33, rassemble les données déjà connues sur cette sorte de devins.

P. 76-79. J. B. Keune. Étude sur les cavaliers espagnols à Trèves, principalement d'après les inscriptions du *C. I. L.*, XIII, nos 3686 (où le nom *Ambat*[*i f.*] indiquerait une origine espagnole ?), 4030 et 11317 (où l'auteur restitue : *ex Hispania* [*citeriore Clu*] ||*niensis...*).

P. 157 et pl. XII, 2. J. B. Keune. A Trèves, au cimetière Saint-Mathieu.

130)

ↄCIT VI
RICI FI
ↀVI VIXIT
III MINVS
ↄXXXVIII NVTRI
ONIS PRO CA
RITATE TITV
LVM · POSVERVNT

[*Hic quie*]*scit Vi*[*talis* ? *Ag* ?]-*rici fi*[*lius*] *qui vixit* [*annos*] *III minus* [*die*]*s XXXVIII. Nutri*-[*ci*]*onis pro caritate titulum posuerunt.*

L. 1-2 : le nom restitué d'après *C. I. L.*, XIII, nos 3687 et 3791 ; l. 4 : pour *annos III minus dies*, cf. Diehl, *Inscr. lat. christ. veteres*, no 4022 ; l. 5-6 : *nutri*[*ci*]*onis* = *nutriciones* (=*nutritores*= *parentes*) ; n'était jusqu'ici attesté qu'à Aquilée (*C. I. L.*, V, no 1676).

ZEITSCHRIFT DES DEUTSCHEN PALÄSTINAVEREINS, LVIII, 1935.

P. 1-78. A. Alt cherche à localiser les garnisons militaires du *limes Palaestinae* à basse époque romaine, nommées entre autres sur la carte en mosaïque de Madeba et dans les fragments d'édit de *Berosaba* (A. Alt, *Die griechischen Inschriften der Palaestina Tertia westlich der Araba*, 1921, nos 1 et suiv.).

P. 62-63 et pl. II, no 2. A. Alt et L. Wickert. A deux ou trois kilomètres du rivage occidental du golfe d'Akaba, sur le bord nord du wādi Eṭ-Ṭuwēbe. Inscriptions rupestres.

131)

ZHNΩN MAΓICTЄP
MILHC ΛEG III *cy*R
IMMOPA TE FIATΩR
IC OPERABAT EX ANIM
IIT T ATILIVS TVRBON
LEG III CYR > ANT VALE
TIS

L. 1 : μαγιστερ doit appartenir

à une autre inscription que Ζήνων ; l. 3-4 : comprendre comme s'il y avait : *immora[r]e viator ; (h)ic operabat(ur) ex anim(o).*

P. 129-159 : G. Beyer étudie la numérotation des milles sur la voie romaine de *Petra* à *Bostra* et sa signification pour l'histoire territoriale du pays.

Id., LIX, 1936.

P. 92-111. A. Alt. Le tronçon final sud de la voie romaine de *Bostra* à *Aila* (El-Akaba). Restes de bornes milliaires.

2° PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE.

Conc. Barreca. Le catacombe di Siracusa alla luce degli ultimi scavi e recenti scoperte, 2e édit., Rome, 1934.

P. 79-128. Texte de 459 inscriptions, dont 415 en grec, accompagné d'un bref commentaire.

A. W. Byvanck. Excerpta romana. De bronnen der romeinsche geschiedenis van Nederland, t. II, 2e partie : inscripties. La Haye, 1935.

Réunit 1.623 inscriptions, soit trouvées en Hollande, soit relatives au passé romain du pays.

Carnuntum 1885-1935. Zum 50jährigen Bestande des Vereines « Carnuntum ». Vienne, 1935.

P. 28-30. A. Betz. Sur le Pfaffenberg.

132)

P R O · S A L · I M P · C
A E S · T R A · H A D R · A V G
P · P · P O R T A · E T · M V R V · P E R
P E D E S · L O N · C · A L T V · P · V I I
IVVENT · COLEN · IOVE · DOLI
CHEN · INPESA · SVA · FEC ·

Nombreuses ligatures que nous n'avons pas reproduites.

L. 5 : *juvent(u)s colen(s) Jove(m) Dolichen(um).*

M. Christofle. Rapport sur les fouilles effectuées en 1930-1931-1932 par le service des Monuments historiques de l'Algérie. Alger, 1935.

Nous ne signalons que des inscriptions qui nous paraissent inédites.

P. 10 et fig. p. 11. A Cherchel.

133)

F I R M E
V I V A S

P. 83-152. A Timgad.

P. 83 et fig. p. 106. Sur la colline au sud du théâtre.

134)

M E R C V R I O
S A N C T O D E O
L P E T R O N *i*
V S V O

P. 90-98. Tombes le long de la voie de Lambèse (photographies) ; cf. p. 121-123 et ici plus haut, nos 33, 34.

P. 105. Près de l'arc de Trajan. Borne milliaire.

135) IMP·P·CAES·S·
C VIBIO TREBO
NIANO GALLO
INVICTO PIO
FELICE AVG P M
T POT PP·II COS
PROCOS
ET C VIBIO
AFINIO GALLO
VELDVMIA
no

P. 202-208. A Madaure. Inscriptions diverses, surtout des funéraires.

P. 208.

136) RIVS·TERTVLLVS
PROCC·CVR· REIP
VM VETVSTA
*te corr*VPTVM·PECV*nia*
AVITƃET·DED*ica*
VIT

P. 220 avec fig. Sassy. Le Kroubs. Entre la ville et le tombeau.

D'un côté :

137) EX AVCT
IMP CAESARIS
TRAIANI HADRIANI
AVG
AGRI ACCEPT·▨
SEPARA

De l'autre :

A P C

Cf. *C. I. L.*, VIII, nos 7084-7088.

P. 229-230. A Lambèse. Inscriptions sur mosaïques.

138) IN
VIDE VIV
e ET VID
E ET POSSIS
PLVRA V
IDERE

139) MOR
EƃVRB
ICOƃ

Corpus Inscriptionum Latinarum, vol. XVI. Berlin, 1936.

Ce volume, publié par Héribert Nesselhauf, est consacré aux *Diplomata militaria ex constitutionibus imperatorum de civitate et conubio militum veteranorumque expressa*. Il reprend ceux qui ont été publiés par Mommsen et ajoute ceux qui ont été trouvés depuis : 157 diplômes allant du 11 décembre 52 à 301 ?-305 ap. J.-C. ; 12 documents apparentés aux diplômes militaires. Viennent ensuite un *summarium constitutionum* classé sous douze rubriques (p. 147-201), des *indices* et six planches.

Matteo della Corte. La tavoletta cerata di Cecilio Giocondo n. XLV (extrait des Rendiconti della Società Reale di Napoli, Reale Accademia di archeologia, lettere ed arti, 1936, p. 43-48). Naples, 1936.

Reprend d'ensemble l'étude de la *tabula cerata* de Caecilius Jucundus, provenant de Pompéi

(*C. I. L.*, IV, n° 3340, XLV). Restitutions nouvelles ; conjectures précises sur la nature de la pièce et sur sa présentation matérielle.

Matteo della Corte. Leda e Latona (extrait des Atti della Reale Accademia di Napoli, N. S., XIII, 1933-1934, p. 324-337). Naples.

Déchiffrement de divers graffites de Pompéi.

P. 331. Graffite inédit de la Villa des Mystères.

P. 332. Nouvelle interprétation du n° 140 de l'*Ann. épigr.*, 1934 ; comprendre

140) *Contemno, derideo Latona(m) tua(m) Salvilla(m)*

écrit en lettres grecques.

P. 334-335. Nouvelle lecture du n° 5437 du *C. I. L.*, IV.

Matteo della Corte. Nuove scoperte epigrafiche Pompeiane (extrait des Rendiconti della Società Reale di Napoli, Reale Accademia di archeologia, lettere ed arti 1936, p. 27-33). Naples, 1936.

Quelques inscriptions particulièrement intéressantes, découvertes à Pompéi ces années dernières ; elles figureront dans un rapport d'ensemble destiné à paraître dans les *Notizie degli Scavi*. Il est fait mention des *Urbulanenses* (habitants du *pagus Urbulanus*) et d'une *Porta Salis*.

Fr. K. Dörner. Der Erlass des Statthalters von Asia Paullus Fabius Persicus. Diss. Greifswald, 1935.

141) Ἐπίκριμα du proconsul d'Asie Fabius Persicus (43-44 ou 44-45) : nombreux fragments en grec et en latin trouvés à Éphèse, certains publiés, d'autres inédits ; très long texte incomplet. Allusions fréquentes à la διάταξις d'un ancien gouverneur Vedius Pollio. Dispositions essentielles : 1) Les charges de prêtres à Éphèse sont ou passent entre les mains de personnages indignes ou cupides ; situation intolérable ; 2) Remèdes : *a)* on installera des gens méritants ; les anciens titulaires seront indemnisés (1 % du prix d'achat) ; *b)* défense d'employer des hommes libres pour des travaux que peuvent accomplir les esclaves publics ; *c)* défense à ceux-ci de dédier à Artémis leurs βρέφη pour en éviter les frais d'entretien ; ils doivent entretenir eux-mêmes leurs propres esclaves ; *d)* détermination des privilèges accordés aux vainqueurs des μεγάλα ἱερὰ Ἀρτεμίσια ; 3) défense aux prêtres et aux magistrats d'emprunter sur les revenus de l'année suivante ; 4) interdiction de détourner les legs publics de leur destination ; 5) limitation des dépenses εἰς τοὺς πενταετηρικοὺς ἀγῶνας ; 6) remplacement des ὑμνωδοί payés

par des éphèbes non rétribués, sauf pour les ὑμνωδοί d'Auguste à Pergame, dont les frais doivent être supportés par la province, et pour ceux de Livia Augusta, dont la consécration vient d'avoir lieu ; 7) dispositions incertaines : privilèges pour des fonctionnaires (peut-être s'agit-il d'un culte de Livie ?).

M. Dunand. Le musée de Soueïda (Haut Commissariat de la République française en Syrie et au Liban, Service des Antiquités, Bibliothèque archéologique et historique, XX). Paris, 1934.

P. 21 et pl. IX, 15. A Si'â. Autel.

142)

διι κυ ΡΙΩ ΕΥΧΗΝ ΛΟΥΚΙς
ΩΝΙΣ ΒΕΝΕΦΙΚΙΑΡΙΣ
ΛΕΓΕΩΝΟΣ Ι ΦΡΕΤΗΣΙΑΣ

La formule Διὶ Κυρίῳ s'adresse sans doute à Dusarès-Dionysos, dont le buste émerge d'un cep de vigne au-dessous de l'inscription.

P. 23 et pl. VIII, 20. A Breiké. Autel.

143)

Η Ρ Α Κ Λ Ε
Κ Α Λ Λ Ι Ν
ε Ι Κ Ω Ι
σΕΞΤΟ[ΡΧ
Λ Ε Γ Ι Γ̄ Κ Υ

L. 4, fin : ἑκατόνταρχος.

P. 25. A Kafer. Autel.

144)

Α Θ Η
Ν Α [
ΑΡΡΩΝ
ΚΑΙ ΠΗ
ΓΩΝ

Ἄρρων désigne le village actuel de Raḥâ (Waddington, nos 2301-2302 et 2308).

P. 75 et pl. XXXII, 160. A Djouneiné. Stèle.

145)

ΟΙ ΔΕCΠΟΤΑΙ ΗΜΩΝ
ΔΙΟΚΛΗΤΙΑΝΟC ΚΑΙ
ΜΑξΙΜΙΑΝΟC CΕΒΒ
ΚΑΙ ΚΩΝCΤΑΝΤΕΙΟC
ΚΑΙ ΜΑΞΙΜΙΑΝΟC
ΕΠΙΦΑΝΕCΤΑΤΟΙ
ΚΑΙCΑΡΕC ΛΙΘΟΝ Δ
ΙΟΡΙΖΟΝΤΑ‹ΩΜΗC
ΟΡΕΛΩΝ ΟΡΟΝ
ΜΑΞΙΜΙΑΝΟΠΟΛΙ·
CΤΗΡΙΚΘΗΝΑΙ ΕΚΕ
ΛΕΥCΑΝ φΡΟΝΤι
Δι ΛΟΥΚΙΟΥ ΚΑΙ
ΑΚΑΚΙΟΥ ΚΗΝCΙ
ΤΟΡΩΝ

Liste de documents similaires trouvés en Syrie, qui sont sans doute les témoins d'une vaste opération cadastrale exécutée sous le règne de Dioclétien (cf. *Ann. épigr.*, 1907, n° 145 ; 1933, nos 144, 145).

P. 77. A Soueïda. Stèle.

146)

Υ Π Ε Ρ C Ω
ΤΗΡΙΑC ΑΥΤΟ
ΚΡΑΤΟΡΟC ΝΕ
ΡΟΥΑ ΤΡΑΙΑΝΟ
Υ ΚΑΙCΑΡCC CΕΒ
αC Γ ΕΡΜ ΔΑΚ
ΑΓΩΓΟC ΥΔΑΤ
ΩΝ ΕΙC ΦΕΡομ
ΕΝΩΝ ΕΙC ΚΑΝΑΤ
ΑΕΚπΡΟΝοιαςΚ
ΟΡΝΗΛΙΟΥ ΠΑΛ
ΜΑ ΠΡΕCΒΕΥΤΟ
Υ CΕΒΑCΤΟΥ ΑΝ
ΤΙCΤΡΑΤΗΓΟΥ

D'autres inscriptions analogues sont déjà connues, notamment Waddington, nos 2296-2297 et 2301.

P. 77 et pl. XXXIII, 162. A Si'â. Cadran solaire.

	Face :	Côté droit :
147)	ΑΝΕΘΗΚΕΝ	Ρ·ΟΥΕΤΟΥ
	ΤΙΤΟC ΦΛΑΟΥ	ΡΙΟΥ ΜΑΖΙ
	ΙΟC ΕΝΓΕΝΟ	ΜΟΥ ΚΟΥC
	ΥC CΤΡΑΤΙΩΤΗ	ΤΩΣ Σ
5	CΛΕΓΙΩΝΟCΗΕ	ΕΙΑ ⊏

L. 5 : lire avec le P. Mouterde λεγ[ε]ών[ων] ἡ (καὶ) ε' ; il s'agirait de la *VIII*ª *Augusta* et de la *V*ª *Macedonica*.

P. 79. A Doueiré. Dalle présentant deux registres juxtaposés.

148)

	ΕΠΙ ΥΠΑΤΩΝ ΚΥΡΙΩ	Ν ΗΜΩΝ ΚΩΝCΤΑΝΤ
	ΕΙΝΟΥ ΑΥΓΟΥCΤΟΥ ΤΟ Ζ̄	ΚΑΙ ΚΩ̄ΝCΤΑΝΤΕΙΟΥ ΕΠ
	ΙΦΑΝΕCΤΑΤΟΥ ΚΑΙCΑΡΟ	C ΤΟ Α̅ ΠΡΟΝΟΙΑ ΑΜΕΛ
	ΑΘΟΥ ΕΙΑΡΙ ΚΑΙ ΚΑCΕ	ΚΑΙ CΥΜΜΑΧΟC Φ
5	ΤΟΥ ΡΟΥΦΙΝΟΥ ΚΩΜΗC	ΙΛΙΠΠΟΥ ΚΩΜΗC Α
	ΑΡΡΑΝΩΝ	ΓΡΕΝΩΝ
	ΠΙCΤΟΥC ΘΕΥ ΑΥΜΟ	Υ ΟΙΚΟΔΟΜΗΘΗ ΑΧΥ
	ΡΩΝ ΚΑΙ ΤΑ ΠΕΡΙΒΟΛΑ	

L. 4 : εἱ[ε]ρ[έ(ως)] ; l. 7 : πιστ[ῶν] θε(ο)ῦ Αὔμου.

Date : 326 ap. J.-C.

Ἀρράνα est Ḥarrân ; Ἀγρένα est Loubbein. θεοῦ Αὔμου veut dire : du dieu d'Aumos. Ἀχυρών signifie une grange.

P. 80. A Shaqra. Autel.

Sur deux côtés adjacents :

149)	Μ · Α Υ Ρ	Υ Π Ε Ρ C Ω Τ
(sic)	Τ Ι Β Ρ Ρ Ι	Η Ρ Ι Α C Τ Ο υ
	Ο C C Α Β Ε	Κ Υ Ρ Ι Ο Υ η
	Ι Ν Ο C Ο Υ	Μ Ω Ν Α Υ Τ
	Ε Τ Ρ Α Ν Ο	Ο Κ Ρ Α Τ Ο Ρ
	C Ε C Τ Η C Ε	Ο C C Ε Ο Υ Η Ρ
	Ν Τ Η Ν Ν Ε Ι	Ο Υ Α Ν Τ Ω
	Κ Η Ν Ε Κ Τ Ω	Ν Ε Ι Ν Ο Υ C
	Ν Ι Δ Ι Ω Ν	Ε Β Α C Τ Ο Υ
	Τ Ε Ρ Τ Ι Α Κ Υ	
	Ρ Ι Ν Α Ι Κ Α	

L'empereur est Caracalla ; le dédicant avait servi dans la *III^a Cyrenaïca* : cette mention, omise d'abord, a été ajoutée à la fin.

P. 80. A Soueïda. Cippe brisé en haut.

150) LEG III
GALLI
CAE

P. 81. A Boṣrâ. Stèle mutilée en haut.

151) ANIISꝺ
NVMINIBVS PAƬIIS
ꝺ FVRIVS ꝺ
TIMESITHEVS
PROC AVGG

La première ligne est incomplète à gauche ; les deux Augustes ne peuvent être que les deux Philippe (246-249 ap. J.-C.).

P. 82. Nouvelle lecture de l'inscription *Ann. épigr.*, 1925, n° 121.

Après la ligne 5, il y a, non pas deux lignes martelées, mais une moulure ; la fin du texte n'est pas davantage martelée.

P. 85. A Ḥebrân. Autel.

152) CΑΛЄΜΟC
CΑΥCΟΥC
ΚΑΙ ΜΑΞΙ
ΜΟC ΓЄΝ
ωΜЄΝΟC Є
ΝΘΑΔЄ ΠΡ
ΑΚΤωΡ Κ
ΑΝΑΘΗΝΟ
C ΑΝΗΘΗΚЄ
Ν ΤΗ ΑΘΗΝ
Α ΜΝΗCΘΗ

Pour l'ethnique, cf. *Ann. épigr.*, 1933, n° 161.

P. 96 et pl. XXVIII, 197. A Ḥebrân. Linteau.

153) υπερ καισαΡΟC ΟΥΗΡΟΥ ΜЄΓΙCΤΟυ σεβ.
επι αουιδιο Υ ΚΑCΙΟΥ ΛΑΜΠΡΟΥ ΥΠΑΤΙΚΟυ
[illegible] ΛЄΓЄωΝ·ΤΡΙΤΗC ΓΑΛλ.

P. 97 et pl. XXXIV, 198. A Kafer. Dalle.

154) ΟΥΑΒΟC ΚΑΙ ΡΑ
ΟΥΑΟC ΥΙΟΙ ΜΟΓ
ΝΙΟΥ ΟΥΑΒΟΥ ΟΙ
ΚΟΔΟΜΗCΑΝ ΤΗ
5 Ν ЄΠΟΨΙΝ ΘЄω
ΚΡΟΝΟΥ CΟΚΑ
ΡΑΘωΝ ЄΚ ΤωΝ
ΙΔΙωΝ ΜΗΔΕ
ΝΟC CΥΝΗρΓ
10 ΟΥΝΤΟC ευ
ΧΗC ΟΝЄΚЄΝ *(sic)*
ЄΤΟΥC ΙΖ ΑΔΡΙ
ΑΝΟΥ ΚΑΙCΑΡΟC

Date : 134 ap. J.-C.

L. 5 : ἔποψιν désigne sans doute la façade ; l. 6 : Κρον[ῷ] ; l. 6-7 : Σοκαραθῶν doit être le nom d'une tribu où le culte de Kronos était en faveur.

P. 107. A ʿAnz. Stèle.

155) AEL SATORNI
LOS IMM KA
LEG III KYIEK *(sic)*

L. 1-2 : *Satornil[u]s = Saturninus ;* l. 2 : *ca(rcerarius ?) ;* l. 3 : *Cy[r]e(naï)c(ae).*

P. 108. A Salkhad. Stèle.

156)

ΜΝΗCΘΗ ΒΑδΑΡΟΥ ΚΑΝΗCΟ
ΙΝΟC ΑΥΟΥCΟΥ ΚΕ ΘΕΟΔΡΟ *(sic)*
C ΟΥΑΤΡΑΝΙΚΟC ΚΕ ΜΑCΕΧ
ΟC ΑΝΑΜΟΥ ΚΕ ΟΥΡΕΡΟC
ΘΕΝΟΥ ΚΕ ΑΚΡΑΒΟC CΑΒΙΝ *(sic)*
ΟΥ ΚΕ ΟΥΑΛΗC CΑΒΙΝΟΥ ΠΙC
ΤΟΙ ΤΡΙΑ^CΩΜΗC ΕΧΤΙCΑΝ *(sic)*
ΔΙΟΓΕΝΗC ΚΩΜΗ ΟΜΡΩΝ
ΑΜΒΡΟC ΟΙΚΟΔΟΜΟC ΟΙΚΟΔΟΜΗCΕΝ

Date : 294 ap. J.-C.

L. 2-3 : Ἴνος Α<υ>ούσου κὲ Θεόδ(ω)ρος ; l. 5 : Θέ[μ]ου ; l. 8 : κώμη(ς).

Triacomé est fort probablement Salkhad ; la κώμη Ὄμρων est peut-être ʿAmrâ, à cinq kilomètres au nord-est de Shuhba.

O. Eissfeldt. Molk als Opferbegriff im Punischen und im Hebraischen (Beiträge zur Religionsgeschichte des Altertums, Heft 3). Halle 1935.

Accepte, à propos des stèles votives à Saturne reproduites dans l'*Ann. épigr.*, 1931, nos 58-60, la suggestion de M. l'abbé Chabot, d'après laquelle *Molchomor* signifie « promesse ou vœu d'un agneau ».

R. Forrer. Diane et Sirone, déesses de Sources curatives (Publications du Musée de Haguenau), 1935.

Utilise un assez grand nombre d'inscriptions trouvées en Alsace ou dans les pays rhénans.

P. 24. Dans l'inscription, mutilée, d'un autel trouvé à Niederbronn (*C. I. L.*, XIII, no 6051), propose de restituer *Di*[*an*]*ae* (au lieu de *Di*[*is m*]*an*[*ibus*] *in* [*memoriam*], restitution de Siffert acceptée au *C. I. L.*).

J.-B. Frey. Corpus Inscriptionum Iudaicarum ; vol. I, Europe. Città del Vaticano, 1936.

Recueil des inscriptions juives qui vont du IIIe siècle av. J.-C. au VIIe siècle de notre ère. Dans ce premier volume, 734 textes provenant de toute l'Europe sont classés suivant l'ordre géographique, décrits, traduits en français et commentés s'il y a lieu ; ils sont précédés d'une introduction sur l'ancien judaïsme, spécialement à Rome, d'après les inscriptions juives et suivis d'un appendice concernant les inscriptions considérées à tort comme juives ; un index des mots, des emblèmes et des représentations termine le volume, qui forme le tome I des *Sussidi allo studio delle antichità cristiane pubblicati per cura del Pontificio Istituto di archeologia cristiana.*

J. Gagé. Sur deux inscriptions chrétiennes d'Hippone (extrait du Bulletin de l'Académie d'Hippone, n° 37). Bone, 1935.

Reprend l'étude de deux inscriptions déjà publiées ; l'une est relative au baptême des enfants ; l'autre (*Ann. épigr.*, 1924, n° 37), dont M. Gagé propose des restitutions nouvelles, concerne un donatiste rallié à l'église catholique.

P. Graindor. Athènes sous Hadrien. Le Caire, 1934.

Usage très abondant des inscriptions, certaines reproduites en fac-similé.

P. 184-191. Les textes *I. G.*, III, n° 61 = II², n° 2776, où l'on avait d'abord vu un cadastre, puis où Mommsen, unanimement suivi, avait reconnu une table de fondation alimentaire, seraient un registre de ventes immobilières (cf. à Tinos, *I. G.*, XII, fasc. 5, n° 872) ou des listes d'hypothèques garantissant des sommes prêtées par l'État.

Edm. Groag et Art. Stein. Prosopographia Imperii romani saec. I, II, III ; pars II, Berlin et Leipzig, 1936.

Deuxième volume de la nouvelle édition de cet ouvrage capital. Contient tous les noms qui commencent par la lettre C et dont la plupart sont connus par des inscriptions.

Margarita Guarducci. Tituli Cretae mediae praeter Gortynios. Rome, 1935.

Forme le tome I des *Inscriptiones Creticae opera et consilio Friderici Halbherr collectae*, publiées par le *Reale Instituto di archeologia e storia dell'Arte.*

Krister Hanell. Zur Diskussion über die Ara Pacis (extrait du Bulletin de la Société royale des lettres de Lund, V, 1935-1936, p. 191-202). Lund, 1936.

Utilise le ch. 12 des *Res gestae divi Augusti* et les données des Fastes pour fixer au 30 janvier, jour de la dédicace de l'autel, et non au 4 juillet, jour de sa « constitution », le *sacrificium anniversarium* mentionné par Auguste.

L. Homo. Auguste (63 av. J.-C.-14 ap. J.-C.). Paris, 1935.

P. 268-294. Traduction presque complète des *Res gestae.*

Istituto di Studi romani. Africa romana. Milan, 1935.

P. 238. G. Guidi. A *Leptis Magna.* Borne milliaire (la division des lignes n'est pas indiquée).

157) *Imp(eratoris) Ti(beri) Caesaris Aug(usti) iussu L(ucius) Aelius Lamia proco(n)s(ul) ab oppido in Mediterraneum direxsit m(illia) p(assuum) XLIV.*

Planches reproduisant diverses inscriptions africaines, notam-

ment les stèles de Cyrène portant le testament de Ptolémée le Jeune (*Ann. épigr.*, 1932, nº 80) et les édits d'Auguste (*Ann. épigr.*, 1927, nº 166).

J. Lassus. Inventaire archéologique de la région au nord-est de Hama, t. I (Institut français de Damas, Documents d'études orientales, t. IV). Damas, s. d. [1935].

P. 133-134. A Qal'at-el-Ḥawâys. Sur un rocher.

158)

a

ЄΚΑΛЄϹЄ
ΚΑΙ ЄΔΟΘΗ
αΥΤΩ ΝЄ ΙΚΗ
ΟυΤЄ ΒΑΡΒΑ ΡΟΙ·ΟΥ
τЄ ΚΙϹ ЄΝ ΤΗ ΓЄιΤΟΝΙΑ
ЄΒΛΑΒΗ ϹΤΙ ΤЄΞΑΝ ΔΙ
ΚΩΝ ЄΙϹΗΝ ΔΙΔЄΙ

b

ЄΤΟΥϹ
Δ Ξ Φ Θ
ΟΤЄΟΙ
ΑΝΘΡΩ
ΠΟΙ ЄΙϹ ΝЄ ЄΚ
ΩЄϹΙΝ ЄϹΤ
ΑΝΤΟ ΟΔЄ
ΗΡΩϹ ΤΟΝ
Κ Ρ Ο Ν Ο Ν

L'auteur propose de lire : Ἔτους δξφ', ὅτε οἱ ἄνθρωποι εἰς νέ[μ]εσιν ἔσταντο, ὅδε ἥρως τὸν Κρόνον ἐκάλεσε, καὶ ἔδοθη αὐτῷ νείνη · ο[ὔ]τε βάρβαροι οὔ[τ]ε [τ]ὶς ἐν τῇ γε[ι]τονίᾳ ἐδλάβη [ὅ]τι [ἀ]ξ[ί]αν δικῶν εἴσην διδεῖ[ὅστις...

Date : 564 = 252-253 ap. J.-C.

L'inscription se référerait à un combat de partisans au temps de la compétition de Trebonianus Gallus et de Valérien.

Sur le même rocher et sur un autre en arrière, des textes que nous ne reproduisons pas.

Sir G. Macdonald. The Roman wall in Scotland. 2e édit., Oxford, 1934.

Les inscriptions sont commentées très abondamment dans les chapitres X et XI.

R. Menendez Pidal. Historia de España ; t. II, España romana. Madrid, 1935.

Donne les photographies et transcrit de nombreuses inscriptions célèbres, notamment la plus ancienne inscription romaine d'Espagne (*C. I. L.*, II, nº 5041 ; 190-191 av. J.-C.), le décret de Pompée accordant le droit de cité romaine à des *equites romani* (18 nov. 90), la *lex metalli Vispascensis*, la table de Bonanza, la loi coloniale d'Osuna, les lois municipales de *Malaca* et de *Salpensa*, etc.

E. Norden. Alt-Germanien. Leipzig et Berlin, 1934.

Donne de la borne-limite de Miltenberg (*C. I. L.*, XIII,

n° 6610) l'interprétation suivante : *Inter Toutonos, C(imbros), A(mbrones), H(arudes) i(ussu ?).*

G. N. Olcott. Thesaurus linguae latinae epigraphicae. A dictionary of the Latin inscriptions, t. I, 22 fasc. New-York, 1935.

T. II, fasc. 1 *(Asturica-Audio)*, fasc. 2 *(Audio-Augur)* par L. F. Smith, J. H. McLean et C. W. Keyes. New-York, 1935.

A. B. Purdie. Some observations on Latin verse inscriptions. Londres, 1935.

Choix d'inscriptions latines en vers, surtout des épitaphes.

B. Saria. Nouvelles inscriptions de Carniole (extrait du Bulletin de l'Association du Musée de Slovénie, XVI, 1935). Ljubljana, 1935.

P. 124 avec fig. Dans le lit de la Ljubljanica près de Novi.

159)

T · CAESERNIVS
ASSVPAE · L · DIPHILVS
AQVILEIAE · SEX DIGNVS
VIR · V · S · F · L · V

L. 4 : *v(ivus) s(ibi) f(ecit) ; l(iberius) v(ivus).*

P. 125. Au château de Weichselbach près de Višnja gora.

160)

FONT ·
PEREN
SACR

Font(i) Peren(ni) sacr(um).

P. 127 avec fig. Sur la colline de Kučer près de Podzemelj.

161) SILVANo

B. Saria. Extrait du Časopis za zgodovino in narodopisje, XXX, 1935.

P. 63 avec fig. A Šmartno na Pohorju.

162)

i. O · M
et SAXAN
a V G
*au*R · APRILI
s AVR · VRSVL
*au*R · NGVLĀ
V · S · L · M

L. 5 : *Ursul(us) ;* l. 6 : *Angulat(us).*

P. 66 avec fig. A *Aquincum.*

163)

T · PLOTIVS · PAM
PILVS · CELEIA · MIL
LEG · II · AD · P · F · >NIM
PIDIAN · DEFVNCtvs
AL AXANDRIA · STP XV
NATIONE · NORICvS
P · H · MAGNIVS
ATTICVS

L. 7 : *p(osuit) h(eres).*

A. Schober. Die Römerzeit in Österreich. Baden près Vienne, 1935.

A. Silvagni. Inscriptiones christianae urbis Romae. N. S., t. II. Coemeteria in viis Cornelia, Aurelia, Portuensi et Ostiensi. Rome, 1935.

Second volume (398 p.) de la *nova series* des *Inscriptiones* de

G. B. de Rossi (le premier a paru en 1922 ; cf. *Ann. épigr.*, 1924).

Société royale égyptienne de papyrologie. Études de papyrologie, t. II, fasc. 2. Le Caire, 1934.

P. 73-228. A. Déléage. Les cadastres antiques jusqu'à Dioclétien. S'occupe en particulier des bornes relatives à la limitation faite en Italie par les triumvirs agraires de 622-132 et 623-131 (*C. I. L.*, I², nos 639-642), en Afrique par la légion IIIa Augusta en 29 ap. J.-C. (*C. I. L.*, VIII, nos 22786, 22789 ; *Ann. épigr.*, 1929, no 84 ; ajouter 1930, no 45) ; parle aussi des fragments du plan cadastral d'Orange : (*C. I. L.*, XII, no 1244 et p. 824 ; *Ann. épigr.*, 1930, no 51).

University of California publications in classical archaeology, t. I, fasc. 4. Berkeley, 1935.

P. 151-158. A. E. Gordon. Sur la première apparition du cognomen dans les inscriptions latines des affranchis : vers 100 av. J.-C.

W. Weber. Princeps, t. I. Stuttgart-Berlin, 1936.

Importantes remarques critiques sur le texte des *Res gestae divi Augusti* (d'après la révision de l'inscription originale d'Ancyre faite par l'auteur) ; observations sur l'origine, la nature et la disposition de l'écrit d'Auguste.

L. Zancan. Ager publicus. Ricerche di storia e di diritto romano. Padoue, 1935.

Dans ce travail, qui forme le tome III des *Pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia* de la R. Università di Padova, l'auteur essaie de déterminer quel était l'état de l'*ager publicus* dans la Rome gracchienne et quels changements y furent apportés par la lex Thoria de 111 av. J.-C. (*C. I. L.*, I², no 585).

R. Cagnat et Alf. Merlin.

TABLES ANALYTIQUES
DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

1° Table des périodiques et ouvrages cités

A. — Périodiques

American Journal of archaeology, 1935, depuis la p. 293 ; 1936, p. 1 à 402.
American Journal of philology, 1936, p. 1 à 376.
Analecta Bollandiana, 1935 ; 1936, p. 1 à 264.
The Antiquaries Journal, 1936.
L'Antiquité classique, 1935, depuis la p. 293 ; 1936, p. 1 à 246.
Anuario del Cuerpo facultativo de Archiveros, Bibliotecarios y Arqueólogos, II, 1934.
Universitatea Regele Ferdinand I din Cluj. Anuarul Institutului de Studi clasice, II, 1933-1935.
Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς, 1932 ; 1933.
Athenaeum, 1935, depuis la p. 299 ; 1936, p. 1 à 116.
Atti della Pontificia Accademia romana di archeologia, Rendiconti, 1933 ; 1934.
The British Museum quarterly, 1935-1936.
Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques, procès-verbaux des séances, 1935, novembre-décembre ; 1936, janvier à juin.
Bulletin de Correspondance hellénique, 1935.
Bulletin de l'Académie royale serbe, 1935.
Bulletin de la Société des Antiquaires de France, 1935.
Bulletin de la Société royale d'archéologie d'Alexandrie, 29, 1934.
University of Egypt. Bulletin of the Faculty of Arts, II, 1, 1934.
Bulletin trimestriel de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran, 1935, depuis la p. 231 ; 1936, p. 1 à 220.
Bullleti dels Museus d'art de Barcelona, novembre 1934.
Commentationes Vindobonenses, 1935.
Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1935, depuis la p. 257 ; 1936, p. 1 à 176.
Échos d'Orient, 1936, p. 1 à 384.
Eos, 1936, p. 1 à 266.
Ephemeris Dacoromana, 1935.
Eranos, 1935.
Genava, 1935.
Germania, 1935, depuis la p. 281 ; 1936, p. 1 à 228.
Hermes, 1936, p. 1 à 376.
Hesperia, 1935, depuis la p. 525 ; 1936, p. 1 à 284.
Hespéris, 1935.
Historia, 1935.
Jahreshefte des österreichischen archäologischen Institutes in Wien, XXIX, 2e fasc., 1935.
Journal of Roman Studies, 1935, depuis la p. 129 ; 1936, p. 1 à 144.
Klio, 1935, depuis la p. 219 ; 1936, p. 1 à 150 ; *Beiheft* 34, 1935.

Mainzer Zeitschrift, 1935.
Mededeelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen, Afdeeling Letterkunde, 1935.
Mélanges de l'École française de Rome, 1935.
Mélanges de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth, 1935.
Memorie della Reale Accademia dei Lincei, Scienze morali, V, 4, 1936.
Mnemosyne, 1934-1935 ; 1935-1936.
Notizie degli Scavi di antichità, 1934, depuis la p. 113 ; 1935, depuis la p. 127.
Philologische Wochenschrift, 1935 ;1936, p. 1 à 1184.
Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν, 1934.
Rendiconti del Reale Istituto Lombardo, 1935.
Revista de arqueologia, 1934.
Revue africaine, 1935.
Revue archéologique, 1935, II, depuis la p. 133 ; 1936, I.
Revue de philologie, 1935, depuis la p. 333 ; 1936.
Revue des Études anciennes, 1935, depuis la p. 401 ; 1936, p. 1 à 400.
Revue des Études grecques, 1935, depuis la p. 371 ; 1936, p. 1 à 340.
Revue tunisienne, 1936, p. 1 à 316.
Rivista di archeologia cristiana, 1935 ; 1936, p. 1 à 204.
Rivista indo-greco-italica di filologia, lingua, antichità, 1935 ; 1936, p. 1 à 124.
Römische Mitteilungen, 1935 ; 1936, p. 1 à 180.
La Scuola cattolica, 1935.
Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften, philosophisch-historische Klasse, 1935.
Syria, 1936, p. 1 à 208.
Transactions and proceedings of the American philological Association, 1934 ; 1935.
Trierer Zeitschrift, 1935.
Zeitschrift des deutschen Palästinavereins, 1935 ; 1936, p. 1 à 176.

B. — Publications relatives a l'antiquité romaine

Conc. Barreca, *Le catacombe di Siracusa.*
A. W. Byvanck, *De Bronnen der romeinsche Geschiedenis van Nederland*, II, 2 : *inscripties.*
Carnuntum 1885-1935.
M. Christofle, *Rapport sur les fouilles effectuées en* 1930-1931-1932 *en Algérie.*
Corpus inscriptionum latinarum, XVI.
M. della Corte, *La tavoletta cerata di Cecilio Giocondo n. XLV.*
— *Leda e Latona.*
— *Nuove scoperte epigrafiche Pompeiane.*
Fr. K. Dörner, *Der Erlass des Statthalters von Asia Paullus Fabius Persicus.*
M. Dunand, *Le musée de Soueïda.*
O. Eissfeldt, *Molk als Opferbegriff im Punischen und im Hebräischen.*
R. Forrer, *Diane et Sirone, déesses de sources curatives.*
J.-B. Frey, *Corpus inscriptionum iudaicarum ;* I, *Europe.*
J. Gagé, *Sur deux inscriptions chrétiennes d'Hippone.*
P. Graindor, *Athènes sous Hadrien.*
Edm. Groag et Art. Stein, *Prosopographia imperii romani saec. I, II, III ;* pars II.
M. Guarducci, *Tituli Cretae mediae praeter Gortynios.*
K. Hanell, *Zur Diskussion über die Ara Pacis.*
L. Homo, *Auguste.*
Istituto di Studi romani, *Africa romana.*
J. Lassus, *Inventaire archéologique de la région au nord-est de Hama*, I.
Sir G. Macdonald, *The Roman wall in Scotland.*
R. Menendez Pidal, *Historia de España ;* II, *España romana.*
E. Norden, *Alt-Germanien.*
G. N. Olcott, *Thesaurus linguae latinae epigraphicae*, I ; II, 1-2.
A. B. Purdie, *Some observations on Latin verse inscriptions.*
B. Saria, *Nouvelles inscriptions de Carniole.*
— Extrait du *Časopis za zgodovino in narodopisje.*
A. Schober, *Die Römerzeit in Österreich.*

A. Silvagni, *Inscriptiones christianae urbis Romae*, N. S., II.
Société royale égyptienne de papyrologie. *Études de papyrologie*, II, 2.
University of California publications in classical archaeology, I, 4.
W. Weber, *Princeps*, I.
L. Zancan, *Ager publicus*.

2° Table des provenances

N. B. — Les nombres qui suivent chaque article renvoient non aux pages, mais aux numéros (en caractères gras) qui accompagnent les inscriptions.

I. Rome

Cimetière de Prétextat, 118 à 126.
Pente est du Capitole, 95, 96.
Rome (?), 24, 25.

II. Italie

Albenga, 100, 101.
Albona, 93.
Anguillara Sabazia, 94.
Bovillae, 73.
Ostie, 97, 98, 99.
Pompéi, 103, 140.
Termini-Imerese, 102.
Val Camonica, 127.

III. Péninsule ibérique

Badalona *(Baetulo)*, 66.
Chão do Touro, 4.
Lisbonne, 107.
Ninho do Açôr, 5.
Rosmaninhal, 7.
Sanhora da Abobriz, 106.
Terena, 104, 105.
Zebras, 6.

IV. Gaule

Fréjus, 59.
Grésy-sur-Isère, 112.
Saint-Julien-en-Genevois, 74.

V. Grande-Bretagne

Beaumont, 86.
Corstopitum (Corbridge), 75.
Londres, 3, 87.

VI. Germanie

Gondorf, 77.
Spire, 76.
Trèves, 130.
Utrecht, 89, 111.

VII. Provinces danubiennes

1. *Norique.*

Karnburg, 84.
Šmartno na Pohorju, 162.
Ulrichsberg, 83.
Virunum, 85.

2. *Pannonie.*

Aquincum, 163.
Baden, 81, 82.
Carnuntum, 67, 132.
Novi (environs), 159.
Podzemelj (environs), 161.
Poetovio, 53, 54, 55, 56, 57.
Višnja gora (environs), 160.

3. *Macédoine.*

Amphipolis, 17, 18.
Entre Kalambaki et Philippes, 51.
Entre Salonique et Serrès, 52.
Philippes, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49.

4. *Mésie et Thrace.*

Durostorum (Silistrie), 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16.
Sinitowo, 78.

5. *Dacie.*

Drobeta, 8, 9.

VIII. Grèce et îles

Athènes, 79, 115.
Délos, 50.
Mytilène, 19, 20, 21, 22, 23.

IX. Asie

1. *Mysie.*

Pergame, 128.
Troie, 1, 2.

2. *Ionie.*

Éphèse, 141.

3. *Bithynie.*

Brousse (musée), 72.

4. *Galatie.*

Karalar, 110.

5. *Syrie et Arabie.*

Akaba (rive du golfe d'), 131.
ʿAnz, 155.
Boṣrâ, 151.
Breiké, 143.
Djouneiné, 145.
Doueiré, 148.
Doura-Europos, 68, 69, 88.
Ḫebrân, 152, 153.
Kafer, 144, 154.
Kilafîl Huyuk, 91.
Ḳal'at-el-Hawâys, 158.
Salkhad, 156.
Shaqra, 149.
Si'â, 142, 147.
Soueïda, 146, 150.
Tyr (environs), 129.

X. **Afrique**

1. *Égypte.*

Djebel Dokhan, 60, 61.

2. *Tripolitaine.*

Leptis Magna, 157.

3. *Tunisie.*

El-Haouria, 32.
Henchir-ben-Hassen, 29.
Henchir-el-Frass, 36.
Sidi-Ahmed-Ghrib, 28.
Sidi-Habich, 27.
Thibari, 117.
Tunis, 26.

4. *Algérie.*

Affreville, 31.
Aïn-Temouchent, 62.
Ala Miliaria (Benian), 63, 64.
Altava (Lamoricière), 65.
Bou-Takrematen, 108.
Cherchel, 133.
Constantine, 30.
Henchir-el-Hammam *(Aquae Flavianae)*, 35.
Lambèse, 138, 139.
Le Kroubs, 137.
Madaure, 136.
Port-Gueydon, 90.
Timgad, 33, 34, 58, 134, 135.
Tocqueville, 109.

5. *Maroc.*

Banasa, 70, 71.
Volubilis, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 80, 113, 114.

3° Table des Matières

I

NOMS ET SURNOMS

Acacius, 145.
L. Aelius Lamia, 157.
Ael. Satornilos, 155.
C. Ael. Vibianus, 86.
Ἄκραβος Σαβίνου, 156.
Albinus Moculi f., 6.
Alexander Epinici qui et Ammaeus, 69.
Alexandra, 13.
Ἄμβρος, 156.
Ἀμέλαθος, 148.
Anicius Go(r)gonius signo Gregorius, 122.
Annia Tertulla c. q., 121.
[Ann]iolenus, 99.
Annius Gratus c. v., 121.
Ant. Valens, 131.
Apollas Apolla, 91.
Ἀρεσίας, 48.
Asiaticus, 115.
T. Atilius Turbon, 131.
Atius Crescens, 64.
Aulus, 115.
Αὔμος, 148.
Aur. Angulatus, 162.

Aur. Aprilis, 162.
Aur. Codratus, 11.
Aur. Januarius, 114.
M. Aurelius Tiberius Sabinus, 149.
Aur. Ursulus, 162.
Avidius Cassius c. v., 153.
Avita Vitalis f., 7.
Βάδαρος Κανήσου, 156.
Baebius Valerius Firmus e. v., 43.
Bargatis Zaei f., 70.
Basilicus (?), 115.
Q. Caecilius Tertullus, 66.
L. Caecilius Thalamus, 95.
Caecilius Victor, 63.
T. Caesernius Assupae l. Diphilus, 159.
L. Caninius Januarius Flavianus, 36.
Casetus Rufini, 148.
Castorius, 96.
Ti. Cla..., 97.
...us Clodianus, 44.
M. Clodius Catullus, 70.
Clodius Insteius Flavius p. c., 123.
Cornelius Palma, 146.
Cornelius Priscianus, 98.
P. Cornelius P. f. Scipio Africanus, 102.
Curtia Catiana c. q., 125.
Diogenes, 156.
L. Domitius Menocrates, 24.
Domitius Secundinus, 58.
Don..., 62.
Q. Eburenus Maximus, 116.
Egnatia Rufina Vernamiessa (?), 63.
Epicifius lib., 112.
Epinicus, 68, 69.
Erucius Clarus, 98.
L. Essenius Sex. f. Vel. Rufus, 25.
Eutyches, 115.
Fannius Apio, 104.
Festio [M ?] Longini Iulli f., 67.
Firmus, 133.
Fl. Honorata, 31.
Fl. Aper v. e., 53, 54, 57.
Fl. Avianius Caecilius v. c., 30.
Q. Flavius Hermadio e. v., 45, 46.
Q. Flavius Hermadio filius Q. Flavi Hermadionis e. v., 46.
T. Flavius Ingenuus, 147.
Flavius Insteius Cilo c. p., 124.
Flavius Julianus c. v., 124.
Aullus Florius Catus, 76.
Funisulanus Vettonianus, 95.
L. Furius Manlianus, 97.
Furius Timesitheus, 151.
Gaudiosa, 32.
Gavius Priscus, 128.
Hilara, 24.
Holconius, 103.
Iereheus Zabde, 33.
Innocentius, 119.
Ἴνος Ἀούσου, 156.
Insteia Cilonis c. f., 124.
Julia Juli fil. Deisata, 70.
Julia Justa, 65.
Julia Indi filia Pacata, 3.
Julianus, 99.
C. Julius Silani lib. Acanthus, 95.
[C. Jul. C. f. F]ab. Alpinus Classicianus, 3.
Julius Princeps (?), 80.
Q. Julius Pultarius, 105.
Jul. Rufinus, 86.
Jul. Sever., 81.
M. Julius Severus, 99.
C. Julius Silanus, 95.
M. Julius M. lib. Tyrannus, 107.
Junianus, 99.
Labe[rius] ..., 99.
Levenius, 118.
M. Licinius Honoratus, 95.
A. Licinius Mucianus, 128.
Q. Licinius Silvanus Granianus, 66.
Q. Lolius Urbicus, 75.
Lucius, 145.
C. Maesius C. f. Pal. Tertius, 70.
Magnius Atticus, 163.
Quinta Mamilia Titiana c. m. f., 126.
C. Mamilius Martialis, 99.
Marcia T. f. Taurina, 112.
Marcus Octavii, 72.
...Maria, 87.
Μάσεχος Ἀνάμου, 156.
Mazgaba, 103.
Montanus Tangi f., 5.
L. Munatius L. l. Heraclida, 94.
Nicia, 59.
Nimpidianus, 163.
L. Novius Eutactus, 95.
Optata, 27.
Οὔαβος υἱὸς Μογνίου Οὐάβου, 154.
Οὔρερος Θέμου, 156.
L. P. Amoenus, 74.
Pactumeius Rufus, 95.
Pancratis, 61.
L. Papirius P. f. Pob. Bitiro, 101.
M. Papirius Celer, 60.
Paullus Fabius Persicus, 141.
L. Petronius Vo..., 134.
Pis(i)rus Noercavi, 6.
T. Plotius Pampilus, 163.

Pompeius Geminus, 95.
Cn. Pompeius Cn. f. Magnus, 19.
L. Pomponius Pri..., 98.
L Porcius, 31.
L. Porcius Porcianus, 31.
Postumia Antonia c. f., 121,
Primulus, 119.
Privatianus, 117.
Pyrrichus, 103.
Quintus, 27.
Quintus, 120.
'Ραούαος υἱὸς Μογνίου Οὐάβου, 154.
[Res]tutius ...us, 84.
Q. Roscius Murena Pompeius Falco, 14.
Rutilius Gallicus, 28.
M. Rutilius Lupus, 60.
Sabinianus, 26.
Σαλέμος Σαύσους καὶ Μάξιμος, 152.
Salvia liberta, 59.
Salvilla, 140.
Q. Samicius Serenus, 12.
Saturninus, 70.
Sedatus, 27.
Sentius Caecilianus, 28.
Sextus, 143.
Stratôn, 115.
Sunua Camali f., 4.
Symmachus Philippi, 148.
L. Tarius Rufus, 18.
Tenagino Probus, 58.
...rius Tertullus, 136.
Theodora Agrycii, 49.
Θεόδορος Οὐατρανικός, 156.
Theorius, 103.
Tolius Maximinus, 106.
Torquatus, 99.
A. Trebonius, 83.
Tullia Fusca, 93.
P. Turranius Aemilianus, 98.
Ulattia, 100.
...l. Ursus, 84.
Valens Sabini, 156.
Valentius, 13.
Vedius Pollio, 141.
L. Venuleius Pataecius, 1.
P. Veturius Maximus, 147.
Vincentius, 109.
Vi[talis Ag ?]rici fil., 130.
Vulcacius Saturninus, 33, 34.
Zena, 70.
Zenon, 131.

II

DIEUX, DÉESSES, HÉROS

Apollo, 107, 112.
Apollo Grannus, 76.
Arentia et Arentius, 5.
Arentius, 4.
Arentius Cronis(e)nsis (?), 6.
Arentius Tanginiciaecus, 7.
Athena, 152.
'Αθηνᾶ Ἄρρων καὶ πηγῶν, 144.
Endovellicus deus, 104.
Fons perennis, 160.
Frugifer deus, 35.
Heracles Kallineicos, 143.
Hercules, 94.
Isis, 60.
Isis Noreia, 83.
Jupiter, 100.
Jupiter Capitolinus, 128.
Jupiter Dolichenus, 132.
Jupiter Epulo, 95.
J. O. M. et Saxanus Aug., 162.
Κρόνος, 158.
Κρονός Θεός, 154.
Luna Mercurius, 88.
Manaphus deus et Theandrius deus, 113.
Mercurius, 74.
Mercurius deus. 62.
Mercurius sanctus deus, 134.
Mithras invictus, 12.
Nemesis, 116.
Numina Augg. nn., 86.
...Numina patria, 151.
Pluto sanctus et domna Preserpina, 11.
Sentona, 93.
Silvanus, 161.
Silvanus domesticus, 81.
Sol deus invictus Mithras, 53, 54, 55, 56, 57.
Sol Mithras invictus, 78.
Theandrius deus patrius, 114.
Ζεὺς κύριος, 142.

III

PRÊTRES ET CHOSES RELIGIEUSES

1° *Sacerdoces païens.*

Ἀρχιερεύς, 46.
Augustalis, 107.
Calatores, 95.
Ἱερεύς, 68, 69, 148.
Κῆρυξ, 68, 69.
Pontifex, 28.
Ὑμνωδοί, 141.

2° *Particularités du culte païen.*

Ἀγῶνες πενταετηρικοί, 141.
Ἀγωνοθέτης τῶν μεγάλων Ἀσκληπείων, 46.
Ara, 35.
Ἀρτεμίσια, 141.
Ludi, 97.
Ludi Taurei quinquennales, 98.
Peinture des images dans un temple, 68.
Portae *(templi)*, 69.
Supplicationes 97.
Templum 60, 68, 69.

3° *Antiquités chrétiennes.*

Ancilla Dei, 49.
Diaconus, 117.
Diaconus et abba, 26.
Inscriptions chrétiennes, 26, 32, 48, 49, 65, 80, 108, 109, 117 à 126, 130.
Lector, 48.
Martyres centumarborenses, 109.
Memoria martyrum, 109.
Mensa marturorum, 108.
Presbyter, 119.

IV

NOMS GÉOGRAPHIQUES

Accept...agri, 137.
Acontisma, 51.
Ἀγρένων κώμη, 148.
Ala Miliaria *(duumvir)*, 64.
Alaxandria, 163.
Aquileia *(sexvir)*, 159.
Ἄρρα, 144.
Ἀρράνων κώμη, 148.
Baetulones ex Hispania citeriore, 66.
Bryttaniae, 118.
Canata, 146.
Canathenus, 152.
Celeia, 163.
Cirtensium ager publicus, 137.
Dyrrachium, 51, 52.
Eborobrittium *(duumvir)*, 106.
Firmum Picenum, 25.
Fossa regia, 28.
Galatae Tolistobogii et Trocmi *(tetrarches)*, 110.
Galliae, 118.
Hamius, 70.
Himeraei, 102.
Hispania provincia, 98.
Karthago *(decurio)*, 36.
Macedonia provincia, 51, 52.
Manaphaeni, 113.
Mauretania Tingitana, 70, 71.
Maximianopolis, 145.
Mediterraneum, 157.
Neapolis, 52.
Noricus natione, 163.
Ὄμρων κώμη, 156.
Ὀρέλων κώμη, 145.
Ostiensis populus, 99.
Palmyrenus, 33.
Paneas, 129.
Ratiaria, 9.
Roma *(Capitolium)*, 128.
— *(Circus Flaminius)*, 98.
— *(Domus Laterani)*, 120.
— *(Pons Cestius)*, 99.
— *(Templum divi Augusti ad Minervam)*, 70.
Romanus populus, 128.
Οἱ Σαλέμου, 114.
Seia *(custos)*, 147.
Σοκαραθοί, 154.
Sura, 70.
Thamugadenses, 58.

Thessalonica, 52.
Thibisanenses, 35.
Treverus civis, 76.
Τριακώμη (πιστοί), 156.
Tyrus metropolis, 129.
Volubilitana respublica *(ordo)*, 38, 39, 40, 41, 42.

V

EMPEREURS, PRINCES ET PRINCESSES

1° *Empereurs romains.*

Augustus, 47, 141.
Imp. Caesar Divi f. Aug., 18.
Imperator Caesar Divi filius Augustus, 20.
Imp. Caes. Divi f. Augustus pontif. maxim. cos. XIII tribunic. potest. XXX pater patriae, 73.
Imp. Ti. Caesar Aug., 157.
Imp. Vespasianus Cae. Aug. p. p., 28.
Imperator Caesar Vespasianus Augustus, 1, 128.
Imp. Caesar Domitianus tribuniciae potestatis XIII..., 128.
Imperator Nerva Trajanus Caesar August. Germ. Dac., 146.
Imperator Nerva Trajanus Caesar Optimus Augustus Germanicus Dacicus Parthicus, 23.
Imp. Caes. divi Nervae f. Nerva Trajanus Aug. Germ. Dac. p. m. trib. p. XI imp. VI cos. VI p. p., 52
Imp. Caesar divi Nervae f. Nerva Trajanus Augustus Germanicus Dacicus pontifex maximus tribunic. potest. XIII imp. VI cos. V p. p., 70.
Imp. Caes. divi Nervae f. Nerva Trajanus Aug. Germ. Dac. p. m. trib. p. XVI imp. VI cos. VI p. p., 51.
Imp. Trajanus Aug. Parthicus appellatus, 97.
Imperator Caesar Nerva Trajanus Augustus Germanicus Dacicus et tota domus ejus, 60.
Hadrianus Caesar, 154.
Imp. Caesar Trajanus Hadrianus Aug, 137.
Imp. Caes. Tra. Hadr. Aug. p. p., 132.
Imp. Antoninus Aug., 98.
Imp. T. Aelius Antoninus Aug. Pius II cos., 75.
M. Aurelius Caes., 99.
...Caesar Verus Aug., 153.
Imperator Caesar divi Marci Antonini Pii Germanici Sarmatici filius divi Pii nepos divi Hadriani pronepos divi Trajani Parthici abnepos divi Nervae adnepos Marcus Aurelius Commodus Antoninus Augustus Sarmaticus Germanicus maximus pontifex maximus trib. pot. VII imperator IIII cos. IIII pater patriae, 37.
D. n. Imperator Severus Antoninus Augustus, 149.
Imperator Caesar M. Aurelius Antoninus Augustus divi L. Septimi Severi Pii Pertinacis Augusti Arabici Adiabenici filius divi M. Antonini Pii Germanici Sarmatici nepos divi Antonini Pii pronepos divi Hadriani Parthici et divi Nervae abnepos, 17.
Imp. Caes. divi Severi Pii nepos divi Magni Antonini Pii filius M. Aurelius Antoninus Pius Felix Augustus pontif. maximus tribuniciae pot. II cos. II p. p. procos., 38.
Imp. Caes. M. Aurel. Antoninus Pius Felix invictus Aug. cos. IIII p. p. sacerdos amplissimus et M. Aurel. Alexander Caes., 85.
M. Aurelius Alexander nobilissimus Caesar Imperat. Caesaris M. Aureli Antonini Pii Felicis Aug. filius, 41.
Imp. Caes. divi Magni Antonini filius divi Pii Severi nepos M. Aurel. Severus Alexander Pius Felix Aug. pont. max. trib. pot. cons., 42.
Impp. Caess. C. Vibius Trebonianus Gallus invictus Pius Felix Aug. p. m. t. pot. p. p. II cos. procos. et C. Vibius Afinius Gallus Veldumianus..., 135.
Valerianus Gallienusque, 86.

D. n. Gallienus Pius Felix invictus Aug., 53.
Imp. Caesar M. Aurelius Claudius Pius Felix invictus Aug. pontif. max. tr. pot. pater patriae proc., 58.
D. n. Imp. Caesar Lucius Domitius Aurelianus Pius Felix invictus Augustus pontifex maximus Arabicus maximus Persicus maximus imperator Horientis, 129.
Dddd. nnnn. Diocletianus et Maximianus Augg. et Constantius et Maximianus Caess., 64.
Dddd. nnnn. Diocletianus et Maximianus Augg. et Constantius et Maximianus nobilissimi Caesares, 145.
...Diocletianus et Maximianus Pp. Ff. invicti Augg. et Constantius et Gal. Val. Maximianus nobilissimi Caess. German... Gothici max..., 10.
D. n. Fl. Cl. Constantinus nob. Caes., 2.
...Theodosius et Arcadius victores Augusti, 29.
...Honorius Aug..., 96.

2° *Personnages de la famille impériale.*

Livia, 141.
Caius Caesar Augustus, 21.
Caius Caesar et Lucius Caesar filii Augusti, 22.
Annia Faustina, 99.
Annia Faustina Aug. conjux Aug. n. et mater Caesaris n., 40.
Annia Faustina M. Aurelio Caesari nupsit, 98.
Julia Sohaemias Bassiana Aug. mater Augusti nostri, 39.

3° *Rois étrangers.*

Antiochos (Ier de Commagène), fils du roi Mithradate Kallinikos et de la reine Laodikè Théa Philadelphe, 91.
Deiotaros (II), fils du roi Deiotaros et de la reine Bérénice, 110.
Fils de Masinissa, 50.
Philippe de Macédoine, 47.

VI

POUVOIRS PUBLICS

1° *Consulats.*

Imp. Caesare Nerva Trajano Aug. Germanico II C. Pomponio Pio cos. (98 p. C.), 95.
Imp. Nerva Caesare Trajano Aug. Germ. II C. Pomponio Pio cos. (98 p. C.), 66.
C. Julio Proculo C. Aburnio Valente cos. (109 p. C.), 70.
L. Lamia Aelianus Sex. Carminius Vetus (116 p. C.), 97.
Ti. Julius Secundus M. Egnatius... (K. martis (?) 116 p. C.), 97.
D. Terentius Gentianus Q. Cornelius Annianus (?) (K. mai. (?) 116 p. C.), 97.
L. Statius Aquila C. Julius Beronicianus (K. sept. (?) 116 p. C.), 97.
L. Petronius Sabinus C. Vicrius Rufus (145 p. C.), 98.
C. Fadius Rufus P. Vicrius... (145 p. C.), 98.
Sex. Erucius Clarus II Cn. Claudius Severus (146 p. C.), 98.
Q. Licinius Modestus (K. martis 146 p. C. loco Clari), 98.
P. Mummius Sisenna T. Prifernius Paetus (146 p. C.), 98.
Cn. Terentius Junior L. Aurelius Gallus (146 p. C.), 98.
Q. Voconius Saxa C. Annianus Verus (146 p. C.), 98.
L. Aemilius Longus Q. Cornelius Proculus (146 p. C.), 98.
M. Valerius Homullus (152 p. C.), 99.
L. Dasumius Tuscus (152 p. C.), 99.
L. Julius Romulus (152 p. C.), 99.
M. Servilius Silanus (152 p. C.), 99.
A. Junius Rufinus (153 p. C.), 99.
...imus M. Pontius Sabinus (153 p. C.), 99.
M. Sedatius Severianus (153 p. C.), 99.
C. Catius Marcellus (153 p. C.), 99.
Macrino et Celso cos. (164 p. C.), 77.
Dd. nn. Constantino Augusto VII et Constantio nobilissimo Caesare I (326 p. C.), 148.

2° *Fonctions supérieures.*

'Ἀπὸ ἐπιτρόπων τῶν ἐν Μουσείῳ σειτουμένων, 44.
Censitores, 145.
Consul, 28, 99 (?), 102.
Consularis, 153.
Consularis sexfascalis prov. Numidiae, 30.
Eques romanus, 36.
Imperator, 19.
Legati Aug. pro pr., 28.
Legatus (Espagne citérieure), 66.
Leg. Aug. pr. pr. (Bretagne), 75.
Legatus Augusti pro praetore (Syrie), 146.
Praefectus Aegypti, 60.
Praefectus Urbis, 98.
Praeses provinciae (Numidie), 58.
Praetor, 28.
Proconsul (Afrique), 157.
Proconsul (Asie), 141.
Proconsul (Macédoine), 18.
Procurator (Norique), 83.
Senatus, 97, 98.

3° *Fonctions inférieures.*

Augusti servus, 27.
Cursor dominicus, 96.

4° *Finances.*

Procurator, 136.
Procurator Augg., 151.
Procurator Augusti provinciarum Libyae, Asiae, Thraciae, 1.
Procurator provinc. Britanniae, 3.

VII

CORPS DE TROUPES

1° *Légions.*

Leg. I Italica *(brique)*, 16.
Leg. II Adjutrix Pia Fidelis *(miles, centuria)*, 163.
Leg. II Augusta, 75.
Leg. II Italica *(miles ?)*, 84.
Leg. III Augusta Pia Vindex *(veteranus)*, 33, 34.
Leg. III Cyrenaïca *(centurio)*, 143.
— *(immunis carcerarius ?)*, 155.
— *(miles, centuria)*, 131.
— *(veteranus)*, 149.
Leg. III Gallica, 150, 152.
Leg. V Macedonica (?) *(miles)*, 147.
Leg. V Macedonica Galliena *(canaliclarius et actarii et codicarii et librarii)*, 56.
— *(officiales praepositi)*, 54.
— *(praepositus)*, 57.
— *(tesserarii et custodes armorum)*, 55.
Leg. VI *(tribunus)*, 1.
Leg. VIII Augusta (?) *(miles)*, 147.
Leg. X Fretensis, 18.
— *(beneficiarius)*, 142.
Leg. X Gemina Pia Fidelis *(brique)*, 82.
Leg. XI Claudia *(architectus salariarius)*, 12.
Leg. XI Claudia *(briques)*, 15.
— *(centurio)*, 13.
Leg. XI Claudia Pia Fidelis *(legatus)*, 14.
Leg. XIII Gemina *(tuiles)*, 9.
Leg. XIII Gemina Galliena *(canaliclarius et actarii et codicarii et librarii)*, 56.
— *(officiales praepositi)*, 54.
— *(praepositus)*, 57.
— *(tesserarii et custodes armorum)*, 55.
Leg. XV Apollinaris *(miles)*, 67.

2° *Ailes.*

Ala III Asturum Pia Fidelis civium romanorum, 70, 71.
Ala Flavia Gallorum Tauriana, 71.
Ala I Hamiorum sagittariorum, 71.
— *(ex gregale)*, 70.
Ala II Surorum civium romanorum, 71.
Ala [II ?] Thracum *(signifer)*, 31.
Ala II Augusta Thracum Pia Fidelis, 71.
Ala Vocontiorum *(decurio)*, 60.

3° *Cohortes.*

Coh. I Asturum Callaecorum, 71.
Coh. II Bataborum Victrix *(tuile)*, 111.
Coh. V Delmatarum, 70, 71.
Coh. III Gallorum civium romanorum, 71.

Coh. IIII Gallorum civium romanorum, 70, 71.
Coh. II Hispana civium romanorum, 70, 71.
Coh. II Hispanorum civium romanorum, 70, 71.
Coh. II Hispanorum peditata (?) Pia (?) Fidelis (?) *(tuiles)*, 89, 92.
Coh. I Ituraeorum civium romanorum, 70, 71.
Coh. I Lemavorum civium romanorum, 70, 71.
Coh. I Sagittariorum *(tuiles)*, 8.
Coh. I Surorum sagittariorum milliaria, 71.

4° *Garnison de Rome.*

Coh. XII *(lixo)*, 25.

5° *Grades et emplois.*

A militiis, 36.
Centurio, 49.
Centurio frumentarius, 61.
Praefectus alae, 1.
Praefectus cohortis, 1.
Princeps, 86.
Tribunus cohortis, 86.
Vexillarius, 63.

6° *Particularités.*

Briques légionnaires, 15, 16, 82.
Diplômes militaires, 70, 71.
Expeditio, 84.
Tuiles légionnaires, 9.
Tuiles militaires, 8, 89, 92, 111.

VIII

ADMINISTRATION PROVINCIALE ET MUNICIPALE

Ἡ βουλή (à Troie), 1.
Curator reipublicae, 136.
Décrets des décurions, 38, 39, 40, 41, 42, 107.
Duoviri, 97, 99.
Γυμνασιάρχης, 46.
Magister pagi (?), 36.
Πράκτωρ, 152.

IX

COLLÈGES

Cultores Serapidis, 45, 46.
Juventus colens Jovem Dolichenum, 132.

X

PARTICULARITÉS DIGNES D'ÊTRE SIGNALÉES

Acroamata, 115.
Adduction d'eau, 146.
Architectus, 156.
Ἀρχαιολόγος, 115.
Aurifex, 59.
Ἀχυρών, 148.
Basilica, 99.
Bibliothèque de Trajan à Athènes (réglement), 79.
Bisomus locus, 119.
Bornes milliaires, 51, 52, 129, 135, 157.
Bornes terminales, 28, 137, 145.
Cadran solaire, 147.
Calendrier, 88.
Congiarium, 98, 99.
Déportations, 99.
Διάταξις du proconsul d'Asie, 141.
Édit de Vespasien, 128.
Ἐπίκριμα du proconsul d'Asie, 141.
Epistulae laureatae, 97.

Ère de Maurétanie, 65, 80.
Fundus Fabricianus, 90.
Graffites, 88, 103, 140.
Ἰατραλίπται, 128.
Incendium, 97.
Inscriptions rupestres, 127, 131, 158.
Inscriptions sur briques ou tuiles, 8, 9, 15, 16, 82, 89, 92, 111.
Inscription sur un chapiteau, 76.
Inscription sur une jarre, 90.
Inscriptions sur mosaïques, 32, 117, 138, 139.
Inscription sur un reliquaire, 109.
Inscription sur une statuette de terre cuite, 77.
Inscription terminale, 127.
Κωμῳδοί, 115.
Lactearius, 120.
Liberta, 59.
Libertus, 94, 95, 107, 112, 159.
Mauvais œil (inscription contre le), 138.
Medici, 128.
Medicus, 72.
Moenia, 47.
Mois égyptien Mecheir, 60.
Monosomus locus, 119.
More urbico, 139.
Nundinae, 88.
Nutriciones, 130.
Παρῳδοί, 115.
Pictor coronarius, 24.
Pons, 18.
Porta et murus, 132.
Porticus columnis diatonibus (ornata), 29.
Praeceptores, 128.
Privilèges octroyés aux médecins et aux professeurs, 128.
Procès d'un gouverneur de province devant le sénat, 98.
Rescrit de Domitien, 128.
Restitution de statues aux habitants d'Himera, 102.
Retraite des Romains à Doura, 69.
Senatus consultum, 97.
Tabella defixionis, 87.
Tablette de patronat, 66.
Testamentum, 84.
Vers saturniens, 67.

TABLES
DU TOME VIII DE LA SIXIÈME SÉRIE

PAGES

L'Apollon Μαγείριος de Chypre, par Simone BESQUES 3

Sur l'identification des temples de Sélinonte : Plateau de Marinella (I Pileri), par Ch. PICARD 12

Gobelet en argent de Lyon, par P. WUILLEUMIER 46

Recherches sur les manuscrits irlandais décorés de Saint-Gall et de Reichenau *(suite)*, par Geneviève L. MICHELI 54

Variété : Crète et Orient au temps d'Hammourabi, par Pierre DEMARGNE... 80

Nouvelles archéologiques et Correspondance : Dr Léon H. Henri-Martin. — Pierre Dubalen. — Paul Darche. — James Henry Breasted. — Albert Naef. — Robert Seymour Conway. — Emilio Bonci Casuccini. — Les pétroglyphes des Alpes italiennes. — Les bijoux de Toud. — Mantiques d'Orient. — Les fouilles de la société archéologique d'Athènes. — Sur les frontons d'Olympie. — « The Lakaina. » — Le phare d'Alexandrie. — Le rite du « sulcus primigenius » et la fondation d'Aprilia. — Médaillon prophylactique. — Les fouilles de Clarendon Palace (Grande-Bretagne). — Le Louvre aux chandelles 92

Bibliographie : Gerhardt VON BONIN. — V. C. C. COLLUM. — G. E. RIZZO. — K. BRADFORD WELLES. — C. MICHALOWSKI. — E. DYGGVE, Fr. POULSEN, C. ROMAIOS. — F. CHAPOUTHIER. — L. ROBERT. — Howard H. SCULLARD. — E. DE SAINT-DENIS. — Emile ESPÉRANDIEU. — *Revue des Etudes anciennes.* — PUIG Y CADAFALCH 108

Illustrations : Statues provenant de Pyla (p. 8-9) ; type de machaira (p. 10) ; bas-relief de Korikos (p. 11). — *Restauration (?)* du Plateau de Marinella (p. 16) ; plans comparés de l'Apollonion G de Sélinonte et du temple oraculaire de Didymes : types de *manteion* dorien (Sélinonte) et ionien (Milet) (p. 20) ; monnaies de Sélinonte, commémorant (après 466) la purification des fleuves (p. 22) ; plan restauré du temple F (p. 27) ; façade restituée de l'Artémision de Sélinonte (p. 28) ; élévation restituée du temple F, avec les clôtures (p. 29) ; hiérogamie de Dionysos et de Coré (p. 38) ; mort d'Actéon (p. 40). — Gobelets en argent de Lyon (p. 47). — Saint-Gall, codex 221 (p. 58) ; fragments de Münster (p. 60) ; reliquaire de Coire (p. 69) ; reliure de l'Evangéliaire de Lindau (p. 71) ; fragments de stuc de Disentis (p. 74) ; fresque de Naturne (p. 77). — Dr Léon H. Henri-Martin (p. 92). — Les frontons du temple de Zeus à Olympie (p. 100).

Premières recherches sur l'Acropole de Krisa (Phocide), par L. LERAT et J. JANNORAY 129

Vases inédits de Tarente, par P. WUILLEUMIER 146

Douilles et bronzes d'époque romaine découverts à El-Méridj, par A. BERTHIER et A. TRUILLOT 164

Le cimetière barbare de Tantonville (Meurthe-et-Moselle), par E. SALIN 176

Variétés : L'inscription de Cairness House et l'histoire de l'Etablissement des Poseidoniastes bérytiens à Délos, par Ch. PICARD. — Les villes helvètes de Ptolémée, par A. BERTHELOT 188

Nouvelles archéologiques et Correspondance : Christian Hülsen. — James H. Breasted. — Anton von Premerstein. — Kurt Regling. — Oskar Waldhauer. — L.-A. Constans. — Humfry G. G. Payne. — Les menhirs de Jersey. — La cuiller de Kittilä (Finlande). — Le rituel des suppliants trouvé à Cyrène et le champ des « colossoi », à Sélinonte. — Le couvercle de l'amphore du Louvre F 53, signée par Exékias. — Hécate et l'invention d'Alcamène. — Découverte d'un cimetière de l'âge du Fer à Conflans-Sainte-Honorine (S.-et-O.). — Les fouilles du Burgenrein, près de Sissac (Suisse). — La céramique dite « ibérique » du midi de la France. — Sanctuaires égyptiens au Palatin. — La trouvaille de Corneguerre. — Rome et la Silésie. — En

PAGES

Albanie. — Aux musées d'Arles. — Châteaux en Périgord. — Cabiban et les statues de plâtre. — Opinions téméraires : Une explication nouvelle des origines de la guerre civile en Espagne ; Le sculpteur grec Antinoras..... 201

Bibliographie : L. COULONGES. — H. BREUIL et H. OBERMAIER. — Henri BREUIL. — O. ALMGREN. — Ugo RELLINI. — L. M. UGOLINI. — W. K. C. GUTHRIE. — Ch. DUGAS. — Rob. BÖHRINGER. — J. BABELON. — F. ROBERT. — A. VON GERKAN. — Achille VOGLIANO. — G. E. RIZZO. — *Africa romana.* — J. GAGÉ. — A. DEWES WINSPEAR et L. KRAMP GEWEKE. — Charlotte E. GOODFELLOW. — P. GRAINDOR. — R. H. MAC DODWELL. — M. I. ROSTOVTZEFF. — B. HUGEN. — T. J. ARNE. — F. COURTOY. — F. BENOIT..... 219

Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, 1936..... 253

Illustrations : L'éperon Sud de l'acropole de Krisa, vu du Nord-Ouest (p. 130) ; plan de l'acropole (p. 133) ; appareil de l'enceinte (N.-O.) (p. 134) ; croquis sommaire de l'ensemble préhellénique à l'Ouest de l'église (p. 136) ; le dépôt de vases de la chambre I (p. 139) ; reste de la couche mortuaire dans la tombe à ciste n° 3 (p. 141) ; quelques vases de Krisa (p. 143). — Vases inédits de Tarente (p. 147-161). — Douille à support annulaire n^{os} 1 et 2 (p. 165) ; douilles cylindriques n^{os} 3 et 4 (p. 165-166) ; douilles n^{os} 5, 6 et 7) p. 166-167) ; statuettes de bronze n^{os} 8 et 9 (p. 168-169). — Boucles de baudriers, de ceintures ou de ceinturons (p. 179-185). — Plan restauré de l'Etablissement des Poseidoniastes de Bérytos, à Délos (p. 190). — Le musée d'art chrétien d'Arles (p. 215).

TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

BERTHIER (A.). — Douilles et bronzes d'époque romaine découverts à El-Meridj 164

BESQUES (S.). — L'Apollon Μαγείριος de Chypre 3

CAGNAT (R.). — *Revue des publications épigraphiques*..... 253

JANNORAY (J.). — Premières recherches sur l'acropole de Krisa (Phocide) 129

LERAT (L.) : cf. ci-dessus : J. JANNORAY.

MERLIN (A.) : cf. ci-dessus : R. CAGNAT.

MICHELI (G.-L.). — Recherches sur les manuscrits irlandais décorés de Saint-Gall et de Reichenau *(suite)*..... 54

PICARD (Ch.). — Sur l'identification des temples de Sélinonte : plateau de Marinella (I Pileri)..... 12

SALIN (E.). — Le cimetière barbare de Tantonville (Meurthe-et-Moselle)..... 176

TRUILLOT (A.) : cf. ci-dessus : A. BERTHIER.

VUILLEUMIER (P.). — Gobelet en argent de Lyon..... 46

WUILLEUMIER (P.). — Vases inédits de Tarente..... 146

Le gérant : E. SCHNEIDER.

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER
Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

Charles PICARD
Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne,
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes

COMITÉ DE RÉDACTION

M. Aubert. — A. Blanchet. — R. Cagnat. — J. Carcopino. — Fr. Cumont. — Ch. Diehl. — Ch. Dugas. — R. Dussaud. — E. Espérandieu. — P. Jamot. — A. Merlin. — E. Michon. — P. Monceaux. — S. de Ricci. — L. Robert. — P. Roussel.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME VIII

JUILLET-SEPTEMBRE 1936

PARIS (6e)
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—

1936

Tous droits réservés

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

PAGES

L'Apollon Μαγείριος de Chypre, par Simone BESQUES 3

Sur l'identification des temples de Sélinonte : plateau de Marinella (I Pilieri), par Ch. PICARD 12

Gobelet en argent de Lyon, par P. WUILLEUMIER 46

Recherches sur les manuscrits irlandais décorés de Saint-Gall et de Reichenau *(suite)*, par Geneviève L. MICHELI 54

Variété : Crète et Orient au temps d'Hammourabi, par Pierre DEMARGNE... 80

Nouvelles archéologiques et Correspondance : Dr Léon H. Henri-Martin. — Pierre Dubalen. — Paul Darche. — James Henry Breasted. — Albert Naef. — Robert Seymour Conway. — Emilio Bonci Casuccini. — Les pétroglyphes des Alpes italiennes. — Les bijoux de Toud. — Mantiques d'Orient. — Les fouilles de la société archéologique d'Athènes. — Sur les frontons d'Olympie. — « Thea Lakaina. » — Le phare d'Alexandrie. — Le rite du « sulcus primigenius » et la fondation d'Aprilia. — Médaillon prophylactique. — Les fouilles de Clarendon Palace (Grande-Bretagne). — Le Louvre aux chandelles 92

Bibliographie : Gerhardt VON BONIN. — V. C. C. COLLUM. — G. E. RIZZO. — C. BRADFORD WELLES. — C. MICHALOWSKI. — E. DYGGVE, Fr. POULSEN, K. RHOMAIOS. — F. CHAPOUTHIER. — L. ROBERT. — Howard H. SCULLARD. — E. DE SAINT-DENIS. — Emile ESPÉRANDIEU. — *Revue des Etudes anciennes*. — PUIG Y CADAFALCH 108

Illustrations : Statues provenant de Pyla (p. 8-9) ; type de machaira (p. 10) ; bas-relief de Korykos (p. 11). — *Restauration (?)* du Plateau de Marinella (p. 16) ; plans comparés de l'Apollonion G. de Sélinonte et du temple oraculaire de Didymes : types de *manteion* dorien (Sélinonte) et ionien (Milet) (p. 20) ; monnaies de Sélinonte, commémorant (après 466) la purification des fleuves (p. 22) ; plan restauré du temple F (p. 27) ; façade restituée de l'Artémision de Sélinonte (p. 28) ; élévation restituée du temple F, avec les clôtures (p. 29) ; hiérogamie de Dionysos et de Coré (p. 38) ; mort d'Actéon (p. 40). — Gobelets en argent de Lyon (p. 47). — Saint-Gall, codex 221 (p. 58) ; fragments de Münster (p. 60) ; reliquaire de Coire (p. 69) ; reliure de l'Evangéliaire de Lindau (p. 71) ; fragments de stuc de Disentis (p. 74) ; fresque de Naturne (p. 77). — Dr Léon H. Henri-Martin (p. 92). — Les frontons du temple de Zeus à Olympie (p. 100).

Conditions de l'abonnement pour l'année 1936

Pour la France. Un an.... **100 »** Pour l'étranger. Un an.. **125 »**
Les numéros 1, 2, 3, ch..... **30 »**
Le nº 4 contenant *L'Année épigraphique*. **40 »**

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger
et à la

Librairie Ernest LEROUX, 108, boul. Saint-Germain, PARIS (6e)
Compte chèques postaux : PARIS 1024-92

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées

AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

F 62.011

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER
Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

Charles PICARD
Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne,
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. AUBERT. — A. BLANCHET. — R. CAGNAT. — J. CARCOPINO. — FR. CUMONT. — CH. DIEHL. — CH. DUGAS. — R. DUSSAUD. — E. ESPÉRANDIEU. — P. JAMOT. — A. MERLIN. — E. MICHON. — P. MONCEAUX. — S. DE RICCI. — L. ROBERT. — P. ROUSSEL.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME VIII

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1936

PARIS (6e)
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1936

Tous droits réservés

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

PAGES

Premières recherches sur l'Acropole de Krisa (Phocide), par L. LERAT et J. JANNORAY 129

Vases inédits de Tarente, par P. WUILLEUMIER 146

Douilles et bronzes d'époque romaine découverts à El-Méridj, par A. BERTHIER et A. TRUILLOT 164

Le cimetière barbare de Tantonville (Meurthe-et-Moselle), par E. SALIN 176

Variétés : L'inscription de Cairness House et l'histoire de l'Etablissement des Poseidoniastes bérytiens à Délos, par Ch. PICARD. — Les villes helvètes de Ptolémée, par A. BERTHELOT 188

Nouvelles archéologiques et Correspondance : Christian Hülsen. — James H. Breasted. — Anton von Premerstein. — Kurt Regling. — Oskar Waldhauer. — L.-A. Constans. — Humfry G. G. Payne. — Les menhirs de Jersey. — La cuiller de Kittilä (Finlande). — Le rituel des suppliants trouvé à Cyrène et le champ des « colossoi », à Sélinonte. — Le couvercle de l'amphore du Louvre F 53, signée par Exékias. — Hécate et l'invention d'Alcamène. — Découverte d'un cimetière de l'âge du Fer à Conflans-Sainte-Honorine (S.-et-O.). — Les fouilles du Burgenrein, près de Sissac (Suisse). — La céramique dite « ibérique » du midi de la France. — Sanctuaires égyptiens au Palatin. — La trouvaille de Corneguerre. — Rome et la Silésie. — En Albanie. — Aux musées d'Arles. — Châteaux en Périgord. — Caliban et les statues de plâtre. — Opinions téméraires : Une explication nouvelle des origines de la guerre civile en Espagne ; Le sculpteur grec Antinoras 201

Bibliographie : L. COULONGES. — H. BREUIL et H. OBERMAIER. — Henri BREUIL. — O. ALMGREN. — Ugo RELLINI. — L. M. UGOLINI. — W. K. C. GUTHRIE. — Ch. DUGAS. — Rob. BÖHRINGER. — J. BABELON. — F. ROBERT. — A. VON GERKAN. — Achille VOGLIANO. — G. E. RIZZO. — *Africa romana.* — J. GAGÉ. — Alban DEWES WINSPEAR et Lenore KRAMP GEWEKE. — Charlotte E. GOODFELLOW. — P. GRAINDOR. — R. H. MAC DODWELL. — M. I. ROSTOVTZEFF. — B. HOUGEN. — T. J. ARNE. — F. COURTOY. — F. BENOIT 219

Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, 1936 253

Illustrations : L'éperon Sud de l'acropole de Krisa, vu du Nord-Ouest (p. 130) ; plan de l'acropole (p. 133) ; appareil de l'enceinte (N.-O.) (p. 134) ; croquis sommaire de l'ensemble préhellénique à l'Ouest de l'église (p. 136) ; le dépôt de vases de la chambre I (p. 139) ; reste de la couche mortuaire dans la tombe à ciste n° 3 (p. 141) ; quelques vases de Krisa (p. 143). — Vases inédits de Tarente (p. 147-161). — Douille à support annulaire n°s 1 et 2 (p. 165) ; douilles cylindriques n°s 3 et 4 (p. 165-166) ; douilles n°s 5, 6 et 7 (p. 166-167) ; statuettes de bronze n°s 8 et 9 (p. 168-169). — Boucles de baudriers, de ceintures ou de ceinturons (p. 179-185). — Plan restauré de l'Établissement des Poseidoniastes de Bérytos, à Délos (p. 190). — Le musée d'art chrétien d'Arles (p. 215).

Conditions de l'abonnement pour l'année 1937

Pour la France. Un an (à dater de janvier) **120 »**
Étranger : tarif 1, **150 »** ; tarif 2, **160 »**
Les numéros 1, 2, 3, ch..... **35 »**
Le n° 4 contenant *L'Année épigraphique*. **45 »**

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger
et à la
Librairie Ernest LEROUX, 108, boul. Saint-Germain, PARIS (6e)
Compte chèques postaux : PARIS 1024-92

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées

AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
108, boulevard Saint-Germain, PARIS (6e)
Téléphone : Danton 48-64 R. C. Seine 226-007 B Ch. post. : Paris 1024-92

PRÉHISTOIRE

RECUEIL PÉRIODIQUE DE MÉMOIRES

Rédacteur en chef : M. Raymond LANTIER

Conservateur du Musée des Antiquités Nationales, Saint-Germain-en-Laye

Tome I (1932). — Fascicule I :

Dr HENRI-MARTIN. — Les Sculptures du Roc (Charente).

Hugo OBERMAIER. — Œuvres d'art du Magdalénien final de la grotte du « Pendo », près Santander (Espagne).

Robert FORRER. — Les Chars cultuels préhistoriques et leurs survivances aux époques historiques.

1 volume 23 × 28 cm., 122 pages, nombreuses figures, 5 planches ..... **125 fr.**

Fascicule II :

Henri BREUIL. — Les Industries à éclats du Paléolithique ancien : le Clactonien.

Jean CHARBONNEAUX. — Deux grandes fibules géométriques du Louvre.

Peter GŒSSLER. — Petits bronzes figurés à représentations humaines de l'époque de La Tène, découverts en Würtemberg.

1 volume 23 × 28 cm., pages 123 à 276, 62 figures et planches hors-texte ..... **150 fr.**

Tome II (1933). — Fascicule I :

P. JACOBSTHAL et J. NEUFFER. — Gallia Græca. Recherches sur l'hellénisation de la Provence.

Françoise HENRY. — Émailleurs d'Occident.

1 vol. 23 × 28 cm., 146 pages, 2 planches, nombreuses figures **150 fr.**

Fascicule II :

P. BOSCH-GIMPERA. — Relations préhistoriques entre l'Irlande et l'Ouest de la Péninsule ibérique.

Gustav RIEK. — Les Civilisations paléolithiques du Vogelherd, près de Stetten-ob-Lonetal (Würtemberg).

Paul VOUGA. — Objets inédits des Palafittes du Lac de Neuchâtel (Suisse).

1 vol. 23 × 28 cm., 104 pages, 72 figures, 2 planches.... **125 fr.**

Tome III (1934).

D. PEYRONY. — La Ferrassie.

W. DÉONNA. — Les Cuirasses hallstattiennes de Fillinges au Musée d'Art et d'Histoire de Genève.

Tables.

1 volume 23 × 28 cm., 152 pages, 145 figures..... **250 fr.**

Tome IV (1935).

V. GORDON CHILDE. — Le Rôle de l'Écosse dans la Civilisation préhistorique de l'Atlantique.

Ed. POTTIER. — Vases susiens et vases chinois.

G. CHENET. — La Tombe 319 et la buire chrétienne du cimetière mérovingien de Lavoye (Meuse).

1 volume 23 × 28 cm., 126 pages, 56 figures, 1 planche... **150 fr.**

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

108, boulevard Saint-Germain, PARIS (6e)

Téléphone : Danton 48-64 R. C. Seine 226-007 B Ch. post. : Paris 1024-92

SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

FOUILLES A SAQQARAH

LA PYRAMIDE A DEGRÉS

L'ARCHITECTURE

par

JEAN-PHILIPPE LAUER

Architecte D. P. L. G.

Tome I. Texte, un volume grand in-4° (28 × 34) ..... **200 fr.**

Tome II. Un volume grand in-4° (28 × 34), de 104 planches en phototypie ..... **220 fr.**

EXCAVATIONS AT SAQQARA

THE STEP PYRAMID

par

CECIL M. FIRTH AND J. E. QUIBELL

AVEC PLANS

par

J.-P. LAUER

TEXTE ANGLAIS

Tome I. Texte, un volume grand in-4° (28 × 34) ..... **100 fr.**

Tome II. Un volume grand in-4° (28 × 34), de 110 planches en phototypie ..... **230 fr.**

FONDATION EUGÈNE PIOT

MONUMENTS ET MÉMOIRES

publiés sous la direction de

ÉMILE MALE et ÉTIENNE MICHON

Membres de l'Institut

avec le concours de

AUGUSTE MARGUILLIER, secrétaire de la rédaction

TOME TRENTE-CINQUIÈME

Premier et deuxième fascicules (n° 57 de la collection)

Un volume (28 × 37 cm.), 250 pages, nombreuses illustrations dans le texte, 11 planches hors-texte en héliogravure ..... **300 fr.**

SOMMAIRE : Sur quelques statuettes de Mari, par André PARROT. — Une tête « amarnienne » en bois, par Charles BOREUX. — Un « Pégase » archaïque de Thasos, par M. Marcel LAUNEY. — Une nouvelle amphore du « peintre de Berlin », par MM. Alfred MERLIN et J.-D. BEAZLEY. — Le Zeus fulminant du « peintre d'Altamura » (cratère attique au Petit Palais, à Paris), par M. Alfred MERLIN. — La « Suppliante Barberini » au Musée du Louvre, par M. Etienne MICHON. — « Jeune femme au péplos brodé », statuette de bronze au Musée du Louvre, par J. CHARBONNEAUX. — Mosaïque à scènes dionysiaques de Djemila-Cuicul (Algérie), par Louis LESCHI. — Une plaque d'émail mosane au Musée du Louvre, par Carle DREYFUS. — Un triptyque de Jean Bourdichon au Musée de Naples, par Jacques DUPONT.

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE – VENDÔME – PARIS. FRANCE – PRINTED IN FRANCE

MAR 30 1937